

MARIE-DOMINIQUE PHILIPPE

Suivre l'Agneau



SAINT-PAUL

SUIVRE L'AGNEAU

1^{re} édition :
Éd. de l'AGNEAU, 1978, second tirage 1982.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

© Éditions SAINT-PAUL 1995
3, rue de la Porte de Buc – 78000 Versailles
ISBN: 2 85049 637 5

Marie-Dominique PHILIPPE

SUIVRE L'AGNEAU

Retraite sur l'Évangile de saint Jean
prêchée à des jeunes

*

Nouvelle édition revue et corrigée



Éditions SAINT-PAUL, VERSAILLES
1995

DU MÊME AUTEUR

*Les trois sagesse*s, Entretiens avec Frédéric Lenoir. Fayard (coll. « Aletheia »), 1994.

Ouvrages de philosophie

Introduction à la philosophie d'Aristote, Éditions universitaires, Paris, 1991.

Une philosophie de l'être est-elle encore possible ? 5 fascicules :

I. *Signification de la métaphysique*. — II. *Signification de l'Être*. — III. *Le Problème de l'ens et de l'esse (Avicenne et saint Thomas)*. — V. *Néant et être (Heidegger et Merleau-Ponty)*. — V. *Le Problème de l'être chez certains thomistes contemporains*, Téqui, Paris, 1975.

Philosophie de l'art, 2 tomes, Éditions universitaires, 2^e éd. 1991 et 1994.

L'être. Essai de philosophie première, deux tomes (le second en 2 volumes).

(Prix Bordin de l'Académie française), Téqui, Paris, 1972-1974.

De l'être à Dieu. De la philosophie première à la sagesse, Téqui, Paris, 1977. Un tome accompagné de 3 volumes de topique historique :

I. *Philosophie grecque et traditions religieuses*, Téqui 1977. — II. *Philosophie et foi*, Téqui, 1978. — III. *Philosophie moderne et contemporaine* (à paraître).

Lettre à un ami. Itinéraire philosophique, Éditions universitaires, 2^e éd., Paris, 1992.

Le manteau du mathématicien, Entretiens avec Jacques Vauthier, Mame-Éd. universitaires, Paris, 1993.

De l'amour, Mame, Paris, 1993.

Ouvrages de théologie spirituelle

Le mystère de l'amitié divine, Luff-Egloff, Paris, 1949 (épuisé).

Un seul Dieu tu adoreras (Je sais-je crois, 16), Arthème Fayard, Paris, 1958 (réimprimé*).

Mystère de Marie. Croissance de la vie chrétienne, La Colombe, Paris, 1958 (réimprimé*).

Mystères de miséricorde : 1. *L'Immaculée Conception*. — 2. *La Présentation de Marie*. — 3. *L'Annonciation*. Saint-Paul, Fribourg, 1958 et 1960.

Saint Thomas docteur, témoin de Jésus, 2^e éd., Saint-Paul, Fribourg-Paris, 1992.

Mystère du Corps mystique du Christ, La Colombe, Paris, 1960 (épuisé).

Analyse théologique de la Règle de saint Benoît, La Colombe, Paris, 1961 (épuisé).

La symbolique de la messe, La Colombe, Paris, 1961 (épuisé).

Le mystère de l'Église. Dialogue entre M.-D. Philippe, o.p., et Albert Finet (« Verse et controverse », 3), Beauchesne, Paris, 1967.

Le mystère du Christ crucifié et glorifié (« Sources de spiritualité », 17), Alsatia, Colmar-Paris, 1968. Nouvelle édition: Collection « Aletheia », Fayard 1996.

L'Étoile du matin. Entretiens sur la Vierge Marie, Le Sarment-Fayard, Paris, 1989.

« Abba, Père » (*Αββά, ο Πατήρ*). Ed. bilingue, Ephèse Editions 1994.

J'ai soif. Entretiens sur la sagesse de la Croix, Saint-Paul, Paris, 1996.

Le mystère de Joseph. Saint-Paul, Paris, 1997.

Ouvrages de pédagogie familiale

Questions disputées, Beauchesne, Paris, 1972.

Au cœur de l'amour. Entretien sur l'amour, le mariage et la famille, Le Sarment-Fayard, Paris, 1987.

* Cet ouvrage est disponible à Notre-Dame-de-Rimont, 71390 Fley.

Avant-propos

À l'occasion de cette deuxième édition, le texte publié en 1978, transcription littérale du texte oral, a été légèrement revu. Aucune modification importante n'y a été apportée ; il a seulement été rendu plus lisible, et des références ont été ajoutées en note.

Puisse cette retraite (prêchée à des jeunes en 1977) nous aider à recevoir plus profondément les « fleuves d'eau vive » qui jaillissent du cœur blessé de l'Agneau (Jn 7, 37), afin qu'en lui et sous le souffle de l'Esprit Saint, nous puissions être offerts au Père, par Marie, Mère de l'Église, « pour la gloire de Dieu et le salut du monde » ¹.

¹ La suite de ce commentaire de l'Évangile de saint Jean a commencé à paraître dans les *Cahiers de l'École Saint-Jean* (Notre-Dame-de-Rimont, 71390 Fley), nos 111 et suivants ; puis, (ces cahiers ayant cessé de paraître) dans *Aletheia* (Revue de formation philosophique, théologique et spirituelle, École Saint-Jean, 42590 Saint-Jodard), nos 1 et suivants.

I

ENTRER DANS LE DÉSERT

Puisque nous faisons ensemble cette retraite, précisons tout de suite l'esprit dans lequel nous vivrons ces quelques jours pour essayer d'entrer, sous la conduite de l'Esprit Saint, dans le mystère de Jésus, dans le mystère de l'Agneau, et découvrir ce que Jésus lui-même veut nous dire, nous communiquer : comment il regarde le Père, comment il nous donne l'Esprit Saint (l'Esprit Saint nous conduit à Jésus et Jésus nous donne l'Esprit Saint), comment il regarde Marie, l'Église... et comment il nous regarde, chacun d'entre nous. Parce que la retraite, c'est nous qui la faisons, face au Christ, sous la conduite de l'Esprit Saint, pour découvrir ce qu'est notre vie chrétienne.

C'est cela que nous cherchons, tant que nous sommes sur la terre. Nous cherchons à découvrir la signification de notre vie chrétienne — et de notre vie humaine, mais assumée, transformée par notre vie chrétienne. Et celle-ci n'a de sens que dans la mesure où nous découvrons notre lien avec Jésus, dans la mesure où nous comprenons l'exigence du mot d'ordre de Jean dans l'Apocalypse (mot d'ordre qu'il nous faudra constamment reprendre durant ces quelques jours) : « suivre l'Agneau partout où il va »¹.

Pour essayer de comprendre ce que cela signifie, nous irons, comme le « Petit Poucet », découvrir les signes que l'Agneau nous laisse... Et c'est vrai, constamment Jésus passe devant nous et nous demande de « courir derrière ». Espérons que, pendant la retraite, nous irons un peu plus vite que d'habitude. D'habitude on traîne... La retraite, elle, est un temps où l'on doit « rattraper » l'Agneau, être tout proche de lui, pour vraiment le suivre et rencontrer son regard. Évidemment, si on ne suit Jésus que de loin, on le suit sans très bien savoir ; mais, si on est

¹ Ap 14, 4. Sauf mention contraire, pour toutes les citations bibliques nous nous référons à la Bible de Jérusalem.

tout proche de lui, si on suit l'Agneau vraiment de très près, alors il se retourne et nous regarde ².

Le regard de Jésus sur nous !... La retraite consiste à chercher ce regard de l'Agneau sur nous, pour comprendre ce que signifie son amour, ce que signifie notre lien avec lui, ce lien mystérieux de foi, d'espérance et d'amour. Il faut que ces vertus théologiques qui, d'habitude, risquent d'être un peu abstraites, d'être quelque chose de lointain, deviennent ce qu'il y a de plus vital, de plus concret en nous : la foi, ce lien de lumière avec Jésus, lien qui nous donne la lumière même du Christ ; l'espérance, qui nous lie à Jésus en nous permettant de nous appuyer sur lui ; et l'amour, qui est le lien très profond du cœur du Christ avec le nôtre, lien que nous devons découvrir toujours davantage. La retraite n'a pas d'autre but que cela.

Notre lien avec Jésus se réalise selon des modalités très différentes, et nous devons, de fait, le chercher dans la foi — donc dans l'obscurité. Nous essaierons de préciser ce qu'est cette obscurité de la foi et comment la foi est une épreuve tout en étant un don. Comme c'est curieux : des dons qui sont des épreuves ! Et pourtant c'est vrai : la foi est un don de Dieu et elle est une épreuve ; l'espérance est un don de Dieu et elle est une épreuve... Il n'y a que la charité qui soit pur don sans être en elle-même une épreuve ; mais, à cause de la foi et de l'espérance, elle est quelquefois, elle aussi, une épreuve. Il est dur d'aimer sans voir, sans posséder ! C'est précisément à cause de cela qu'il nous est nécessaire d'avoir des temps forts dans notre vie chrétienne, des temps forts pour refaire nos forces auprès de Jésus. N'est-ce pas cela, une retraite ?

C'est bien pour cela que, pendant une retraite, on garde le silence, puisque c'est le silence qui arrête notre bavardage habituel. Nous serions impressionnés si nous comptions, un soir, le nombre de paroles inutiles que nous avons dites pendant la journée, et le nombre de celles que nous avons reçues et qui ne signifient pas grand-chose non plus — parce que cela arrive aux autres comme à nous... D'où l'exigence du silence pour permettre un peu de séparation.

Il ne s'agit pas ici d'une retraite solitaire, chacun dans sa petite cabane, dans son petit ermitage, avec un grand désert devant lui... Ce serait merveilleux, mais quelques-uns ne le supporteraient pas ; au bout de la première journée, ils diraient : « Vite, vite, partons ! » Et ils partiraient, parce qu'être au désert toute la journée n'est pas chose facile. À ceux qui en auront l'occasion, je conseille de faire l'expérience du désert,

² Cf. Jn 1, 38.

ne serait-ce que quelques jours. Pas nécessairement un désert comme celui du Sahara, mais un lieu de silence total. Cela risque de n'être pas facile, car nous avons parfois peur du silence, habitués que nous sommes à entendre tout le temps parler autour de nous.

Bien sûr, il ne faut pas chercher le silence pour le silence — cela ne signifierait rien du tout. Nous cherchons le silence pour nous séparer un peu, nous clôturer, nous cacher dans cette « cellule intérieure » que creuse en nous le silence. Ainsi les autres sont beaucoup moins gênants, et moins gênés. Être à côté de quelqu'un qui est silencieux nous fait entrer nous-mêmes dans le silence. Et ce silence, alors, ne nous gêne pas du tout, surtout si nous savons qu'il est demandé à tous. Évidemment, ne le sachant pas d'avance, on pourrait être très gêné de se trouver à côté de quelqu'un qui garde le silence. On se dirait : « Mais... il m'en veut, celui-là ? Il garde le silence ! Qu'est-ce qu'il a... ? » — et on ne saurait pas trop que faire... Mais, pendant la retraite, nous savons que le silence est demandé à tout le monde, alors chacun s'y trouve à l'aise.

Comprenons donc que le silence est une exigence très profonde de la retraite. Celle-ci, en effet, implique toujours une certaine séparation, un désert intérieur où nous entrons pour adorer Dieu. Pour essayer de le comprendre, revenons à ce très beau passage de l'Ancien Testament qui nous montre la vocation de Moïse ³. Dieu demande à Moïse d'aller vers son peuple et de le conduire au désert, à trois jours de marche, pour qu'Israël y adore et redécouvre le sens de sa vocation. Le peuple d'Israël était alors sous le joug du Pharaon qui l'obligeait à travailler à la construction des pyramides, à des constructions énormes — aujourd'hui nous dirions : à la construction d'autoroutes ou d'autres choses semblables... C'est vrai, nous sommes tous un peu sous le joug du Pharaon, d'un Pharaon anonyme. Nous sommes tous très pris par le travail, par des programmes, par tout ce que nous devons faire... et au bout d'un certain temps nous n'avons plus un moment pour prier.

Quelqu'un qui avait fait un voyage en Inde et à qui, au retour, j'avais demandé ce qu'il y avait trouvé de plus extraordinaire, m'avait simplement dit ceci : « Dans notre vieille Europe (et en Amérique ce serait la même chose) quand on dit à quelqu'un de prier, il répond : "Ah, non ! Je n'ai pas le temps, j'ai trop de travail..." Là-bas, j'ai entendu une réflexion magnifique : "Je n'ai plus le temps de travailler parce que je prie sans cesse." » Il peut y avoir des exagérations aussi, c'est sûr, mais on voit bien ce qu'il voulait dire. C'est vrai : nous sommes tous très pris par le travail. Le défaut dominant de notre époque n'est pas la paresse.

³ Ex, 3.

Cela peut exister, mais ce n'est pas ce qui domine. Je crois plutôt que notre défaut habituel est de ne plus prier. Le mal de notre époque, c'est beaucoup plus cela : nous oublions de prier.

Le travail, quand on en a un peu l'habitude, est extrêmement agréable, parce qu'on se développe, on devient intelligent, on apprend quantité de choses. Le travail, c'est merveilleux ! Surtout le travail de l'intelligence — même si, par moments, il est difficile. Ce qu'il y a d'extraordinaire dans le travail de l'intelligence, c'est que plus on travaille, plus on devient intelligent, et plus on aime travailler — alors on avance tout le temps. Mais il y a aussi le danger de nous laisser griser par le travail et de penser y découvrir le sens de notre vie chrétienne. Non. Notre vie chrétienne exige le travail, c'est vrai, et il est important d'en comprendre la signification dans une vision chrétienne ; mais notre vie chrétienne exige bien plus que le travail : elle exige de rencontrer Dieu. La vie chrétienne, c'est être relié à Dieu. Or, dans le travail, nous ne sommes pas reliés à Dieu, nous sommes reliés à des réalités inférieures à nous, comme la matière, le bois, la terre... ou bien les livres, et nous transformons ces réalités, nous coopérons avec elles, pour réaliser une œuvre. Dans le travail, il s'agit donc de notre relation avec le monde, avec l'univers. C'est pourquoi nous ne pouvons y trouver notre finalité, le sens de notre vie. Cela, nous ne le trouvons qu'en découvrant Dieu. Mais... comment découvrir Dieu ?

Le peuple d'Israël a dû commencer par marcher trois jours dans le désert. Nous irons un peu plus vite, puisque nous sommes chrétiens (nous ne sommes plus de l'Ancien Testament) et que le propre du chrétien, c'est la hâte de l'amour. C'est pour cela que, tout de suite, dès demain, il nous faut découvrir le sens de l'adoration, pénétrer à trois jours de marche dans le désert pour adorer. La retraite est faite pour que nous découvrions cette première rencontre avec Dieu qu'est l'adoration. On l'oublie trop. Si l'on demandait à chacun d'écrire sur un petit papier ce qu'est l'adoration et de dire s'il en a l'expérience, on aurait sans doute des réponses assez étonnantes. Qu'est-ce qu'adorer Dieu ? Le savons-nous vraiment, par expérience, ou pouvons-nous seulement donner une réponse que nous aurions apprise par cœur ?

Adorer Dieu, c'est se mettre en sa présence. Au fond, l'adoration, c'est le geste de politesse à l'égard de Dieu. Nous reconnaissons que Dieu Créateur est là, présent, qu'il nous aime, qu'il crée actuellement notre âme, et nous nous remettons entre ses mains, nous voulons nous mettre en sa présence. Or on ne peut pas être en présence de Dieu en dehors de l'adoration. Adorer, c'est revenir à la source.

Péguy dit que la philosophie, c'est remonter à la source. Nous ne savons plus vraiment ce qu'est la philosophie. Or elle est quelque chose

de très grand, puisqu'elle consiste à redécouvrir ce qu'il y a de plus profond en l'homme du point de vue de sa nature humaine. Durant la retraite, nous ferons donc de temps en temps des allusions philosophiques, pour aider à devenir plus intelligents, à aimer plus. Et ici la philosophie sera mise au service de la foi : il s'agira d'être intelligent pour Dieu et pour notre prochain ⁴. Pour le prochain, ce sera relativement facile pendant la retraite : garder le silence. Et être intelligent pour Dieu consistera surtout à faire un effort d'adoration, de prière.

La retraite, en effet, doit nous apprendre à prier ; elle doit nous apprendre à être intelligent pour Dieu, pour le Christ. Et je crois qu'on peut appliquer à la retraite ce que Péguy dit de la philosophie : « La plupart des hommes descendent le fleuve. Même les cadavres descendent le fleuve. » On voit très bien : pour descendre le fleuve il n'est pas nécessaire de vivre, le poids naturel suffit. C'est la « spiritualité de la planche » ! Quand vous demandez à quelqu'un pourquoi il agit de telle ou telle manière et qu'il vous répond : « Tout le monde le fait », voilà la « spiritualité de la planche ». On descend, on descend, cela n'a pas d'importance : tout le monde le fait...

Il faut remonter à la source, et cela, c'est difficile. Bien sûr il ne faut pas le faire pour le plaisir d'aller à contre-courant, d'être réactionnaire. Non. Il s'agit d'aller à la source, c'est cela le but. Évidemment, il y a des gens qui n'aiment pas aller à la source mais qui aiment être réactionnaires ; mais cela, c'est autre chose. Ce n'est plus une « spiritualité » particulière, c'est tout simplement un mauvais caractère, qui réagit tout le temps pour le plaisir de réagir. Ce n'est pas cela qu'il faut chercher. Nous cherchons à remonter à la source. Mais « il n'y en a pas beaucoup qui remontent à la source » dit Péguy. Pour remonter à la source, il faut parfois accepter d'être seul.

Dans notre vie chrétienne, il faut une très grande force pour remonter à la source et ne pas descendre le courant en faisant « comme tout le monde ». Or, remonter à la source, c'est adorer. C'est seulement par l'adoration que nous pouvons remonter à la source. L'adoration exige donc un effort. On n'adore pas comme on respire ou comme on sent le parfum d'une fleur en disant : « Ça sent bon ! » Non, vous n'adorez pas Dieu comme cela. Il y a des gens qui disent : « Prier, c'est tout simplement être soi-même. » Attention, cela dépend ! Que veut dire « être soi-même » ? On est soi-même de multiples manières : en se détendant, en se regardant dans la glace, en écoutant les autres... et on peut être soi-même au plus intime de son être.

⁴ Au sujet du lien entre foi et intelligence, voir Appendice, question 1.

Remonter à la source exige un acte de volonté. C'est même, je crois, l'acte de volonté le plus foncier ; de sorte que si on manque de volonté, c'est parce qu'on n'adore plus. Cela peut paraître étonnant, mais c'est profondément vrai. Une personne qui n'adore plus est errante, et donc, nécessairement, elle descendra le fleuve, puisqu'elle manquera de volonté. Pour remonter à la source, il faut le *vouloir*. Pour faire un acte d'adoration, il faut le *vouloir*. Voilà pourquoi nous devons essayer, pendant la retraite, de faire des actes d'adoration. Demandons à l'Esprit Saint de nous l'apprendre, parce que c'est lui qui nous apprend à adorer. Le prédicateur oriente, mais quand on le fera, c'est l'Esprit Saint qui sera là pour nous apprendre à adorer, pour nous apprendre cet acte élémentaire. Car l'adoration est élémentaire dans notre vie chrétienne, elle en est le fondement.

Rappelons-nous la parole de Notre Seigneur : Quand vous voulez construire une maison (et nous construisons tous une maison : le temple de Dieu que nous sommes ⁵), ne la construisez pas sur du sable mouvant parce qu'alors elle disparaîtra. Découvrez le roc et construisez-la dessus ⁶. Adorer, c'est justement découvrir le roc, c'est découvrir ce contact profond avec Dieu, ce point intime par où nous dépendons de lui, c'est découvrir la présence du Créateur au plus profond de notre être. Dieu — selon l'expression si forte de saint Augustin — est plus intimement présent à nous que nous ne le sommes à nous-mêmes ⁷. Et c'est vrai : parce que Dieu nous saisit de l'intérieur, il n'y a pas de distance entre lui et nous. Il s'agit donc de découvrir cette présence, de découvrir cette source, la « source jaillissante » ⁸, puisque Dieu est la source première d'où toute lumière et tout amour jaillissent, dont tout être provient.

Découvrir cette source ! Nous ne pouvons le faire que dans l'attitude aimante de l'adoration. L'acte d'adoration est en effet un acte d'amour, mais d'un amour très particulier : c'est l'amour radical qui est en nous, dans lequel nous nous remettons entre les mains de Dieu. Nous savons que nous venons de Dieu et nous retournons vers lui ; et là nous nous mettons *face à Dieu* (c'est pourquoi j'ai dit que l'acte d'adoration était vraiment un geste de politesse à l'égard de Dieu). Nous reconnais-

⁵ Cf. 1 Co 3, 16-17 ; 6, 19 ; 2 Co 6, 16 ; Ép 2, 21-22.

⁶ Cf. Mt 7, 24-27 ; Lc 6, 47-49.

⁷ Voir *Confessions*, III, vi, 11 (BA 13, p. 383) : « En suivant le sens de la chair, c'est toi que je cherchais, mais toi tu étais plus intime que l'intime de moi-même et plus élevé que le sommet de moi-même (*interior intimo meo et superior summo meo*). » Cf. ci-dessous, XIII, note 10.

⁸ Cf. Jn 4, 14.

sons que Dieu est présent ; et parce que Dieu est présent, nous nous mettons dans l'attitude normale de la créature qui veut reconnaître cette présence de son Créateur. Dieu est présent au plus intime de notre cœur, Dieu est présent au plus intime de notre esprit : et nous reconnaissons cela.

Cette adoration, nous la faisons avec Jésus, nous la faisons avec Marie, toujours. Nous ne pouvons pas adorer sans le Christ. « Sans moi vous ne pouvez rien faire »⁹. Et la première chose que le Christ nous apprend, c'est l'adoration. Il est venu pour nous enseigner cela. Dès que nous adorons, nous adorons donc avec lui. Et Marie est toujours là...

Il est très important de comprendre que nous ne pouvons vraiment adorer qu'avec Jésus, car il s'agit d'une adoration « en esprit et en vérité »¹⁰, d'une adoration dans l'amour. Nous aimons être proches de Dieu parce que nous savons qu'il nous aime et nous voulons découvrir cet Amour Premier par qui nous sommes aimés d'une manière unique. Et nous répondons à cet amour unique par l'adoration, par ce geste très particulier, très personnel. Nous avons en effet, chacun, notre manière d'adorer, notre manière d'aimer ; c'est par là que nous sommes vraiment originaux. Quand on cherche une originalité à l'extérieur, cela veut dire qu'on n'a pas compris que la véritable originalité est intérieure. Une fois que nous avons saisi cela, l'extérieur nous est bien égal, c'est secondaire ! Ce qui importe, c'est cette originalité profonde dans notre manière de remonter à la source, de redécouvrir la présence de Dieu, de l'adorer. Aucun d'entre nous, quand il adore Dieu, ne l'adore de la même manière que son voisin. On dit souvent qu'il n'y a pas deux feuilles qui soient semblables — et c'est vrai. Il n'y a pas deux vivants qui soient semblables. Or notre manière à nous de vivre, de respirer profondément comme homme, comme esprit lié au corps, c'est l'adoration. N'est-ce pas l'acte le plus profondément naturel à l'homme ? L'homme n'est pleinement homme que quand il adore Dieu. S'il n'adore plus, cela prouve qu'il a oublié ce qui le caractérise — et cela, c'est terrible ! Très vite, il tombera dans l'anonymat. Pourquoi y a-t-il tant d'hommes qui tombent dans l'anonymat ? tant d'hommes qui se laissent prendre par n'importe quel programme politique, sociologique, psychologique ? Parce qu'ils ont oublié la signification profonde de leur être et de leur vie humaine, cette signification que seule l'adoration permet de découvrir.

L'adoration est l'acte le plus personnel de l'homme, fondamentalement. Elle est première dans l'ordre de l'éducation. L'Esprit Saint ne

⁹ Jn 15, 5.

¹⁰ Jn 4, 23.

peut pas nous éduquer si nous n'adorons pas. Quelqu'un qui prétend être mû par le Saint-Esprit, s'il n'adore pas, on peut être sûr qu'il se trompe. L'adoration est le grand critère. Quand quelqu'un se dit mû par le Saint-Esprit, éclairé par le Saint-Esprit, mais que, à la question : « Est-ce que vous adorez ? » il répond : « Je ne sais pas ce que c'est », on peut être sûr que ce n'est pas le Saint-Esprit. C'est son imagination, mais pas le Saint-Esprit. L'Esprit Saint ne peut agir sur nous que si nous adorons. L'adoration est donc un acte qu'il nous est très important de découvrir — et c'est le but de la retraite.

Trois jours de marche dans le désert pour redécouvrir le sens de notre vie chrétienne... N'oublions pas que Dieu, pendant deux mille ans, a formé son peuple par l'adoration. Premier commandement : « Un seul Dieu tu adoreras »¹¹. Or pas un iota de la Loi ne disparaît¹², et donc l'adoration reste vraiment, pour nous aussi, le premier commandement dans l'ordre pédagogique. Dieu nous éduque par l'adoration.

J'évoquerai ici une histoire très belle et qui n'est pas inventée, qui est vraie. C'est celle d'un Abbé de Citeaux, Dom Belorgey, et ceux qui l'ont connu savent que ce n'était pas n'importe qui. Il était « charismatique » — comme on dirait aujourd'hui —, mais vraiment, profondément, pas seulement d'un charisme extérieur. C'était un homme très extraordinaire, une vocation tardive. Vétérinaire dans l'armée (on voit comme Dieu prépare un futur abbé !), il s'était converti grâce à un petit frère convers qu'il avait rencontré dans un train — c'est Dom Belorgey lui-même qui m'a raconté cela. Ce petit frère trappiste l'avait emmené dans son couvent, et là il avait été pris par la grâce de Dieu, et y était resté. Les Trappistes sont des contemplatifs, et lui voulait entrer dans la vie contemplative. Au début, il a eu une grâce particulière, de ces grâces très profondes de Dieu qui nous saisissent au point qu'on ne voit rien d'autre. Il ne voyait donc rien d'autre, c'était merveilleux ! Puis, quand il a fait profession, au bout d'un certain nombre d'années, les écailles sont tombées. Il s'est dit : « Mais quoi ? je croyais qu'ils étaient contemplatifs, et ce sont des travailleurs ! » C'est vrai, le grand défaut de la Trappe est parfois d'être uniquement une communauté de travailleurs. Et Dom Belorgey voyait que ces moines, le soir, après le gros travail des champs, récitaient parfois leur Office avec beaucoup de peine — ils luttaien contre le sommeil... Et le matin, comme ils se levaient très tôt, la nuit n'avait pas été assez longue, et parfois elle se prolongeait au chœur. Il

¹¹ Cf. Mt 4, 10 ; Lc 4, 8. Dt 6, 13 et 5, 7-9. Ex 20, 1-6 et 34, 14-17.

¹² Mt 5, 18 ; Lc 16, 17.

n'y a que dans l'activité des champs, le gros travail, qu'ils étaient parfaitement eux-mêmes. Il s'est donc dit : « Je croyais être entré dans une communauté contemplative, et voilà que ce sont des travailleurs ! » Il a alors compris ce que Dieu lui demandait à ce moment-là : « Sois contemplatif, prie, et ne juge pas ton prochain. »

Il est excellent de se rappeler cela pendant une retraite : ne regardons pas les autres, agissons sous la mouvance de l'Esprit Saint. Si Dieu nous fait prier avec beaucoup d'amour, ne regardons surtout pas notre voisin, ni la manière dont il prie. Cela ne sert jamais à rien, puisque, à ce moment-là, on porte un jugement inutile sur lui. Il ne faut donc pas « loucher » sur celui ou celle qui est à côté de nous. Quand on adore, on ne « louche » pas, on a les deux yeux fixés sur Dieu. On n'a pas un œil sur Dieu et l'autre œil sur le voisin... Non, on prie, on adore, puisqu'on est en face de Dieu.

Pour revenir à Dom Belorgey, un beau jour il a été nommé Abbé. À ce moment-là, il s'est dit : « Maintenant, je suis responsable de cette communauté de travailleurs qui doit devenir une communauté contemplative. » Il ne pouvait donc plus ne pas regarder ce qui se passait autour de lui. Alors, il a invoqué le Saint-Esprit — qui l'écoutait assez facilement — et le Saint-Esprit lui a dit : « Rappelle-leur le devoir de l'adoration. Ils n'adorent plus. Ils essaient de chanter les louanges de Dieu, mais ils n'adorent plus, de sorte que je ne peux plus rien sur eux ! je suis obligé de les laisser. » Il a alors demandé au Saint-Esprit comment faire, et le Saint-Esprit lui a dit (petite conversation intérieure...) : « Dis-leur, à chacun, d'adorer sept fois par jour. »

Si j'aime à raconter cette histoire, c'est parce que ces sept actes d'adoration par jour peuvent tout changer. Et cela, tous peuvent le faire pendant la retraite, c'est vraiment facile ! Et une fois qu'on a commencé, on continue car les sept actes d'adoration par jour, c'est « le bréviaire des pauvres », le bréviaire des laïcs. Il y a le bréviaire des moines, de ceux qui ponctuent la journée par l'Office pour louer Dieu. Mais il y a aussi le « bréviaire des pauvres », des laïcs, de ceux qui sont pris par quantité de choses et qui n'ont pas une vie aussi régulière que les moines. Et le « bréviaire des pauvres » consiste à ponctuer sa journée par sept actes d'adoration. C'est facile, il suffit de le vouloir. Vouloir adorer Dieu, se « réveiller » en face de Dieu. Ne pas le faire machinalement ! Non, vraiment des actes d'adoration. Et quand l'acte d'adoration est profond, il faut que notre corps accompagne notre esprit. C'est tout notre être qui adore Dieu. Ce n'est pas seulement la fine pointe de notre intelligence, la fine pointe de notre cœur, c'est tout notre être qui adore Dieu, en reconnaissant qu'il est notre Créateur. Nous nous remettons entre ses mains.

C'est le premier acte que nous devons faire, tout de suite, dès que

nous nous réveillons : adorer Dieu, reconnaître qu'à chaque instant nous recevons tout de lui, et tout lui remettre. Quand on est plusieurs dans la même chambre c'est peut-être un peu plus difficile, quoique, après tout ! quel merveilleux exemple on donne en adorant Dieu ! Pourquoi pas ? Oui, reconnaître que Dieu, dont l'acte créateur nous « porte » dans l'être, est plus présent à nous que nous-mêmes ; et lui offrir notre journée. Dans l'adoration nous offrons notre journée, et nous offrons notre vie. Nous devançons notre mort, dans l'adoration. Nous reconnaissons que Dieu est le Maître de la vie et de la mort. Nous reconnaissons qu'il est notre Créateur et nous lui remettons tout.

Et le soir, dernier acte de la journée avant de s'endormir : adorer Dieu. Et il est facile de trouver encore cinq autres moments dans la journée ; par exemple, chaque fois qu'on change d'occupation.

Dom Belorgey a donc expliqué cela à chaque moine. Puis, après l'avoir expliqué à chacun en particulier, il l'a redit à toute la communauté réunie. Ici, je ne peux pas le dire à chacun en particulier, je suis obligé de commencer tout de suite par le dire à tous — ce qui est très mauvais, parce que chacun dira : « Oh, c'est pour le voisin, cela ; ce n'est pas pour moi. C'est très bon pour le voisin, parce que lui ne sait pas prier. Moi, je sais prier, alors je n'en ai pas besoin. » Non ! La retraite nous fait tous novices du Saint-Esprit. C'est cela, une retraite. Et le noviciat du Saint-Esprit consiste à apprendre l'A B C de notre vie chrétienne : faire des actes d'adoration. Nous en ferons toute notre vie, et nous en ferons éternellement, parce qu'éternellement nous serons novices du Saint-Esprit. Au ciel, ce sera notre gloire. Ici, sur la terre, nous le comprenons difficilement, mais au ciel ce sera notre gloire, d'être mû par le Saint-Esprit et de faire éternellement des actes d'adoration. Alors il est bon, dès cette terre, de ponctuer notre journée par sept actes d'adoration.

Pour aller jusqu'au bout de l'histoire : Dom Belorgey m'a dit qu'au bout de six mois, sa Trappe de travailleurs était devenue une Trappe de contemplatifs. J'ai trouvé cela admirable, et y ai reconnu la manière dont Dieu procède. Combien de chrétiens, aujourd'hui, n'adorent plus ! Ils ne savent même pas ce que c'est. Ils récitent encore des prières, mais ils ne savent pas ce qu'est un acte *personnel* à l'égard de Dieu. Or l'adoration n'est-elle pas précisément cela ? Quand on adore, on est seul en face de Dieu. Il est bon d'être seul en face de Dieu ! cela nous donne un peu d'autonomie, c'est notre personnalité qui naît. Au fond, nous ne sommes vrais qu'en face de Dieu. C'est pour cela que l'acte d'adoration nous met dans la vérité pratique, et il nous libère de tout le reste, puisque, quand nous sommes en face de Dieu, nous savons que c'est Dieu qui nous garde. Nous nous libérons profondément de tout notre conditionnement habituel, dès que nous adorons, dès que nous

reconnaissons que nous dépendons de Dieu et que, en dernier lieu, nous ne dépendons que de lui ¹³.

L'adoration doit nous conduire, normalement, à une intimité plus grande avec Dieu. Elle est le seuil de la prière intime qu'on appelle l'oraison, ce contact direct avec Dieu dans la foi, l'espérance et l'amour. Il s'agit vraiment de la prière *intérieure* et pas seulement de la *récitation* de prières. Réciter des prières, c'est très bien, mais comprenons que cela doit nous conduire à une prière intérieure. Comme le dit saint Thomas, toute prière vocale est ordonnée à la prière intérieure, et c'est cette prière intérieure qui compte. On le comprend bien, puisque « Dieu est esprit ¹⁴. » Il veut donc, avant tout, une prière intérieure. La prière vocale, communautaire, est excellente *si* il y a aussi la prière personnelle. La prière vocale peut nous aider, parce que prier avec les autres en récitant le chapelet ou en disant les Psaumes, cela peut nous aider. Mais il peut très bien arriver aussi que la prière vocale ne nous aide pas du tout, parce que nous ne « pédalons » pas tous au même rythme. Il y a quelqu'un à côté de nous qui récite les prières à toute vitesse, c'est son rythme... mais nous avons de la peine à le suivre ; et il y en a d'autres qui les réciteraient très, très lentement, et alors on s'endormirait ! C'est un exercice, du reste, que de devoir chanter en même temps et de la même façon qu'un autre. La prière liturgique implique cet exercice ; elle est quelque chose de grand, mais il faut qu'elle soit accompagnée de la prière personnelle, ne serait-ce que parce qu'on n'aura pas toujours une communauté chrétienne à côté de soi ! Pendant la retraite, il faut les deux. La récitation de prières en commun doit nous conduire au silence de l'adoration. Et auprès de l'Eucharistie, dans notre adoration, demandons intérieurement à Jésus de nous apprendre à garder le silence, à adorer. L'adoration nous conduit à cette intimité avec Jésus, et la retraite doit être cette intimité : découvrir Jésus à partir de l'adoration. C'est cela, l'essentiel.

Il faut aussi, pendant une retraite, faire un examen de conscience. C'est bon. Il ne faut pas trop insister là-dessus, mais c'est tout de même bon. Faire le point, mais pas au niveau psychologique, ce n'est pas nécessaire pendant une retraite — quoique cela puisse se faire aussi. On peut, par exemple, prendre conscience qu'on est très fatigué, et donc essayer de dormir un peu plus. Mais un tel examen est assez vite fait, ce n'est pas très long !

¹³ Voir Appendice, questions 2 et 6.

¹⁴ Jn 4, 24.

Il peut y avoir encore d'autres choses, au point de vue psychologique : on voit, par exemple, qu'on se met trop facilement en colère, ou qu'on ne se met jamais en colère parce qu'on en est incapable... Cela peut arriver aussi. Et les gens qui ne se mettent jamais en colère, mettent parfois les autres en colère. On a l'impression, quand on leur dit quelque chose, que cela s'enfonce comme dans du beurre, comme si on ne leur avait rien dit du tout. Il n'y a rien de mieux que cela pour vous mettre en colère...

Il est donc bon, de temps en temps, de faire un petit examen psychologique, mais sans trop insister. Pour nous, il s'agit d'un examen *en face du Christ*. Ayant découvert Jésus, nous nous mettons sous son regard et lui demandons ce qu'il attend de nous. C'est cela, l'examen de conscience chrétien : faire le point, voir que nous sommes pécheurs... parce qu'il est très nécessaire de reconnaître que nous sommes pécheurs. Quant au péché dominant, à la tendance dominante qui est en nous, il est très facile de la découvrir. Ne cherchons pas trop longtemps, ce n'est pas la peine : je peux le dire tout de suite pour chacun d'entre nous, parce qu'il n'y a aucune originalité dans nos fautes. Notre originalité est dans l'amour et dans l'adoration, mais pas dans nos fautes. Parfois, certains disent : « Je veux avoir des expériences », et alors ils se permettent n'importe quoi. Les pauvres ! Ils ne s'aperçoivent pas que l'expérience du péché est une expérience négative, et donc qu'elle n'est pas originale du tout. Notre seule originalité, c'est d'aimer et d'aimer vraiment. Il est très important de bien comprendre cela, parce que, très facilement on se laisse séduire. Combien de fois ai-je vu cela ! des gens qui se laissent prendre par l'idée qu'il faut avoir l'expérience du plus grand nombre de choses possibles. Attention ! Cela ne sert à rien. Le péché n'est pas une véritable expérience ; il est la connaissance négative de notre être. Sainte Catherine de Sienne dit que le péché, c'est le néant. On est non-être par le péché ; c'est quelque chose qui nous brise, qui ne nous construit pas et qui, par conséquent, n'est pas une véritable expérience.

Quel est le péché dominant de chacun de nous ? c'est l'orgueil — inutile de chercher plus loin. À moins que notre intelligence ne soit absolument pas développée, et donc qu'il y ait en nous une inaptitude complète à l'orgueil. On se rattrape alors d'une autre manière, en devenant des êtres « rampants » — cela peut exister. Mais le péché dominant, pour un être normal, c'est l'orgueil. Ce n'est donc pas la peine de le chercher, mais il faut le dépister *pour nous*. Il s'agit de faire le point en face du Christ pour *repartir avec un nouvel élan*. C'est cela, l'essentiel de la retraite.

Nous allons entrer dans l'Évangile de saint Jean, parce que je crois que c'est lui qui doit nous aider. Nous essaierons de comprendre quels

sont les quelques grands aspects de l'Évangile de saint Jean. Nous ne prendrons pas tout l'Évangile, ce serait impossible en si peu de temps (nous pourrions continuer une autre fois, si Dieu le permet). La retraite est faite pour tracer quelques grandes avenues, essayer de comprendre quelques grands aspects de notre vie chrétienne. Les conférences, chacun les écouterà à sa manière, mais tous les écouteront avant tout pour qu'elles les aident à prier. Et s'il y a des difficultés pendant les conférences, des choses que l'on ne comprend pas, il ne faudra pas hésiter à le dire, car il est très mauvais de rester avec des points d'interrogation. Je dis cela parce qu'il est important d'avoir un contact fraternel de confiance.

Je parlerai en toute confiance et vraiment de la manière la plus cordiale qui soit, parce que cela aide. Il est bon qu'il y ait cette cordialité et cette confiance mutuelle, mais alors elle doit être vraiment mutuelle. Et pour qu'elle le soit, je demande que l'on prie pour le prédicateur. C'est très important. Il faut prier pour lui, afin qu'il soit inspiré par le Saint-Esprit. C'est tout à l'avantage des retraitants, du reste, parce que si le prédicateur est inspiré par le Saint-Esprit, il dira des choses qui seront justement celles qu'ils attendent, et elles seront comme une parole vivante qui les atteindra directement. Si les retraitants ne prient pas, le prédicateur sera livré à lui-même et il dira des choses qui viendront de son intelligence. Elles ne seront pas trop bêtes, espérons-le, mais elles n'atteindront pas en profondeur le cœur de ceux qui l'écoutent. Pour qu'elles atteignent leur cœur en profondeur, il faut qu'ils prient pour le prédicateur. C'est mystérieux, mais c'est vrai, et c'est une expérience de vie. Dès que nous prions pour lui, le prédicateur dit ce dont nous avons besoin. C'est grand, cela ; cela relève du grand mystère de notre vie chrétienne. Nous échangeons ensemble la parole de Dieu, nous nous la communiquons pour pouvoir vivre davantage du mystère du Christ.

Je prie pour vous, bien sûr. Depuis que je sais que je dois prêcher une retraite ici, je prie pour vous. Faites cette retraite vraiment comme si vous étiez seul en face de Dieu, sans vous occuper du voisin. Pendant un certain temps, le plus grand acte de charité que vous puissiez faire, c'est de ne pas vous occuper de lui. Bien sûr, ne le laissez pas mourir à côté de vous, mais ne vous occupez pas trop de lui. Soyez tout entier à ce que vous avez à faire. Lisez l'Écriture, lisez saint Jean. Mais surtout, restez proches de Jésus, en demandant à l'Esprit Saint de vous apprendre ce silence intérieur ; et demandez à Marie d'être là pour vous aider.

II

L'ÉGLISE, LIEU DES « GRAS PÂTURAGES »

Rappelons d'abord qu'il faut essayer de garder le silence. C'est un acte de volonté qui doit prolonger notre acte d'adoration du matin. Celle-ci, en effet, doit mettre en nous un désir de silence, creuser en nous ce désert intérieur qui est comme un appel vers Dieu. Et il faut ensuite maintenir ce silence le plus possible pour être plus éveillé à Dieu.

Avant d'entrer dans saint Jean, nous allons parler de quelque chose qui me semble très important pour mieux comprendre ce que représente le mystère de l'Église. En effet, nous avons souvent de la peine à accepter le mystère de l'Église. Nous dirions facilement : « Pourquoi l'Église ? Il suffit d'adorer, de découvrir le Christ sous la mouvance du Saint-Esprit. »

Là il faut se rappeler la parabole du Bon Pasteur, dans saint Jean, où il nous est montré que le Bon Pasteur conduit ses brebis aux gras pâturages¹. Que sont donc ces gras pâturages ?

Il n'est pas toujours facile de les détecter, parce qu'il y a aussi de faux pâturages qui peuvent nous séduire et nous faire perdre beaucoup de temps. La tactique du démon, on le sait bien, c'est de toujours nous faire perdre du temps. Quand il s'agit de gens de bonne volonté — que nous sommes tous — le démon essaie de nous faire perdre du temps et, pour cela, de nous faire aller vers de faux pâturages. Nous devons donc avoir du discernement, comprendre un peu ce que l'Écriture nous dit. Il s'agit en effet d'une chose importante que nous devons constamment nous rappeler dans notre vie — surtout au début d'une retraite — parce que c'est l'équilibre fondamental de notre vie chrétienne qui en dépend. C'est pourquoi il est important de saisir les éléments essentiels de notre vie chrétienne, qui nous permettent d'avoir un certain « équilibre » chrétien.

Si nous regardons l'Évangile de Luc et de Jean, nous voyons qu'ils affirment par trois fois que Dieu nous donne une nourriture ; et il est important de voir la manière différente dont nous sont données ces trois affirmations.

¹ Cf. Jn 10, 9. Éz 34, 14. Is 49, 9-10. Ps 22, 1-3.

La première nous est donnée au désert, quand Jésus a faim et qu'il est tenté par le démon ². Notre Seigneur a connu la faim, alors qu'il est Dieu et qu'il aurait très bien pu ne pas la connaître. Mais il a voulu connaître la faim pour vivre « notre condition d'homme en toute chose excepté le péché » ³, et pour nous montrer ce qu'il faut faire lorsque nous-mêmes nous connaissons la faim.

Jésus est donc au désert, et le démon s'approche de lui. Jésus, en effet, a accepté d'être tenté — là encore, pour connaître parfaitement la condition de la créature, de la créature marquée par le péché. En effet (c'est un très grand mystère), pourquoi la tentation ? Dieu aurait très bien pu la supprimer. Il aurait très bien pu nous remettre au Paradis terrestre et dire au démon : « Je t'interdis de t'approcher de mes petites brebis. Mes petits derniers, je les aime beaucoup (puisque nous sommes les benjamins dans la famille de Dieu), ne les approche pas ! » Et Dieu aurait mis une clôture absolue... Mais il n'a pas fait cela. Il a permis que nous soyons tentés et il a voulu, lui-même, accepter la tentation. Il faut souvent relire, dans saint Luc, les trois tentations de Jésus au désert. Comme le disent les Pères de l'Église, ces trois tentations au désert représentent les tentations dans ce qu'elles ont de plus absolu, toutes les tentations ! Je n'en retiens qu'une : « Tu as faim ? Si tu es le Fils de Dieu, tu as un pouvoir absolu sur toutes choses. Dis donc à ces pierres de se changer en pain »... Le démon n'est pas bête ; du point de vue de l'intelligence, ce n'est pas la peine d'essayer de lutter contre lui, il nous bat tous. Il sait bien que Jésus, s'il est Fils de Dieu, a un pouvoir absolu. De fait, nous savons qu'un jour Jésus multipliera le pain pour la foule qui le suit — mais il ne le multiplie pas pour lui-même.

Jésus aurait très bien pu dire aux pierres de se transformer en pain, et il aurait pu donner ce pouvoir à tous ses apôtres. Si l'Église avait ce pouvoir extraordinaire de changer les pierres en pain, ce serait magnifique ! Les foules afflueraient, attirées par ce prodige. On sait combien les gens sont fascinés par les prodiges aujourd'hui, par toutes les choses parapsychologiques... Ils sont à la fois inquiets et émerveillés, attirés.

Jésus aurait très bien pu faire cela. Mais non, il n'a pas voulu communiquer ce pouvoir, et il n'a pas voulu non plus que le démon soit spectateur de ce pouvoir, de ce prodige extraordinaire. Le démon, intelligent comme il est, aurait bien voulu assister à cela. C'eût été un beau feu d'artifice ! Le démon propose cela à Jésus par curiosité, parce qu'au fond il est avide de voir ce miracle. Mais Jésus répond d'une façon très catégo-

² Cf. Lc 4, 1-3.

³ Prière eucharistique IV.

rique : « L'homme ne vit pas seulement de pain »⁴, « mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu »⁵.

La parole de Dieu est donc une nourriture, et le Bon Pasteur nous donne la parole de Dieu. C'est la première nourriture. Nous allons voir successivement les trois, parce qu'il est très important de nous les rappeler, puis de faire notre examen de conscience pour savoir si nous, qui mangeons du pain tous les jours pour maintenir notre vie, nous avons le même souci de maintenir notre vie chrétienne. Est-ce que nous donnons à notre vie chrétienne sa nourriture ? Si nous ne la lui donnons pas, alors il n'est pas étonnant que nous soyons un peu essoufflés quand il s'agit de faire un effort, puisque nous n'avons pas assez de force. Pour se fortifier, pour pouvoir mieux combattre, il faut se nourrir. Jésus affirme donc que la parole de Dieu est une nourriture.

La deuxième affirmation nous est donnée dans saint Jean⁶, lorsque Jésus se présente comme le Pain de Vie, donné par le Père aux hommes. Il est donc le Pain du Père. Et — parce que le Père nous donne son Fils — Jésus, qui fait tout ce que le Père fait⁷, nous donne l'Eucharistie, sa propre chair en nourriture :

« En vérité, en vérité, je vous le dis,
ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du ciel ;
c'est mon Père qui vous le donne, le pain du ciel, le vrai ;
car le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel
et qui donne la vie au monde. »⁸

« Je suis le pain de vie.
Vos pères ont mangé la manne au désert
et sont morts ;
ce pain est celui qui descend du ciel
pour qu'on le mange et ne meure pas.
Je suis le pain vivant, descendu du ciel.
Qui mangera ce pain vivra à jamais.
Et le pain que, moi, je donnerai,
c'est ma chair pour la vie du monde. »⁹

⁴ Lc 4, 4.

⁵ Dt 8, 3.

⁶ Jn 6, 35 sq.

⁷ Jn 5, 19-20.

⁸ Jn 6, 32-33.

⁹ Jn 6, 48-51.

Dans le mystère de l'Eucharistie, Jésus nous donne en effet sa chair en nourriture et son sang comme boisson. Voilà donc la seconde nourriture : l'Eucharistie. Elle nous est donnée dans un contexte tout à fait différent du précédent. Il est intéressant, du reste, de comparer les deux. Que la parole de Dieu soit une nourriture, c'est face au démon que Jésus le dit. Lorsqu'il révèle que sa chair est une nourriture et son sang un breuvage, il le fait en face de son peuple qui l'a suivi pendant toute une journée, qui s'est nourri, la veille, du pain miraculeux — et qui s'en est nourri largement. « Vous avez mangé du pain tout votre soûl »¹⁰... parce qu'il était gratuit. Quand on peut manger autant qu'on veut, sans payer, on s'en donne à cœur joie parce qu'on ne sait pas ce qui arrivera le lendemain... Alors on voit bien comment cette foule s'est jetée sur ce pain, sur ce poisson, et en a pris le plus qu'elle pouvait.

La révélation de la troisième nourriture, Jésus la fait en face des Apôtres, après avoir rencontré la Samaritaine¹¹. Jésus a rencontré cette pauvre femme, l'a purifiée de tous ses péchés. Pendant ce temps-là, les Apôtres étaient partis chercher du pain, ils avaient été pris par « l'organisation » du repas. C'était normal, Jésus les avait envoyés. Et lui était resté seul pour rencontrer la Samaritaine, pour rencontrer cette pauvre femme blessée, cinq fois déçue dans son cœur, qui n'aimait plus et qui n'était plus aimée. N'est-ce pas là, la situation-limite, la détresse ultime de la femme, réduite désormais à la corvée d'eau en plein midi ? Cette femme n'est-elle pas la figure saisissante d'une humanité qui ne sait plus aimer, et à qui Jésus veut apporter la dot royale de son amour divin ?

Quand les Apôtres reviennent avec leurs provisions, ils ont l'impression que Jésus n'a plus faim du tout. Lorsqu'ils étaient partis, Jésus était fatigué, et voici qu'à leur retour ils le trouvent complètement « refait »... Jésus a l'air d'être différent, tout à fait autre. Il est dans la joie, dans une joie plénière. Les Apôtres, qui n'ont rien vu de ce qui s'est passé, ne comprennent absolument pas. Ils ont simplement vu qu'il y avait une femme qui était là et avec qui Jésus parlait, ils ont trouvé cela un peu curieux... mais ils n'ont pas osé interroger, ils n'ont pas demandé ce qui s'était passé. Ils ont vu que la femme partait quand ils arrivaient — ce qui était normal. Et quand ils offrent à Jésus la nourriture qu'ils étaient allés chercher, Jésus leur répond : « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas. (...) Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre »¹².

¹⁰ Jn 6, 26.

¹¹ Jn 4, 5-42.

¹² Jn 4, 32-34.

Nous avons donc ces trois affirmations dans l'Évangile de saint Luc et celui de saint Jean. Il serait intéressant de relever tous les passages de l'Écriture où une nourriture nous est révélée. Il peut y en avoir d'autres, mineures, mais il y a là trois nourritures majeures : la parole de Dieu, l'Eucharistie, la volonté du Père. Voilà les trois nourritures que donne le Bon Pasteur en nous conduisant aux gras pâturages.

Nous sommes tous les petites brebis du Christ, quel que soit notre âge. Pour le Christ, il n'y a pas d'âge — c'est cela qui est merveilleux ! Peut-être est-ce le plus âgé parmi nous qui est le plus petit... et le plus petit est peut-être le moins petit aux yeux de Dieu. Notre petitesse évangélique dépend de notre avidité : on est un enfant de Dieu quand on a faim et soif, quand on est avide d'entrer pleinement dans la volonté de Dieu, quand on se sait pauvre et dépendant de Dieu. C'est cela, la petitesse évangélique ; c'est comprendre notre dépendance à l'égard du Christ : « Sans moi vous ne pouvez rien faire »¹³. Celui qui est satisfait de lui-même, qui trouve qu'après tout, il n'est pas si mal, qu'il sait bien se débrouiller, celui-là est un « grand » et le Christ ne peut plus le considérer comme sa brebis, parce qu'il n'obéit plus, il n'accepte plus de se nourrir du pain que Jésus nous donne. Jésus ne peut donc plus le conduire aux gras pâturages. C'est cela, le pharisien ; c'est celui qui est satisfait de lui-même. Et, toujours, pendant une retraite, nous devons faire la chasse au petit pharisien qui est en nous — parce qu'il y en a un en chacun d'entre nous. Il est bien caché, c'est sûr. Aucun ne dira : « Moi, je suis un pharisien, je suis très content de moi ; je suis intelligent, de bon atavisme, de bonne race, je suis « bien-né » (comme disaient les Grecs) ; je suis assez volontaire, je suis capable d'aimer, je peux faire des efforts, cela va pas mal ! » Non. Le Pharisien qui est en nous, il se cache très bien. Mais il faut le dépister et redécouvrir en nous la petite brebis du Christ, celle qui se nourrit de la parole de Dieu, de l'Eucharistie et de la volonté du Père. Il serait donc bon d'orienter un peu notre examen de conscience vers cela, pour savoir si la parole de Dieu, l'Eucharistie, la volonté du Père ont pour nous, dans notre vie chrétienne, leur vraie signification.

Les grandes attaques du démon, en effet, sont toujours à l'égard de ces trois nourritures. Le démon veut faire de nous des êtres étiolés, asthmatiques, des êtres qui ne respirent plus, qui ne sont pas entièrement développés. Il veut faire de nous des petits nains. C'est cela que le démon veut faire, sur le plan spirituel. Il veut que nous nous empêchions

¹³ Jn 15, 5.

nous-mêmes de vivre, en ne nous nourrissant pas suffisamment des trois nourritures que Jésus veut nous donner.

La parole de Dieu est un grand mystère. Nous aurons l'occasion de le voir, puisque nous faisons la retraite sur la parole de Dieu dans ce qu'elle a de plus fort : saint Jean. C'est là que la parole de Dieu a sa plus grande force. Il y a en effet des degrés dans la parole de Dieu, c'est très mystérieux. C'est toujours la parole de Dieu, mais ce n'est pas la même chose de lire l'Ancien Testament ou de lire le Nouveau. Ne pensons pas que c'est la même chose. Ne disons pas : « Moi, j'aime mieux rester uniquement dans l'Ancien Testament. » On n'a pas le droit de faire cela, parce que dans la parole de Dieu (dans la révélation de Dieu par sa parole) il y a un progrès, il y a une histoire, un certain devenir ; on va donc de l'imparfait vers le parfait. Parce que Dieu a voulu nous enseigner à travers une histoire, sa parole n'a pas la même signification quand elle s'adresse à Abraham et quand elle s'adresse à Marie. Ce n'est pas tout à fait la même chose... Dieu parle plus volontiers à Marie qu'à Abraham, et on le comprend. Dieu confie davantage ses secrets à Marie qu'à Abraham, et confie plus profondément ses secrets à Jésus, son Fils bien-aimé, qu'à Moïse. Il y a même un abîme entre les deux. Pensons à ce qui est dit au début de l'Épître aux Hébreux : « Après avoir, à maintes reprises et sous maintes formes, parlé jadis aux Pères par les prophètes, Dieu, en ces jours qui sont les derniers, nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, par qui aussi il a fait les siècles »¹⁴.

La parole de Dieu nous est donnée pour nourrir notre foi, car celle-ci a besoin d'être nourrie. Dieu nous a donné la foi gratuitement, mais nous sommes tous responsables de la *croissance* de notre foi. Nous n'avons pas le droit de dire : « C'est un don gratuit de Dieu, alors j'attends que ça pousse. » Non, pas du tout. Dieu nous a donné la foi, c'est un don gratuit, mais il nous laisse le soin de la faire grandir. Pour beaucoup d'entre nous, il l'a donnée au baptême. Aux convertis, à ceux qui ont reçu le baptême étant adultes, il l'a donnée avant le baptême, mais toujours d'une façon gratuite. Quand on regarde les conversions, on voit bien qu'elles sont comme un coup de foudre ; c'est l'éclair, c'est le Saint-Esprit qui, subitement, illumine l'âme.

J'entends encore ce jeune étudiant de Paris qui était marxiste de plusieurs générations : grand-père marxiste, sous-prolétaire (tout y était !), père marxiste, entièrement engagé, donnant au Parti la plus

¹⁴ He 1, 1-2.

grande partie de ce qu'il gagnait — et la famille végétait. Ce garçon est tombé malade quand il était jeune. Comme il était intelligent, il a obtenu une bourse, et a pu faire une licence à Paris. C'est lui qui m'a raconté tout cela, après coup. Jusqu'à sa conversion, il n'avait jamais parlé à un « curé », c'est évident ! Les curés, on les regardait de travers, c'étaient des bourgeois, de « sales bourgeois », il ne fallait donc pas leur parler.

Il connaissait cependant une étudiante et ils s'aimaient profondément. C'est souvent ce que Dieu fait, il nous prépare comme cela, et c'est très beau, parce qu'il ouvre notre cœur par l'amour. C'est ainsi que ce garçon, un beau jour, rentrant chez lui, dans sa petite chambre d'étudiant à Paris, s'est subitement, sans savoir pourquoi, mis à genoux. À ce propos, il est curieux de voir que le démon ne veut plus qu'on se mette à genoux. Il veut qu'on reste debout, tout le temps debout ! Et la première action du Saint-Esprit sur ce nouveau converti, a été de le faire se mettre à genoux. C'est la première chose qui a passé à travers sa sensibilité : il s'était mis à genoux. Cela m'a beaucoup frappé. Le Saint-Esprit l'a vraiment terrassé, il l'a mis à genoux ! Et, à ce moment-là, ce garçon a dit : « Je crois ». Il ne savait pas très bien ce que cela voulait dire. Pour un marxiste, dire : « Je crois », ce n'est pas si facile ; ce n'est pas dans le langage de la dialectique matérialiste ! Mais voilà que tout à coup, une brisure : « Je crois ». Et il est resté comme cela une demi-heure, terrassé. Il ne pouvait pas se relever. Et quand il s'est relevé, il s'est dit : « Mais qu'est-ce que je vais faire ? Je crois, mais qu'est-ce que je vais faire ? Je suis responsable de cela ». Il sentait qu'il y avait quelque chose de changé en lui. « Je crois en Dieu, mais il faut maintenant voir un curé... comment voir un curé ? » Alors il a cherché, et ayant appris qu'il y avait autour de Paris des couvents, il s'est dit : « Mieux vaut aller voir un couvent. » Et c'est vrai : les couvents ne sont-ils pas des oasis faites pour rencontrer Dieu ?

Il est donc allé voir les Carmes d'Avon — où était, à ce moment-là, le Père Philippe de la Trinité — et il a passé là trois jours. Il y a entendu, pour la première fois, la parole de Dieu. Comme c'était un intellectuel, il a compris peu à peu qu'il lui fallait convertir son intelligence. Il m'a dit à ce sujet des choses qui m'ont beaucoup frappé. Il est entré en effet chez les Dominicains et je l'ai eu comme étudiant au Saulchoir, après son noviciat. Je faisais un petit cours de logique, pour les premières années, et je me suis vite aperçu qu'il y avait en face de moi un monolithe — on repère tout de suite la structure d'une intelligence. Quand je disais quelque chose, cela coulait dessus, comme sur la peau d'un canard. Les autres étaient réceptifs, ils écoutaient, mais lui ne bougeait pas. Je me disais : « Qu'est-ce que cet individu-là ? » Il paraissait intelligent, il écoutait, mais c'était un vrai monolithe. Au bout de quinze jours, il est

venu me voir en me disant : « Vous savez sans doute qui je suis ? » — « Non, je ne sais pas qui vous êtes... » — « Vous n'avez pas vu mes fiches ? » — « Non, je ne les ai pas vues. Je n'aime pas les regarder, j'aime mieux vous découvrir directement. Je n'aime pas avoir des fiches sur quelqu'un avant qu'il vienne, parce qu'alors on a forcément un *a priori*, on est déjà orienté et, par le fait même, on ne l'écoute plus vraiment. On l'écoute en fonction de la fiche, et ce n'est pas la même chose du tout. »

Cela l'a beaucoup frappé. Il a dit : « Ce n'est pas tout à fait comme le Parti... » Et il m'a confié, ensuite : « C'est très curieux, j'ai eu l'impression que, au fond, il y avait un primat de la rencontre de la personne. » Je lui ai dit : « Oui, c'est exactement cela, il y a un primat de la rencontre de la personne. C'est que, pour Dieu, on n'est pas "fiché" d'avance. » Heureusement ! Dieu n'a pas un fichier sur lequel il y aurait quantité de choses... Non, Dieu regarde notre *personne*. Et c'est cela, la foi ; c'est découvrir qu'il y a une relation personnelle avec Dieu, découvrir que nous sommes regardés par Dieu d'une manière unique et non pas en fonction d'une théorie, d'une idéologie. Nous ne sommes pas des gens dont toute la raison d'être serait de confirmer une théorie. C'est très ennuyeux, d'être la confirmation d'une théorie ! cela tue la personne humaine, on devient un bon fonctionnaire. Or le propre des idéologies n'est-il pas précisément de réduire l'homme à être uniquement la confirmation d'une théorie ?

Pour revenir à ce garçon, voyant que je ne le connaissais pas, il m'a dit : « J'étais marxiste » ; et il a eu cette phrase très belle qui m'a beaucoup éclairé parce que c'était une parole comme celles de la primitive Église où l'on voit l'action directe de l'Esprit Saint : « L'Esprit Saint a converti mon cœur. Mon intelligence est marxiste, parce que mon éducation était marxiste. Mon intelligence est donc restée marxiste, et je sais que Dieu me laisse le soin de convertir mon intelligence. C'est pour cela que je suis entré dans l'Ordre de Saint Dominique. Je pourrais très bien considérer que mon intelligence est marxiste, et donc inutilisable pour Dieu [un marxiste, quand il est converti, ne parle pas tout à fait le même langage que beaucoup de chrétiens nés dans le christianisme ; il a un langage bien plus direct, parce qu'il a habité « sur le trône de Satan »¹⁵, alors il sait ce que c'est...]. Il est possible que mon intelligence ne puisse plus être utilisée pour la foi. S'il en est ainsi, je resterai ouvrier dans le silence. Mais je crois que Dieu me demande autre chose, qu'il me

¹⁵ Ap 2, 13.

demande de convertir mon intelligence, pour qu'elle puisse coopérer avec la foi. »

Il avait très bien compris la responsabilité qu'il avait à l'égard du don reçu. La foi, redisons-le, est un don de Dieu. Si nous croyons, ce n'est pas à cause de notre intelligence, ce n'est pas à cause de nos vertus, ce n'est pas à cause de nos ancêtres ; si nous croyons, c'est un don gratuit de Dieu. Distinguons bien les traditions religieuses, familiales, dont nous avons hérité, qui sont très belles, très grandes, et le don de la foi. Il est très important de bien faire ce discernement. Le don de la foi est quelque chose de direct qui nous relie immédiatement à Jésus. Nous sommes nés de Dieu, « fils de lumière »¹⁶, par la foi. Nous avons en nous une lumière divine qui nous permet d'avoir un regard divin sur nous-mêmes, sur ceux qui sont près de nous, sur l'univers, et avant tout sur Dieu. Par ce regard divin, nous pénétrons directement ; c'est une espèce de radar, un radar du Saint-Esprit, qui nous fait détecter quantité de choses que celui qui n'a pas la foi ne peut pas détecter. Ce regard nous donne un discernement. La foi, c'est le discernement dans l'obscurité. Dans l'obscurité, puisque nous ne voyons pas — à la différence de la connaissance humaine où l'on voit et où l'on *doit* voir. L'intelligence, par elle-même, désire voir. Mais il y a, dans la foi, quelque chose qui va beaucoup plus loin, et qui est ce discernement divin dans l'obscurité de Dieu. Nous reparlerons de la foi, parce qu'il est très important, non pas de « comprendre » ce qu'est la foi, puisqu'elle est un *mystère* qui, par le fait même, nous dépasse et que nous ne comprenons donc pas, mais d'essayer de pénétrer le plus loin possible dans ce mystère. La foi est un mystère que nous portons en nous, et c'est là la très grande difficulté, parce que nous sommes de pauvres êtres fragiles et que nous portons en nous un trésor divin : la foi, l'espérance et l'amour. C'est ce que nous appelons la vie de la grâce, c'est cette vie divine que nous portons en nous.

Cette foi, que Dieu nous a donnée au moment de notre conversion ou au moment de notre baptême, s'est peu à peu explicitée pour devenir personnelle. Il faut, en effet, que notre foi devienne personnelle au sens très fort et que nous comprenions qu'elle nous saisit au plus intime de notre cœur — au sens biblique du terme, c'est-à-dire aussi au plus intime de notre intelligence. Par la foi, nous devenons intelligents pour Dieu ; c'est étonnant, comme elle nous rend intelligents pour Dieu. La foi a une capacité de contemplation et même elle réclame d'être contemplative

¹⁶ Jn 12, 36 ; Lc 16, 8 ; Ép 5, 8 ; 1 Th 5, 5.

(nous reparlerons de la contemplation, puisque saint Jean, c'est le contemplatif, et l'Évangéliste qui représente l'exigence de la contemplation). La foi est reçue dans notre intelligence. Non pas dans notre *raison*, mais dans notre *intelligence* en ce qu'elle a de plus fort, de plus profond : notre capacité de nous ouvrir à Dieu. C'est là que la foi est reçue ; et, une fois reçue, elle se nourrit de la parole de Dieu.

Pour un croyant, la parole de Dieu, donnée dans l'Écriture, a une signification unique, parce que, par là, il entre en dialogue avec Dieu. Il y aurait là quelque chose de très important à bien préciser — je ne fais que le souligner, faute de temps — à savoir la différence entre l'écriture et la parole.

Distinguons bien l'écriture, la Sainte Écriture que nous avons dans la Bible et la parole vivante de Dieu. Distinguons bien l'écriture et la parole. Rappelons-nous ce que dit Platon dans un de ses *Dialogues* (car Platon est intelligent et certaines choses qu'il a dites restent encore tout à fait vraies pour nous), où il montre qu'il faut bien distinguer l'écriture et la parole. L'écriture ne répond pas. Quand nous lisons un livre, nous le comprenons selon notre capacité ; tandis que quand nous écoutons une parole vivante, si nous sommes attentifs, ordinairement nous progressons. Si nous écoutons quelqu'un qui est plus intelligent que nous, qui en connaît un peu plus que nous, nous progressons, nous allons plus loin. La parole vivante nous met en contact direct avec la *personne*, alors que l'écriture ne peut pas faire cela. Et une des graves confusions d'aujourd'hui consiste à ramener la parole à l'écriture, en oubliant cette distinction élémentaire.

La parole de Dieu est une parole vivante qui nous est adressée à nous. Elle nous est adressée à travers l'Écriture, c'est évident, mais elle n'en demeure pas moins une parole vivante, reliée à sa source. C'est pour cela que nous avons besoin d'*entendre* la parole de Dieu, non seulement de la lire, et c'est pourquoi il y aura toujours des apôtres qui enseigneront pour éveiller la foi et permettre d'aller plus loin. Quand on ne peut pas faire autrement, on envoie une Bible, c'est bien évident, comme dans tous les pays où un chrétien ne peut pas enseigner, et avoir la Bible, c'est déjà quelque chose. Mais ce n'est pas suffisant. Nous avons besoin d'entendre la parole de Dieu pour que cette parole soit actualisée en nous et que nous soyons en contact direct avec Dieu qui nous parle. Et la foi nous permet de lire l'Écriture en croyants, c'est-à-dire d'écouter la parole vivante du Christ. Il y a des gens qui aiment beaucoup l'Écriture, mais qui la lisent en philosophes et non pas en croyants. Quelle différence y a-t-il entre ces deux lectures ? C'est que ces philosophes ne regardent l'Écriture que comme un document étonnant. C'est vrai, l'Écriture est un document merveilleux, très précieux, porteur de quantité de choses —

mais elle est plus que cela. Eux ne voient que cet aspect de l'Écriture, ils la lisent en philosophes, comme on lirait Homère ou Hésiode, et ils en restent là... Ils lisent l'Écriture comme un document qui révélerait en quelque sorte ce que tel peuple croyait à tel moment. Ils la lisent en philosophes, en historiens, en archéologues...

Grâce à la foi, nous pouvons aller plus loin — si du moins nous lisons l'Écriture en croyants. Parce qu'il y a toujours en nous — si nous ne sommes pas bêtes — l'historien, l'archéologue, le philosophe ; et nous pouvons très bien lire l'Écriture en historien, en archéologue, en philosophe, avec un petit instinct critique parce que l'historien, l'archéologue, le philosophe, sont toujours critiques. Mais si nous lisons l'Écriture en croyants, alors c'est tout à fait autre chose ! L'Écriture est pour nous une parole vivante ; c'est Dieu qui, actuellement, nous parle. Il nous parle à travers le Christ, puisque Jésus a tout repris, et il nous parle aussi à travers la Tradition de l'Église. La Tradition, en effet, est liée à la parole vivante, c'est « la bonne terre » qui a gardé la parole de Dieu ¹⁷ et qui lui permet de porter tous ses fruits.

Quand on lit l'Écriture en historien, en philosophe, on la coupe de la Tradition et on la regarde uniquement comme un document, une écriture qui représente le témoignage de telle ou telle époque. Marc a écrit son Évangile à tel moment, Isaïe a écrit ses prophéties à tel autre moment. On distingue alors un premier Isaïe, un second Isaïe, et on distingue des couches différentes. Tout cela est très bien du point de vue historique, mais alors on regarde uniquement l'Écriture, et non pas la parole vivante reçue dans la bonne terre. Voilà la grande différence : c'est que, quand il s'agit de la parole vivante de Dieu, elle est toujours reçue dans la bonne terre.

Rappelez-vous la parabole du semeur ¹⁸, où il nous est montré que la parole de Dieu est une semence divine. La semence divine n'est pas une écriture ! Il s'agit d'une semence vivante, qui demande d'être reçue dans une bonne terre pour pouvoir fructifier. Et qu'est-ce que la bonne terre ? c'est notre cœur. Nous sommes la bonne terre de Dieu — du moins si nous sommes croyants — et nous faisons donc partie de la Tradition, qui s'achève alors en notre cœur. C'est vrai, cela : si nous vivons de la parole de Dieu, nous sommes des témoins de la Tradition, nous faisons partie de la Tradition vivante de l'Église. Mais la bonne terre, en premier lieu, c'est Marie, c'est le cœur de Marie. Et Marie est la mère de notre foi parce qu'elle est la bonne terre qui garde la parole de Dieu.

¹⁷ Lc 8, 8 et 15 ; Mt 13, 8 et 23 ; Mc 4, 8 et 20.

¹⁸ Lc 8, 4-15 ; Mt 13, 3-23 ; Mc 4, 1-20.

Saint Luc nous dit que Marie garde fidèlement dans son cœur tous les « événements »¹⁹, toutes les paroles de Jésus²⁰.

Le mystère de la parole de Dieu est toujours lié à la Tradition, mais à la grande Tradition, pas aux petites ! Il faut bien distinguer les deux. Les petites traditions familiales ou religieuses n'ont rien à voir directement avec la parole de Dieu. Elles sont très bien pour notre conditionnement humain, mais cela ne va pas plus loin. La Tradition, au grand sens, c'est « la bonne terre qui garde la parole de Dieu ». Tous les saints qui ont gardé dans leur cœur la parole de Dieu font partie de la Tradition ; et donc les derniers saints — comme la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus — sont pour nous la Tradition. La manière dont Thérèse de l'Enfant-Jésus a compris la parole de Dieu est quelque chose de plus précieux pour notre foi (pas pour un examen d'exégèse, mais pour notre foi !) que la manière dont un exégète moderne la comprend.

C'est donc la première chose qu'il nous faut essayer de voir : sommes-nous la bonne terre qui garde la parole de Dieu comme une parole vivante, comme une parole qui a un sens pour nous et qui nous est personnellement adressée ? Jésus, en parlant, pensait à nous... L'Esprit Saint — l'auteur principal de l'Écriture —, en se servant d'un grand nombre d'instruments, pensait à nous. Quand nous lisons l'Écriture, nous devons croire que l'Esprit Saint s'adresse à nous à travers cette parole vivante. À ce moment-là, ce n'est plus l'Écriture, c'est un dialogue qui s'établit directement entre Dieu et nous. Nous sommes alors « enseignés par Dieu »²¹ et nous comprenons comment la foi nous permet d'être directement à l'école du Saint-Esprit. Or y a-t-il maître plus grand que l'Esprit Saint ? Tous les autres sont des petits maîtres, lui seul est *le* Maître, et c'est lui qui doit vraiment nous enseigner. Si nous voulons être vraiment chrétiens, si nous voulons aller jusqu'au bout, nous devons nous mettre à l'école du Saint-Esprit en l'écoutant à travers la parole de Dieu, à travers cette parole vivante.

Seconde nourriture : l'Eucharistie. Elle est la nourriture de la charité, de l'*agapè*, la nourriture de l'amour que Dieu a mis dans notre cœur, l'amour pour le Père, l'amour pour nos frères. Jésus veut se donner lui-même en nourriture, afin de nous faire comprendre l'amour qu'il a pour nous. La parole vivante et l'Eucharistie sont deux moyens divins, des moyens qui restent unis à leur fin. Les Pères de l'Église ont toujours mis

¹⁹ Lc 2, 19.

²⁰ Lc 2, 51.

²¹ Jn 6, 45 ; Is 54, 13.

en parallèle ces deux nourritures, mais il faut comprendre l'ordre qui existe entre les deux. La parole de Dieu nous conduit à l'Eucharistie, et l'Eucharistie, c'est le silence de Dieu, c'est le silence d'amour de Dieu qui nous est donné. L'Eucharistie caractérise la Nouvelle Alliance ; dans l'Ancienne, c'était la parole de Dieu à travers les prophètes.

D'une certaine manière, la parole de Dieu était donnée d'une façon très étonnante par les prophètes, j'allais presque dire : d'une manière plus étonnante qu'à nous. On pourrait en effet dire que maintenant il n'y a plus de prophètes, que depuis la mort du Christ il y a un grand silence de Dieu. Il y a bien des saints, c'est sûr, mais les saints... on ne les reconnaît qu'après leur mort ! C'est cela qui est ennuyeux. Si on savait, s'ils avaient une petite auréole déjà de leur vivant, ce serait magnifique ! On chercherait partout les auréoles et on dirait : « Voilà un saint, en voici un autre !... » Mais non, ils sont bien cachés, et on ne peut jamais les reconnaître avec certitude. On ne peut pas canoniser quelqu'un de son vivant. C'est ce que dit admirablement Léon Bloy : « Dans l'Église catholique, on canonise ceux qui sont morts ». Par contre, les prophètes de l'Ancien Testament, c'est de leur vivant qu'ils étaient prophètes. Comme elle est mystérieuse, cette conduite nouvelle de Dieu à notre égard par le silence de l'Eucharistie ! L'Eucharistie est à la fois un don merveilleux, étonnant, et une épreuve pour notre foi. C'est vrai, elle est éprouvante... parce que le silence est éprouvant. Nous voudrions tellement que Dieu nous dise directement ce qu'il veut, qu'il nous fasse lui-même un cours de théologie et qu'il nous dise directement ce qu'il désire comme engagement politique. Les gens trop engagés dans la politique disent parfois : « Dieu reste dans le silence ! Il ferait bien de nous dire s'il est à gauche, à droite ou au centre. Où est-il, Dieu... ? » Il n'est ni à droite, ni à gauche, ni au centre, il est au-dessus, il est Dieu. Et il est Celui qui parle à notre cœur, Celui qui éclaire notre intelligence, Celui qui veut habiter en nous... Mais il est « un Dieu caché » ²², comme dit le prophète Isaïe ; et nous devrions dire, nous, qu'il est un Dieu silencieux. L'Eucharistie nous fait comprendre que Dieu est un Dieu silencieux, qui nous enseigne par le silence. Or on ne peut être enseigné par le silence qu'en raison de l'amour. Il est impossible de faire un cours de philosophie ou un cours de grammaire en gardant le silence. Si un professeur disait : « Aujourd'hui, je vais vous faire un cours de philosophie, mais je vais garder le silence », on dirait : « Il est fou, complètement fou ! Il nous a fait un cours silencieux, c'était admirable, il devait y avoir derrière cela des choses étonnantes, mais je

²² Is 45, 15 (Vulgate).

n'ai rien compris ! » Un professeur de mathématiques ne peut pas dire non plus : « Aujourd'hui, je vais vous faire un cours de mathématiques en silence, parce que toutes nos paroles sont tellement faibles, tellement relatives, tellement... Alors ce n'est pas la peine de parler. » Non, ce n'est pas possible, notre intelligence ne se nourrit pas de silence. Cela va très loin. Quand on a compris cela, on commence un tout petit peu à entrer dans le mystère de la vie chrétienne. Notre intelligence ne se nourrit pas de silence, c'est notre *cœur* qui se nourrit de silence. Quand on aime intensément quelqu'un, le silence porte. Par contre, si on ne connaît quelqu'un que sur le plan des relations mondaines, le silence est glacial. Quand, dans un repas auquel on a invité quelqu'un d'important, il y a soudain un grand silence parce que quelqu'un a dit une parole maladroite, on essaie alors par tous les moyens de rompre ce silence qui devient insupportable ; il est comme de la glace et l'on veut briser cette glace. Le silence peut être glacial au niveau de l'intelligence, au niveau des rapports humains.

Dès qu'on aime, le silence est porteur d'amour, parce que le silence est une conséquence d'un secret communiqué. Qu'est-ce qui engendre en nous le silence ? C'est le secret que nous portons au plus intime de notre cœur. Quand la parole devient un secret d'amour, nous entrons dans le silence. Et quel est le grand secret de notre vie chrétienne ? C'est Jésus qui se donne comme nourriture. C'est cela, le grand secret. Toutes les paroles de Dieu sont des secrets pour nous, mais le secret par excellence, c'est Jésus qui nous donne son corps, c'est-à-dire son cœur en nourriture, et qui désire que nous le recevions vraiment comme le grand secret de notre vie. Voilà pourquoi il se donne dans le silence. Il veut engendrer en nous le silence, le silence de l'adoration, le silence de la contemplation.

L'Ancienne Alliance est l'alliance de la Loi. Une loi, ce n'est pas le silence — il suffit de regarder un gendarme... L'Eucharistie, elle, est un mystère de silence, parce que la Nouvelle Alliance est une alliance d'amour, celle de l'Époux et de l'épouse. Et c'est l'Eucharistie qui est donnée comme signe divin de ce lien avec le Christ, de ce lien entre notre cœur et le cœur de Jésus.

Troisième nourriture : la volonté du Père. Elle est la nourriture de notre espérance. Les trois vertus théologiques ont donc chacune leur nourriture propre. Et pour bien comprendre les trois vertus théologiques, il faut toujours regarder l'aliment qui est propre à chacune d'elles. Aristote disait déjà qu'on ne connaît vraiment un vivant qu'en regardant l'aliment de ce vivant. Et c'est vrai, puisque par là on comprend ce qui est tout à fait caractéristique de ce vivant. Or le chrétien est un vivant de vie éter-

nelle. Le Christ, lui, est « le Vivant » au sens le plus fort ²³ (les quatre Vivants de l'Apocalypse ²⁴ manifestent Jésus dans sa gloire), et si nous vivons vraiment notre vie chrétienne, nous sommes des vivants de vie éternelle. Nous sommes donc plus vivants que tous les autres. La vie chrétienne nous donne une « sur-vie », une « super-vie », une vie plénière qui s'exprime dans la foi, l'espérance et l'amour. Et cette vie, nous la connaissons précisément par les trois nourritures.

Notre vie de foi se nourrit de la parole vivante de Dieu. Notre amour se nourrit directement du cœur blessé de l'Agneau qui nous permet de devenir, à notre tour, le pain de nos frères dans la charité fraternelle. Il n'est pas facile d'être le pain de ses frères, de se laisser manger jusqu'au bout, substantiellement, de tout donner. Mais l'Eucharistie est là pour nous faire comprendre ce qu'est la charité qui exige de nous d'être tout entier donné aux autres. Enfin, notre vie est une vie d'espérance, qui se nourrit de la volonté du Père. Se nourrir de la volonté du Père, qu'est-ce que cela veut dire ? Là, c'est l'obéissance qui apparaît, car l'espérance est très liée à l'obéissance. C'est pour cela que supprimer l'obéissance, c'est supprimer toute notre force. Pourquoi aujourd'hui quantité de chrétiens sont-ils si faibles, pourquoi ceux qui exercent l'autorité sont-ils souvent eux-mêmes si faibles ? Parce qu'ils n'obéissent plus... alors, n'étant plus liés à la volonté du Père, ils n'ont plus d'espérance. Quand nous sommes liés à la volonté du Père, tout ce que les gens peuvent dire nous est bien égal ! On accepte par avance toutes les critiques, peu importe ! On est lié à Dieu, c'est la seule chose qui compte.

L'obéissance me fait toujours penser à une ascension en montagne qu'on ferait en cordée. C'est quelque chose d'extraordinaire : cela permet d'aller bien plus loin que si on était seul. Si on était seul, on dégringolerait vite et on n'irait pas si loin. Mais en cordée on peut faire des choses étonnantes. L'espérance, c'est cela : c'est être encordé avec le Père, avec Jésus et avec ceux qui sont les représentants de Dieu auprès de nous, et que nous considérons comme ayant l'autorité de Dieu pour nous.

L'espérance est ce levier divin, merveilleux, qui s'empare de notre cœur et qui maintient en nous un désir, une soif. Il ne s'agit pas d'une velléité, non ; il s'agit d'un désir efficace, d'une soif efficace d'aller chaque jour un peu plus loin. C'est cela, l'espérance : aller chaque jour un peu plus loin. On avance donc en cordée, mais pour vivre cela, il faut être obéissant. En face d'un danger, on le comprend et on accepte ; mais quand il s'agit de l'obéissance, on dit : « Ah, non ! » Attention : Voulez-

²³ Ap 1, 17-18.

²⁴ Ap 4, 6.

vous aller très haut ? Si vous voulez aller très haut, il vous faut nécessairement être encordé avec le Père, avec Dieu.

L'espérance, c'est Dieu qui nous envoie du ciel un câble, c'est Dieu qui nous permet de monter comme par une échelle de corde. Évidemment il faut la reconnaître, il ne s'agit pas de se tromper, parce que, à côté de la vraie, il y en a une fausse : le démon fait toujours des choses semblables à celles de Dieu, lançant, lui aussi, des cordes, des promesses, de pseudo-promesses... et si on les prend, cela dégringole... Toutes les fausses prophéties — « Demain, demain l'Humanité sera quelque chose d'étonnant, demain il n'y aura plus de distinction de classes, demain il n'y aura plus de division du travail, etc. » —, toutes ces fausses promesses ne sont-elles pas des câbles qui nous sont envoyés par le démon ? Vous les prenez, et ils vous restent dans la main...

L'espérance, c'est Dieu qui vient au-devant de nous, c'est Dieu qui nous appelle, qui nous demande de nous appuyer sur sa miséricorde et d'avoir, en nous appuyant sur sa miséricorde, un cœur magnanime, aussi grand que le cœur du Christ. Le catholique, c'est celui qui a un cœur aussi grand que celui du Christ. Et c'est pour cela qu'il est « catholique », c'est-à-dire « universel ». Il peut tout regarder comme le Christ regarde tout. Le catholique, selon l'expression si forte d'un disciple d'Origène, c'est celui qui, dans le cœur du Christ, se considère comme responsable de toute l'humanité. Dans le cœur de l'Agneau ! Si nous sommes dans le cœur de l'Agneau, nous sommes responsables de toute l'humanité, avec Jésus. C'est cela, l'espérance ; c'est considérer que nous sommes mandatés par Dieu pour *porter* cet univers d'aujourd'hui. Il ne s'agit pas de juger, de dire : « Ce sont des imbéciles, où vont-ils ? » Non, il s'agit de les *porter*. Et quand nous les portons nous n'avons plus du tout envie de les juger, car toutes nos forces sont mobilisées pour les porter et les amener à Dieu. Par l'espérance nous avons cette puissance divine, nous sommes médiateurs d'amour et de miséricorde. L'espérance est quelque chose d'extraordinaire qui nous saisit, nous prend et nous met vraiment directement en relation avec la volonté de Dieu. L'espérance nous permet de coopérer avec Dieu, et l'obéissance est précisément cette coopération. Quand on fait un véritable acte d'obéissance, on se grandit soi-même ; ce n'est donc pas du tout une aliénation — c'est juste l'inverse. Par l'aliénation on se diminue, alors que par l'obéissance on se grandit.

Plotin, philosophe grec de l'Antiquité, montre qu'il faut toujours bien distinguer le fait de dépendre d'un être plus petit que nous et le fait de dépendre d'un être plus grand que nous. La dépendance à l'égard d'un être plus petit que nous est une aliénation, mais celle à l'égard d'un être plus grand que nous est une libération. On voit donc la confusion de l'athéisme contemporain, lorsqu'il considère toute dépendance comme une aliénation.

Il y a certes une dépendance qui est une aliénation. Dans toute erreur il y a une part de vérité, il y a du vraisemblable, autrement cela ne « marcherait » pas. Il y a, en effet, une dépendance qui est une aliénation, c'est celle à l'égard des réalités qui sont inférieures à nous. Mais dire que toute dépendance est une aliénation, c'est un manque total de discernement. Or, c'est souvent ce qu'on entend aujourd'hui à propos de l'obéissance : « Si vous obéissez, vous êtes dépendants, donc vous vous diminuez. » Attention ! De quel genre de dépendance s'agit-il ? Dépendre de quelqu'un qui est plus intelligent que nous, c'est progresser. Si on ne veut jamais dépendre d'une intelligence plus grande que la sienne, on ne progressera pas beaucoup, on « plafonnera » très vite, on restera à son petit niveau. L'autodidacte ne va pas très loin. Celui qui met toute sa gloire à dire : « Moi, je suis autodidacte », quel pauvre type ! il est orphelin de l'intelligence. Il n'y peut rien, le pauvre homme, s'il n'a pas rencontré de maître dans sa vie. Mais ordinairement, celui qui cherche trouve ²⁵. On trouve toujours ; et dépendre d'une personne plus grande que nous, c'est toujours une libération.

Ce qui nous aliène, c'est la dépendance à l'égard de réalités plus petites que nous. On voit parfois des gens qui aiment beaucoup certaines réalités qui leur sont inférieures, comme leur petit jardin, leurs petites fleurs, etc. C'est très bien d'aimer les fleurs, si c'est pour les offrir à la Sainte Vierge, pour les offrir à Dieu, pour nous aider à prier... C'est très bien, d'aimer les fleurs. Mais si nous mettons notre finalité dans les fleurs, nous perdons notre liberté. C'est très bien d'aimer un chien, mais si nous mettons notre finalité dans le chien, au bout d'un certain temps c'est nous qui suivrons le chien et non plus lui qui nous suivra. Il faut être le maître du chien ; là, très bien, c'est une manière de montrer que le chien nous est relatif. Mais si nous en sommes dépendants par l'amour, si nous sommes finalisés par lui, nous nous aliénon. Il y a aussi des gens qui sont finalisés par leur chat et qui, au bout d'un certain temps, ont une tête de chat... « Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai la figure que tu as ». Nécessairement, au bout d'un certain temps, on se diminue, puisqu'on prend les mœurs de l'être qu'on fréquente. Mais si nous sommes habitués à fréquenter le Père, nous dépendons du Père et nous agrandissons notre cœur parce que le Père est plus grand que nous ²⁶. Notre cœur deviendra alors grand comme celui du Christ.

Il est très important pour nous de pénétrer dans ce mystère des trois nourritures, car il jette une grande lumière sur tout le mystère de l'Église.

²⁵ Mt 7, 7-8 ; Lc 11, 9-10.

²⁶ Jn 14, 28.

Pourquoi l'Église ? ²⁷ Beaucoup vous demanderont : « Pourquoi l'Église ? » Répondez tout de suite : « C'est pour les gras pâturages. » Voilà la finalité. L'Église, c'est pour recevoir la parole de Dieu. L'Église, c'est pour recevoir l'Eucharistie. L'Église, c'est pour recevoir la volonté du Père. C'est uniquement pour cela : pour avoir les gras pâturages. Ne cherchez pas d'autres réponses, ce n'est pas la peine : il n'y a pas d'autre explication. L'Église ne peut se comprendre qu'en fonction de la croissance de notre foi, de notre espérance, de notre charité. C'est parce que nous sommes des êtres embryonnaires et que nous avons besoin de croître, qu'il nous faut ce milieu vital qu'est l'Église. Et celui qui se met en dehors « plafonnera » très vite — il est facile de s'en apercevoir, puisque, hélas ! dans le monde d'aujourd'hui, on voit suffisamment de désobéissances chez les chrétiens. Il est très frappant de voir combien, dès que ces chrétiens ont commencé à désobéir, c'est-à-dire à se couper de la volonté de Dieu, leur intelligence a diminué, ils ont diminué en taille et n'ont plus cet élan que donne l'accomplissement de la volonté du Père par l'obéissance. Cela nous fait comprendre négativement que l'Église est bien un mystère ordonné à la croissance de notre foi, de notre espérance et de notre amour. C'est pour cela qu'on doit l'aimer. On doit aimer cette surabondance d'amour voulue par Jésus. Oui, l'Église est une surabondance d'amour. Il est évident que le Christ suffit, que la Très Sainte Trinité suffit. Dieu suffit. Alors, pourquoi ajouter l'Église ? parce que, comme le dit saint Thomas, Dieu, dans sa miséricorde, veut multiplier ses instruments, les moyens par lesquels il nous aide. C'est donc pour une surabondance d'amour.

Il faudrait — je le signale simplement, sans avoir le temps de le développer ici — être très attentif à l'ordre qui existe entre ces trois nourritures. La volonté du Père enveloppe tout. C'est normal. C'est la volonté du Père qui est première et dernière, fondamentale et ultime. Elle est source et fin des deux autres nourritures, et elle les enveloppe l'une et l'autre. L'Eucharistie provient de la volonté du Père et lui est ordonnée. Si nous communions, c'est pour faire la volonté du Père. Ce n'est pas parce que nous avons un cœur pur, c'est pour accomplir la volonté du Père, puisque le Père nous donne ce Pain. Chaque fois que nous communions, nous accomplissons la volonté du Père ; et chaque fois que nous communions, nous sommes plus aptes à accomplir la volonté du Père. C'est en ce sens que la volonté du Père est source et fin de l'Eucharistie. Quant à la parole de Dieu, qui provient, elle aussi, de la volonté du Père,

²⁷ Voir M.-D. PHILIPPE, *Les trois sagesse*s, Fayard (coll. « Aletheia ») 1994, pp. 321-331.

elle est ordonnée au don silencieux du cœur blessé de l'Agneau dans le mystère de l'Eucharistie. Chaque fois que nous lisons l'Écriture, que nous entendons la parole de Dieu et que nous sommes enseignés par l'Esprit Saint, nous sommes « ordonnés » à l'Eucharistie, tendus vers elle et disposés à pouvoir en vivre. Et, d'une manière ultime, la parole de Dieu est ordonnée à la volonté du Père.

L'ordre entre ces trois nourritures nous fait comprendre le grand mystère de l'Église catholique, à la différence de l'Église protestante et de l'Église orthodoxe. Seule l'Église catholique a gardé parfaitement ces trois nourritures et gardé intact l'ordre qui existe entre elles. La volonté du Père enveloppe tout, et cette volonté du Père nous est montrée en dernier lieu par le vicaire du Christ. C'est le grand mystère de l'alliance avec Pierre, avec le Souverain Pontife, avec tous ceux qui sont, pour nous, les représentants du Souverain Pontife. C'est vraiment la volonté du Père qui enveloppe tout. La parole est ordonnée à l'Eucharistie et nous permet de vivre du mystère de l'Eucharistie ; et l'Eucharistie, ordonnée à la volonté du Père, nous permet d'accomplir toujours plus fidèlement cette volonté d'amour qui est notre sainteté ²⁸.

²⁸ Cf. 1 Th 4, 3 ; Ép 1, 4 ; Mt 6, 10.

III

LE DISCIPLE BIEN-AIMÉ, TÉMOIN DE L'AGNEAU IMMOLÉ

Continuons ce que nous avons commencé à voir : le mystère de la parole vivante de Dieu qui doit être notre nourriture, le mystère de l'Eucharistie, le mystère de la volonté du Père : les trois nourritures. Il faudrait voir aussi comment le démon — spécialement aujourd'hui — attaque l'Église, puisque c'est une Église qui lutte, une Église militante, liée au sort du Christ, ayant la même mission que lui.

Le démon ne peut pas attaquer directement notre foi, notre espérance et notre charité, mais il essaie par tous les moyens d'arriver à faire que la nourriture ne soit plus une vraie nourriture : que la parole de Dieu ne soit plus la vraie parole de Dieu, que l'Eucharistie ne soit plus ce que l'Eucharistie doit être pour nous, que la volonté du Père ne soit plus pour nous la vraie volonté du Père. Il est très important de comprendre que toutes les luttes du démon à l'égard de l'Église portent, en réalité, sur les trois nourritures. Je le signale puisque, dans un combat, il faut être intelligent et dépister la stratégie de l'ennemi ; si on ne le fait pas, on fonce la tête la première, sans faire attention.

Il faut donc essayer de comprendre comment, de fait, le démon — selon saint Jean — attaque ordinairement en se servant des hommes. C'est la grande vision de l'Apocalypse et de la première Épître de saint Jean. C'est en ce sens-là que le démon est l'Anti-Christ, ou Antéchrist. Les Antéchrists, ce sont des hommes qui, sans nécessairement le savoir, sont mus par le démon. Quantité de gens se laissent mener, sans même savoir qu'ils sont, de fait, menés non pas par l'Esprit Saint, mais par un autre esprit. Et Jésus dit nettement : « Qui n'est pas avec moi, est contre moi »¹. Nous, nous voudrions toujours avoir une zone neutre, ce serait

¹ Mt 12, 30 ; Lc 11, 23.

tellement plus agréable ! Là, on pourrait se reposer. Or l'Évangile et l'Apocalypse nous montrent qu'il n'y a pas de zone neutre et que le combat va très loin : « le monde vous hait », Notre Seigneur nous le dit explicitement ². Certes il ne s'agit pas de voir la haine partout, mais nous devons comprendre que le combat est réel et que le démon essaie par tous les moyens de nous faire croire à une fausse paix : « Mais non ! il n'y a pas de combat, détrompez-vous ! » Attention ! Les attaques du démon sont réelles, puisqu'il est l'Anti-Christ. Le démon est toujours « anti », et celui qui est premièrement « anti » n'est jamais du Saint-Esprit. L'Esprit Saint nous pousse toujours à l'amour, à l'amour de Dieu et à l'amour du prochain. Il approfondit en nous notre lien avec le Christ. C'est cela, la marque de Dieu, la marque du Saint-Esprit. L'Esprit Saint va toujours plus loin dans l'ordre de l'amour, il mobilise toutes nos forces, toutes nos énergies, toutes nos capacités d'intelligence, en vue de contempler Dieu — c'est-à-dire de l'aimer le plus possible — et en vue d'aimer le prochain. Il faut être intelligent pour aimer le prochain, pour mettre nos forces à son service ; et l'Esprit Saint mobilise en nous toutes nos énergies, toute notre intelligence, en vue d'aimer le Père par Jésus et en vue d'aimer nos frères dans la lumière du Christ. Le démon, au contraire, est toujours celui qui s'oppose, qui ricane — parce qu'il n'aime plus... Il est celui qui, avec une ironie mordante, essaie de supprimer en nous nos capacités de contemplation et d'adoration, en nous faisant croire que « cela ne sert à rien » et que « c'est naïf ». La suprême injure, aujourd'hui, consiste à dire : « Vous êtes naïf ! vous croyez encore cela ! » Et dès qu'ils entendent cela, les gens « marchent », parce qu'ils n'ont pas assez d'expérience intérieure pour comprendre qu'il y a quelque chose de beaucoup plus profond que ces ricanements et l'opinion des autres.

Le démon essaie, par tous les moyens, de nous détourner aussi de l'obéissance. Pour cela il fait des confusions terribles entre l'autorité et le pouvoir. Il y aurait beaucoup de choses à dire à ce sujet, car c'est une confusion terrible que celle-là. Il est facile de s'opposer à un pouvoir tyrannique, c'est bien évident ! Mais si on confond pouvoir et autorité on voudra alors, en s'opposant à un pouvoir, supprimer du même coup l'autorité... Or, si on supprime l'autorité, on supprime aussi l'obéissance, et si on supprime l'obéissance, on supprime aussi l'espérance — comme nous l'avons vu. On voit bien ces attaques du démon, à l'intérieur de l'Église, à l'égard de l'autorité, notamment de l'autorité du Saint-Père, à l'égard de l'institution de l'Église. On voit comme les luttes vont loin !

² Jn 15, 18-19.

Le démon attaque l'Eucharistie, c'est aussi très net. Il essaie de nous faire croire qu'elle est simplement symbolique, qu'il ne faut pas prendre les paroles de Jésus à la lettre, qu'il faut « être intelligent » et que, pour être intelligent, il faut prendre ces paroles d'une manière « compréhensible », sans trop s'occuper de l'enseignement de l'Église. Or l'Église n'a cessé de nous rappeler qu'il faut prendre l'Eucharistie comme le pain divin parce que c'est la chair même du Christ. Nous ne comprenons pas « comment », c'est évident, puisqu'il y a là un grand mystère (c'est pour cela que l'Eucharistie est une épreuve de la foi), mais c'est vraiment le corps du Christ qui nous est donné. C'est le cœur de Jésus qui nous est donné pour réaliser l'unité entre lui et nous, et pour nous faire comprendre que nous devons avoir la même vie que lui. C'est bien pour cela qu'il se donne comme Pain, puisque le pain, c'est l'aliment dont on use substantiellement. Normalement, on transforme le pain en sa propre chair, en son propre sang. Mais quand il s'agit du Pain divin qu'est le Christ, c'est Jésus qui nous transforme en lui.

Le démon essaie donc de nous faire croire que l'Eucharistie n'est pas ce vrai Pain. Et pour cela il attaque le sacerdoce. Le prêtre, en effet, est celui qui est mandaté par le Christ pour agir à sa place, pour réaliser le mystère de la consécration, le mystère de l'Eucharistie. Le démon va donc essayer de faire croire que le prêtre n'est pas ordonné essentiellement à l'Eucharistie, que tous les fidèles sont, de la même manière que lui, ordonnés à l'Eucharistie et peuvent donc consacrer au même titre que le prêtre et le remplacer le cas échéant. Le démon va donner des significations du sacerdoce qui ne seront plus celle du sacerdoce du Christ. Il y a là deux attaques qui sont très perfides aujourd'hui. Le démon falsifie la signification du sacerdoce en faisant croire qu'on s'était trompé jusque-là, et en nous faisant oublier, rejeter ce don que Jésus fait aux hommes, ce don qui les rend capables — revêtus qu'ils sont désormais de sa puissance divine — de faire des gestes qui auront une efficacité divine : l'Eucharistie, le pardon des péchés...

Enfin, le démon essaie de nous détourner de la parole vivante de Dieu. Ici l'attaque est très nette. La première chose que le démon a faite au moment de la Réforme, c'est de séparer parole de Dieu et Tradition, pour ramener la parole de Dieu à l'Écriture. Je me souviens de cette protestante, catholique de cœur, qui me posait une fois la question : « Ne croyez-vous pas que l'erreur fondamentale du protestantisme, c'est d'avoir confondu la parole vivante et l'Écriture ? » Cela m'a beaucoup frappé, parce qu'il est intéressant de l'entendre de la bouche de quelqu'un qui vit son protestantisme avec une foi très intense et un sens étonnant du Christ. En cela elle était plus catholique que beaucoup de catholiques. Elle avait perçu cette confusion que j'ai essayé d'expliquer, entre

parole vivante et Écriture. C'est bien cela qu'a fait le démon au moment de la Réforme. Pourquoi ? Parce qu'il a voulu couper la parole de Dieu de la Tradition, de la « bonne terre ». Et actuellement, nous retrouvons la même attaque du démon, mais sept fois plus forte. Chaque fois qu'on a chassé le démon d'une maison, il revient sept fois plus fort³. Aujourd'hui, comme au moment de la Réforme, nous voyons que le démon veut arriver à ramener la parole de Dieu simplement à l'Écriture, pour que — et c'est cela qui est nouveau comparativement à la Réforme — on relativise la signification de l'Écriture par des méthodes modernes d'exégèse, par la méthode d'interprétation de l'Écriture qu'on appelle l'herméneutique. Nous n'allons pas ici faire un cours sur ce sujet, ce serait trop difficile. Mais il est important de comprendre qu'on est en train de relativiser l'Écriture et de dire : « Ce que vous entendez dans saint Jean ou dans saint Luc, mais ce n'est pas la parole de Jésus ! C'est tout simplement ce que la communauté chrétienne croyait à cette époque-là. » Alors on regarde l'Écriture, les Évangiles, comme un document historique de cette époque. On ne voit plus la parole de Dieu et on ne peut plus croire que c'est la parole vivante du Christ qui nous est donnée. Et dès qu'on relativise ainsi l'Écriture, la foi, au lieu de s'appuyer sur le roc, repose sur du sable mouvant⁴. Les attaques du démon portent donc sur ces trois aliments pour arriver à anémier notre vie chrétienne insuffisamment nourrie.

Avant d'entrer dans l'Évangile de saint Jean, essayons, face à ces attaques, de pénétrer dans le mystère de la parole de Dieu. Il faut toujours se rappeler que la parole de Dieu a comme auteur principal l'Esprit Saint. Cela, tous les Pères de l'Église l'ont rappelé, saint Thomas le dit avec force, et dans le *Credo* nous le proclamons : « Il a parlé par les prophètes ». C'est l'Esprit Saint qui a parlé par les prophètes. Il s'est servi d'instruments multiples, mais c'est toujours lui qui les a inspirés. Saint Augustin nous dit que la parole de Dieu est comme une grande musique merveilleuse dont l'Esprit Saint est l'auteur tout en étant un chef d'orchestre dirigeant de multiples instruments. Il est donc très important de comprendre que dans la parole de Dieu il y a une unité profonde parce qu'elle n'a qu'un seul auteur principal. Il y a bien des instruments multiples, très divers, qui ont écrit à des époques très différentes — peu importe ; il y a un auteur principal : l'Esprit Saint. Et si nous voulons découvrir le sens profond de l'Écriture, nous devons donc remonter jusqu'à la source et découvrir l'intention profonde de l'Esprit Saint qui nous

³ Mt 12, 43-45 ; Lc 11, 24-26.

⁴ Mt 7, 24-27 ; Lc 6, 47-49.

parle. Le croyant peut et doit le faire. Pour saint Thomas, le sens littéral dans toute sa force consiste à découvrir ce que l'Esprit Saint veut nous dire à travers Jean, à travers Luc, à travers Isaïe, à travers tous les livres de l'Écriture Sainte. Tant qu'on ne se place pas dans cette lumière, on ne saisit pas directement le mystère de la parole de Dieu. On regarde les choses contingentes, secondaires, mais on ne saisit pas l'essentiel de la parole de Dieu. Il est très important de nous rappeler cela, faute de quoi nous risquons de perdre beaucoup de temps. Je vais raconter ici une petite histoire pour bien montrer ce que je veux dire.

C'était il y a quelques années, au moment de la Semaine de l'Unité qui, cette fois-là, était centrée sur le mystère de la parole de Dieu. Pour la première fois, on avait invité aussi un rabbin. D'habitude la Semaine de l'Unité se passait entre catholiques, orthodoxes et protestants — ce qui n'est déjà pas si commode ! C'était la première année qu'on invitait un rabbin — évidemment tous les yeux étaient tournés vers lui. Je n'étais pas présent, c'est cette protestante qui m'a raconté comment cela s'était passé, et c'est à la suite de ce petit rapport qu'elle m'a dit : « Ne croyez-vous pas que dans l'Église protestante on a ramené la parole vivante à l'Écriture ? »

Il y avait un prêtre catholique, théologien, un pasteur protestant, un orthodoxe et le rabbin, un homme très intelligent et de grande foi. Le théologien catholique a commencé, ayant évidemment toujours un œil sur le rabbin : « Monsieur le Rabbin, vous voyez bien que l'Église catholique, depuis cent ans, fait des efforts extraordinaires pour revenir à l'Ancien Testament. Regardez toutes les études qui se font à l'École biblique, combien aujourd'hui on s'intéresse à la parole de Dieu, etc. ». Le rabbin ne bougeait pas. Quand on le connaît, on sait qu'il peut être extraordinairement froid, d'une intelligence très lucide, merveilleuse de pénétration, mais qui peut être très dure. Il ne bougeait pas...

Au bout d'un certain temps, notre théologien se tourne vers son confrère, le pasteur, qui dit : « Oh ! pour nous, c'est bien simple ! Le retour à l'Ancien Testament, c'est depuis la Réforme, donc bien avant les catholiques. Ceux-ci, actuellement, sont à notre suite, du point de vue de l'exégèse, et c'est nous qui les orientons. Ils ont enfin compris, alors ils nous suivent ». Le rabbin ne bougeait toujours pas, il restait absolument impassible. Israël est le « fils aîné », celui à qui la parole a été adressée en premier lieu ; les autres ce sont des « goïm ». Ils ont reçu la parole de Dieu, oui, ils ont fait quelque chose de bien, mais tout de même, c'est Israël qui a reçu la parole de Dieu. L'orthodoxe, lui, s'est tu. On n'a pas su pourquoi, mais il s'est tu... il n'a rien dit.

Enfin le rabbin s'est mis à parler et, évidemment, tout le monde attendait ce qu'il allait dire : « C'est très intéressant, toutes ces études

d'exégèse moderne ; mais moi, cela ne m'intéresse pas du tout. C'est très intéressant, tout cela, mais vous regardez les choses secondaires. L'essentiel, c'est le mystère de la parole de Dieu qui est donné *aux croyants*. Moi, quand je lis l'Écriture, quand je lis le Pentateuque, quand je lis ce qui est adressé à Abraham, je le lis comme m'étant adressé. La parole de Dieu est au-dessus du temps, elle est au-dessus du lieu. Le ciel et la terre peuvent bouger, la parole de Dieu ne bouge pas. Elle est toujours la même. » Et il a continué à développer cela. Évidemment, il va très loin dans cette perspective, parce que pour lui il n'y a qu'une seule langue qui soit divine et c'est l'hébreu. Toutes les autres langues sont des langues de goïm et donc elles sont conventionnelles.

Vous voyez, il est intéressant d'entendre parler « le frère aîné » ; c'est important. Dans une famille, le frère aîné a toujours un certain droit. Les autres sont des « seconds » ; ils se sont peut-être enrichis, mais le frère aîné est très sûr de lui. Ce qui est intéressant pour nous, c'est que le rabbin ait rappelé qu'il y a quelque chose de substantiel dans la parole de Dieu. C'est précisément ce qui avait si fort secoué cette protestante, et c'est à la suite de cela qu'elle m'avait dit : « Ne croyez-vous pas qu'on regarde beaucoup trop l'Écriture et qu'on ne regarde pas assez la parole vivante de Dieu ? » Et c'est vrai. De plus en plus on tombe dans l'érudition, et donc on regarde avant tout les méthodes scientifiques, c'est à elles qu'on est le plus attentif, parce qu'une méthode, on peut la posséder. La parole vivante de Dieu, c'est l'Esprit Saint qui nous la donne, et c'est un *don gratuit* de Dieu. Nous la recevons donc comme la rosée, pour prendre l'expression de l'Écriture ⁵. La parole de Dieu, c'est la rosée ; et l'enfermer dans des méthodes, c'est mettre la rosée dans une casserole ! Alors que la rosée, on la *regarde* ! surtout quand il y a du soleil qui la fait miroiter dans toute sa splendeur. C'est cela, la parole de Dieu, quand elle est reçue sous le souffle de l'Esprit Saint. Elle est le don gratuit de Dieu, elle est une manne que nous recevons tous les jours, mais que nous n'avons pas le droit de garder et sur laquelle nous n'avons aucun droit de propriété ⁶. On ne peut pas posséder la parole de Dieu. On le voudrait bien ! Les méthodes, précisément, risquent toujours de nous pousser à vouloir posséder la parole de Dieu ; mais non, on ne le peut pas. On la reçoit en pauvre, et on doit la recevoir dans ce qu'elle a de substantiel.

Évidemment il ne s'agit pas de s'opposer systématiquement aux études exégétiques — et c'est là que je ne suis pas entièrement d'accord

⁵ Cf. Is 55, 10-11.

⁶ Ex 16, 19-20.

avec le rabbin. Mais je l'écoute, et cela me fait mieux comprendre la gratuité du Christ. Quand il m'arrive de parler pendant deux heures avec un rabbin, je pense à Nicodème, et je pense immédiatement à la gratuité merveilleuse de l'Évangile. C'est pour cela qu'il est intéressant d'écouter quelqu'un qui a un sens très profond de la parole de Dieu mais qui, en même temps, demeure un peu figé. Pour ce rabbin, on ne dépasse pas la Loi, et on ne peut pas la dépasser. La Loi reste la chose suprême. La Loi, c'est presque Dieu ; la Thora, c'est presque Dieu. Nous comprenons, nous, que Jésus vient achever, accomplir tout ; nous comprenons que notre foi chrétienne n'est pas fixée sur la Thora. Nous ne la méprisons certes pas, mais notre foi chrétienne est liée à une *personne* vivante. Voilà toute la différence avec la perspective du rabbin en question. Nous comprenons que l'hébreu n'est pas une langue divine, pas plus que le grec ou le latin. Dieu s'est servi de la langue d'un peuple, Dieu se sert de la langue des hommes. C'est d'ailleurs pour cela qu'on peut traduire le latin et que la liturgie peut être en langue vulgaire. S'il n'y avait qu'une seule langue divine, nous devrions tous continuer de parler hébreu pour les Offices et le Saint Sacrifice de la Messe, nous devrions réciter les psaumes en hébreu. Certes l'hébreu est une belle langue et il est beau d'entendre chanter les psaumes le jour du Sabbat à Jérusalem ; mais... on a de la peine à comprendre ! L'hébreu, le latin, le grec, sont des langues conventionnelles, ainsi que le français, l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol et les autres. Ce sont des langues conventionnelles dont le Saint-Esprit se sert pour nous éduquer ; et c'est cela qui est merveilleux. Comme je vous le disais, la foi nous donne une nouvelle lumière, mais elle ne modifie pas le conditionnement de notre intelligence humaine. Dieu ne nous a pas donné une nouvelle langue ; il s'est servi de notre langue en la transformant, c'est-à-dire en lui donnant une nouvelle signification, pour pouvoir atteindre plus profondément notre cœur.

Quant aux études exégétiques modernes, elles ont aussi leur intérêt, il ne faut pas dire que tout cela ne signifie rien du tout. Elles ont leur intérêt parce que, de fait, la parole de Dieu nous a été donnée à travers une histoire et que nous ne pouvons pas vivre exactement ce qu'a vécu Abraham. Sinon il faudrait attendre d'avoir soixante-quinze ans pour commencer, puisqu'Abraham a été choisi à cet âge (heureusement que Marie a été choisie toute petite, toute jeune)... On doit accepter que, de fait, il y ait un certain conditionnement de la parole de Dieu qu'on doit étudier. Mais, au-delà de ce conditionnement des temps et des lieux, il y a une intention profonde de Dieu. C'est Dieu qui nous parle à travers Jean, à travers Luc, à travers Isaïe. C'est l'Esprit Saint qui nous parle à travers ses instruments, c'est donc avant tout l'Esprit Saint que nous devons écouter — sans pour autant négliger l'instrument puisque l'Esprit

Saint s'en est servi. Et quand l'Esprit Saint se sert d'un instrument, il fait œuvre commune avec cet instrument à travers lequel il nous parle, nous éclaire, nous éduque. Et aujourd'hui il est important de comprendre qu'il y a une unité profonde dans toute l'Écriture, unité qui provient du seul auteur principal qui nous parle à travers toute la Révélation.

S'il y a une unité profonde dans toute l'Écriture, il y a donc un point de départ et un terme, puisque l'Esprit Saint a voulu nous révéler le mystère de Dieu à travers une histoire. Or qu'est-ce qui achève toute l'Écriture ? C'est saint Jean, ce sont les écrits johanniques. Dieu a voulu se servir de multiples instruments, surtout dans l'Ancien Testament, avec des styles très différents, pour mieux nous faire comprendre combien le mystère est au-delà de certaines modalités particulières auxquelles on risquerait de s'arrêter. Le mystère est au-delà, il va beaucoup plus loin, il veut atteindre notre cœur et le transformer pour qu'il soit capable d'aimer Dieu et d'aimer le prochain. Ce qui est impressionnant, c'est de voir que toute la Révélation officielle s'achève par les écrits johanniques. Par le fait même, si nous sommes intelligents pour Dieu et si nous répondons bien à son enseignement, c'est dans la lumière de saint Jean que nous devons lire toute l'Écriture et comprendre toute la Révélation. C'est en effet toujours dans son achèvement qu'une réalité est le plus parfaite ; or c'est toujours le parfait qui fait comprendre ce qui est moins parfait, et non l'inverse. Voilà pourquoi ce n'est pas l'Ancien Testament qui nous fait comprendre le Nouveau, mais c'est celui-ci qui nous donne la lumière sur tout l'Ancien Testament.

Mais pourquoi le Saint-Esprit a-t-il choisi Jean pour nous donner les derniers secrets ? Parce que Jean est le disciple bien-aimé. Je crois que c'est la grande raison. « Je ne vous appelle plus serviteurs (...), je vous appelle amis »⁷. Jean n'est donc pas seulement un instrument, c'est un ami. On le sait bien : les meilleurs instruments, les meilleurs serviteurs, sont les amis. À un ami on peut tout demander, il n'y a pas de contrat. On peut l'appeler au moment des « coups durs », on sait qu'il est là. Le serviteur, s'il n'est que serviteur, s'en va dès que son contrat est terminé : « Ah, j'ai terminé mon temps ! le contrat, c'est le contrat. Tant d'heures... c'est terminé. » Cela, ce n'est pas le langage d'un ami. L'ami n'a pas d'heure : « Tu as encore du travail à faire ? Très bien, je suis là ». Comme c'est merveilleux, de voir que le dernier instrument dont le Saint-Esprit se soit servi, c'est un ami, le disciple bien-aimé, avec qui il peut avoir une extraordinaire souplesse. Le Saint-Esprit a dû beaucoup

⁷ Cf. Jn 15, 15.

s'amuser avec Jean. Il « joue »⁸ vraiment avec des instruments comme Jean, parce que Jean est docile.

Il y a eu des instruments qui étaient beaucoup moins dociles. Il n'y a qu'à regarder la vocation de Moïse, celle d'Isaïe, de Jérémie : ils semblent tous résister un peu. Jérémie pleure beaucoup !... alors, si l'on ose dire, le Saint-Esprit n'ose pas lui communiquer trop de choses, de peur qu'il ne continue à pleurer ! Un instrument qui pleure tout le temps, cela ne va pas très bien et cela doit désoler l'Esprit Saint, lui qui est le Consolateur. Tandis que Jean, pas du tout ! Il est toujours là, tout à fait docile, c'est un ami ; alors le Saint-Esprit se sert de lui d'une façon admirable.

C'est donc Jean qui termine toute la Révélation, lui, le disciple bien-aimé, le disciple qui a été témoin de la Croix. Le sommet de toute la Révélation, c'est la Croix du Christ, c'est la blessure du cœur de l'Agneau. Et cela, Jean seul pouvait nous le révéler parce qu'il en a été le témoin. C'est pour cela que, dans son Évangile, au moment de nous révéler le mystère du coup de lance, Jean se dit témoin⁹. Il a compris que là était la chose la plus grande : le mystère de la Croix qui s'est achevé dans la blessure du cœur de l'Agneau.

Toute la Révélation s'achève par la blessure du cœur du Christ — et on le comprend. Car toute la Révélation est donnée pour nous faire découvrir que Dieu est Amour, pour nous faire comprendre le dépassement de la justice et de la toute-puissance, pour nous faire comprendre que ce qu'il y a de plus merveilleux en notre Dieu, c'est son amour et sa miséricorde. Or l'amour ne peut pas se *dire*. Dès qu'on aime, on commence à bégayer. Quand on n'aime pas, on a la rhétorique à son service ; mais dès qu'on aime, on commence à bégayer, on ne sait plus très bien parler — du moins à celui qu'on aime. Aux autres, cela n'a pas d'importance ; mais à celui qu'on aime, on ne sait pas le dire... Il est difficile de faire une déclaration d'amour ! Cela paraît toujours si bête, de l'extérieur. Ce n'est compréhensible qu'à celui qui aime. C'est vrai : l'amour, dans ce qu'il a d'ultime, ne se dit pas. Et la dernière Révélation de l'amour le fait bien comprendre, puisqu'elle ne se fait plus par la parole mais par un geste : le coup de lance, la blessure du cœur de l'Agneau. Les gestes révèlent plus l'amour que ne le fait la parole. Il faudrait faire toute une théologie des gestes, ce serait très important, et Jean nous fait comprendre cela d'une façon particulièrement forte. La parole dit mieux la pensée, la lumière. Mais « Dieu est Lumière »¹⁰ et « Dieu est

⁸ Prov 8, 30-31.

⁹ Jn 19, 35.

¹⁰ 1 Jn 1, 5.

Amour »¹¹. Voilà pourquoi l'ultime moment de la Révélation est la blessure du cœur de l'Agneau. Il fallait donc que le dernier, celui qui communique les secrets, soit le témoin de la blessure de l'Agneau.

Jean est également celui qui a reçu Marie — c'est aussi très important. La parole de Dieu, nous l'avons vu, est en effet une parole vivante liée à la « bonne terre », donc à la Tradition ; et le premier moment de la Tradition chrétienne, c'est le cœur de Marie. C'est Marie qui est la Tradition chrétienne dans sa source. Il fallait donc que celui qui nous donne en dernier lieu le mystère de la parole de Dieu soit celui-là même qui a été intimement lié au mystère de la « bonne terre ». Ainsi Jean est lié au cœur du Christ et il est lié à Marie ; il est lié à elle parce qu'il l'a reçue au moment même où Marie était là, présente auprès de Jésus, et vivait le mystère de la Croix.

Jean est donc le disciple bien-aimé, le témoin de la Croix, celui qui a reçu Marie. C'est donc celui qui est le plus habilité à être l'instrument du Saint-Esprit lorsqu'il s'agit de nous donner la dernière Révélation. Il est important de comprendre ces choses pour mieux saisir l'Évangile de Jean.

Selon les précisions exégétiques récentes des meilleurs exégètes de saint Jean — le P. Feuillet, le P. Braun, le P. Spicq — l'Évangile de Jean a été écrit très tard. C'est la dernière œuvre révélée. Dans toutes les bibles l'Apocalypse est placée en dernier lieu ; mais en réalité, ce n'est pas l'Apocalypse qui termine, c'est l'Évangile de Jean. C'est beau, parce que cela nous fait comprendre que l'Apocalypse doit être lue dans la lumière de l'Évangile de Jean ; si très souvent on ne comprend rien à l'Apocalypse, c'est parce qu'on la lit comme la dernière lumière. Non, la dernière lumière, c'est l'Évangile de Jean — ce qui prouve que Jean n'était pas très pressé d'écrire. En effet, je crois qu'il n'avait pas du tout envie d'écrire — et cela se comprend très bien. Quand on a été témoin de certaines choses, quand on a été tellement lié à quelqu'un — les liens entre Jésus et Jean ! — on n'a pas du tout envie d'écrire. Et puis Jean ne pouvait pas, du vivant des Apôtres, écrire : « Je suis le disciple bien-aimé ». Cela n'aurait pas été très délicat à l'égard des autres, en particulier Pierre et Jacques. Il ne peut se nommer disciple bien-aimé qu'après la mort de tous les autres — parce que, du haut du ciel, ils sont tous d'accord. Ce sont des petits riens, mais c'est là qu'on voit la signature du Saint-Esprit. Jean est resté le dernier, et il n'avait pas du tout envie d'écrire du vivant des autres. Il y avait des secrets qu'il devait communiquer autrement.

¹¹ 1 Jn 4, 8.

On peut penser que Jean a rencontré Luc vers l'an 50. Luc est un intellectuel, un artiste, un homme très intelligent, d'une intelligence très fine. Il écrit un grec parfait, très beau, alors que le grec de Jean est beaucoup plus chaotique. Jean a donc rencontré Luc, qui pourra écrire tout ce que Jean lui communiquera. Ce lien entre Jean et Luc me rappelle toujours celui que Dieu a réalisé entre Moïse et Aaron au moment de la vocation de Moïse ¹². Lorsque Dieu demande à Moïse d'aller trouver le Pharaon pour libérer le peuple d'Israël en le faisant sortir d'Égypte, Moïse a peur. Il se regarde : aller trouver le Pharaon, et lui donner un ordre ? Cela ne va pas du tout ! Il connaît trop bien le Pharaon. Et Moïse trouve tout de suite une bonne excuse — comme nous le faisons souvent quand on nous demande quelque chose de difficile : « Excuse-moi, mon Seigneur ! Je n'ai jamais, jusqu'ici, été éloquent, pas même depuis que tu adresses la parole à ton serviteur. Ma bouche est inhabile et ma langue pesante » ¹³. On voit bien cela : « Seigneur, vous vous trompez de personne, ce n'est pas pour moi : je bégaie ! Je ne peux pas aller trouver le Pharaon, devant qui il faut parler correctement ! c'est impossible ! » Il veut bien parler à Dieu, cela, oui, parce que Dieu excuse les bégaiements. Mais pas le Pharaon... Et Dieu répond à Moïse : « N'y a-t-il pas Aaron, ton frère, le lévite ? Je sais qu'il parle bien, lui. Le voici justement qui vient à ta rencontre. À ta vue il se réjouira du fond du cœur. Tu lui parleras et tu mettras le message sur ses lèvres. Moi-même, je vous aiderai à parler, toi et lui, et vous suggérerai ce que vous devez faire. Il adressera la parole au peuple en ton nom et il en sera comme s'il était ta bouche et que tu fusses le dieu qui l'inspire » ¹⁴. Moïse est l'inspiré, et Aaron celui qui parlera. Dieu aime jumeler ses instruments...

N'y a-t-il pas quelque chose de très semblable entre Jean et Luc ? Jean ne bégaie pas — mais il aime trop, ce qui est une autre manière de bégayer. Quand on aime beaucoup, on n'a pas envie d'écrire. On n'a envie que d'aimer. Jean prêchait, c'est sûr. Il avait l'Église d'Éphèse, qui avait été fondée par lui. Il prêchait, cela oui. Mais écrire, il n'en avait aucune envie. Et lorsqu'il rencontre Luc, Jean se croit déchargé. C'est merveilleux : Luc transmettra tout ce que Jean a à dire, tout ce que Marie a transmis à Jean. C'est pour cela, du reste, que l'Évangile de Luc est tellement proche de celui de Jean, et les bons exégètes sont attentifs à cette dépendance de Luc à l'égard de Jean. Je crois que c'est Jean qui a communiqué à Luc la plupart des choses que celui-ci nous dit. Regardons

¹² Cf. Ex 3.

¹³ Ex 4, 10.

¹⁴ Ex 4, 14-16.

tout ce que saint Luc nous raconte sur le début de la vie de Jésus : l'Annonciation, la Visitation, Bethléem, la naissance, toute la vie cachée... qui est-ce qui a été témoin de la vie cachée ? Luc est un historien, il a une très bonne intelligence ; et il nous prévient, dans le Prologue de son Évangile, qu'il veut nous dire les choses depuis le commencement ¹⁵. Il veut donc avoir des témoins. Or qui est-ce qui a été témoin du point de départ ? Il n'y a qu'un seul témoin, c'est Marie. Et qui est-ce qui a reçu Marie ? C'est Jean. Il est donc facile de comprendre que Luc a beaucoup reçu de Jean. Je ne dis pas qu'il a tout reçu de lui, mais Jean est tout de même sa source principale. Du reste, si nous avions été à la place de Luc, intelligents comme Luc, nous aurions tous fait cela. Mettons-nous un instant à la place de Luc : Marie, sans doute, vit encore, elle est chez Jean ; Luc, lui, veut écrire un Évangile plus complet que celui de Marc et de Matthieu. Que va-t-il donc faire ? Il va trouver la source, cela va de soi. Les intellectuels, aujourd'hui, savent bien trouver les vieux manuscrits. S'ils apprennent qu'il y a, dans une bibliothèque, un vieux manuscrit étonnant, que personne n'a encore consulté, ils n'hésiteront pas à faire des kilomètres et des kilomètres, à perdre un temps considérable pour essayer de comprendre un peu ce manuscrit. Et quand ce n'est pas un écrit, mais une source qui est ainsi cachée, que ne ferait-on pas ? Le cœur de Marie n'est pas un document, c'est une source. « Elle gardait dans son cœur » la parole de Dieu ¹⁶...

Jean se considérait donc comme libéré. Plus besoin d'écrire d'Évangile, puisque Luc l'a écrit. Jean en était très heureux — mais Dieu l'attendait. Le Saint-Esprit agit toujours comme cela. Il est d'une souplesse étonnante, et il ne « boude » jamais. C'est une des choses qui me frappent le plus quand je lis l'Ancien Testament : Dieu ne boude jamais. Il accepte : « Vous ne voulez pas faire cela ? Tant pis, on vous laisse... » Les permissions de Dieu, quel mystère ! Les permissions de Dieu, c'est Dieu qui laisse l'homme libre. Il accepte, sans jamais bouder, et il est toujours là pour nous reprendre, nous « rattraper ». Cela, c'est la miséricorde infinie de Dieu. Il nous reprend à sa manière, étonnamment, parce qu'il a dans son regard sur nous une intention d'amour. Il nous laisse libres, mais quand nous faisons mauvais usage de notre liberté, il est toujours là pour réparer nos bêtises. Pourquoi Dieu nous laisse-t-il libres ? parce qu'il respecte notre liberté comme pas un homme ne la respecte, pas même ceux qui nous aiment beaucoup. Dieu a un respect bouleversant de notre liberté. On comprend le désir de la petite Thérèse —

¹⁵ Lc 1, 2-3 ; cf. Ac 1, 1.

¹⁶ Lc 2, 19 et 51.

« Seigneur, ôte-moi la liberté de t'offenser ! » — mais c'est impossible, parce que Dieu veut que nous soyons libres. Il veut que nous soyons parfaitement libres pour que nous puissions l'aimer — puisque s'il n'y a pas de liberté, il n'y aura pas d'amour. L'amour est source de liberté, mais la liberté permet un amour plus grand. On est bouleversé, quand on fait l'expérience de ce respect extraordinaire que Dieu a de notre liberté. Or nous faisons cette expérience chaque fois que nous aimons Dieu et que nous aimons le prochain. Nous comprenons alors combien Dieu veut que nous soyons parfaitement nous-mêmes et parfaitement libres. Il arrive souvent que nous n'agissions pas tout à fait comme Dieu le veut. C'est cela que j'appelle les permissions de Dieu : il nous laisse faire telle ou telle bêtise, perdre un peu de temps, bavarder quand nous devrions nous taire. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est tout de même une distraction. On sait qu'on devrait garder un peu plus le silence, mais on se dit : « Après tout, qu'est-ce que cela peut faire ? », et on se met à parler. Et Dieu laisse ... Il ne va pas nous foudroyer pour nous montrer que nous aurions dû garder le silence. Dieu n'agit pas ainsi ; il n'est pas un gendarme qui se cache aux bons endroits pour pouvoir vous « coller » une contravention. Dieu ne se cache pas comme cela ! Il est présent et il nous voit. Il est un « Dieu caché » parce que nous sommes dans la foi, mais nous savons qu'il est présent et qu'il voit tout.

Dieu, donc, ne boude jamais ; il nous reprend toujours dans sa miséricorde et son amour. Saint Jean est un exemple merveilleux de cette conduite miséricordieuse de Dieu à notre égard. En effet, à la fin de sa vie, le vieux Jean de quatre-vingt-cinq ans est réfugié à Patmos « à cause de la Parole de Dieu et du témoignage de Jésus »¹⁷. Et voici que le Saint-Esprit l'attend, le saisit, et Jean reçoit cette révélation étonnante de l'Apocalypse, révélation donnée gratuitement et qui le bouleverse profondément. C'est vrai, l'Apocalypse est bouleversante. Elle est difficile à lire parce que, justement, elle nous secoue ; mais il faut la lire, parce que c'est une révélation extraordinaire qui a fait comprendre à Jean que toute l'Église est liée au Christ. C'est la grande révélation de la Très Sainte Trinité, c'est la grande révélation de l'Agneau. Les deux grandes visions de l'Agneau : la première nous révèle le rôle de l'Agneau dans le gouvernement divin¹⁸, et la deuxième nous montre que tout se termine en lui — ce sont les noces de l'Agneau¹⁹ qui terminent en effet l'Apocalypse.

¹⁷ Ap 1, 9.

¹⁸ Ap 5.

¹⁹ Ap 19, 7-9 et Ap 21.

Quand Jean reçoit cette révélation, il comprend que l'Église du Christ, celle qui est née à la Croix, devra vivre tout ce que Jésus a vécu. Église du Christ, elle doit le suivre, « suivre l'Agneau partout où il va »²⁰, et donc vivre nécessairement tout ce que l'Agneau a vécu. Elle doit vivre l'Agonie, la Croix, le Sépulcre. Je crois qu'à partir de ce moment-là, il y a dans le regard de Jean sur l'Église quelque chose de tout à fait nouveau. Avant — comme le souligne le Père Feuillet — il y avait peut-être chez Jean un regard critique. Étant resté le dernier, Jean a en effet connu la première génération qui a suivi les Apôtres. Or, après la mort des Apôtres, de ceux qui ont connu Jésus, qui ont vécu avec lui, l'Église, forcément, a eu un moment de fléchissement... Jean, le seul qui soit resté parmi les Apôtres, a assisté à ce fléchissement, et c'était dur pour lui. C'est alors que l'Apocalypse lui fait découvrir combien l'Église doit être intimement liée au sort du Christ ; et à partir de cette révélation, Jean aime cette Église d'une manière toute nouvelle.

C'est ce qui nous fait comprendre qu'après l'Apocalypse il écrive sa Première Épître. Il faut souvent la lire, la Première Épître de saint Jean, et il faut lire aussi l'Apocalypse ; c'est un très grand livre. Et du point de vue de la richesse du symbolisme, l'Apocalypse est étonnante ! C'est dur, ce n'est pas facile... Jean a dû en être terriblement secoué, « traumatisé » comme on dirait aujourd'hui — avouons qu'il y a de quoi ! Mais comme c'est un « traumatisme » divin, cela le rend encore plus éveillé. C'est pourquoi, après l'Apocalypse, il a dû écrire la Première Épître qui est son livre de spiritualité.

La Première Épître est un livre où Jean nous fait comprendre ce qu'est la vie chrétienne et quelles en sont les grandes dimensions : lumière, charité, amour. Toute la spiritualité chrétienne nous est donnée dans la Première Épître de saint Jean. Il faut être des « fils de lumière » ; le chrétien aime la lumière et il la cherche. C'est pour cela qu'il cherche la vie contemplative. Et dans notre vie chrétienne, il faut désirer la contemplation, il faut un désir ardent de la lumière. Cette lumière nous permet d'aimer le prochain, et s'il y a cette *charité* à l'égard du prochain, alors nous découvrons la source : « Dieu est Amour »²¹. On a donc là les trois grandes dimensions de la vie chrétienne (nous ne pouvons pas ici développer davantage, mais c'est très grand).

Enfin Jean nous donne l'Évangile. Celui-ci vient en dernier lieu, et il nous donne une très grande lumière sur tout le reste. Actuellement, il

²⁰ Ap 14, 4.

²¹ 1 Jn 4, 8.

faudrait reprendre toute la théologie dans la lumière de Jean et à partir de son Évangile. Je crois que c'est cela que l'Esprit Saint nous demande aujourd'hui, pour redonner à l'Église une théologie qui soit une théologie mystique, c'est-à-dire une théologie de vie, d'amour — la grande théologie de l'Évangile de saint Jean ²².

Comprenons bien le lien entre ces trois écrits johanniques et les trois vertus théologiques. L'Apocalypse est le livre de l'espérance. Quand on désespère un peu, qu'on est un peu abattu, un peu triste (à cause de certains échecs, de certaines souffrances...) à ce moment-là, c'est l'Apocalypse qui nous donne un « vin généreux » ²³. J'ai découvert l'Apocalypse au noviciat. Un noviciat, ce n'est jamais très drôle, surtout en Belgique, où il y avait des brouillards, avec la mer du Nord qui s'agitait de temps en temps, et le vent qui soufflait fortement... c'était rude ! Un noviciat, c'est toujours rude. À ce moment-là, ma seule consolation, c'était l'Apocalypse. Je l'ai lue et relue, et, depuis, je ne la quitte plus. L'Apocalypse donne une force merveilleuse, étonnante. C'est le livre de l'espérance, parce qu'il nous fait comprendre que nos luttes sont celles de Jésus — et c'est merveilleux, de découvrir cela !

Il était toujours dit dans l'Ancien Testament que Yahvé combattait avec son peuple, mais nous avons beaucoup plus de peine à comprendre que, dans nos luttes, Jésus est là qui combat avec nous. Nous devrions pourtant tout faire dans cette lumière et comprendre que nous sommes liés au sort du Christ comme Marie l'a été. Rappelons-nous le quatrième mystère joyeux du Rosaire, lorsque Marie offre l'Enfant Jésus dans le Temple. Elle rencontre alors le vieillard Syméon qui, prenant l'Enfant Jésus dans ses bras, prophétise, en reconnaissant avec joie que désormais il peut disparaître, signifiant ainsi que le sacerdoce lévitique doit disparaître devant le sacerdoce du Christ ²⁴. Ensuite, regardant Jésus et Marie, il prophétise encore : « Vois, cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël ; il doit être un signe en butte à la contradiction, — et toi-même, un glaive te transpercera l'âme ! — afin que se révèlent les pensées intimes d'un grand nombre » ²⁵.

C'est la dernière prophétie de l'Ancien Testament, et elle regarde à la fois Jésus et Marie — ce qui a fait dire à saint Jean Eudes que toutes les prophéties de l'Ancien Testament qui regardent Jésus regardent en

²² Voir *Les trois sagesse*s, II, ch. 2, et III, ch. 1 et 2.

²³ Cf. Ct 7, 10.

²⁴ Cf. Lc 2, 29-32.

²⁵ Lc 2, 34-35.

même temps Marie. Le vieillard Syméon annonce en effet à Marie que le sort du Christ, la destinée du Christ est aussi la sienne, parce qu'elle est liée, intimement liée à Jésus.

L'Apocalypse ne nous montre-t-elle pas la même chose à l'égard de l'Église ? Elle est liée au Christ, épouse du Christ. Et l'Église, c'est nous ; ce n'est pas le voisin, c'est nous, *chacun d'entre nous* ! Le voisin aussi, mais c'est d'abord *nous-mêmes*. Nous sommes l'épouse du Christ. Or l'épouse, c'est celle qui fait œuvre commune avec l'Époux, celle qui est son aide et qui fait donc la même œuvre que lui. Et faire la même œuvre que l'Époux, c'est faire son œuvre par excellence : celle qu'il a réalisée pleinement en s'offrant pour glorifier le Père et pour sauver les hommes. L'Apocalypse est donc le grand livre de l'espérance, de l'espérance qui, comme nous l'avons dit, agrandit notre cœur.

La Première Épître, c'est le livre de la charité fraternelle, et l'Évangile est le livre de la foi contemplative, c'est-à-dire de la foi chrétienne, qui est nécessairement une foi contemplative si elle est vraiment chrétienne. Car nous ne sommes vraiment croyants que si nous avons le désir, la soif de la contemplation. Et là, il n'y a pas d'âge, c'est cela qui est merveilleux. Un jeune peut parfois contempler beaucoup plus que quelqu'un de plus âgé. Les jeunes ont même des grâces de contemplation très étonnantes ; ils comprennent certaines choses beaucoup mieux que d'autres, et puis... ils sont moins encombrés. Ils n'ont pas encore l'expérience de l'homme de soixante-quinze ans, alors ils sont moins encombrés, ils ont un regard direct.

Ce que l'Évangile de Jean nous montre, c'est précisément l'exigence de la foi contemplative. C'est ce que nous allons voir, en commençant par le Prologue, qui est difficile, mais magnifique. Le Prologue de Jean est admirable, c'est ce qu'il y a de plus grand, puisqu'il nous donne vraiment la charte de la contemplation ; et il nous donne la lumière sur tout le reste. Nous entrerons donc progressivement dans le Prologue. J'essaierai ensuite — puisque nous n'aurons pas le temps de tout voir en détail — de donner une « vision aérienne » sur tout l'Évangile de Jean, pour en montrer les grands axes.

IV

LE PROLOGUE DE L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN ET LES ONZE PREMIERS CHAPITRES DE LA GENÈSE

Nous allons maintenant entrer dans l'Évangile de saint Jean et, d'abord, dans le Prologue : *Au commencement le Verbe était*, il faut le dire en grec, parce que c'est beaucoup plus fort : ἐν ἀρχῇ, dans le Principe, dans la Source, le Verbe était. Ce Prologue de Jean est très grand, et pour le comprendre il faut toujours le mettre en parallèle avec les onze premiers chapitres de la Genèse. L'Écriture ayant un unique auteur principal qui est l'Esprit Saint, nous pouvons faire ces parallèles à travers toute l'Écriture, nous en avons parfaitement le droit, et les Pères de l'Église l'ont fait hardiment. Aujourd'hui, on a moins le sens de cette unité que l'Esprit Saint, auteur principal, a réalisée dans toute l'Écriture ; c'est pourquoi on a peur, on se dit : « Attention, à quelle date cela a-t-il été écrit ? Puis-je faire ce parallélisme ? »

Pour un croyant, pour un chrétien, l'Écriture Sainte est un bien de famille, un testament de famille, et il doit la regarder comme telle. Il faudrait l'apprendre par cœur. On ne peut pas l'apprendre en entier ! mais au moins l'Évangile de Jean, peut-être... Au Moyen Âge, on savait la Bible par cœur. Nous, nous avons fait des « progrès » — alors nous ne la savons plus...

Il faut donc mettre en parallèle le Prologue de saint Jean et les onze premiers chapitres de la Genèse. Juste avant l'histoire d'Abraham (l'histoire commence avec Abraham), il y a ces onze chapitres, qui sont comme une sorte de résumé. J'aime regarder ces onze premiers chapitres de la Genèse qui sont comme la crypte de toute l'Écriture (aujourd'hui on aime les vieilles cryptes, elles sont magnifiques). Ces onze premiers chapitres sont comme une merveilleuse crypte, dont il nous faut gratter les murs pour découvrir les nervures premières, primitives. Rappelons-nous le conseil de la Très Sainte Vierge à Bernadette : « Grattez la terre et la source jaillira ». C'est ce que nous devons faire par rapport à l'Écriture. On a lu les onze premiers chapitres de la Genèse, on les a entendus,

mais on n'a pas gratté la terre, et peut-être a-t-on dit : « Très bien, ce sont de vieilles histoires ». Aujourd'hui on n'aime plus parler des onze premiers chapitres de la Genèse, on n'en parle plus guère, dans la catéchèse moderne, parce qu'on n'a pas gratté la terre. C'est curieux ! On devrait pourtant se rappeler que les jeunes aiment les choses archaïques, primitives, parce qu'elles disent les choses d'une manière dont on ne sait plus les dire aujourd'hui. Nous avons une nostalgie de cela, parce que nous appartenons à une très vieille culture, alors nous aimons retrouver quelque chose d'archaïque. Les onze premiers chapitres de la Genèse sont archaïques : le Saint-Esprit se sert là de choses tout à fait premières.

Nous allons donc descendre dans la crypte de l'Écriture. Toute l'Écriture est fondée sur ces onze premiers chapitres. C'est le fondement, exactement comme dans les vieilles églises où la crypte est le fondement puisqu'on a commencé par elle. Nous devons donc gratter pour découvrir les nervures premières, telles que le Saint-Esprit veut nous les donner.

Le Prologue de Jean, c'est tout à fait autre chose : c'est la « flèche ». Il est étonnant de voir en parallèle ces deux écrits qui s'éclaircissent alors mutuellement : d'une part un langage tout à fait primitif, archaïque (les onze premiers chapitres de la Genèse) ; d'autre part un langage d'une finesse extraordinaire : le Prologue de saint Jean, la « flèche ». Le grec est en effet une langue très fine, et le Prologue de Jean est écrit en grec. N'est-il pas la « flèche » qui atteint le ciel, qui pénètre dans le ciel ? Le Prologue de Jean, c'est l'attente de la vision béatifique. Il n'y a plus rien après, puisque c'est le dernier prologue — si l'Évangile de Jean est la Révélation ultime. Nous allons d'abord parcourir les onze premiers chapitres de la Genèse — puisque nous aimons ce qui est primitif — et ensuite nous regarderons la « flèche ».

Qu'est-ce qui nous est donné dans les onze premiers chapitres de la Genèse ? Nous avons d'abord deux récits de la création, le deuxième étant comme à l'ombre du premier. Le premier récit, nous le connaissons bien : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre »¹. Saint Augustin a fait le parallélisme entre ce début de la Genèse et celui du Prologue de saint Jean — nous sommes donc dans une très bonne tradition des amis de Jean, puisque saint Augustin est un ami de Jean (il faut saluer d'une façon particulière, dans la Tradition, les amis de Jean, parce qu'ils ont à nous dire quelque chose qui leur est propre). Saint Augustin a donc mis en parallèle les deux débuts — *Au commencement Dieu créa le ciel*

¹ Gn 1, 1.

et la terre et Au commencement le Verbe était. Il y a sûrement là un lien voulu par le Saint-Esprit, qui nous donne un petit signe pour que nous comprenions le parallélisme.

La Genèse commence donc par un premier récit de la création, récit très ordonné, ponctué selon un ordre très particulier, l'ordre le plus primitif qui soit. En effet, l'ordre le plus primitif qui existe en nous, c'est l'ordre que nous mettons en situant une journée après une autre journée. C'est l'ordre dans le temps. Et la semaine — qui est une invention très ancienne — représente un ordre parfait, achevé, puisqu'après une semaine on en commence une autre. Ce premier récit va ponctuer l'acte créateur de Dieu par les sept jours d'une semaine ; c'est d'un primitif étonnant, puisqu'on sait bien que l'acte créateur de Dieu est éternel. Le ponctuer ainsi par sept jours, c'est une projection étonnante ! La première projection psychologique qu'on puisse faire, c'est de projeter sur Dieu, sur la sagesse de Dieu, l'ordre du temps.

Les Pères de l'Église, notamment les cappadociens, ont été très impressionnés par cela — et on le comprend. Ils montrent qu'il y a trois semaines qui nous sont racontées dans l'Écriture. La première, c'est la semaine du Père, c'est-à-dire celle qui est racontée au début de la Genèse, puisque le Père, c'est le Créateur. Évidemment les trois personnes divines sont le Créateur, mais le Père l'est d'une manière spéciale, puisque la théologie « appropriée » la toute-puissance au Père. C'est pourquoi la semaine du Père, c'est les sept jours de la création.

La semaine du Fils, c'est celle que saint Jean nous raconte au début de son Évangile (là aussi, les Pères cappadociens ont vu un parallélisme entre la Genèse et saint Jean), et qui commence lorsque Jésus rencontre Jean-Baptiste au désert (nous le verrons plus loin). Après cette rencontre, Jean dit : « Le lendemain... le lendemain... » jusqu'à Cana qui correspond au septième jour. Or, si on est attentif à la première semaine, on voit que le Père s'est reposé après le sixième jour. Or c'est le septième jour, le jour du repos du Père², qui marque le début de la vie apostolique du Fils : Cana... Voilà la relève. C'est étonnant, de voir comment le Saint-Esprit, à travers des signes comme celui-là, nous fait comprendre un peu la signification profonde de ces choses. Cana, le premier geste de la vie apostolique de Jésus (où il change l'eau en vin), nous donne le sens de la seconde semaine : c'est Jésus qui achève ce que le Père a fait, c'est lui qui, en quelque sorte, prend la relève.

La troisième semaine, c'est la « grande semaine », la semaine sainte, celle qui se termine par le don de l'Esprit Saint. Jésus crucifié

² Gn 2, 2-3.

donne l'Esprit à Marie, il nous donne l'Esprit : c'est la semaine de l'Esprit Saint. Nous avons donc les trois semaines, et il est très beau de voir à travers toute l'Écriture ce rythme divin.

Dans la Genèse nous sommes donc en face de la première semaine, celle du Père. Il s'agit évidemment d'un langage symbolique, mais d'un symbolisme divin. Les onze premiers chapitres de la Genèse sont d'un symbolisme divin, c'est-à-dire qu'il s'agit de faits réels, mais qui sont au-delà de l'histoire. Ce n'est pas un récit historique, mais trans-historique, un récit qui dépasse l'histoire. Qu'est-ce, en effet, qu'un récit historique ? C'est un récit qui repose sur des documents. Si, par exemple, vous prenez des notes durant cette retraite, c'est un document. Et si vous devenez un jour quelqu'un de très illustre, on retrouvera dans vos papiers : « Première journée de retraite à tel endroit, avec tel prédicateur » (je deviendrai illustre grâce à vous), et cette retraite deviendra alors un fait historique, parce que vous aurez pris des notes. Mais si vous n'avez rien noté, elle sera perdue dans le temps. On fera alors des hypothèses, des suppositions à votre sujet : « C'était quelqu'un d'assez attiré par les choses religieuses, et à l'époque il y avait un lieu de retraite extraordinaire, où l'on enseignait ce qu'il y a d'essentiel à la foi chrétienne... il y est sûrement allé, parce que c'était un homme qui cherchait la vérité etc, etc... » On fera ainsi des hypothèses de recherche. Par contre, si vous avez pris des notes et avez gardé vos papiers, ils deviennent un document historique très précieux — à condition toutefois que vous-même deveniez un homme illustre !

Les onze premiers chapitres de la Genèse ne sont pas des documents historiques. C'est un langage symbolique où Dieu exprime quelque chose de fondamental qui va plus loin que l'histoire. Encore une fois, ce sont des faits réels, mais au-delà de l'histoire ; c'est de la pré-histoire, quelque chose de tout à fait fondamental qui est, par le fait même, très important pour nous, mais ce n'est pas historique. On n'arrivera jamais à retrouver le crâne d'Adam. La Genèse ne nous donne pas, au sujet d'Adam et Ève, des faits historiques au sens précis ; ce sont des faits réels qui cependant ne peuvent pas être atteints par une méthode historique. Mais ces réalités au-delà de l'histoire ont une signification pour notre foi, puisque nous croyons à la parole de Dieu qui nous les révèle.

Ne disons pas que c'est un mythe (sauf si on entend par « mythe » ce qui est au-delà de l'histoire) ; c'est quelque chose de réel et qui donne les soubassements, dans la lumière de Dieu, de tout ce que nous voyons. C'est donc une lumière divine qui nous est donnée, et il est intéressant de voir comment Dieu veut nous instruire sur les choses tout à fait premières.

Le second récit ³ est encore plus primitif que le premier, il a quelque chose d'encore plus archaïque ; c'est peut-être pour cela qu'on ne l'a pas mis en premier lieu. Mais pourquoi y a-t-il deux récits de la création ? Les bons exégètes disent : « Source élohiste, source yahviste ». Oui ! mais savoir cela ne nous avance absolument à rien. C'est intéressant du point de vue historique, mais cela ne nous fait pas comprendre pourquoi l'Esprit Saint nous donne deux récits de la création. Pourquoi, dès le point de départ, l'Esprit Saint a-t-il l'air de ne pas être suffisamment explicite dans un seul récit et en donne-t-il deux ? Et pourquoi l'Évangile de Jean a-t-il deux conclusions ? Il est très important de comprendre ces choses-là. Ne croyons pas que le Saint-Esprit a fait cela pour donner du travail aux exégètes. Puisque c'est l'Esprit Saint qui est l'auteur principal de l'Écriture, il faut croire que cela a un sens ! Le point de départ et le terme : deux récits de la création, deux conclusions de l'Évangile de Jean. C'est très important. Si l'Esprit Saint fait cela, n'est-ce pas pour nous empêcher d'avoir un regard purement « univoque », comme on dit en philosophie ? Un regard univoque est celui d'une intelligence qui a des œillères et qui, ayant compris quelque chose un jour, pense que c'est pour l'éternité : « Ça y est ! j'ai compris ! » Mais non, vous n'avez rien compris du tout ! Parce que si vous aviez vraiment compris, vous sauriez aussi que dans deux ans vous comprendrez mieux que maintenant, et dans dix ans encore mieux. Quand on a compris, on sait qu'on peut toujours comprendre davantage, qu'on peut et doit toujours aller plus loin. Au contraire, quand on n'a pas compris, on répète, et on répète autant que possible avec la fidélité de la mémoire, toujours exactement de la même façon, pensant faire merveille ainsi ! Le Saint-Esprit, lui, ne fait jamais de répétitions ; mais il exprime quelque chose qui dépasse nos pauvres mots humains. Et pour nous éduquer tout de suite, il nous donne comme deux visions du même mystère, de la même réalité.

On le sait bien : quand on veut photographier quelque chose qu'on aime beaucoup, on ne prend pas qu'une seule photographie, on en prend plusieurs, et sous des points de vue différents. Et si on est très artiste, on sait choisir les bons points de vue — c'est en cela que consiste l'art de photographier. Le Saint-Esprit, qui est un artiste de premier ordre — il est l'Artiste de l'amour —, nous donne donc tout de suite deux visions sur le mystère de la création, et c'est pour cela qu'il y a deux récits. Bien sûr, il est très intéressant d'en voir les *sources* (élohiste, yahviste), mais ce qui est beaucoup plus intéressant, c'est de voir la *signification* de ces deux récits. Elle est en effet très importante, et assez facile à comprendre.

³ Gn 2, 5 sq.

Le premier récit nous montre que Dieu crée par sa parole, et nous fait donc comprendre la transcendance de la sagesse de Dieu. Notre parole à nous n'est pas créatrice. Nous le voudrions bien, de temps en temps ! Quand nous donnons un ordre, nous aimerions que la chose soit immédiatement réalisée. Mais notre parole n'est pas créatrice. Elle est reçue selon la capacité de celui à qui elle est adressée, et qui souvent la déforme ; et plus il y a d'intermédiaires, plus la déformation risque d'être augmentée.

La parole de Dieu, elle, est créatrice. *Dieu dit* : « *Que la lumière soit* » et *la lumière fut* ⁴. Voilà la première parole de Dieu, et elle est admirable. Quand vous regardez la lumière, rappelez-vous qu'elle manifeste la parole de Dieu. C'est important, puisqu'il est dit que : « Dieu est Lumière » ⁵. Le premier récit nous révèle donc la transcendance de la sagesse de Dieu. Celle-ci nous dépasse infiniment et, pour nous le faire comprendre, on nous montre que tout ce que Dieu fait est ordonné. Or, l'ordre primitif, c'est l'ordre dans le temps, l'ordre de la semaine, et cet ordre est ponctué par sept jours. Le premier jour, Dieu a fait la lumière, et c'est comme si la lumière était la grande unité de tout ce que Dieu a créé, puisque Dieu est Lumière. La première chose, donc, qu'il ait faite, c'est la lumière. Il y a aussi les ténèbres ; Dieu a ponctué notre monde physique par la lumière et les ténèbres. Pourquoi ? Cela aussi inquiétait beaucoup les Pères de l'Église. On répondra : « C'est le rythme de la vie ; nous avons besoin de dormir. » Oui, bien sûr ! mais pourquoi avons-nous besoin de dormir ? Dieu aurait très bien pu faire autrement. C'est très mystérieux...

Le second récit est tout à fait différent, il est encore plus primitif. On n'aime pas beaucoup le citer aujourd'hui, parce qu'il nous montre que Dieu façonne le corps de l'homme comme un potier, avec de la glaise (*Adam* signifie en hébreu « terre rouge », et Adam a été formé à partir de la terre). C'est Dieu, ce sont les mains de Dieu qui pétrissent l'argile. Le second récit, dès le point de départ, nous montre le geste de Dieu. Le premier récit, c'est la parole ; le second, c'est le geste. Tout de suite l'Esprit Saint nous présente cette grande distinction : la parole de Dieu et le geste de Dieu. Or on a complètement oublié le geste... On parle toujours de la parole, mais on ne parle plus beaucoup du geste. Pourquoi le second récit nous donne-t-il le geste de Dieu ?

Le geste, nous l'avons dit, exprime beaucoup plus l'amour que ne le fait la parole. Le second récit veut donc, par là, nous montrer la proximité de Dieu. Si Dieu est transcendant, il est aussi tout proche de nous.

⁴ Gn 1, 3.

⁵ 1 Jn 1, 5.

Et le geste de Dieu, qui façonne notre corps, montre que Dieu aime avec tendresse le corps humain. C'est merveilleux, de savoir que notre corps a été « pétri » par Dieu ⁶ ; c'est vrai aussi pour nous, actuellement, puisque ce geste est éternel et donc en dehors du temps. Ne disons pas : « C'était bien pour le premier, le prototype, mais les autres, c'est la série ! » Non. Ce serait une vision tout à fait mécanique ou économique. Dieu n'agit pas comme cela. Dieu, pour chacun de nous, crée l'âme spirituelle, *le souffle de vie* ⁷, et veille sur notre corps comme s'il l'avait façonné lui-même. Ce second récit de la Genèse exprime, dans un langage symbolique, sa proximité d'amour.

De plus, il y a un geste différent pour façonner le corps de l'homme et celui de la femme. Dans le premier récit, au contraire, où Dieu crée par sa parole, il les fait en même temps. Ce n'est pas étonnant, puisque la parole peut être universelle. On peut parler à une assemblée, à une foule, et même on peut parler à la radio, au monde entier. Le geste, lui, est toujours personnel et individuel ; il est fait pour une personne. On dit bonjour à quelqu'un et on lui serre la main, ce geste est personnel. Et s'il y a deux gestes différents pour l'homme et la femme, c'est pour que nous comprenions qu'il y a aussi un amour particulier de Dieu pour l'homme et un amour particulier de Dieu pour la femme. Quel est cet amour particulier ? Regardons les deux gestes de Dieu. Il a façonné le corps de l'homme comme un artiste, comme un potier, et il a façonné le corps de la femme par un geste de chirurgien. Il a plongé l'homme dans le sommeil, puis il lui a ouvert le côté pour former le corps de la femme ⁸. Bien sûr, il ne faut pas prendre cela matériellement ; soyons intelligents pour Dieu, et comprenons le symbolisme qui nous est donné ici. Dieu, à partir de l'homme, façonne le corps de la femme. La sensibilité de la femme, selon l'Écriture, est donc plus grande que celle de l'homme, puisque celui-ci vient de la terre, tandis que la femme est tirée du corps de l'homme ; c'est donc un second degré.

Si le premier récit manifestait la transcendance de Dieu et l'ordre de sa sagesse, le second récit nous montre un geste symbolique du Créateur, qui manifeste son amour et sa proximité. Voilà pourquoi ce second récit nous révèle la hâte d'amour de Dieu.

Le premier récit montre que tout est très ordonné ; et quand on arrive au sixième jour, il y a pour la première fois comme une réflexion

⁶ Cf. Ps 119, 73 : « Tes mains m'ont fait et façonné. » Jb 10, 8 : « Tes mains m'ont façonné, formé... »

⁷ Gn 2, 7.

⁸ Gn 2, 21-22.

de Dieu. Avant de créer l'homme et la femme, Dieu s'est comme « arrêté », il y a eu comme un moment de réflexion de Dieu, si j'ose dire : *Faisons l'homme à notre image*⁹. C'est extraordinaire ! comme si, justement, tout allait s'achever là. Et c'est vrai, tout s'achève là. Après cela, Dieu se repose ; le septième jour, Dieu se repose ; et la création de l'homme et de la femme a eu lieu le sixième jour.

Selon le second récit, au contraire — c'est la hâte de Dieu ! — dès qu'il y a de l'eau et de la terre, Dieu peut, à partir de la boue, façonner le corps de l'homme. Comme c'est primitif ! Il serait intéressant de comparer ce récit avec d'autres récits tout à fait primitifs de la création. Nous n'avons pas le temps de le faire ici, mais j'évoque tout de même un mythe colombien qui, si on le met en parallèle avec le récit de la Genèse, est particulièrement éloquent. Ce n'est évidemment pas un récit révélé, c'est un mythe qui relève tout simplement des traditions religieuses, alors que la Genèse, elle, relève de la foi. Nous retrouvons là la différence entre les traditions religieuses et la foi : les traditions religieuses charrient quantité de choses, elles demandent d'être purifiées, par la métaphysique ou par la foi.

Ce mythe colombien dit en gros ceci : « Au commencement il y avait le soleil et le canard, et le soleil dit au canard : "Il n'est pas bon pour toi d'être seul. Puisque tu as des palmes, plonge dans l'eau (il y avait donc aussi l'eau, mais ce n'est pas dit pas au début ; on ne parle que du soleil et du canard...), plonge dans l'eau et tu retireras de la terre". Et à partir de cette terre que ramenait le canard, le soleil a formé l'homme ».

Comme c'est curieux ! Ce n'est pas tout à fait la même chose que dans la Genèse, où on voit bien que tout s'est décanté. Je ne crois pas que l'intention de Dieu en créant, portait en premier lieu sur le canard. Le second récit de la Genèse (qui, étant très ancien, a des ressemblances avec ce mythe) montre que c'est tout de suite l'homme que Dieu fait. Tout de suite, pour nous montrer la hâte de Dieu. Quand on aime, on se précipite. Dieu crée tout de suite l'homme ; puis, comme s'il avait « oublié » la femme, il crée tout pour l'homme, dans un merveilleux jardin, pour que l'homme puisse tout utiliser. Mais celui-ci est toujours seul. Et c'est à partir de cette solitude de l'homme que Dieu crée la femme.

Qu'est-ce que cela veut dire... ? Dieu, bien sûr, n'a pas « oublié » la femme. C'est donc un langage symbolique, pour nous faire saisir un mystère. Dieu a d'abord créé l'homme et il lui a donné le pouvoir de dominer sur tout le reste. Tout est fait pour l'homme, mais l'homme est

⁹ Gn 1, 26.

seul. Même quand il a beaucoup de richesses, même quand il domine sur l'univers, l'homme est seul s'il n'aime pas. C'est tout à fait ce que nous voyons aujourd'hui. Même quand l'homme a une domination extraordinaire, qu'il domine sur tout, s'il n'aime pas il est seul. Or Dieu a créé l'homme avec amour, et il veut que l'homme aime et soit source d'amour. C'est pour cela qu'il crée la femme et la donne à l'homme ; Dieu crée la femme pour que l'homme ait une compagne. Et c'est Dieu qui la présente à l'homme, parce qu'il l'a créée directement, elle aussi. Et il l'a créée sans demander conseil à l'homme (heureusement) pour que l'homme puisse l'aimer plus ; car autrement, l'homme aurait toujours cherché dans la femme ce qui provenait de lui. C'est une tentation qu'ont de temps en temps les hommes trop artistes, et qui veulent façonner leur femme selon leur désir. Mais ils ne peuvent pas. Il faut qu'elle soit *l'autre*, donnée à l'homme par Dieu et donnée justement comme *l'autre*, comme celle qui doit permettre à l'homme cette conversation, ce complément.

Si nous regardons ce second récit, nous voyons donc que la femme est créée après l'homme ; Dieu ne s'est donc pas reposé après avoir créé l'homme. Cela prouve que la femme est sans doute le chef-d'œuvre de Dieu — puisque Dieu ne se repose que quand il a terminé son chef-d'œuvre, et que c'est seulement après la création de la femme qu'il se repose.

Allons un peu plus loin. Saint Thomas a un grand principe d'exégèse qui nous aidera beaucoup ici : ce qui est dernier dans l'ordre de l'exécution, est premier dans l'ordre de l'intention. On voit tout de suite l'application : la femme apparaît comme la dernière dans l'ordre de l'exécution, elle est donc la première dans l'ordre de l'intention. La femme, selon l'intention de Dieu, est vraiment le chef-d'œuvre de la création, elle est dernière, ultime, elle est la benjamine. Or, dans l'Écriture, on voit toujours que les benjamins et les benjamines sont les plus aimés. En somme, Dieu a mis son secret ultime dans l'homme et dans la femme — ne les séparons pas trop — mais la femme, elle, vient tout de même en dernier lieu : elle est la benjamine.

Saint Augustin dit cela admirablement en regardant Marie. Le chef-d'œuvre de toute la création, c'est la femme ; et la Femme par excellence, c'est Marie. Voilà pourquoi Dieu se repose après avoir créé la femme. Le repos de Dieu après avoir créé son chef-d'œuvre... Marie, le « miroir qui reflète la gloire de son origine »¹⁰ !

¹⁰ Cf. Sg 7, 26.

Les deux premiers récits de la création montrent donc que l'homme et la femme dépendent directement de Dieu et sont le chef-d'œuvre du Créateur. Ils sont créés à l'image et à la ressemblance de Dieu par les trois grandes dimensions qui sont en eux : le *dominium*, c'est-à-dire le pouvoir sur l'univers, qui reflète la toute-puissance du Père ; l'*intelligence*, qui reflète la sagesse du Verbe ; et l'*amour*, qui reflète l'Esprit Saint, l'Esprit d'amour.

Voilà donc le regard de Dieu sur l'homme et la femme. Toute la création s'achève par la femme, elle est la dernière, l'ultime, la benjamine dans la famille de Dieu. Dans la grande famille de Dieu, il y a en effet des anges, des archanges, des principautés, etc. L'homme et la femme sont les derniers ; mais la toute dernière, c'est la femme, la benjamine, la plus aimée ¹¹.

Immédiatement après nous avoir montré ce regard de Dieu sur l'homme et la femme, apparaît un troisième symbolisme, celui du serpent. Et nous voyons que ce n'est pas l'homme que le serpent attaque. Pourquoi ? Selon les Pères de l'Église, c'est parce que l'homme étant l'autorité, le serpent en a peur. C'est sûr, mais je crois aussi que c'est parce que le serpent éprouve une jalousie très particulière à l'égard de la benjamine, de la petite dernière. L'Écriture nous montre, du reste, qu'il y a une inimitié farouche entre le serpent et la femme ¹². Et comme le serpent, dans son intelligence angélique, sait très bien ce que sont l'homme et la femme, il attaque tout de suite celle qui détient le secret de Dieu, le secret d'amour de Dieu. N'oublions pas que, selon l'Écriture, la femme est médiatrice d'amour, et que si elle ne l'est plus, elle devient séductrice : il n'y a pas de milieu. Dieu l'a créée pour être médiatrice d'amour. C'est vrai, elle porte le secret de Dieu, et elle doit aider l'homme à aimer en dépassant son travail, son labeur, son désir de dominer. Voilà pourquoi le démon attaque Ève, pour faire d'elle tout de suite sa complice. Étant intelligent, il a compris que c'était elle qui portait le secret, le regard d'amour de Dieu sur l'homme et la femme. On ne comprend rien à la femme, profondément, si on ne regarde pas ce second récit de la Genèse où elle est présentée comme médiatrice d'amour, donnée à l'homme pour qu'il puisse sortir de sa solitude, de son isolement, et qu'il arrive à aimer.

¹¹ Voir à ce sujet l'Appendice, question 3.

¹² Gn 3, 15. Cf. Ap 12.

V

« VOUS SEREZ COMME DES DIEUX... »

En regardant les onze premiers chapitres de la Genèse, nous devons chercher à comprendre l'intention première de Dieu. Même si, aujourd'hui, dans une perspective historique, on essaie de situer exactement d'où proviennent ces récits — et je comprends qu'il soit intéressant de se le demander — l'Église, elle, nous a transmis ces données comme des livres *révélés*. Leur origine se trouve sûrement dans de vieilles traditions religieuses, de vieux mythes, mais, de fait, c'est passé du mythe au symbole divin. Il est, du reste, très beau de voir cette purification.

Nous recevons donc les onze premiers chapitres de la Genèse dans une attitude de foi, c'est-à-dire en nous laissant enseigner par Dieu et en essayant de comprendre ce qu'il veut nous dire. Et si Dieu nous montre que son chef-d'œuvre est l'homme et la femme (avec un petit accent de préférence pour la femme), c'est important pour notre attitude d'adoration. Nous devons adorer Dieu en reconnaissant que nous sommes son chef-d'œuvre. Il n'est pas facile d'être un chef-d'œuvre ! C'est fragile comme du cristal et, s'il y a trop de secousses, cela se fêle très facilement. Nous allons voir, du reste, toutes les fêlures qui marquent le chef-d'œuvre de Dieu — fêlures que Dieu a permises pour une miséricorde encore plus grande, comme nous le verrons.

Dieu a eu l'intention étonnante de lier la matière et l'esprit, et c'est bien à cause de cela que nous sommes chefs-d'œuvre de Dieu. Un chef-d'œuvre se fait toujours à partir d'extrêmes qu'on unit dans une unité fondamentale, parfaite. En l'homme, Dieu a uni les deux extrêmes de la création : l'esprit et la matière. Il a commencé par créer des esprits — ce qui est normal puisque Dieu est Esprit. Mais, dans sa sagesse, il a voulu aussi réaliser un monde physique, un monde matériel. Pourquoi Dieu, qui est Esprit, veut-il créer un monde matériel ?

Si Dieu n'était que Lumière, il n'aurait créé que des esprits. Mais Dieu, j'allais presque dire, est plus Amour que Lumière. On ne peut pas

le dire, bien sûr, mais on voit bien ce que cela veut exprimer. En lui, l'ultime mystère est un mystère d'amour. C'est pourquoi Dieu a voulu réaliser cette chose inouïe pour un esprit : créer un monde physique impliquant la matière, et unir celle-ci à l'esprit pour que l'intelligence s'efface davantage devant l'amour. Grâce à la matière, la fécondité devient possible pour la créature. La matière en effet, met en nous une pauvreté substantielle, une capacité substantielle d'amour, qui permet à l'amour de dépasser davantage l'intelligence.

Nous comprenons alors mieux les deux récits de la Genèse. Le premier, nous l'avons vu, montre l'ordre de la sagesse de Dieu. C'est un récit de lumière, et nous devons le lire comme tel. Nous comprenons alors que, dans la lumière, l'homme et la femme sont intimement liés : *Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa*¹.

Le second récit est un récit d'amour, c'est le récit de la hâte de l'amour. La femme, c'est toujours la hâte de l'amour... Marie est « la hâte de Dieu ». Elle est celle qui devance toujours². Quand on aime, on devance ; on devance tous les raisonnements, parce que l'intelligence a alors la perspicacité que donne l'amour, de sorte qu'on devine, et on devine toujours bien. Quand on n'aime pas assez, on devine de travers, comme le faux prophète. Le vrai prophète (et dans l'amour, on peut dire que nous avons un « esprit de prophétie »³), c'est celui qui devance.

Le second récit nous montre donc combien le geste créateur de Dieu est un geste d'amour. Il y a toute une théologie de la création qui doit se faire à partir de là, et qui est très importante aujourd'hui. Les théologiens, souvent, ne veulent plus la regarder, mais les chrétiens doivent la regarder, parce que nous sommes des créatures et que nous devons donc regarder la source, remonter à la source, c'est-à-dire à l'acte créateur de Dieu. Pour adorer, il faut découvrir cet acte créateur, et c'est dans l'adoration que nous le découvrons toujours davantage. Quand nous adorons, nous avons un contact direct avec l'acte créateur de Dieu, nous sommes vraiment à la source, à la source de toute lumière, de tout amour, et nous découvrons, par le fait même, ces deux grandes dimensions — lumière et amour — qui, en nous, restent toujours distinctes. Nous les

¹ Gn 1, 27.

² Cf. Jn 2, 3-4. Nous pourrions dire que Marie, par son désir ardent, a « hâté » le mystère de l'Incarnation (la venue du Messie), le commencement de la vie apostolique de Jésus (Cana), sa Résurrection, et la descente du Saint-Esprit ; et nous pourrions ajouter : elle hâtera le retour glorieux du Christ.

³ Ap 19, 10.

unissons, car il n'y a pas d'opposition entre la lumière et l'amour, mais ce sont tout de même deux choses différentes. Il n'y a que dans la sagesse divine que l'amour et la lumière ne font qu'un. Et « l'étincelle » (comme disaient les anciens) par où nous sommes semblables à Dieu, c'est précisément lorsque la lumière et l'amour ne font plus qu'un en nous. C'est cela que nous appelons la sagesse, et c'est ce qu'il y a de plus profond dans notre cœur. La sagesse, c'est l'amour et la lumière ne faisant plus qu'un. Or, au plus intime de notre cœur, nous avons un désir de sagesse. Nous comprenons très bien que distinguer intelligence et amour est nécessaire pour l'analyse, mais nous savons aussi qu'il faut à tout prix redécouvrir l'unité fondamentale et divine entre la lumière et l'amour.

Les deux récits de la création nous montrent donc comment l'acte créateur de Dieu est à la fois un acte de sagesse lumineux et un acte d'amour. Or l'amour s'exprime par le geste, ici le geste du potier et celui du chirurgien. Il faudrait bien comprendre ce que signifie ce symbolisme du potier et celui du chirurgien, et comment Dieu, lorsqu'il s'agit de l'amour, a un geste spécial à l'égard de la femme, de celle qui vient en dernier lieu : *Os de mes os, chair de ma chair* ⁴ — voilà le premier *Magnificat*, et c'est l'homme qui le chante en face de la femme : *Os de mes os, chair de ma chair !*, il est en admiration, parce que la femme résume tout, elle est le point terminal de la création. Après elle, Dieu n'a plus créé ; il a tout fait pour la femme, et la Femme par excellence, celle qu'on doit découvrir, c'est Marie. C'est pour cela que Marie est un secret ⁵. Elle est le secret de toute l'Écriture, de toute l'Église, et peut-être spécialement de certaines communautés chrétiennes qui lui sont particulièrement consacrées et qui doivent garder ce secret d'amour, le secret intime de celle qui reflète la gloire de son origine ⁶. Ce qu'il y a de plus profond dans le cœur de Marie, c'est l'adoration aimante et le sens qu'elle a de sa fragilité en face de Dieu.

Dieu crée l'homme et la femme à son image. Il est très important pour nous de découvrir les trois grandes dimensions de l'image de Dieu en nous. Aujourd'hui, au niveau philosophique, on s'intéresse avant tout à l'anthropologie (quand on a dit cela, on a tout dit !), mais il faut bien comprendre que l'anthropologie chrétienne se fait dans la lumière du

⁴ Gn 2, 23.

⁵ Voir SAINT LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT, *Le secret de Marie*.

⁶ Cf. Sg 7, 25-26.

regard de Dieu sur l'homme et la femme et des trois dimensions par où nous sommes créés à l'image de Dieu.

Nous avons en nous la possibilité de dominer, ce que les théologiens appellent le *dominium*. Nous dominons sur les casseroles, sur les animaux, sur les insectes, sur les moustiques qui nous dérangent la nuit... et l'instinct de domination est très enraciné en nous, il est fondamental. Dieu a créé l'homme comme roi de l'univers. Il a donné à chacun de nous cette royauté. Il y a en nous quelque chose de royal, puisque nous dominons l'univers, nous dominons la matière. L'esprit est et doit être le roi de la matière, capable de la saisir, de la comprendre, de l'utiliser et de la transformer. C'est cela, le travail.

Cette domination sur la matière, ce *dominium* qui est en nous, doit toujours être ordonné à l'intelligence. Notre intelligence n'est pas faite seulement pour dominer la matière, elle est premièrement faite pour chercher la vérité. L'homme est capable de nommer toute chose, de connaître. Et l'intelligence, en dernier lieu, est ordonnée à l'amour : l'homme doit être capable d'aimer.

Ces trois dimensions impliquent donc un ordre et, pendant la retraite, c'est un excellent examen de conscience que de nous demander : est-ce que nous respectons l'ordre voulu par Dieu entre ces trois dimensions qui sont en nous ? L'exercice de notre pouvoir, de notre *dominium* (nous avons tous un petit pouvoir) est-il toujours ordonné à l'intelligence, à la recherche de la vérité ? Toutes nos recherches intellectuelles, tout le développement de notre intelligence, sont-ils toujours faits en vue d'aimer plus ? Notre intelligence est-elle vraiment au service de l'amour ?

Au début de la retraite, nous avons parlé des trois sortes d'aliment, des trois nourritures que le Bon Pasteur donne aux brebis, aux enfants de Dieu que nous sommes ; et nous retrouvons ici, fondamentalement, trois dimensions de l'image de Dieu. Cela est normal, puisque c'est le même Esprit qui nous donne une vision sur l'image de Dieu et sur l'enfant de Dieu qui est en nous, sur l'ordre naturel et sur l'ordre surnaturel. Dans l'ordre naturel, nous sommes créés à l'image de Dieu ; dans l'ordre surnaturel, nous sommes enfants de Dieu. Nous ne sommes pas seulement image, bien que ce soit déjà très beau : selon le grec, nous sommes l'« icône » de Dieu. La plus belle des icônes, c'est Marie (et nous en elle).

Le chien est aussi créé par Dieu, mais il n'est pas image, il n'est que vestige. Le vestige, c'est une trace. Il y a une trace de Dieu sur le chien (mais évidemment, le chien ne le sait pas). En nous, il y a plus : Dieu se repose. C'est pour cela qu'il est dit : *Faisons l'homme...*⁷. Il y a

⁷ Gn 1, 26.

un repos de Dieu dans l'homme. Dieu ne peut pas se reposer dans un animal, qui n'est qu'un vestige, une trace du Créateur ; mais Dieu peut se reposer dans l'homme qu'il a créé à son image et à sa ressemblance⁸, qui peut devenir enfant de Dieu par la grâce.

Après la création de l'homme et de la femme, Dieu se repose. Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est que Dieu fait confiance à l'homme. Dieu ne nous surveille pas tout le temps ; ne ramenons pas Dieu à un gendarme ou à un surveillant. Dieu n'est pas un « pion », il est un Seigneur, il est *le* Seigneur, il est celui qui dépasse tout, il est Amour, il est Lumière, il est Celui qui fait tout avec une gratuité absolue d'amour. Et après avoir créé l'homme et la femme, il leur fait confiance ; mais eux, au lieu d'adorer, se détournent de Dieu, et la femme en premier lieu, parce qu'elle se laisse séduire. Au lieu d'être uniquement médiatrice d'amour, elle entre en dialogue avec le serpent, se laisse séduire et devient médiatrice de péché...

Le Cardinal Journet aimait dire : Attention aux dialogues, puisque le premier dialogue qui nous est rapporté dans l'Écriture, c'est le dialogue entre Ève et le démon. Ne parlons donc pas trop de « dialogue » ! En effet, c'est bien le premier dialogue qui nous est montré. Adam et Ève s'aimaient tant qu'ils n'avaient pas tellement besoin de parler. Ève était celle qui était donnée à Adam pour être sa compagne, la femme au sens très fort, pour que son cœur s'épanouisse. Mais c'était avant tout un lien dans le cœur, et donc un silence... Le démon, lui, ne sait plus ce qu'est le silence. Il est le prince du bruit, le prince de l'agitation, véritable antithèse du Christ, Prince de la Paix⁹, puisqu'il a perdu sa dignité de contemplatif. Et quand l'homme, à son tour, perd sa dignité de contemplatif, il tombe, lui aussi, dans l'agitation. Pourquoi y a-t-il tant d'agitation dans le monde d'aujourd'hui ? Parce que l'homme a oublié ce pour quoi il est fait. Quand on a oublié ce pour quoi on est fait, on se plonge dans l'agitation pour ne plus réfléchir. On se réfugie dans le « faire », dans l'efficacité, dans une réalisation. Mais le prince de l'agitation, c'est le démon. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder l'Apocalypse, où le dragon est montré, face à la Femme, en état d'irritation, en état d'arrêt et balayant de sa queue le tiers des étoiles qu'il précipite sur la terre¹⁰. L'agitation du démon est celle d'un esprit qui a perdu sa finalité. Or,

⁸ Soulignons la nuance différente des deux termes : *image* regarde la détermination profonde de l'homme, et montre comment il est sorti de la main de Dieu, comment il dépend de lui ; *ressemblance* regarde la finalité, le retour vers le Père.

⁹ Is 9, 5.

¹⁰ Cf. Ap 12, 3-4.

quand un esprit est agité, c'est la plus grande des agitations, c'est pire que tout, parce que c'est tourner le dos à la finalité de l'esprit, qui est la contemplation. Et le démon, dans sa fureur, « balaie le tiers des étoiles du ciel et les précipite sur la terre », avec un souverain mépris, trouvant que tout cela ne signifie rien du tout. Le démon a un mépris souverain de la matière, et cela explique beaucoup de choses. Le démon n'a pas accepté que Dieu soit le Créateur d'un monde impliquant la matière, parce que lui voulait uniquement un Dieu-Lumière. Il ne voulait que la justice. Le démon plaide tout le temps la justice, et la justice par-dessus tout, parce qu'il est uniquement « l'intellectuel ». Le démon, si j'ose dire, c'est « le cérébral ». Il a une intelligence purement métallique, froide, parce qu'il a perdu l'amour et la contemplation.

La première tentation, celle qui nous est révélée dans la Genèse ¹¹, est très importante à bien comprendre parce qu'elle nous montre fondamentalement ce qu'est la tentation. N'oublions pas qu'il y a autour de nous un tentateur. On ne le voit pas, c'est pourquoi il est représenté par le symbolisme du serpent. Le serpent se cache, on ne le voit pas, et quand on le voit il est trop tard ; pour l'éviter il faut avoir le sens qu'ont ceux qui vivent dans les pays où il y a des serpents. En Afrique, par exemple, il est très intéressant de voir comme on sent cela... Je pense à l'histoire d'un petit écolier qui, entrant dans la salle de classe, recule subitement et refuse d'aller plus loin. — Pourquoi ? lui demande-t-on. — Il y a un serpent... Il ne l'avait pas vu, mais il l'avait senti... C'est beau et cela montre comment un chrétien détecte la présence du démon. Car on le « détecte », c'est vrai. Il ne s'agit pas de le voir ; le voir, c'est déjà trop tard. Mais on le « sent ». Ève, elle, ne l'a pas assez « senti », elle a été séduite par l'interrogation du serpent. De fait, on est souvent séduit par l'interrogation. Je présume qu'Adam lui donnait des ordres et ne l'interrogeait pas assez. Il considérait qu'Ève était là pour exécuter, obéir. La femme doit obéir à son mari, elle doit obéir à l'homme, puisqu'il est premier. Il a un « droit d'aïnesse », donc elle doit obéir.

Et voilà que le démon, astucieusement, va se glisser entre la femme et son époux. Très malin ! Il va briser le lien d'amour. C'est toujours cela que fait le démon : il brise les liens, les alliances avec Dieu, il brise aussi les alliances humaines d'amour. Il jette la zizanie. Et comment va-t-il s'y prendre ? Il va s'y prendre en pur intellectuel (puisque'il ne sait plus ce qu'est l'amour), en interrogeant : *Alors, Dieu a dit : vous*

¹¹ Gn 3, 1-7.

ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ? ¹². Elle est astucieuse, son interrogation ! Il voulait dire : « Tu es aliénée (comme on dirait dans le langage moderne). Dieu te met dans le paradis, et puis il t'interdit de prendre du fruit de tel arbre... Donc, il t'aliène ! Il dit qu'il t'aime, mais en réalité, pas du tout ! tu es esclave ! »

Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ? : voilà ce que Dieu a dit ; le serpent n'a retenu que cela. On voit ici le primat de la négation. C'est toujours ce que prône le démon, parce qu'il n'aime plus et qu'il s'exalte lui-même. Or il ne peut pas s'exalter autrement qu'en niant cette dépendance d'amour à l'égard de l'amour de Dieu. Il accepte la dépendance du côté de l'intelligence, mais il refuse la dépendance du côté de l'amour. En somme, l'attitude du démon, c'est la négation dans l'ordre de l'amour.

Il interroge donc, et Ève se laisse séduire. C'est toujours intéressant d'être interrogé par quelqu'un, n'est-ce pas ? Surtout par quelqu'un de plus intelligent que nous. Nous sommes facilement flattés d'être interrogés par quelqu'un de plus intelligent, et de pouvoir ainsi enseigner quelqu'un de plus intelligent que nous. Ève a dû se dire : « Lui, au moins, il est intelligent » ; car le serpent l'a sans doute interrogée à un moment où elle était un peu... fatiguée d'Adam ! Elle se disait peut-être : « Vraiment, il n'a pas assez de respect pour moi... je suis pourtant le chef-d'œuvre de Dieu ! » et le serpent, lui, guettait le bon moment... Le démon fait toujours cela : il guette le bon moment pour nous prendre, et il nous atteint toujours là où nous sommes le plus faibles. Il a essayé de secouer Ève, et celle-ci s'intéresse à lui. Voilà le premier moment de la tentation : on s'intéresse au démon, alors qu'on n'a pas à s'intéresser à lui. On n'a à s'intéresser qu'à Dieu et à ceux qui nous aiment.

Ève se laisse donc séduire par l'interrogation du serpent. *La femme répondit au serpent...* ¹³. Elle répond ; elle se croit plus intelligente, et elle veut l'instruire ! Dès que nous voulons instruire le démon, nous sommes perdus, parce qu'alors, étant plus intelligent que nous, il nous prend dans sa dialectique. L'inventeur de la dialectique — la dialectique conçue comme l'unique cheminement, l'unique méthode de l'intelligence — n'est-ce pas toujours le démon ? La pensée dialectique est en effet une pensée qui s'enchaîne indéfiniment, sans finalité. Le démon ne cherche pas la vérité. Il nous fait croire qu'il la cherche, mais en réalité il ne cherche qu'à s'exalter, ce qui n'est pas du tout la même chose. Il y a

¹² Gn 3, 1.

¹³ Gn 3, 2.

des gens qui ne cherchent qu'à s'exalter ; ils interrogent beaucoup, mais pas du tout pour avancer dans la recherche de la vérité. Ils n'interrogent que pour s'exalter. L'intelligence du démon n'étant plus finalisée, n'étant plus ordonnée vers l'amour, ne cherche plus la vérité. Le démon ne cherche qu'une seule chose : qu'on s'intéresse à lui — et la femme tombe dans le piège, elle entre en dialogue, croyant apprendre quelque chose au serpent...

Nous pouvons manger du fruit des arbres du jardin... ¹⁴ Elle répond positivement : *Dieu nous a permis de manger du fruit des arbres du jardin. Mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin Dieu a dit : « Vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez pas sous peine de mort. »* ¹⁵

À l'interrogation du démon, Ève répond en rectifiant l'attitude purement négative que le démon lui suggérait ; mais, dans cette réponse, elle livre le secret de l'alliance qui l'unit à Dieu. Et le démon de nouveau refuse, il s'empare du secret qu'Ève lui a livré pour l'engloutir en son raisonnement dialectique. Il s'empare de l'alliance et l'interprète dans son propre sens à lui : *Pas du tout ! Vous ne mourrez pas* ¹⁶.

En analysant attentivement ce dialogue, nous pourrions découvrir là toute la pensée dialectique qui séduit Ève et la fait adhérer à la conclusion du démon : *Vous serez comme des dieux qui connaissent le bien et le mal* ¹⁷.

L'identité d'Ève et de Dieu n'est-elle pas, précisément, le présupposé de la tactique démoniaque, voulant ainsi mettre Ève dans une attitude de révolte puisque, si elle est identique à Dieu, elle n'a pas à lui obéir ? Pour ne pas obéir à Dieu, il faut ou lui être identique, ou affirmer qu'il n'existe pas ¹⁸.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Gn 3, 3.

¹⁶ Gn 3, 4.

¹⁷ Gn 3, 5.

¹⁸ Si nous analysons les affirmations et les négations de ce dialogue, ne retrouvons-nous pas quelque chose d'analogue au schème hégélien : 1) thèse (affirmation) ; 2) anti-thèse (négation de l'affirmation) ; 3) synthèse (négation de la négation) ? La synthèse rend explicite ce qui est implicite au point de départ. Dans le dialogue entre le serpent et Ève, la conclusion (la synthèse) est très nette : *Vous serez comme des dieux qui connaissent le bien et le mal*. Or n'est-ce pas, précisément, ce qui est implicitement au point de départ de la séduction du démon ? Ève n'a pas à obéir, puisqu'elle est semblable (identique) à Dieu (la pensée dialectique, ne distinguant pas être et forme, confond aussi identité et similitude).

Il y a là quelque chose de très intéressant à regarder, car il faut essayer de comprendre l'astuce du démon et ce qu'est l'intelligence démoniaque. Il y aurait tout un traité à faire sur l'intelligence du démon, pour essayer de saisir ce qu'elle est et combien, aujourd'hui, nos intelligences sont falsifiées par le démon, sans même que nous le sachions. C'est d'ailleurs pour cela que nous sommes tous pardonnables. On le voit bien, du reste : quand Ève pèche, Dieu n'est pas tellement fâché contre

Relevons donc rapidement le parallélisme étonnant entre ce dialogue et la pensée dialectique. Évidemment il ne s'agit pas de retrouver, dans ce que dit le démon, explicitement la *méthode* dialectique mais bien *l'esprit* de la pensée dialectique.

AFFIRMATION (thèse) : la parole de Dieu « le jour où tu en mangeras, *tu mourras certainement* » (Gn 2, 17).

NÉGATION de l'affirmation (antithèse) : interprétation du démon s'emparant de la parole de Dieu, de ce secret qu'Ève lui a livré : « Pas du tout ! *Vous ne mourrez pas !* » (Gn 3, 4).

NÉGATION de la NÉGATION (synthèse) : conclusion du démon : « Mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et *vous serez comme des dieux qui connaissent le bien et le mal* » (Gn 3, 5).

La synthèse est nette : il s'agit d'être comme des dieux, d'être Dieu, de dominer la mort et la non-mort par la connaissance, et une connaissance créatrice qui décide du bien et du mal.

Nous voyons donc sans peine, dans ce dialogue, la méthode dialectique explicite. Mais cette même attitude se retrouverait également d'une manière sous-jacente, dès le début de la tentation, avec des rôles renversés : c'est le démon qui pose la *thèse*, thèse qu'Ève est obligée de *nier* pour enfin se laisser emporter dans l'engrenage dialectique. Notons que ce renversement des rôles n'a rien d'insolite dans une perspective dialectique. Celle-ci ne doit-elle pas s'enchaîner indéfiniment, sans trêve, jusqu'à l'aboutissement où l'esprit humain a absorbé Dieu... pour devenir lui-même Dieu ? Les trois moments bien connus — thèse, antithèse, synthèse — ne représentent donc pas du tout quelque chose d'arrêté, de fixe, de bien défini. Le propre de la dialectique étant d'être la méthode d'une pensée vitaliste essentiellement dynamique et exaltant l'exercice vital, cette méthode est donc inséparable d'un devenir incessant. N'est-elle pas, en effet, comme la systématisation du devenir de la raison, c'est-à-dire d'une intelligence ayant perdu sa finalité contemplative ? C'est pourquoi chacun des trois moments est *à la fois* thèse, antithèse et synthèse, mais à des niveaux différents (exception faite du terme, de la dernière synthèse, qui serait l'identification de l'esprit humain avec Dieu). Nous ne devons donc pas nous étonner si, dans un instant, nous verrons la réponse d'Ève, d'affirmation qu'elle était (parce que thèse), devenir négation (parce qu'antithèse), sans que son contenu soit changé. Hegel ne proclamait-il pas : « L'affirmation est l'affirmation de la négation ; et la négation est la négation de l'affirmation » ? Dans une telle perspective, la vérité n'est plus que relativité dialectique — mais est-elle encore vérité ? Cela nous montre pourquoi il est souverainement imprudent de discuter avec ce dialecticien par excellence qu'est le démon : il aura toujours raison par sa méthode qui nous fera dire à la fois oui et non...

elle, il l'est surtout contre le démon. Parce que, la pauvre petite, elle a cru qu'elle arriverait à dire quelque chose de vrai au démon ! mais elle s'est laissé prendre, elle s'est laissé séduire ! Dans une famille, quand les aînés séduisent les petits derniers et que les parents s'en aperçoivent, qui reçoit la meilleure gifle ? C'est l'aîné ; ce n'est pas le cadet. Au cadet, au contraire, on dit : « Mon pauvre petit, ne l'écoute donc pas, fais attention ! », et on le reprend avec une affection encore plus grande

Essayons donc d'esquisser très brièvement cette démarche sous-jacente à la première :

I. THÈSE

Texte : interrogation ironique du serpent, dans une attitude négative de révolte : *Alors Dieu a dit : « Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin » ?* Affirmation sous-jacente et impliquée dans l'interrogation du démon : « Puisque vous êtes comme des dieux (semblables, c'est-à-dire identiques à Dieu) il est absurde pour vous d'obéir ».

II. ANTI-THÈSE

Texte : *Nous pouvons manger du fruit des arbres du jardin. Mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : « Vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez pas sous peine de mort ».* Négation sous-jacente d'Ève de l'affirmation sous-jacente du serpent : « Nous ne sommes pas identiques à Dieu. Nous lui obéissons parce qu'il a avec nous une alliance d'amour. » Et Ève, dans sa réponse, livre explicitement le secret de cette alliance.

III. SYNTHÈSE

Texte : *Pas du tout ! Vous ne mourrez pas ! Mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux qui connaissent le bien et le mal.*

Négation explicite de la négation (sous-jacente) d'Ève : *Pas du tout ! Vous ne mourrez pas !*

Explication du thème qui était implicite au point de départ :

Vous serez comme des dieux..., et de l'attitude négative de la thèse : Dieu est rival, il est absurde d'obéir, cette obéissance est aliénation.

Nous voyons donc que « être comme Dieu », être identique à Dieu, est le thème sous-jacent aux trois moments de cette démarche dialectique. Il est présent implicitement dès le point de départ, et il est affirmé au terme, dans la synthèse, d'une manière explicite. Faire croire à l'homme qu'il est identique à Dieu, n'est-ce pas la grande ironie du démon à l'égard de Dieu ? Ce chef-d'œuvre est tellement chef-d'œuvre qu'il se considère comme identique à son Créateur. C'est bien ce que Hegel affirme au terme de sa dialectique : l'esprit s'identifie à Dieu, il est Dieu ; l'esprit humain absorbe Dieu dans sa démarche dialectique. Mais, à la différence du démon qui se sert de la pensée dialectique avec ironie comme d'un procédé de séduction, Hegel, en philosophe, prend cette pensée au sérieux et la considère comme la grande démarche de l'esprit, l'unique méthode vraiment philosophique. Il n'a sans doute jamais songé à voir le parallèle entre sa méthode dialectique et cette première tentation décrite dans la Genèse, sinon il aurait compris que, par sa dialectique, il schématisait et humanisait l'esprit de cette pseudo-prophétie démoniaque : *Vous serez comme des dieux...*

qu'avant, parce qu'il est blessé. Il a été séduit, et dès qu'on est séduit, on est blessé. La première blessure, c'est la séduction, il ne faut jamais l'oublier. La séduction, c'est une blessure de l'intelligence, c'est la blessure la plus fondamentale. L'intelligence demeure vraie, mais elle est sur une pente glissante. La séduction, c'est la pente glissante. On descend le fleuve, et on n'a plus la force de remonter le courant. Il est important de voir le moment où Ève se met sur la pente glissante. Elle se laisse conduire par un faux guide, et elle se laisse prendre par une fausse prophétie. La première fausse prophétie, en effet, nous est donnée ici : *Vous serez comme des dieux...*

Lorsqu'Ève essaie de rétablir un peu la vérité — car elle essaie vraiment — le démon, tout de suite, s'empare de ce qu'elle dit : *Le serpent répliqua à la femme : « Pas du tout ! Vous ne mourrez pas ! Mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, qui connaissent le bien et le mal »*¹⁹. Voilà la première herméneutique, la première interprétation de la parole de Dieu. Ève croit en la parole de Dieu avec un cœur pur. Elle a un cœur pur, elle aime Dieu, elle l'adore, mais évidemment, au moment où elle est tentée, elle ne l'adore plus, et c'est pour cela qu'elle est séduite et se laisse prendre. Et le démon va interpréter, à sa manière, le secret qu'Ève lui a révélé.

Il est intéressant de voir que, dans toute faute, il y a une trahison : on livre le secret. Entre Dieu et nous, il y a une alliance, un secret, et le démon est « l'arracheur de secrets ». Il veut arracher nos secrets par curiosité, en sachant très bien que, s'il parvient à nous les arracher, nous n'aurons plus aucune force.

Sartre, que je ne cite pas ici comme un Père de l'Église, dit cependant parfois des choses intelligentes, par lesquelles il séduit (son intelligence n'est plus contemplative, elle est une intelligence de séduction). Dans une de ses pièces de théâtre (c'est dans son théâtre qu'il est le meilleur, parce qu'il est plus artiste que philosophe), dans *Morts sans sépulture*, il y a un passage très intéressant où il montre que quand on avait réussi, par la torture, à arracher leurs secrets à ceux qui luttèrent, ceux-ci n'avaient plus aucune force. Sartre rejoint là une parole des Pères de l'Église, sans le savoir et en lui donnant une autre signification. Les Pères de l'Église, en effet, aimaient reprendre cette parole de l'Écriture : « Notre force est dans le silence. »²⁰ Et c'est vrai, notre force, c'est de

¹⁹ Gn 3, 5.

²⁰ Is 30, 15 (Vulgate) : *in silentio et spe erit fortitudo vestra*.

garder le secret. Et le secret, pour nous, c'est Marie : elle est notre grand secret. Le grand secret de l'Église catholique, c'est de garder Marie comme un secret d'amour. Et notre secret, c'est aussi l'Eucharistie. C'est cela qui nous donne la force d'aller jusqu'au bout et d'être martyrs s'il le faut, parce que cela nous lie à Dieu d'un lien d'amour unique.

Le démon essaie d'arracher nos secrets pour que, à partir de ce moment-là, nous n'ayons plus aucune force. C'est ce qu'il est arrivé à faire auprès d'Ève. Il a interrogé. Il ne connaît pas le secret d'Ève, le secret de cette première communauté, mais il veut le savoir. Alors, il interroge, en faisant semblant de savoir : *Alors Dieu a dit : « Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ? »* En réalité, le serpent ne sait pas ce que cela veut dire. Mais Ève livre le secret et, dès qu'elle l'a livré, immédiatement le démon s'en empare et donne son explication à lui. Voyez le faux prophète ! Selon Daniel, pour être un véritable herméneute, un véritable interprète, il faut être inspiré ²¹. Il faudrait donc que tous les exégètes d'aujourd'hui, qui veulent développer l'herméneutique, soient inspirés par le Saint-Esprit. Car on ne peut pas interpréter l'Écriture en vérité et en plénitude sans être inspiré par l'Esprit même qui en est l'auteur. C'est Daniel qui le dit. Et si nous voulons, nous-mêmes, être source de l'interprétation de la parole de Dieu, refusant alors d'être inspirés par l'Esprit Saint, nous le serons nécessairement par l'esprit des ténèbres. La Genèse, ici, nous montre précisément cette herméneutique première du serpent.

Tout cela est très important pour nous, parce que nous vivons ces choses aujourd'hui, et ce texte nous éclaire beaucoup sur ce que nous vivons. Dans le monde d'aujourd'hui, nous vivons en effet des choses très fondamentales et donc ultimes. C'est la situation privilégiée que nous avons, une situation étonnante, puisque nous vivons tout avec une très grande acuité ; mais cela exige de nous de revenir directement aux sources. Et pour comprendre la tentation aujourd'hui, il nous faut revenir à la source de la tentation, qui est, justement, cette première tentation. Elle nous est révélée comme cela, sous un mode symbolique, tout bonnement — le serpent, la femme, ce dialogue entre les deux... tout cela peut sembler très curieux, et on peut le regarder d'une façon très anodine. Mais il y a aussi une manière profonde de le regarder, en voyant, à travers ce récit symbolique, comment le démon essaie de s'infiltrer dans l'intelligence de la femme pour que celle-ci l'écoute et le prenne comme un maître à penser. Et de fait, la femme va devenir disciple du serpent.

²¹ Voir Dn 2, 27.

Pas du tout ! Vous ne mourrez pas ! Il opte pour la négation directe de ce que la femme lui disait comme venant de Dieu. Le démon veut toujours briser l'obéissance. Ève obéissait, elle était liée à Dieu dans l'obéissance ; le démon veut briser ce lien et, ce faisant, il brise l'amour. « Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements », dit Jésus ²². Donc, si vous n'observez plus mes commandements, vous ne m'aimez plus. Le démon veut briser l'amour par la désobéissance, en s'infiltrant dans l'intelligence d'Ève et en l'exaltant.

Vous ne mourrez pas ! Mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, qui connaissent le bien et le mal ²³. Voilà la grande fausse prophétie. « Demain », si vous prenez ce fruit, *vous serez comme des dieux* et surtout : *vous serez comme des dieux qui connaissent le bien et le mal*. Il s'agit d'être comme des dieux par la *connaissance*. Adam et Ève étaient bien *comme des dieux*, mais par l'obéissance et l'amour, car c'est par là que nous sommes semblables à Dieu. C'est par l'amour que nous rejoignons Dieu. Le démon, lui, veut que ce soit par la connaissance, par la domination sur le bien et le mal ; que nous soyons donc parfaitement « autonomes » ²⁴. Il veut que ce soit nous-mêmes qui décidions du bien et du mal par notre dialectique intérieure, donc dans une immanence complète, et que nous décidions ainsi, nous-mêmes, de ce qui est bon et de ce qui est mauvais. Voilà le faux prophète qui veut faire miroiter devant Ève un état plus grand, un « sur-homme », une « sur-femme ». On voit très bien cela : « libérer » la femme, et la libérer de telle manière qu'elle soit *comme Dieu, connaissant le bien et le mal...*

La femme vit que l'arbre était bon à manger et séduisant à voir, et qu'il était, cet arbre, désirable pour acquérir l'entendement [ce n'est plus l'intelligence, c'est l'« entendement », c'est la raison...]. *Elle prit de son fruit et en mangea. Elle en donna aussi à son mari, qui était avec elle, et il mangea* ²⁵. Aussitôt, elle devient séductrice.

Il est important de voir le premier moment où l'homme se sépare de Dieu. Cette première séparation se fait sous l'influence du démon, et avec la prétention d'arriver à nous sauver nous-mêmes, par notre propre intelligence. L'homme doit se sauver par lui-même, par la connaissance du bien et du mal, c'est-à-dire par une connaissance qui lui permet de

²² Jn 14, 15.

²³ Gn 3, 4-5.

²⁴ Cf. NIETZSCHE, *Par-delà le bien et le mal*. La philosophie de Nietzsche, qui a un tel pouvoir de séduction aujourd'hui, n'exprime-t-elle pas une tentation semblable ?

²⁵ Gn 3, 6.

décider lui-même de ce qui est bien et de ce qui est mal, et qui exalte son intelligence en la détournant de l'amour. La première séduction est donc l'exaltation de l'intelligence qui n'est plus ordonnée à l'amour. On le comprend bien : si la faute du démon est une faute d'orgueil, si le démon est celui qui n'aime plus, qui a perdu sa contemplation par une exaltation de son propre jugement, il n'a pas d'autre ambition que de faire de nous ses disciples en nous faisant entrer dans sa vision d'orgueil. La première faute d'Ève est donc une faute d'orgueil. Ne disons pas que c'est une faute de concupiscence ou une faute sexuelle — ce n'est pas cela du tout ! La première faute est une faute d'orgueil, de sorte que chercher le nœud dernier dans le point de vue sexuel — comme le fait le freudisme — est tout à fait faux. Le nœud dernier est du côté de l'esprit : c'est l'orgueil. C'est l'orgueil qui est source du premier déséquilibre, et qui est source de tous les déséquilibres qui sont en nous. C'est l'orgueil, et non pas la chair et le sang ; cela n'est qu'une conséquence, c'est second. La première faute est bien une faute d'orgueil. La faute est toujours du côté de l'esprit, et elle est toujours un refus d'aimer. Pourquoi l'humanité vit-elle dans l'angoisse ? Pourquoi l'humanité est-elle déséquilibrée ? Parce qu'il y a dans le monde d'aujourd'hui un manque d'amour, et d'amour au sens profond, d'amour spirituel profond, personnel, qui implique l'intelligence au service de l'amour.

Nous voyons donc cette première faute. J'insiste, parce qu'il est important de comprendre qu'elle est une faute d'orgueil. On n'écoute plus l'Esprit divin, on écoute le Malin, le Séducteur. Il faut souvent relire ce début du chapitre 3 de la Genèse, pour bien saisir la manière dont le démon s'infiltré à l'intérieur même de notre alliance avec Dieu. Il s'infiltré par l'interrogation. À ce propos, il est frappant de voir, dans le monde d'aujourd'hui, l'exaltation de l'interrogation. Pour une intelligence réaliste, l'interrogation, si grande soit-elle, n'est jamais le dernier mot. Le dernier mot, c'est la découverte de la vérité, en vue d'aimer plus. Le démon, lui, fait toujours en sorte que l'interrogation soit le dernier mot, afin d'exalter l'intelligence. Il y a des gens qui veulent paraître très intelligents et qui, pour cela, interrogent toujours sans jamais rien conclure. Ils sont ouverts, oui, ils interrogent tout le temps... mais ils ne concluent jamais. Il n'y a plus de vérité, il n'y a que l'interrogation ; ils sont dans une recherche perpétuelle. C'est bien ce que fait le démon. Pour lui, il n'y a plus de vérité, il n'y a que l'interrogation, uniquement l'interrogation ²⁶.

²⁶ Voir à ce sujet l'Appendice, question 4.

Immédiatement après la chute, nous voyons la colère de Dieu. L'homme est désormais chassé du paradis terrestre. Cela, c'est très important pour nous, parce que c'est bien notre situation. Ce n'est pas drôle, d'être en dehors du paradis terrestre ! on voudrait tellement y retourner... La nostalgie la plus profonde, la plus radicale qui soit en nous, dans notre nature humaine, c'est celle du paradis terrestre. Nous sommes tellement désireux d'y retourner ! Or, qu'est-ce que le paradis terrestre ? C'est l'harmonie parfaite entre les exigences de la grâce et celles de la nature. N'est-ce pas la nostalgie constante des philosophes grecs de l'Antiquité : unir le Beau et le Bien — et même les identifier ? C'est cela que nous voulons au plus intime de notre cœur. Nous avons soif de retourner au paradis terrestre, de retrouver cette première béatitude, cette première harmonie avec toutes choses, avec le cosmos, avec toutes les réalités, qui était l'apanage de nos premiers parents.

Or l'Écriture montre que nous ne pouvons pas retourner au paradis terrestre. Dieu l'interdit, et l'ange posté devant le paradis avec un glaive, en ferme l'accès ²⁷. Nous savons que c'est la blessure du cœur de l'Agneau qui est notre nouveau Paradis, et le glaive qui a fermé le paradis terrestre transperce ce cœur pour nous ouvrir ce nouveau Paradis, meilleur que le premier. Chaque fois, en effet, que Dieu permet une faute, c'est pour nous donner quelque chose de plus grand. Et notre Eden, au sens le plus fort, c'est la blessure du cœur de Jésus. C'est là que nous découvrons les vraies béatitudes, celles qui nous sont données par le Christ. Car ces béatitudes qui sont vécues dans le cœur de Jésus ²⁸, et qui ne peuvent être vécues que dans son cœur, ces béatitudes sont la réponse de Dieu qui vient sauver l'homme. Celui-ci a perdu sa première béatitude, Dieu lui donne sept béatitudes, fruits des sept dons du Saint-Esprit qui ne peuvent être reçus que dans le cœur de l'Agneau, ce cœur qui nous est pleinement donné.

Nous voyons donc la colère de Dieu. De fait, les colères de Dieu sont toujours très importantes (il faudrait en faire la théologie), surtout dans les onze premiers chapitres de la Genèse. Elles sont fameuses, ces premières colères de Dieu ! Par la suite, on a l'impression que Dieu s'est comme « habitué » à la bêtise des hommes. On pourrait dire qu'il s'est comme « fatigué », et ses colères sont moins fortes — peut-être parce que les conséquences de la faute ont de plus en plus empoisonné les hommes. Par contre, ici, ce sont des « colères fondamentales » qui nous

²⁷ Gn 3, 24.

²⁸ Voir du même auteur, *Le mystère du Christ crucifié et glorifié*.

sont révélées. D'abord la colère de Dieu à l'égard de la femme et à l'égard de l'homme — puisque, dès que la femme a péché, immédiatement elle entraîne l'homme. Et à partir de ce moment-là l'homme et la femme ont peur de Dieu. Alors qu'avant ils étaient les familiers de Dieu, après la faute ils ont peur de lui. Ils se replient sur eux-mêmes, ils s'aperçoivent qu'ils sont nus. Voilà le premier regard de l'homme sur lui-même : il s'aperçoit qu'il est un pauvre type... Et c'est vrai, après le péché, l'homme est un pauvre type, il ne sait plus où il va. Est nu celui qui ne sait plus quelle est sa finalité. C'est cela, la nudité fondamentale : on se replie sur soi, on ne sait plus où on va et, oubliant la finalité, on est enfermé dans son conditionnement. C'est cela, la nudité ²⁹. L'homme essaie alors de se faire un vêtement, une fausse finalité, pour avoir quelque chose sur le dos et ne plus paraître nu. Mais, en réalité, il a perdu son sens de la finalité, parce qu'il a perdu l'amour. Quand on n'aime plus, on ne peut plus découvrir sa finalité d'une manière pratique, car c'est à travers l'amour seulement que nous dépassons notre conditionnement et découvrons progressivement la finalité. Si, constamment, notre conditionnement nous replie sur nous-mêmes et nous empêche de nous dépasser, l'amour, au contraire, nous permet le seul véritable dépassement.

La première chute est une faute d'orgueil, c'est l'intelligence qui passe avant l'amour, qui s'exalte, s'impose et arrête l'amour. L'intelligence peut, en effet, devenir rivale de l'amour, et c'est précisément ce qui arrive dans cette première faute. C'est justement cela, être chassé du paradis terrestre : l'intelligence devient rivale de l'amour.

Quand on épouse quelqu'un de très intelligent, il faut toujours veiller à ce que son intelligence ne soit pas rivale de l'amour. Il faut aimer l'intelligence, c'est évident ; Dieu l'aime ! Il ne faut pas plaider la bêtise, surtout pas ! L'intelligence est quelque chose de très grand. Mais elle devient un obstacle terrible à l'amour dès qu'elle est coupée de sa finalité.

La colère de Dieu à l'égard de l'homme et de la femme nous fait comprendre ce qui a blessé Dieu. Ce qui est si grand dans ces colères divines, c'est précisément qu'elles révèlent ce qui blesse le cœur de notre Dieu. Dieu a été blessé par ceux qu'il aimait. L'homme et la femme sont le chef-d'œuvre du Créateur, qui mettait sa confiance en eux. C'est pour cela, nous l'avons dit, qu'il pouvait se reposer après les avoir créés. Dieu avait mis en l'homme et en la femme toute sa confiance, tout son amour, il se reposait dans leur cœur. Et voilà que l'homme et la femme n'ont pas

²⁹ Dans certaines langues primitives d'Afrique, « être nu » signifie « être séparé de Dieu ».

su comprendre la grandeur de cette alliance d'amour ; ils ont préféré écouter le démon, ils ont préféré leur propre expérience et l'exaltation de leur intelligence à l'alliance d'amour qui les unissait à Dieu. C'est cela qui a blessé le cœur du Père. La première blessure du cœur de notre Dieu est faite par cette faute d'orgueil. C'est cela que révèle sa colère.

Chaque fois qu'on se met en colère, c'est parce qu'on a été blessé. On le voit bien en vie commune : on se met en colère pour des choses différentes, mais c'est toujours parce qu'on est blessé. Autrement, on ne se mettrait pas en colère ; si on n'est pas blessé, on ne se met pas en colère. Bien sûr, on est blessé quelquefois pour des choses très simples. Quand, par exemple, on s'occupe de l'ordre de la cuisine et qu'on a décidé de mettre les grandes casseroles d'abord et les petites en dernier lieu, si quelqu'un vient « mettre de l'ordre » en faisant juste l'inverse sans rien dire, alors on se met en colère.

Il est important de comprendre ce qu'est la colère pour être lucide à l'égard de ses propres colères, car c'est ainsi qu'on les dépasse et les sanctifie peu à peu. Il ne s'agit pas de les supprimer. Il y a en effet de saintes colères, et à quelqu'un qui ne se mettrait jamais en colère il manquerait une certaine dimension de parenté avec Dieu, puisque, de fait, Dieu s'est mis en colère ! Mais il s'agit de comprendre que les colères divines doivent se produire en nous au bon moment, pour les choses importantes. Il ne faut pas se mettre en colère trop vite pour de petites choses. On doit « réserver » les grandes colères pour les grandes injustices et les grands désordres.

Nous sommes vulnérables sur des plans différents, et chacun d'entre nous a ses vulnérabilités propres, liées à l'amour. C'est pour cela, du reste, que l'homme a tellement de peine à aimer : il sait qu'en aimant il deviendra vulnérable — et l'homme aime être fort. Dès qu'on aime, on devient vulnérable... Or « Dieu est Amour ». ³⁰ Quel grand mystère que la vulnérabilité de Dieu ! Aujourd'hui, on parle de la « souffrance de Dieu » ; je n'aime pas cette expression, elle est contraire au langage le plus traditionnel. Dieu ne pâtit pas. Mais Dieu est vulnérable, c'est tout à fait autre chose. La vulnérabilité n'est pas une faiblesse ; être vulnérable parce qu'on aime n'est pas une faiblesse. Dès qu'on aime, on sent les moindres choses de la part de ceux avec qui on a un lien d'amour. Et à cause de cette vulnérabilité, dès qu'on nous blesse, immédiatement il y a en nous cette réponse qui est de vouloir rétablir l'ordre, l'ordre d'amour — pas l'ordre de justice, mais l'ordre d'amour — et nous nous mettons en colère pour rétablir l'ordre. C'est

³⁰ 1 Jn 4, 8.

pour cela que, selon saint Thomas, la colère est la passion la plus noble, la plus proche de l'intelligence. Si vous êtes assez colérique, dites vous donc que ce n'est pas si mal, et que cela prouve que vous êtes tout de même un peu intelligent, sinon vous ne vous mettriez pas en colère. Il faut cependant arriver à dépasser complètement nos colères par l'amour. Lorsque nous aimerons davantage, nous dépasserons nos colères, et toutes nos colères seront transformées en des colères saintes. Nous deviendrons patients de la patience même de Dieu. Il est très difficile d'être patient, c'est même l'acte par excellence de la vertu de force. En effet, il faut bien plus de force pour pâtir que pour attaquer. La patience est absolument nécessaire pour sanctifier nos colères afin qu'elles deviennent vraiment des « colères saintes ».

Il y a des moments où l'on doit se mettre en colère, quand on est responsable. Quand, par exemple, on est responsable de la foi et qu'on voit comment beaucoup diminuent la foi, on doit se mettre en colère. Quand on est responsable de la communication de la foi et de la parole de Dieu, et qu'on voit comment beaucoup diminuent la foi, on doit se mettre en colère. Quand on est responsable d'une maison et qu'on voit comment certains ne respectent pas l'harmonie, l'ordre voulu, nécessaire, alors on se met en colère. Évidemment, puisqu'on sait que l'ordre ne sera jamais absolu et parfait, il faut, autant que possible, réserver ses colères pour les bons moments.

Il est donc très important de comprendre le mystère de la colère de Dieu, parce que ces colères nous révèlent les vulnérabilités de Dieu. C'est pour cela qu'il y aurait une théologie magnifique à faire des colères de Dieu.

Quand Ève a péché, elle a atteint la vulnérabilité de son Père. Dieu faisait confiance à Ève et il a été « blessé » dans sa confiance. Ève a préféré l'intelligence, la recherche, la pseudo-prophétie du serpent, à son lien d'amour avec Dieu. D'où la colère divine. Et la colère de Dieu n'est pas la même à l'égard de la femme, de l'homme et du serpent. Il y a trois punitions différentes, et il est important, à partir de là, de comprendre que les conséquences du péché originel ne sont pas les mêmes pour l'homme et pour la femme. C'est le même péché, mais ce ne sont pas les mêmes conséquences. Nous, nous avons beaucoup trop abstrait toutes ces choses-là, en théologie, alors qu'il faut revenir au texte de l'Écriture et comprendre que, de fait, il y a quelque chose de différent à l'égard de l'homme, de la femme et même du serpent.

Pour le démon, il y a une malédiction — *Maudit sois-tu* — une malédiction qui va très loin : *Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ton lignage et le sien. Il t'écrasera la tête et tu l'atteindras*

au talon ³¹. C'est la femme qui sera victorieuse du démon ; c'est Marie. Puisque c'est la femme qui a été vaincue par le démon, Dieu a voulu, dans sa sagesse, que ce soit Marie, la Femme, qui, la première parmi les créatures, soit victorieuse du démon. Et elle l'est par les mérites du Christ, à la Croix. Là, c'est la grande victoire de Dieu sur le démon, et Marie a coopéré pleinement et totalement à ce grand mystère. C'est en ce sens-là qu'elle est chef-d'œuvre. C'est bien cela que nous révèle la grande vision de l'Apocalypse ³² montrant la Femme « enveloppée du soleil, ayant la lune sous ses pieds », donc touchant de ses pieds notre monde sublunaire, mais le touchant sans être contaminée par sa corruption. Le mystère de l'Immaculée Conception, il faut le situer là. C'est la Femme victorieuse du démon, victorieuse par le Christ, par les mérites du Christ crucifié ³³.

Après la malédiction adressée au serpent, nous voyons la peine infligée à l'homme : *Maudit soit le sol à cause de toi. A force de peine tu en tireras subsistance tous les jours de ta vie. Il produira pour toi épines et chardons, et tu mangeras l'herbe des champs. A la sueur de ton visage tu mangeras ton pain, jusqu'à ce que tu retournes au sol, puisque tu en fus tiré. Car tu es glaise et tu retourneras à la glaise* ³⁴.

La peine de l'homme, c'est la difficulté dans le travail. Son travail ne sera pas toujours efficace, il aboutira quelquefois à l'échec. Et cela, c'est une des choses les plus dures à porter pour l'homme. On sait combien, psychologiquement, la répétition des échecs est une chose difficile à dépasser. En effet, il est toujours très rude pour l'homme de voir que son travail, son labeur, n'aboutit pas à une œuvre mais à l'échec. Il faut beaucoup d'amour pour dépasser l'échec. La conséquence du péché atteint donc l'homme surtout dans son *dominium*. Son *dominium* sur la matière n'est plus parfait : il devra travailler avec difficulté, avec lutte,

³¹ Gn 3, 15.

³² Ap 12, 1.

³³ Le mystère de l'Immaculée Conception est en effet le fruit le plus merveilleux de la Croix, celui qui révèle le mieux l'efficacité, la fécondité du sacrifice du Christ, en montrant que celui-ci peut non seulement satisfaire, réparer en justice et racheter par amour, mais aussi préserver, dans une surabondance d'amour et de miséricorde prévenante. La gratuité absolue du mystère de l'Immaculée Conception ne provient-elle pas de la gratuité du mystère du coup de lance et de la blessure du cœur de l'Agneau ? Les dernières gouttes d'eau et de sang qui jaillissent du cœur blessé de la victime, et que Marie doit offrir elle-même au Père — puisque l'âme sacerdotale du Christ n'anime plus son corps — ne nous révèlent-elles pas symboliquement la limpidité absolue de l'Immaculée, revêtue du sang de l'Agneau et naissant de son cœur transpercé par le glaive ?

³⁴ Gn 3, 17-19.

d'un travail laborieux. Le travail qui, normalement, devrait l'ennoblir, deviendra très vite source d'enlèvement, source de diminution pour lui. Il y aura comme une sorte de fragilité de l'homme dans le travail.

La femme, elle, est atteinte dans son cœur : *Je multiplierai les peines de tes grossesses, dans la peine tu enfanteras des fils* ³⁵. Il ne faut pas prendre cela uniquement matériellement, comme on l'a dit : « Puisqu'il y a maintenant l'accouchement sans douleur, cette parole n'est plus vraie ». Non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit avant tout ! La grande peine d'Ève, c'est d'avoir enfanté Caïn et Abel, qui ne s'entendent pas ³⁶. *Tu enfanteras dans la douleur...* La plus grande douleur de la mère, c'est de voir que parmi ses enfants il y a une lutte, une division. Or la division parmi les enfants est une conséquence du péché, puisque, normalement, la famille est le lieu de l'unité, et *doit* être le lieu de l'unité. *Dans la peine tu enfanteras*. Il faut comprendre cela avant tout d'un point de vue spirituel : la femme porte la responsabilité de son enfant ; et, portant la responsabilité de son enfant, elle doit l'offrir à Dieu. Or l'enfant ne suivra pas toujours les désirs profonds de la mère... *Ta convoitise te poussera vers ton mari et lui dominera sur toi* ³⁷.

Au lieu d'un amour réciproque, le pouvoir de l'homme empêchera l'épanouissement plénier de l'amour de l'épouse. On ne peut pas aimer un pouvoir : on aime un homme qui nous aime. Et quand le pouvoir l'emporte sur l'amour, il y a une brisure, et c'est le cœur de la femme qui portera les conséquences du fait que l'amour n'est plus premier.

La deuxième faute — là j'irai très vite — est celle de Caïn à l'égard d'Abel. C'est déjà la deuxième génération. La première, c'est Adam et Ève, les chefs, les responsables de toute l'humanité. Dieu a voulu, en effet, qu'Adam et Ève soient les prototypes au sens le plus fort, les premiers, les responsables de toute la race humaine, et nous ne comprenons rien au péché originel si nous ne les regardons pas comme tels. Dieu a voulu que ce soit ainsi. Pour les successeurs, c'est différent ; nous ne sommes pas responsables de toute la race humaine, heureusement ! Nous sommes responsables d'un petit groupe de gens qui sont autour de nous, mais non de toute la race humaine. Certes, au niveau chrétien, nous sommes responsables de toute l'humanité mais dans le cœur du Christ et non pas par nous-mêmes.

³⁵ Gn 3, 16.

³⁶ Gn 4, 1-16.

³⁷ Gn 3, 16.

Entre Caïn et Abel nous voyons tout de suite la rivalité, et c'est une rivalité religieuse, fraternelle. Caïn et Abel offrent tous les deux les prémices de leur labeur à Dieu. Abel, le pasteur, offre des petites brebis. Caïn, le laboureur, offre les prémices des fruits de la terre. Bien sûr, on peut interpréter cela d'une façon ethnique et sociologique : il y aura toujours des rivalités bien connues entre les ethnies différentes, entre les laboureurs et les bergers — et des illustrations très actuelles montreraient que ces vérités élémentaires sont toujours présentes. Mais la Bible n'est pas faite premièrement pour nous éclairer sur les luttes sociologiques (bien qu'elle puisse nous donner des lumières jusque dans ces domaines) ; elle a un sens beaucoup plus profond, parce qu'elle est au niveau du cœur de l'homme. C'est le cœur de l'homme que Dieu nous apprend à regarder. Et ici nous découvrons la première rivalité dans le cœur de l'homme. Entre Adam et Ève il n'y avait pas de rivalité : ils ont été complices dans la faute. C'est une manière de résoudre le problème de la rivalité, mais par le bas.

Nous voyons que la faute première n'a pas supprimé le sens religieux de l'homme, puisque l'acte spontané de Caïn et d'Abel est d'offrir à Dieu les fruits de leur labeur, dans un geste d'offrande et d'adoration. Mais tandis qu'Abel adore vraiment et donc ne s'occupe que de Dieu, Caïn, lui, adore en gardant son titre de fils aîné. Il adore en « louchant » : un œil sur Dieu, l'autre œil sur Abel. Il y a des gens qui font cela à la chapelle : un œil sur Dieu, l'autre sur le voisin : « Comment prie-t-il, lui ? Il a l'air de bien prier alors que moi, j'ai de la peine, je suis perdu dans les distractions... que se passe-t-il ? Dieu a l'air de l'aimer, et moi il me laisse tranquille ». À ce moment-là, au lieu d'être tout entier à Dieu, on « louche ».

Abel, lui, est entièrement reclus en Dieu. Il l'adore, alors que Caïn ne fait que des gestes extérieurs : des gestes liturgiques, mais purement extérieurs. Or il est écrit que Dieu a horreur du sang des taureaux et des boucs ³⁸, c'est-à-dire des gestes liturgiques dont le cœur est absent, parce que l'âme n'est pas en harmonie avec le geste extérieur. C'est bien ce que fait Caïn : il n'accomplit que le geste extérieur, mais intérieurement il n'adore pas, il s'inquiète du sort d'Abel.

Quand on adore, on adore comme créature de Dieu, et on ne regarde plus sa dignité. Caïn n'adore pas parce qu'il est trop attentif à son droit d'aînesse ; c'est pour cela qu'il ne peut plus adorer. Car c'est la *créature* qui adore, ce n'est pas le fils aîné comme tel, de même que ce

³⁸ Cf. Is 1, 11, sq. ; Ps 50, 9-13.

n'est pas l'ouvrier, ni l'intellectuel, ni le professeur, ni le fonctionnaire comme tels qui adorent. Non, c'est *l'homme* qui adore... c'est *la créature* qui adore, celle qui reconnaît qu'elle est directement créée par Dieu. Le fonctionnaire comme tel n'est pas directement créé par Dieu... il est créé par l'homme. C'est pour cela qu'il ne peut pas adorer. C'est celui qui dépend directement de Dieu et qui reconnaît cette dépendance, qui seul peut adorer.

Caïn oublie d'offrir son droit d'aînesse et de ne s'occuper que de Dieu. Il y a un passage dans l'Apocalypse qui nous montre bien ce qu'est l'adoration³⁹. On voit que les Vieillards, quand ils adorent en union avec l'Agneau, jettent leurs couronnes devant le trône pour adorer Dieu. C'est un très beau geste symbolique qui montre comment, lorsque nous adorons, nous devons remettre à Dieu tous nos droits et tout notre avoir.

Caïn, lui, n'a pas « jeté sa couronne » qui est son droit d'aînesse. Il aurait dû jeter sa couronne pour adorer et ne plus s'occuper de ce qu'il était l'aîné. Car, si on se préoccupe du fait d'être l'aîné, on est replié sur soi et on ne peut plus adorer. C'est le cœur de l'homme qui adore, dans la pauvreté de sa condition de créature. Caïn, parce qu'il n'adore plus et qu'il est curieux, s'inquiète à Abel et devient jaloux. La jalousie pénètre dans le cœur de Caïn. Or la jalousie conduit à la tristesse, et la jalousie et la tristesse conduisent à l'homicide, au fratricide. Le premier meurtre est la conséquence directe de la jalousie — c'est ce qui nous est montré ici.

Il est important de voir que la première faute regarde Dieu — l'obéissance et l'amour — et que la deuxième regarde la charité fraternelle. Nous sommes bien, ici, devant la théologie de la faute. L'orgueil, c'est la faute à l'égard de Dieu, car il nous empêche de reconnaître que l'amour est premier. La jalousie, elle, empêche la charité fraternelle d'être première. Et la jalousie provient toujours d'une curiosité : on s'inquiète de choses dont on ne devrait pas s'occuper. Quand quelqu'un adore, il est avec Dieu. Ne vous occupez pas de lui, il est avec Dieu ; laissez-le tranquille, il est enfoui en Dieu, reclus en Dieu, et c'est Dieu lui-même qui le prend sous sa protection.

Nous voyons dans l'Ancien Testament que, quand quelqu'un entrait dans le Temple et touchait la corne de l'autel, plus personne alors ne pouvait l'atteindre⁴⁰, parce qu'il se liait lui-même directement à Dieu ; ce geste était comme un appel de l'âme religieuse vers le Dieu créateur. Dans certaines églises d'Espagne il est resté longtemps quelque

³⁹ Ap 4, 10.

⁴⁰ Voir 1 R 1, 50 et 2, 28.

chose de semblable, puisque dans l'enceinte des églises la police n'avait pas le droit d'entrer : on était remis à Dieu. Cela symbolise le mystère de l'adoration : quand nous adorons, nous sommes remis à Dieu. C'est pour cela que l'adoration nous libère. Elle nous fait comprendre que nous ne dépendons que de Dieu, et que toutes les autres dépendances sont très peu de chose, puisqu'elles ne regardent que notre conditionnement. L'adoration nous fait comprendre que nous ressemblons à Dieu plus qu'à nos propres parents ; c'est aussi une libération, surtout quand on a sur le dos un atavisme puissant ! Nous ressemblons premièrement à Dieu, parce que notre âme est directement créée par lui. L'adoration nous fait comprendre cela, c'est pourquoi elle nous libère si profondément.

Après la faute de Caïn, nous voyons la seconde colère de Dieu, sa colère à l'égard de Caïn, parce que celui-ci n'a pas respecté Abel. On blesse Dieu par la jalousie (et on blesse Dieu par le meurtre) parce que la jalousie est un manque de respect à l'égard du benjamin, un manque de respect à l'égard de celui qui est créé directement par Dieu, un manque de respect à l'égard de l'image de Dieu. Chacun d'entre nous est directement relié à Dieu, et parce que nous sommes directement reliés à Dieu nous dépendons directement de lui. Ce lien doit être respecté.

VI

PÉCHÉ DE L'HOMME ET MISÉRICORDE DE DIEU

Continuons l'analyse des onze premiers chapitres de la Genèse, non pas pour eux-mêmes, mais pour mieux comprendre ce que saint Jean nous dit dans son Prologue.

À partir de la faute de Caïn, nous irons assez vite ; je souligne seulement ce qui est dit à propos de la correction de Caïn, parce que c'est très fort. Dieu s'adresse à Caïn : *Qu'as-tu fait ! Écoute le sang de ton frère crier vers moi du sol ! Maintenant, sois maudit et chassé du sol fertile qui a ouvert la bouche pour recevoir de ta main le sang de ton frère*¹. L'homme, en tuant, s'arrogé un droit sur la vie, alors que celle-ci, dans son point de départ et son terme, appartient à Dieu. Dieu seul est Maître de la vie et de la mort. L'homme n'a pas de droit sur l'autre, sur son frère, pour détruire sa vie parce qu'il le gêne...

Les deux premières fautes sont donc des fautes personnelles. À partir du chapitre 5, l'Écriture nous montre un état collectif — je ne dis pas une faute collective², mais un *état* collectif — d'iniquité : *Yahvé vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre et que son cœur ne formait que de mauvais desseins à longueur de journée. Yahvé se*

¹ Gn 4, 10-11.

² La faute, en effet, est toujours essentiellement personnelle. Elle consiste en ce que l'esprit créé, librement, se détourne de sa fin et s'exalte lui-même. C'est pourquoi la faute requiert la liberté. Pour parler d'une « faute collective », d'un « péché collectif », il faudrait donc admettre une « liberté collective » — ce qui est un non-sens, puisque la liberté est essentiellement personnelle. C'est pourquoi, tout comme l'amour dont elle est le refus, la faute est, elle aussi, essentiellement personnelle. Quant à la responsabilité, elle provient de l'amour (qui nous lie à notre fin) et de la liberté (qui choisit de tendre vers cette fin ou de s'en détourner). La responsabilité est donc, elle aussi, personnelle. Les conséquences de la faute d'une seule personne peuvent toucher toute une collectivité. On parle alors de « peine collective », mais jamais de « faute collective » ou de « responsabilité collective », puisque, comme nous venons de le dire, l'amour et la liberté sont toujours personnels.

*repentit d'avoir fait l'homme sur la terre et il s'affligea dans son cœur. Et Yahvé dit : « Je vais effacer de la surface du sol les hommes que j'ai créés. »*³ Il s'agit là, bien sûr, d'un anthropomorphisme, car il est évident que Dieu n'a pas voulu détruire l'humanité. Mais que veut nous montrer ce langage ? que le démon n'a qu'un seul désir : prouver que Dieu s'est trompé en réalisant dans l'homme et la femme son chef-d'œuvre. Et le démon en est encore convaincu actuellement, il n'a pas changé d'avis. Intérieurement, il a toujours la même attitude : Dieu s'est trompé, et c'est lui qui a raison (un orgueilleux a toujours raison). Dieu s'est trompé en réalisant son chef-d'œuvre dans l'homme et la femme, et spécialement dans la femme — puisque l'inimitié est plus forte entre le démon et la femme. Il veut donc prouver que Dieu s'est trompé, et pour cela il cherche à montrer que l'homme et la femme sont incapables de remonter jusqu'à leur Créateur. C'est cela qui nous est montré ici. *La méchanceté de l'homme était grande sur la terre et son cœur ne formait que de mauvais desseins...* Il s'agit donc d'un état collectif qui suscite la colère de Dieu, et devant lequel Yahvé prend la résolution de faire disparaître l'humanité par le déluge. Mais il y en a un qui est juste : Noé — et Dieu va tout reprendre à partir de lui. C'est comme une nouvelle création ; Dieu va faire disparaître un premier plan et reprendre tout avec Noé d'une façon très étonnante. L'arche de Noé sauvera des eaux Noé lui-même, toute sa famille et des représentants de chaque espèce d'animaux.

Dieu reprend donc tout par Noé, c'est une nouvelle miséricorde, une nouvelle alliance, mais l'homme ne comprend pas. L'humanité se trouve dans un état collectif d'orgueil : *Tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots.* Comme cela devait être bien ! On n'avait pas besoin d'apprendre des langues, c'était quelque chose d'étonnant ! En effet, cela pose des problèmes : pourquoi la diversité des langues ? Est-ce uniquement pour compliquer les rapports humains ? *Comme les hommes se déplaçaient à l'orient, ils trouvèrent une plaine au pays de Shinéar et ils s'y établirent. Ils se dirent l'un à l'autre : « Allons ! Faisons des briques et cuisons-les au feu ! »*⁴ Il est intéressant de voir là le point de départ de la technique, à partir de quoi les hommes créent une ville. Le symbolisme de la ville est très important, du reste, dans l'Écriture. Symbolisme du désert, symbolisme de la ville... Ce symbolisme ne veut pas dire que la ville soit nécessairement mauvaise, mais qu'elle est le lieu où l'homme est le maître de tout et croit donc facilement pouvoir se passer de Dieu. La ville, c'est le lieu créé par l'homme.

³ Gn 6, 5-7.

⁴ Gn 11, 2-3.

Le désert, ce n'est pas l'homme qui l'a fait ; et face au désert, face à la nature, l'homme est obligé de reconnaître Dieu, le Créateur.

Nietzsche montre cela d'une façon étonnante ⁵ — et c'est pourquoi nous devons toujours regarder ce chapitre 11 de la Genèse comme une lumière actuelle pour nous. Nietzsche dit en effet que la nature a toujours quelque chose de divin — elle nous parle de Dieu — et qu'il nous faut donc aller dans la ville pour ne voir que des œuvres de l'homme, afin de nous libérer du sentiment terrible de notre dépendance à l'égard de Dieu, et que l'homme puisse ainsi se regarder lui-même comme le créateur d'un univers plus merveilleux que le premier.

« *Allons ! Faisons des briques et cuisons-les au feu !* » *La brique leur sert de pierre et le bitume leur sert de mortier. Ils dirent : « Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersés sur toute la terre !* » ⁶ Ne sommes-nous pas ici en présence d'une nostalgie très fondamentale de l'homme, nostalgie d'une sorte d'œcuménisme fondamental ? C'est l'homme qui veut s'unir à l'homme en se passant de Dieu... *Or Yahvé descendit pour voir la ville et la tour que les hommes avaient bâties. Et Yahvé dit : « Voici que tous font un seul peuple et parlent une seule langue, et tel est le début de leurs entreprises ! Maintenant, aucun dessein ne sera irréalisable pour eux. Allons ! Descendons !* » ⁷ Quel langage anthropomorphique ! *Yahvé descendit... Allons ! Descendons... !* Que signifie ce langage ? Normalement Dieu — parce qu'il est le Créateur — nous regarde de l'intérieur. Mais, puisque l'homme a chassé Dieu de son cœur, Dieu est obligé de le regarder comme de l'extérieur. Voilà ce que veut dire, si nous le comprenons bien, ce langage très primitif, très symbolique, mais très fort.

Pourquoi l'homme, dans un état collectif d'orgueil, veut-il construire une tour qui atteigne le ciel ? Afin de capter le ciel et de le mettre sur la terre, sans avoir désormais besoin de Dieu. C'est la grande entreprise des hommes, que de mettre le ciel sur la terre, de mettre le bonheur humain sur la terre et, à partir de là, ne plus avoir besoin de Dieu. Dieu est chassé du cœur de l'homme, et Dieu est obligé de le regarder comme de l'extérieur, pour voir ce qu'il fait. Cet état collectif d'orgueil nous est montré comme le dernier moment, et nous voyons bien la colère de Dieu : la division des langues. L'homme ne peut plus comprendre l'homme. « L'enfer, c'est l'autre », dira Sartre ; car l'homme

⁵ Voir par exemple *La volonté de puissance*, trad. G. Bianquis, II, p. 374.

⁶ Gn 11, 3-4.

⁷ Gn 11, 5-7.

ne comprend plus l'homme, l'homme ne peut plus saisir l'homme. C'est montré symboliquement par la division des langues. De fait, quand nous sommes en face de quelqu'un qui ne parle pas la même langue que nous, il y a beaucoup de choses que nous ne pouvons pas dire. On peut faire la cuisine ensemble, on peut faire du bitume ensemble, on peut mettre en œuvre ensemble certaines techniques, mais on ne peut pas se confier mutuellement les secrets du cœur, et il y a beaucoup de choses qu'on ne peut pas se dire. On sent bien que c'est une division : les hommes ne se comprennent plus, ils ne peuvent plus communiquer profondément les uns avec les autres.

Résumons brièvement ce que nous avons vu dans ces onze premiers chapitres de la Genèse, « la crypte de l'Écriture », afin de mieux comprendre, à partir de là, le Prologue de saint Jean. Nous avons vu, d'abord, les deux grands textes qui nous montrent comment Dieu regarde l'homme et la femme — autrement dit la vision de sagesse de Dieu sur l'homme et la femme, qui sont au terme de tout notre univers. Tout l'univers est fait pour eux. Ils sont aimés de Dieu d'une manière unique, ils sont les chefs-d'œuvre de sa sagesse et de son amour — les deux grandes perspectives des deux récits de la création : récit de lumière, récit d'amour.

À partir de là, nous voyons les fautes successives de l'homme. Première faute : l'orgueil qui brise l'alliance d'amour avec Dieu. Cette faute est commise sous l'influence du démon — comme, du reste, toutes celles des hommes. Mais parce que l'homme ne pêche jamais seul, parce qu'il pêche toujours sous l'influence du démon, il peut être pardonné. De fait, tout de suite Dieu promet un Sauveur ⁸, ce qui prouve bien que l'homme est pardonnable. Si nous péchions seul, par un orgueil lucide comme Lucifer, nous ne serions pas pardonnables. Lucifer, qui a péché seul et personnellement, est incapable d'être pardonné parce que, dans sa volonté orgueilleuse, il est sûr d'avoir raison, il n'avouera jamais avoir tort. On dit parfois : « Dieu est tellement bon ! Un jour, il pardonnera bien au démon ! » Attention : on ne peut pardonner qu'à quelqu'un qui avoue sa faute et qui désire être pardonné. Celui qui n'avoue pas sa faute n'est pas pardonnable, puisqu'il ne demande pas le pardon. Lucifer ne demande pas la miséricorde, il est sûr d'avoir raison. Il a une espèce de joie sadique qui s'exprime dans son « rire ». Il est persuadé d'avoir raison et, *actuellement*, il ne veut pas demander pardon. Quand on a péché par orgueil, on est

⁸ Voir Gn 3, 15, dont beaucoup de Pères de l'Église ont donné une interprétation messianique.

satisfait de son propre jugement, on ne demande conseil à personne et on considère même que Dieu s'est trompé. Le démon considère que Dieu s'est trompé en créant un univers matériel et en créant l'homme et la femme. Toute l'ambition du démon, c'est d'essayer de montrer le plus possible que Dieu s'est trompé ; voilà pourquoi il veut détruire l'humanité et notre petite planète. C'est cela qu'il veut faire : il veut arriver à ce que l'univers se détruise, et *par l'homme*. Le démon, lui, pourrait facilement le détruire, mais il veut que ce soit l'homme lui-même qui le fasse. Il veut montrer, par là, l'imbécillité de l'homme : « On lui donne un jardin merveilleux : qu'est-ce qu'il en fait ? » Toute la tactique du démon est en vue de cela. Il suffit de relire l'Apocalypse pour s'en apercevoir (il faut saisir la stratégie du démon à travers toute l'Apocalypse) ; là, c'est dit nettement.

Après cette première faute d'orgueil, on nous montre la deuxième : la jalousie. Celle-ci brise la charité fraternelle, elle est même ce qui brise le plus l'unité de la charité fraternelle ; elle la brise fondamentalement. La jalousie conduit à l'homicide. Jésus a été crucifié par jalousie, une jalousie fraternelle, sacerdotale, et même pontificale — cela va jusqu'à là ! — puisque c'est la jalousie du grand-prêtre qui l'a crucifié. Judas a été manœuvré, mais, si nous regardons attentivement l'Évangile de saint Jean, nous voyons bien que c'est la jalousie du grand-prêtre qui a tout décidé. Le grand-prêtre n'a pas accepté que Jésus passe devant, il fallait donc supprimer à tout prix Celui qu'il considérait comme un rival... C'est pour cela que le mystère de Caïn et d'Abel est si important ; c'est un très grand mystère.

Nous voyons donc deux fautes personnelles, puis les conséquences universelles du péché :

- l'iniquité généralisée : l'homme n'a plus aucun respect pour l'image de Dieu, les hommes se détruisent donc sans savoir ce qu'ils font ;
- la nouvelle miséricorde de Dieu qui reprend tout par Noé ;
- les hommes ne comprennent pas et veulent se sauver par eux-mêmes : l'état collectif d'orgueil, symbolisé par la tour de Babel.

Ces onze premiers chapitres de la Genèse sont donc très importants, c'est une clef. C'est la crypte de l'Écriture ; si on n'entre pas par là, on ne comprend rien du tout. Pour prendre une autre image, ces onze premiers chapitres sont comme une maquette divine, une petite maquette de tout ce que Dieu réalisera à travers les hommes ; c'est comme un résumé de l'économie divine. Et puisque le Concile Vatican II nous demande de reprendre toute la théologie dans la perspective de l'économie divine, il nous demande par le fait même d'être très attentifs aux onze premiers chapitres de la Genèse, parce que ceux-ci nous donnent comme une

petite synthèse, très simple, de l'économie divine. Mais c'est une synthèse vue à partir du péché. L'humanité, dans son histoire, est ponctuée par la faute.

Il serait très intéressant de voir à quel point le péché, parce qu'il nous matérialise toujours, nous met dans le temps. Celui qui aime échappe au temps. Le travail, lui aussi, nous met dans le temps, mais d'une autre manière que le péché. On peut mesurer son temps de travail, alors qu'on ne peut pas dire : « J'ai aimé cinq heures. » Sans doute peut-on dire : « J'ai fait une heure d'adoration » ; mais en réalité, on ne le sait pas ; on est resté là une heure, mais ce n'est pas une heure d'adoration, parce que, si on a adoré vraiment, on est au-delà de l'heure. On peut dire : « J'ai consacré une heure à essayer d'adorer Dieu, à essayer de prier Dieu. » Oui, on a consacré une heure, mais en réalité, dès qu'on aime, on est au-delà du temps ; dès qu'on adore, on est au-delà du temps, on entre dans l'éternité. N'est-ce pas magnifique ? C'est comme cela qu'on gagne du temps, puisqu'on rejoint l'éternité ! Dès qu'on aime, on est au-delà du temps, mais aussitôt qu'on perd le sens de sa finalité, par le péché, on retombe dans le temps.

Regardons maintenant, rapidement, cette petite maquette de l'économie divine qui nous est donnée dans ces onze premiers chapitres de la Genèse.

La première chose qui nous est montrée, c'est que nous sommes le chef-d'œuvre de Dieu, et que nous sommes en dépendance directe de sa sagesse et de son amour. C'est pour cela que le premier commandement est celui d'adorer Dieu, de reconnaître cette dépendance.

La deuxième chose que l'Écriture souligne, c'est que nous sommes chassés du paradis terrestre. Tous les Pères de l'Église nous rappellent que nous sommes dans une « vallée de larmes »⁹ — ce qu'on oublie beaucoup trop... ! Nous ne sommes pas sur la terre pour redécouvrir le paradis terrestre et y trouver le bonheur absolu. Non, nous sommes sur la terre pour nous sanctifier, nous purifier et gagner le ciel — n'oublions jamais cela. Évidemment, être chassé du paradis terrestre n'est pas une situation très agréable, mais c'est la nôtre.

Quand on fait une retraite, on a des petits restes du paradis terrestre... mais ce n'est tout de même pas le paradis terrestre ! Une certaine discipline est exigée de nous, alors que si nous étions au paradis terrestre, il n'y aurait pas de discipline, parce que chacun serait tellement attentif à son prochain qu'on n'aurait pas besoin de règlement de vie, ce

⁹ Ps 84, 7.

serait une charité fraternelle débordante. Mais il n'en est pas ainsi : il faut accepter le fait que nous soyons chassés du paradis terrestre et que nous ne puissions pas y retourner.

Qu'y a-t-il d'important, ensuite, dans l'économie divine ? La jalousie du grand-prêtre, qui a crucifié Jésus, domine tout. Le peuple d'Israël joue, dans l'économie divine, un rôle essentiel. Or le peuple d'Israël, dans ses grands-prêtres, dans la jalousie du grand-prêtre à l'égard du Christ, n'est-il pas représenté ici par Caïn ? L'Église, dans sa Tradition, reconnaît en effet qu'Abel est la figure du Christ. La prière eucharistique I nous le rappelle ; nous n'avons donc pas le droit de ne pas reconnaître ce symbolisme d'Abel. Comme Jésus, Abel est victime dans son adoration. Et c'est son frère aîné qui le tue, ne voulant pas perdre le droit d'aînesse et ne voulant donc pas reconnaître non plus le mystère de l'adoration dans ce qu'il a de plus exigeant et de plus intérieur. Il y a là un symbolisme qui est donné d'une façon très nette et que nous devons essayer de comprendre.

Avec Noé, nous avons de nouveau un grand symbole du Christ. Il est très beau de voir que, dans ces premiers chapitres de la Genèse, le mystère du Sauveur est tout de suite ponctué d'une manière très nette : l'état victimal de l'Agneau et le sacerdoce de Jésus (Abel), et la reprise de tout avec le Christ (Noé). Les Pères de l'Église soulignent que Jésus est arrivé au moment de la plus grande iniquité, à la fin des temps. L'Épître aux Hébreux nous dit en effet que le Christ arrive à la fin des temps¹⁰. Nous avons souvent à ce sujet, une vision humaine qui n'est pas toujours celle de la Bible. Selon la Bible, le Christ arrive à la fin des temps et au moment de la plus grande iniquité, pour reprendre tout. Tout est repris dans le Christ — mais les hommes ne comprennent pas, comme ils n'ont pas compris non plus l'alliance avec Noé...

C'est ici que je pose la question : ne sommes-nous pas arrivés, aujourd'hui, au moment de la tour de Babel ? Ne vivons-nous pas actuellement ce symbolisme de la tour de Babel, c'est-à-dire celui des hommes qui veulent se sauver par eux-mêmes, indépendamment de la miséricorde de Dieu ? Si on regarde tous les athéismes contemporains, les huit grandes formes de l'athéisme contemporain (car il y en a huit, il n'y a pas que le marxisme !), qui sont les « antichrists »¹¹ de notre monde d'aujourd'hui, on voit qu'elles nous font comprendre comment l'humanité veut se sauver sans Dieu. C'est tout à fait nouveau dans

¹⁰ He 1, 2.

¹¹ Cf. 1 Jn 2, 18-22.

l'histoire de l'humanité, cela n'a pas existé jusqu'à maintenant. Il y a toujours eu des athées dans l'humanité, mais c'était des athéismes individuels, alors qu'actuellement nous sommes en face d'un grand mouvement d'athéisme qui implique une pseudo-mystique de l'exaltation de l'homme : l'homme veut sauver l'homme, l'homme prétend sauver l'homme par sa science, par sa technique, bref par lui-même. Ne sommes-nous pas là en face de ce dernier symbolisme de la tour de Babel ? Les hommes s'unissent — on peut dire qu'il se fait actuellement dans l'humanité une unité qu'on n'a jamais connue, unité au niveau économique, au niveau scientifique, au niveau technique — et les hommes prétendent, à ce moment-là, se passer de Dieu. L'homme a tué Dieu. Il y a même des théologiens qui parlent de la « mort de Dieu ». Ils ont rejeté Dieu et ils exaltent l'homme, il n'y a plus que l'homme. Quel est le résultat de cette exaltation de l'homme qui veut se sauver par lui-même et se passer de Dieu ? La division des langues. L'homme devient incapable de rencontrer l'homme, et le philosophe dit : « L'enfer, c'est l'autre ». Personne avant Sartre n'avait dit : « L'enfer, c'est l'autre ». Cela va loin. Qu'un philosophe ait le « culot » de dire une chose pareille, et que tous les autres l'acceptent !

Les onze premiers chapitres de la Genèse ponctuent l'histoire de l'humanité par le péché. Heureusement qu'on ne s'arrête pas là ! Ces onze premiers chapitres sont de l'ordre de la disposition ; ils nous orientent vers quelque chose de beaucoup plus grand, car l'Ancien Testament, si grand soit-il, reste de l'ordre de la disposition.

Après être descendu dans la « crypte » de l'Écriture, il nous faut donc maintenant regarder la « flèche » qui monte vers le ciel : le Prologue de saint Jean, qui reprend tout et d'une manière toute nouvelle. Les onze premiers chapitres de la Genèse nous donnent d'une manière descriptive ce que Dieu a créé, a réalisé, et ce que les hommes en ont fait. La réponse du chef-d'œuvre à Dieu n'est pas fameuse... c'est l'orgueil, la jalousie, l'iniquité généralisée, la tour de Babel...

Le Prologue de l'Évangile de saint Jean va ponctuer toute l'économie divine par les miséricordes de Dieu. Il y a donc deux ponctuations : celle de la Genèse (la ponctuation par la faute), et celle de saint Jean (la ponctuation par la miséricorde). Les deux se correspondent, puisque la faute appelle la miséricorde. Et là nous comprenons ce qu'est la Nouvelle Alliance. La Nouvelle Alliance, dans le sang du Christ, est une alliance de miséricorde. Les onze premiers chapitres de la Genèse nous montrent ce que l'homme, lui, est capable de faire. Qu'est-il capable de faire, s'il se coupe de Dieu ? Il n'est capable que de briser l'amour, de s'opposer à l'amour, de s'exalter : orgueil personnel, orgueil généralisé. Tout est

enveloppé par l'orgueil, du commencement (l'orgueil de la première faute) au terme (l'orgueil généralisé de la tour de Babel).

Regardons maintenant le Prologue de l'Évangile de Jean. Il est beaucoup plus dense, d'une densité merveilleuse, et nous pourrions passer toute la retraite à le regarder. Je ne le ferai pas, parce que cela nous entraînerait trop loin et exigerait certaines explications théologiques qui seraient trop compliquées — et ce n'est pas le but de la retraite. Je donnerai avant tout la vision contemplative et spirituelle. Mais le Prologue de Jean va très loin, et on devrait le reprendre souvent ; il est, nous l'avons dit, la charte de la contemplation.

*Au commencement le Verbe était
et le Verbe était auprès de Dieu
et le Verbe était Dieu.
Il était au commencement auprès de Dieu* ¹².

Ce nouveau « commencement » est tout autre que celui qui nous est donné au début de la Genèse et qui est le point de départ du temps. On ne peut pas remonter au-delà de l'acte créateur de Dieu qui a fait la lumière (il serait intéressant de voir le lien entre la lumière et le temps, puisque la première œuvre créée est la lumière et à partir de là, le monde physique, et avec lui le temps).

Dans le Prologue de saint Jean, il ne s'agit pas de l'acte créateur de Dieu, il s'agit de quelque chose de tout à fait nouveau : entrer dans le mystère même de Dieu, le mystère intime de Dieu, le mystère de la fécondité divine. C'est la grande révélation de la Nouvelle Alliance. Dans l'Ancien Testament, le mystère de la fécondité de Dieu, le mystère de la Très Sainte Trinité, était révélé d'une manière cachée, énigmatique. Ici, au contraire, il est proclamé, et dès le point de départ de l'Évangile : *Au commencement le Verbe était*. Si nous prenions le texte grec, nous devrions dire : « Dans le principe » (ἐν ἀρχῇ) ; c'est d'ailleurs ainsi que la Vulgate l'a traduit : *In principio*, dans le principe... Or qu'est-ce que le principe ? Le principe, c'est ce au-delà de quoi nous ne pouvons pas remonter. Le principe, on ne peut pas le *définir*, on le *saisit*. On ne le définit que négativement : ce au-delà de quoi nous ne pouvons pas remonter. Le principe, c'est donc la source. C'est pourquoi je dirais assez volontiers : *Dans la Source le Verbe était*, mais en prenant « source » au sens le plus fort : ce qui est avant tout ; non seulement avant le temps,

¹² Jn 1, 1-2.

mais ce qui est absolument premier, donc ce qui est éternel, donc ce au-delà de quoi nous ne pouvons pas remonter ; car ce au-delà de quoi nous ne pouvons pas remonter, c'est précisément l'éternité. Dans le temps, nous pouvons toujours remonter, nous pouvons remonter indéfiniment. Et qu'est-ce qu'il y avait avant notre univers — puisque celui-ci est dans le temps ? Il y avait l'éternité ! et on ne peut pas remonter au-delà de l'éternité.

Dans la Source le Verbe était, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. On distingue Dieu et le Verbe pour nous faire tout de suite comprendre qu'à l'intérieur même du mystère de Dieu il y a deux personnes : une qui est la Source, et l'autre qui provient de la Source. Il y a Dieu et le Verbe ; et au terme on dit : *Et le Verbe était Dieu.* Il y a donc identité entre le Verbe et Dieu. Il est Dieu et cependant il est distinct de la Source qui est le Père. C'est à partir de là que s'est développée toute la grande vision théologique de la Très Sainte Trinité, la grande vision de saint Augustin, de saint Hilaire (le grand saint Hilaire de Poitiers). Nous, nous parlons peu, hélas, de la Très Sainte Trinité, parce que notre christianisme baisse. Si nous étions davantage chrétiens, nous parlerions tout le temps de la Très Sainte Trinité, parce que nous comprendrions qu'elle est la source et le grand secret qui nous aide à comprendre toutes choses. Saint Augustin dit que lorsqu'il s'agit de la Très Sainte Trinité, nous ne pouvons que balbutier, ce qui est évident, car elle nous dépasse complètement. Cependant les petites lumières que nous avons sur le mystère de la Très Sainte Trinité nous aident à comprendre tout le reste, puisque le Dieu créateur est le Dieu trinitaire, et que nous sommes donc nécessairement créés à l'image de la Très Sainte Trinité. Nous portons en nous les vestiges de la Très Sainte Trinité : *dominium*, intelligence, amour, qui nous relie aux trois personnes divines. Si Dieu n'était pas trine, il n'aurait pas mis en nous cette ponctuation trine. Tout est profondément marqué du chiffre de la Très Sainte Trinité (ce n'est plus le « chiffre biologique », c'est le chiffre de l'amour !) parce que tout provient d'elle. C'est pourquoi nous devons essayer de découvrir un peu, dans cette grande révélation du Prologue de saint Jean, le mystère de la Très Sainte Trinité. Cela demande un certain effort, mais c'est en même temps très simple, puisque la Très Sainte Trinité est donnée non pas aux intellectuels, mais aux croyants. Les intellectuels souvent croient comprendre et ne comprennent pas, parce que la Très Sainte Trinité ne peut être comprise par aucune créature. Elle est au-delà de notre intelligence. Ne pensons pas que ce sont les mathématiques qui vous feront comprendre le « nombre » de Dieu ! Je me souviens d'un théologien qui était un grand « matheux », et qui prétendait découvrir la Très Sainte Trinité par sa spéculation sur les nombres. Il en était tout heureux, et avait beaucoup de peine à com-

prendre que la Très Sainte Trinité soit au-delà des mathématiques. C'est pourtant vrai : si elle était le secret des mathématiques, elle ne serait pas la Très Sainte Trinité ! La Très Sainte Trinité est un secret de fécondité ; or il n'y a pas de fécondité dans les mathématiques. J'aime beaucoup les mathématiques, mais il faut reconnaître qu'elles sont en dehors de l'amour. Cela ne veut pas dire que le *mathématicien* n'aime pas, comme homme, mais les mathématiques, elles, sont en dehors de l'amour ; elles peuvent avoir une efficacité prodigieuse, mais pas de fécondité. Celle-ci provient de l'amour. Or Dieu est Amour, et c'est pour cela qu'il y a une fécondité en lui.

Parallèlement à ce début du Prologue de saint Jean, il serait beau de regarder, dans l'Ancien Testament, le premier moment où, d'une certaine manière, la Très Sainte Trinité nous est révélée, d'une façon énigmatique. Il s'agit de l'annonciation faite à Abraham au chêne de Mambré¹³. Nous connaissons tous l'admirable icône russe des Trois. La Très Sainte Trinité s'est révélée d'abord sous l'aspect de trois jeunes gens qui sont un. En effet, quand on regarde le texte de la Genèse, on voit qu'ils sont trois et un. Abraham (qui était pourtant en train de se reposer, car il était midi), quand il voit passer ces trois, se précipite vers eux : « Monseigneur [il ne dit pas Messieurs !], Monseigneur, entre, entre... ! » Il est très beau de voir que la Très Sainte Trinité s'est révélée à partir du moment où Abraham l'a reçue chez lui — c'est une révélation d'intériorité. Le Créateur se révèle à travers les petites fleurs, les animaux petits ou gros, il se révèle à travers des choses extérieures, la création qui est son œuvre. La Très Sainte Trinité, elle, se révèle dans l'intimité du cœur. Cela ne veut pas dire qu'on ne doive pas chercher à avoir une intelligence de la Très Sainte Trinité (cette intelligence, on *doit* l'avoir, sans, bien sûr, comprendre le *mystère*), mais c'est d'abord dans l'intimité qu'elle se révèle. C'est pourquoi la première révélation de la Très Sainte Trinité s'est faite lorsqu'Abraham a reçu les trois qui passaient. Il les a reçus chez lui et, tout de suite, la Très Sainte Trinité révèle à Abraham qu'il aura une fécondité¹⁴. C'est à travers la fécondité que Dieu révèle son mystère d'amour — ce qui explique la rage du démon par rapport à la fécondité, puisqu'il ne sait plus ce qu'est la Très Sainte Trinité. Il accepte le Dieu créateur, mais pas le mystère de fécondité en Dieu. Il n'accepte pas le primat de l'amour, ni donc la fécondité divine.

Notons qu'au moment où la Très Sainte Trinité s'est révélée (au moins d'une façon énigmatique) à Abraham, et où il a reçu l'annonce

¹³ Gn 18, 1-15.

¹⁴ Gn 18, 10.

merveilleuse de la fécondité, il y a eu le rire sceptique de Sarah. La femme a quelquefois un petit rire sceptique. Il n'y a pas que la femme, car Abraham l'a aussi de temps en temps, mais la femme a eu ce petit rire sceptique au moment où on annonçait pour elle quelque chose de merveilleux : sa fécondité miraculeuse. « Non, c'est impossible, je suis trop vieille ! »¹⁵

En parallèle il faut voir ensuite l'autre Annonciation : l'annonce faite à Marie¹⁶. C'est à Marie que le mystère de la Très Sainte Trinité est révélé en premier lieu d'une manière explicite, et cette révélation se fait encore à travers un mystère de fécondité. L'ange annonce à Marie qu'elle sera la Mère du Fils du Très-Haut, du Fils de Dieu, et Marie reçoit ce secret. Elle sera la Mère du Fils de Dieu !... Ce mystère est révélé dans l'intimité, dans un dialogue merveilleux entre l'ange et Marie. C'est la reprise du premier dialogue, celui du serpent et d'Ève. Ève face au serpent, Marie face à l'envoyé du Père, à l'ange qui lui demande si elle accepte d'être la Mère de Dieu. Et Marie dit son *fiat*. Dieu demande à la créature si elle accepte d'être dépositaire de son secret. Car on ne peut croire que si l'on veut croire librement ; on ne peut jamais forcer quelqu'un à croire, parce que croire, c'est entrer dans le mystère de la fécondité de l'amour, et on ne peut entrer dans le mystère de la fécondité de l'amour que librement. C'est pourquoi l'ange demande à Marie si elle accepte librement d'être la Mère de Dieu. On voit ici la délicatesse merveilleuse de Dieu (ce qu'on ne souligne pas beaucoup aujourd'hui, parce que les délicatesses de Dieu, on les comprend difficilement !), cette délicatesse qui consiste à envoyer un ange pour que Marie soit plus libre. Aujourd'hui on veut supprimer les anges, mais ils existent ! Et c'est vraiment un ange, l'ange Gabriel, qui a été envoyé auprès de Marie pour lui permettre d'être plus libre. Il est en effet plus facile de refuser quelque chose à un envoyé de Dieu que de le refuser directement à Dieu. Ce n'est pas commode, pour la pauvre petite créature, d'être en face de son Dieu... elle serait tout de suite écrasée et dirait : « oui, oui » sans bien réfléchir. Par contre, quand Dieu envoie un messenger, un ange, la créature est beaucoup plus libre. Et Dieu veut que Marie soit libre, qu'elle accepte la révélation du mystère de la Très Sainte Trinité librement et au nom de toute l'humanité. C'est Marie qui est la reprise de toute la création. Elle est immaculée, et c'est au nom de toute l'humanité qu'elle répond à Dieu. Comme Ève a péché en étant

¹⁵ Cf. Gn 18, 12.

¹⁶ Cf. Lc 1, 26-38.

responsable de toute l'humanité, Marie, dans sa foi, reprend tout dans un acte d'amour, en acceptant d'être la dépositaire du secret de Dieu au nom de toute l'humanité. Et elle en devient dépositaire en devenant la Mère de Dieu. Sa maternité divine la met toute proche du mystère de la Très Sainte Trinité.

Jean a reçu le secret de Marie, et il l'a communiqué à Luc ; puis, après Luc, Jean lui-même proclame le secret de Dieu au début de son Évangile. Posons-nous tout de suite la question, celle que les Pères de l'Église se sont posée : pourquoi Jean ne dit-il pas : « Au commencement le Fils était » ? On aurait beaucoup mieux compris. Si Jean s'était « adapté » à nous, il aurait dû dire : « Au commencement le Fils était, et le Fils était auprès de Dieu, et le Fils était Dieu ». C'eût été bien plus facile à comprendre. Pourquoi Jean dit-il : *Au commencement le Verbe (le λόγος) était* ? Il y a là quelque chose que nous devons regarder attentivement, puisque Jean est le seul, à travers toute l'Écriture, à avoir employé ce terme pour révéler le mystère de la seconde personne de la Très Sainte Trinité, le secret du Père.

Il y a trois lieux où Jean parle du Verbe de Dieu, et il faut les mettre en parallèle : dans l'Apocalypse¹⁷, dans le Prologue de sa Première Épître¹⁸ et dans le Prologue de son Évangile.

Regardons d'abord la révélation de l'Apocalypse, où Jean montre, dans la vision extraordinaire du cheval blanc, la victoire du Christ. « Alors je vis le ciel ouvert, et voici un cheval blanc... » Le cheval est un animal très noble, et le cheval blanc, dans l'Apocalypse, c'est le cheval de la victoire, puisque le blanc symbolise toujours la victoire de l'amour. « Alors je vis le ciel ouvert, et voici un cheval blanc ; celui qui le monte s'appelle "Fidèle" et "Vrai", il juge et fait la guerre avec justice. Ses yeux ? une flamme ardente [là nous reconnaissons qu'il s'agit bien du Christ dans sa gloire, puisqu'au début de l'Apocalypse Jésus nous est montré dans sa gloire ayant ce regard de flamme] ; sur sa tête, plusieurs diadèmes ; inscrit sur lui, un nom qu'il est seul à connaître ; le manteau qui l'enveloppe est trempé de sang ; et son nom ? le "Verbe de Dieu". »¹⁹

Si l'Apocalypse est écrite avant l'Évangile de Jean, c'est la première fois que le mystère du Verbe de Dieu nous est révélé. Et si nous regardons attentivement ce texte, nous voyons qu'il s'agit du mystère de la Croix, de la grande victoire de la Croix. Le cavalier blanc, c'est la

¹⁷ Ap 19, 11-13.

¹⁸ 1 Jn 1, 1.

¹⁹ Ap 19, 11-13.

grande victoire de la Croix. Le Christ crucifié est victorieux, il est ce cavalier qui monte le cheval blanc. Son manteau est trempé de sang, le sang de la Croix, et sur lui est inscrit ce nom : « le Verbe de Dieu ». Cela va très loin. Il est très important de saisir que le mystère du Verbe est révélé à la Croix. On commence alors à saisir un peu... L'Annonciation et la Croix, le Fils et le Verbe... Et c'est dans l'Apocalypse que Jean a compris cela ; il a compris alors ce que Marie avait découvert à la Croix.

En effet, quand Marie est debout au pied de la Croix, que découvre-t-elle dans sa contemplation ? Marie découvre dans sa contemplation que si Jésus meurt, il est fidèle, et il est Celui qui vit toujours. Les hommes peuvent détruire le corps du Christ, ce chef-d'œuvre que l'Esprit Saint a réalisé avec le concours de Marie dans le mystère de l'Incarnation. Les hommes peuvent briser l'union de l'âme et du corps réalisée dans le Verbe de Dieu, dans le Fils Bien-aimé ; mais les hommes ne peuvent pas atteindre le mystère du Verbe. C'est pour cela que Marie reste *debout*. Elle reste debout parce que, dans sa contemplation, elle découvre le mystère du Verbe, elle découvre Celui qui est au commencement et qui est éternel. C'est bien la grande victoire de la Croix qui nous révèle le mystère du Verbe de Dieu ; autrement dit, c'est à travers le sang de l'Agneau immolé que le Verbe nous est révélé ²⁰.

La Première Épître de saint Jean nous parle du « Verbe de vie ». C'est très beau. Quand on lit le Prologue de l'Évangile, il faut toujours regarder l'autre Prologue, celui de la Première Épître, où Jean nous parle du « Verbe de vie ».

« Ce qui était dès le commencement,
ce que nous avons entendu,
ce que nous avons vu de nos yeux,
ce que nous avons contemplé,
ce que nos mains ont touché
du Verbe de vie,
— car la Vie s'est manifestée (...) » ²¹.

Jean reprend donc, au début du Prologue de son Épître, le mystère du Verbe, et du « Verbe de vie », pour montrer que Celui qui est la seconde personne de la Très Sainte Trinité, Celui qui est le fruit de la contemplation du Père, Celui qui s'est manifesté à la Croix, le Verbe, est

²⁰ Voir à ce sujet Appendice, question 9.

²¹ 1 Jn 1, 1-2.

source de vie. C'est pourquoi, immédiatement avant sa Passion, avant d'être le « grain de blé »²² qui accepte de tomber en terre et de mourir, Jésus peut dire à Marthe : « Je suis la Résurrection. »²³ Car le Verbe, source de vie, étant « devenu chair »²⁴, cette chair humaine existe en Dieu et ne peut être vaincue par la mort ; le Verbe devenu chair *est la Résurrection*, il est la victoire de la Vie sur la mort, parce que le Verbe est Verbe de vie.

²² Cf. Jn 12, 24.

²³ Jn 11, 25.

²⁴ Jn 1, 14 : σὰρξ ἐγένετο.

VII

AU COMMENCEMENT LE VERBE ÉTAIT

Quand on arrive au troisième jour de la retraite, il faut continuer l'effort de prière et de silence dans le désir d'une rencontre plus profonde avec Notre Seigneur et avec le Père, sous le souffle de l'Esprit Saint. Pour cela, il faut entrer dans le silence de l'adoration, c'est très important. L'Esprit Saint, en effet, ne peut nous éclairer que si nous adorons, puisqu'il respecte infiniment notre liberté. Or c'est par l'adoration que nous lui disons notre bonne volonté, notre désir d'entrer dans son enseignement d'amour — c'est-à-dire d'aller plus loin que ce que nous saisissons par nous-mêmes — et d'être disponibles à recevoir son souffle d'amour. Celui qui est mû par l'Esprit Saint, c'est celui-là qui est fils de Dieu ¹. Tant que nous ne sommes pas mus par l'Esprit Saint, nous continuons notre vie d'homme. Elle peut être très belle, très grande, mais elle reste à une dimension d'homme. La grâce chrétienne, notre vie de chrétien, consiste à entrer dans cette filiation à l'égard du Père et à pouvoir, en regardant Dieu, dire en toute vérité : « Père ». Pour cela il faut être sous le souffle de l'Esprit Saint, car c'est lui qui nous fait dire « *Abba*, Père » ². Et pour être sous le souffle de l'Esprit Saint, nous devons coopérer ; c'est donné gratuitement, mais l'Esprit Saint veut notre coopération, qui est en premier lieu l'adoration. Nous pouvons, en effet, adorer *quand nous le voulons*. N'oublions pas les sept actes d'adoration pendant la journée ; ponctuons nos journées par ces sept actes d'adoration, et progressivement une certaine intériorité se fera en nous.

À propos des divers « commencements » dont nous avons parlé, des précisions ont été demandées : donnons-les donc tout de suite.

¹ Rm 8, 14 : « En effet, tous ceux qu'anime l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. »

² Rm 8, 15 ; Ga 4, 6.

Quand on regarde attentivement l'Écriture, on voit en effet qu'il y a divers « commencements ». Cela peut être très déroutant à première vue, mais c'est très beau si on essaie de comprendre en les regardant successivement. Or nous devons le faire, puisque Vatican II nous demande de reprendre toute la théologie dans la perspective de l'économie divine (au sens où l'entendent les Pères de l'Église), c'est-à-dire d'entrer dans la grande pédagogie de l'Esprit Saint. Il faudrait faire aujourd'hui une théologie pédagogique, au très grand sens du terme, le sens de l'Esprit Saint. Le Saint-Esprit ne nous éduque pas du tout comme le font les maîtres humains — heureusement ! Il commence tout de suite par le sommet, par le parfait : c'est le propre de l'amour. Nous, nous commençons par l'imparfait : l'Esprit Saint, lui, commence par le parfait. L'Ancien Testament est une pédagogie de l'imparfait vers le parfait, mais nous sommes de la Nouvelle Alliance, n'en restons donc pas à l'Ancienne ! Il y a une tendance à retourner à l'Ancienne Alliance, à y demeurer, à la considérer comme la mesure de la Nouvelle et, par le fait même, à vouloir aller de l'imparfait vers le parfait. Mais nous sommes de la Nouvelle Alliance, qui est l'Alliance de l'amour, et l'amour commence tout de suite par une plénitude — c'est le propre de l'amour : le coup de foudre ! mais au très grand sens, c'est-à-dire celui de l'Esprit Saint qui est l'« éclair », comme le montre l'Apocalypse ³, et qui nous met tout de suite devant l'exigence absolue de l'amour.

Pour ceux que cela intéresse et qui veulent travailler un peu la question, regardons rapidement les différents « commencements ».

Le « commencement » de la Genèse, nous l'avons vu : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » ⁴ Je note cet autre « commencement », un très beau passage du Livre des Proverbes, où il est dit (c'est la Sagesse qui parle) :

« Yahvé m'a créée au début de ses desseins,
avant ses œuvres les plus anciennes.
Dès l'éternité je fus fondée,
dès le commencement, avant l'origine de la terre.
Quand l'abîme n'était pas, je fus enfantée,
quand n'étaient pas les sources jaillissantes.
Avant que fussent implantées les montagnes,
avant les collines, je fus enfantée... » ⁵

³ Cf. Ap 8, 5 ; 11, 19.

⁴ Gn 1, 1.

⁵ Pr 8, 22-25.

La liturgie applique ce texte à Marie. C'est étonnant ! Nous n'aurions pas découvert cela par nous-mêmes, mais la liturgie, c'est l'Église, et c'est l'Église en tant qu'elle est l'Épouse du Christ, donc en tant qu'elle est mue par l'Esprit Saint. Elle découvre que celle qui est là, au point de départ, c'est Marie, le chef-d'œuvre de Dieu, celle qui est avant toute autre créature. Avant tout le reste, Marie a été « pensée » par Dieu. Le secret profond de toute la création, c'est Marie, et le secret du cœur de Jésus, c'est Marie. Elle est au cœur de toute l'économie divine. Pour le comprendre, nous devons souvent relire ce texte du Livre des Proverbes.

Puis il y a l'autre « commencement », au début de l'Évangile de saint Jean ⁶, celui que nous voyons maintenant ; il y en a un autre dans la Première Épître de saint Jean ⁷, et enfin il y a la vision de l'Apocalypse dont je vous parlais et qui est le commencement à partir de la Croix ⁸.

Le premier, celui du Prologue de l'Évangile de Jean, c'est la naissance du Verbe, une naissance éternelle. Le Verbe se manifeste à nous à la Croix, et il devient pour nous source de vie, il est le « Verbe de vie, car la vie s'est manifestée » ⁹, et elle s'est manifestée par la mort. C'est par la mort que la vie s'est manifestée à la Croix, et à la Croix Marie est née. C'est la naissance de Marie, la naissance de la nouvelle Ève (comme l'ont très vite vu les Pères de l'Église) de la Femme qui est née à partir de la blessure du cœur de l'Agneau, dans la grande extase d'amour du Christ crucifié ¹⁰. C'est à la Croix que Marie est née, et elle est la créature par excellence, le fruit par excellence de la Croix, le « premier-né » du Fils. Il y a le premier-né du Père, et il y a le premier-né du Fils ; et le premier-né du Fils, c'est-à-dire du « Verbe de vie », c'est Marie. Et puisqu'en Marie tout est repris, le « commencement » de la Croix reprend celui de la création.

Une théologie de l'économie divine, c'est-à-dire une théologie de la pédagogie de Dieu, doit être très attentive à ces différents « commencements ». L'un est éternel (Prologue) ; l'autre, c'est la reprise de tout à partir de la blessure du cœur de l'Agneau, qui ne détruit en rien l'œuvre

⁶ Jn 1, 1.

⁷ Voir 1 Jn 1, 1.

⁸ Voir Ap 19, 11-16.

⁹ 1 Jn 1, 1-2.

¹⁰ Voir (entre autres) TERTULLIEN, *De anima*, ch. 11 (P.L. 2, col. 665 A). SAINT HILAIRE, *Traité des mystères* I, III-V (Sources chrétiennes 19^{bis}, pp. 79-81). SAINT JEAN CHRYSOSTOME, *Huit catéchèses baptismales*, III, 16, (Sources chrétiennes 50, pp. 160-162). SAINT AUGUSTIN, *Homélie sur l'Évangile de saint Jean* IX, 10 (Bibliothèque augustinienne 71, p. 531) ; XV, 8 (*op. cit.*, pp. 767-769).

de la création mais la reprend totalement. C'est pourquoi, dans la lumière de la Croix, nous voyons le mystère de la création (la Genèse).

Qu'il y ait trois « commencements », c'est normal, car tout est trinitaire dans l'Écriture, et c'est toujours le mystère de la Très Sainte Trinité qui donne la dernière lumière sur tout. Tant que nous n'avons pas atteint le mystère de la Très Sainte Trinité, nous n'avons pas vraiment un regard théologique. C'est cela qui est le grand critère. Selon les Pères de l'Église et selon saint Thomas, tant que nous n'avons pas un regard trinitaire, nous n'avons pas non plus un regard théologique. Aujourd'hui, on fait la théologie de tout, on ne fait pas seulement la théologie du travail, on fait la théologie de la détente, du repos, la théologie des loisirs, bref la théologie de tout, et de ce fait, on ne sait plus ce qu'est la théologie. La théologie est le regard trinitaire sur toute chose. Nous entrons dans le regard de la Très Sainte Trinité, c'est notre privilège. Le privilège du chrétien, c'est de pouvoir regarder toute chose dans la lumière de la Très Sainte Trinité, c'est-à-dire dans la lumière du Verbe de Dieu, puisque la théologie est l'anticipation de la vision béatifique. Nous savons qu'un jour nous verrons tout en Dieu, et que notre intelligence sera illuminée par le Verbe lui-même. C'est cela, la vision béatifique. Et par notre foi, qui est essentiellement contemplative parce que toute tendue vers la vision béatifique, nous pouvons anticiper ce regard. Nous l'anticipons dans la prière, dans notre désir de contemplation ; et grâce à la théologie, nous pouvons expliciter ce regard contemplatif. N'est-ce pas là la signification ultime de la théologie ? Quand elle ne va pas jusque-là, il y a quelque chose qui lui manque. Et si elle vient à oublier cela, elle fera de la partie le tout, et risquera alors de s'enfermer sur elle-même et de perdre sa luminosité.

Après cette petite parenthèse, revenons maintenant aux trois « commencements ». Il est en effet très important de regarder l'éternité (Prologue), le temps (la Genèse) et ce moment où l'éternité et le temps ont été liés dans le mystère de la Croix. La Croix est la rencontre de l'éternité et du temps, et c'est pour cela qu'elle est éternelle. Éternellement Jésus s'offre au Père. La Croix est contemporaine de toute notre vie chrétienne. Jésus, à la Croix, nous est donné actuellement, et l'Eucharistie est là pour nous faire comprendre que le mystère de la Croix est *actuel* pour nous. L'éternité assume le temps (c'est cela, le mystère de l'Incarnation), elle ne supprime pas le temps, elle n'en est pas rivale. Voir une rivalité entre les deux serait le fait d'une pensée dialectique, qui fait intervenir les oppositions, alors que l'amour assume sans détruire. L'amour est respectueux du plus petit, toujours. C'est à cela, à ce respect de l'autre, à ce respect même de ce qui est plus petit, qu'on reconnaît un

véritable amour. Le temps, comparativement à l'éternité, c'est le petit, le tout petit. Or la Croix fait l'alliance de l'éternité et du temps dans le cœur de l'Agneau, et cette alliance de l'éternité et du temps est manifestée à travers le cœur de Marie. C'est la Femme qui fait le lien profond entre l'éternité et le temps, parce que la femme est le lieu de l'amour. C'est cette alliance, manifestée dans le cœur de Marie, que le passage du Livre des Proverbes que nous citons exprime si profondément.

Essayons d'entrer maintenant dans le mystère du Verbe qui nous est révélé dans le Prologue de saint Jean. Nous avons vu que, dans la révélation première qui est faite à Marie, l'Ange parle du Fils. Pourquoi donc Jean, qui est tellement le disciple de Marie, qui a reçu Marie à la Croix, ne dit-il pas : « Au commencement le Fils était » ? Pourquoi Jean, qui connaît très bien les livres sapientiaux, et donc les Proverbes, ne dit-il pas : « Au commencement la Sagesse était » ? Pourquoi emploie-t-il une nouvelle expression ? Ce n'est sûrement pas pour être original. Jean ne cherche pas à être original, mais à nous faire entrer plus profondément dans la vérité et à nous faire aller plus loin dans le mystère — puisque Jean donne l'ultime révélation. Pourquoi donc Jean emploie-t-il le terme *logos* ?

Logos est un terme grec (λόγος) très difficile à traduire. Jean écrit en grec parce que, selon les meilleurs exégètes, Jésus à Jérusalem parlait grec. À Jérusalem, du temps de Jésus, on parlait grec, parce que c'était la langue cultivée. Jésus ne parlait pas araméen à Jérusalem. En Galilée il parlait araméen, mais à Jérusalem il parlait grec ; et Jean écrit son Évangile en grec pour être plus fidèle à la parole du Christ. Ce n'est donc pas du tout une « adaptation », c'est un souci de plus grande fidélité à la parole du Christ. Notons au passage que si Jean écrit en grec, cela montre bien que l'hébreu n'est pas la seule langue « divine », puisque Jésus, Fils de Dieu, celui qui nous donne l'ultime révélation, parle grec. Mais le grec n'est pas une langue divine non plus, c'est une langue philosophique, littéraire, poétique, une langue merveilleuse, mais qui n'est pas divine. Dieu s'en est servi, comme il s'est servi de l'hébreu.

Jean écrit donc en grec et emploie le terme *logos*. Avant Jean, Philon avait déjà parlé du *logos*. Philon est le premier théologien, un Juif, qui se soit servi de la philosophie grecque pour expliciter la parole de Dieu. La théologie a donc commencé à partir de la tradition juive. Philon est vraiment le premier théologien, il ne faut pas oublier cela. Aujourd'hui, on oppose le Grec et le Sémite ; cela fait partie de ces slogans modernes qu'on lance pour supprimer la théologie. Car il y a aujourd'hui une haine contre la théologie traditionnelle — même parmi des théologiens ! Ils sabordent alors la théologie pour saborder la Tradition, la

grande Tradition de l'Église. Ils veulent un retour soi-disant pur au sémite. Or l'Esprit Saint, plus intelligent que les théologiens, les a battus dans leur propre domaine. Il fait toujours cela, du reste. Rappelons-nous la parole de Jésus à Nathanaël : « Avant que Philippe t'appelât, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu. »¹¹ Le Saint-Esprit dit toujours cela aux théologiens : « Quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu »... Les théologiens d'aujourd'hui veulent opposer le Sémite et le Grec. C'est une opposition ancienne, puisque Hegel l'avait déjà faite. Nos théologiens reprennent cette opposition, et ils continuent de l'exploiter. Le Sémite, c'est l'homme de la foi ; le Grec, c'est l'homme de la vision. Le Sémite, c'est le croyant ; le Grec, c'est le philosophe. Et on oppose les deux, comme si, de fait, il y avait une opposition. En réalité, il s'agit tout simplement de deux plans différents, sans opposition ! La foi est divine, le *logos* philosophique est humain, il est parfaitement humain, et il ne s'oppose absolument pas à la foi puisque tous les deux ont la même source. Avant les théologiens qui veulent opposer le Sémite et le Grec, l'Esprit Saint a voulu faire un lien entre le génie sémite et le génie grec, par tous les livres sapientiaux (les Proverbes, le Livre de la Sagesse, l'Ecclésiastique, etc), ces grands livres qui impliquent toute une réflexion, beaucoup plus que ceux des prophètes. Ceux-ci révèlent plutôt le grand lyrisme du Saint-Esprit, tandis que dans la littérature sapientiale il y a une réflexion de sagesse. Ce sont, en quelque sorte, les premiers livres théologiques qui soient dans la Révélation. De sorte que, quand Jésus parle grec, il entre dans la grande Tradition des livres sapientiaux.

Il est important de voir que Jean, sous l'inspiration du Saint-Esprit, emploie le terme *logos* et non pas « Fils », ni *sophia*, « sagesse ». Pourquoi ? Que signifie exactement le terme *logos* ? Il est très difficile à traduire. En Sorbonne, on traduit souvent *logos* par *discours*. Bien sûr, c'est une traduction, mais c'est une traduction très extérieure. En réalité, *logos* signifie beaucoup plus le *fruit* de la pensée ; or le discours est *l'expression* de la pensée, il n'en est pas le fruit. Expression et fruit sont deux choses différentes, et les Grecs étaient très sensibles à cela. Il est vrai que le terme *logos* peut regarder le discours, mais il peut regarder aussi le fruit de la pensée. Autre chose est penser, autre chose est exprimer ma pensée. L'expression, c'est l'art ; la pensée est antérieure. Pour certains, s'exprimer aide à penser ; d'autres, au contraire, pensent tellement qu'ils ont de la peine à s'exprimer ! Il y a deux types de personnes, et cela dépend de l'âge, de la culture, etc. Mais il est certain qu'il y a tout de

¹¹ Cf. Jn 1, 48.

même une différence entre penser et parler, penser et dire. Il ne faut donc pas traduire « Verbe », *Logos*, par « Parole ». Maintenant, sous l'influence protestante, on traduit souvent par « Parole », mais c'est une erreur, du point de vue théologique. Il faut traduire *Logos* par « Verbe ». C'est la traduction de saint Jérôme qui, ne l'oublions pas, était en contact direct avec les rabbins. Il était donc beaucoup plus proche de toute une tradition qu'on ne l'est aujourd'hui où, la plupart du temps, on est dans des perspectives assez éloignées de la tradition johannique. Ne traduisons donc pas le *logos* du Prologue par « Parole », mais par *Verbum*, « Verbe ». Quelle différence y a-t-il entre les deux ?

La parole implique la voix, la communication. En parlant, je vous communique — du moins j'essaie ! — ce que j'ai contemplé, ce que j'ai pensé. Une parole vivante est toujours reliée à sa source, qui est la pensée.

Le « verbe » est le contenu de la pensée, le fruit de la connaissance. Nous pourrions donc dire que *logos*, ici, devrait se traduire par « secret ». Dans l'ordre de la connaissance affective, en effet, le fruit de notre connaissance aimante (le verbe intérieur, le verbe du cœur, — *verbum cordis*, comme disent saint Augustin et saint Thomas)¹², c'est le secret. Et dans l'ordre de la connaissance affective, qui est plus proche de nous que la connaissance spéculative, intellectuelle, nous comprenons bien la différence : communiquer un secret et le garder sont deux choses tout à fait différentes.

Quand quelqu'un que nous aimons, et qui a confiance en nous, nous confie un secret, il nous dit : « Je te confie un secret, mais surtout n'en parle pas, ne le dis à personne, c'est un secret. J'ai confiance en toi, je te confie ce secret ». Communiquer un secret sans la permission de celui qui nous l'a confié est une trahison, et c'est ce qui brise le plus la confiance. Il faut être très attentif à cela, parce qu'aujourd'hui on vit une ère de communication, de journalisme, et on croit qu'on peut tout communiquer. Non, pas du tout ! Le secret est une chose très profonde, et communiquer un secret est une faute grave, au sens fort, parce que c'est briser la confiance. Évidemment il y a des secrets de polichinelle, des secrets de concierge ; ceux-là ne sont pas de vrais secrets. Le vrai secret est quelque chose de beaucoup plus profond.

Rappelons-nous la première fois qu'on nous a confié un secret. Si nous appartenons à une famille dont nous sommes le benjamin ou la benjamine, le frère aîné, un jour, nous a peut-être confié quelque chose en nous disant : « Je n'ai encore dit cela à personne, même pas à nos parents, je te le confie parce que toi... c'est différent. Garde cela, c'est

¹² Voir ci-dessous, X, note 23.

un secret. » Ou bien un ami nous a communiqué comme un secret, une décision qu'il a prise, l'orientation de sa vie, son amour... Le premier secret, ordinairement, c'est quand on commence à aimer. Et dès qu'on commence à aimer on devient capable de porter un secret, parce que c'est l'amour qui « secrète » un secret. Et le grand secret, c'est la personne qu'on aime, qu'on porte en soi. C'est elle qui est le secret de notre vie, la perle intérieure que nous « secrétons » intérieurement. Et c'est vrai : un secret, nous le « secrétons » intérieurement. C'est la vie de notre vie, le cœur de notre cœur ; c'est quelque chose que nous portons en nous, au plus intime de nous-mêmes. Dès que nous aimons quelqu'un, nous le portons en nous comme notre secret, comme ce qui est essentiel à notre vie. Et nous sentons bien que ce secret nous met dans le silence. C'est par le secret que nous entrons dans le silence intérieur. C'est très simple, il n'y a pas d'autre porte. Le silence extérieur est un acte de volonté : « Je veux me taire », c'est une question de volonté. Nous pouvons tous nous taire une demi-heure. Pas beaucoup plus, parce que, au bout d'une demi-heure, notre volonté est fatiguée, ça chauffe, ça soulève le couvercle et ça déborde — et on se met à bavarder. Le silence extérieur est une question ascétique. Le silence intérieur, lui, provient de l'amour et il s'impose à nous. Il y a des âmes silencieuses (heureusement !) : elles gardent l'amour. Le silence est gardien de l'amour. Dès qu'on aime on sait cela. Les Pères de l'Église avaient cette comparaison merveilleuse du parfum (et c'est juste puisque le parfum, selon le symbolisme de l'Écriture, est toujours lié à l'amour) qui, s'il n'est pas très bien gardé, s'évapore (toutes les choses très bonnes, très qualitatives, sont subtiles, elles s'évaporent). Notre cœur, s'il n'est pas tenu par un secret, s'évapore... Au fond, notre vraie personnalité se noue dans le secret, dans les vrais secrets. Notre force intérieure, c'est le secret, c'est de porter un secret.

Jean veut nous faire découvrir le secret du Père, ce secret qui a été révélé à Marie, ce secret qu'elle a découvert à la Croix. Nous pourrions dire — et le Prologue de Jean nous le montre — que la Très Sainte Vierge est passée du mystère du Fils au mystère du Verbe. Quelle différence y a-t-il entre les deux ?

Le Fils, c'est celui qui provient du Père. L'analogie de la filiation, nous la saisissons tout de suite parce que nous en avons l'expérience. Nous sommes, tous, fils d'un tel, et donc nous comprenons très bien ce qu'est le fils, celui qui manifeste sa source et qui est la gloire de sa source. La gloire d'un père, c'est d'avoir des fils et des filles intelligents. La gloire d'un père, c'est d'avoir des enfants dignes et qui pourront dépasser leurs parents, aller plus loin qu'eux.

Le verbe, c'est quelque chose de plus intérieur, de plus mystérieux. C'est le fruit de la contemplation, le fruit d'une connaissance amoureuse, et c'est un fruit que nous portons au-dedans de nous-mêmes — ce qui n'est pas le cas du fils. Celui-ci, la mère le porte un certain temps en elle, mais ensuite il faut bien qu'elle dépose son fardeau. Pour son développement, sa croissance, il faut que l'enfant naisse, et qu'il naisse au bon moment, selon le rythme de la nature, selon le rythme de la vie biologique. L'enfant doit naître, sa mère ne peut pas le porter toujours, le garder toujours en elle. Au contraire, un secret, nous le portons toujours au-dedans de nous-mêmes. Ce sont là les deux grands fruits de la vie humaine : le fils et le secret, ce secret que nous portons en nous et qui est toute la richesse de notre cœur. Le secret d'amour est contemplatif ; dès qu'on aime, on contemple celui qu'on aime. Un fiancé contemple sa fiancée — du moins tant qu'il est fiancé... après, peut-être moins ! mais quand il est fiancé, il contemple sa fiancée, il la trouve admirable et plus belle que toutes les autres. Une fois marié, il faut renouveler ce regard, sinon il s'use... parce qu'il est difficile de croître dans l'amour et d'aller toujours plus loin dans ce secret intérieur qui nous possède et qui nous prend.

Le secret reste donc toujours au plus intime de nous-mêmes. Même quand nous le confions aux autres, il reste en nous, comme le secret du Père reste toujours *in sinu Patris*, « dans le sein du Père »¹³. Voilà pourquoi Jean parle du Verbe, du secret qui est le fruit de la contemplation du Père. En effet, la vie de Dieu est une vie contemplative, ce n'est pas une vie selon la chair et le sang. L'analogie de la procréation est donc loin de Dieu, puisque normalement, la procréation n'est pas contemplative, elle implique tout un devenir. Elle est une œuvre d'amour, une fécondité d'amour, mais dans la chair et le sang, qui implique le devenir sensible, physique. C'est dans notre monde physique que se réalise la procréation et elle est le chef-d'œuvre de notre univers physique. Comme le disaient les anciens, tout notre univers est en vue de permettre la procréation. C'est très beau, du reste, et ils avaient le sens de cela. Tout l'univers est pour permettre la procréation.

Il y a quelque chose qui est plus proche de Dieu, c'est notre esprit, car « Dieu est Esprit. »¹⁴ Or notre esprit, quand il est parfait — et il l'est grâce à l'amour —, contemple et réalise au-dedans de lui-même un secret qui est le verbe. Il faut bien comprendre cette comparaison, ou plutôt

¹³ Jn 1, 18.

¹⁴ Jn 4, 24.

cette analogie. L'analogie est une comparaison, mais une comparaison très subtile. Dans les comparaisons habituelles, artistiques, on regarde la similitude. Dans l'analogie métaphysique, au contraire, on regarde avant tout la diversité ; mais, à l'intérieur de cette diversité, on découvre quelque chose de commun qui nous aide à préciser et à expliciter ce que nous ne pouvons pas connaître directement.

La seconde personne de la Très Sainte Trinité nous est donc révélée dans le Prologue comme le secret de Dieu. « Au commencement le Secret était » — on peut interpréter ainsi, d'après ce que nous avons dit. Maintenons cependant le texte : *Au commencement le Verbe était*, car il faut toujours interpréter en rappelant le texte.

Et le Verbe était auprès de Dieu... Ne traduisons pas par « avec » ; c'est *apud*, selon le texte de la Vulgate, et le texte grec est encore plus fort : *pros* (πρός), « vers ». *Et le Verbe était vers Dieu* — c'est encore beaucoup plus beau comme mouvement ! En français, il vaut mieux dire « auprès », parce que « vers » semble extérieur, alors que « auprès », c'est dans l'intimité. Mais ne disons surtout pas « avec ». *Le Verbe était auprès de Dieu*. Être auprès de quelqu'un ou être avec quelqu'un, ce n'est pas du tout la même chose. On travaille *avec* quelqu'un — il est très rare qu'on travaille *auprès de* quelqu'un. Quand on est *auprès de* quelqu'un, on s'arrête de travailler. Dans les équipes de travailleurs, on travaille *avec* quelqu'un. Par contre, on prie *auprès de* quelqu'un, on prie *auprès de* Marie. Oui, on peut dire qu'on prie *avec* Marie, mais c'est beaucoup moins fort. On prie *auprès de* Marie ; un tout petit enfant prie *auprès de* sa mère. Quand on est *auprès*, on est comme enveloppé ; c'est l'enveloppement de celui qui nous porte, en quelque sorte.

Le Verbe était auprès de Dieu, vers Dieu, parce qu'il est tout entier tourné vers Dieu. Il provient du Père et il est tout entier tourné vers le Père, parce que ce secret est une personne vivante, c'est le « Verbe de vie ». *Et le Verbe était Dieu*. Il est donc un avec celui dont il procède.

Puisque la seconde personne de la Très Sainte Trinité nous est révélée dans ce premier verset, nous pouvons dire, par le fait même, que ce mystère nous révèle tout le mystère de la Très Sainte Trinité. N'est-ce pas, en effet, le Verbe qui nous fait entrer dans le mystère de la Très Sainte Trinité ? Et le Verbe, comme nous allons le voir, est la Lumière.

Dans le principe, dans la source, le secret était. Et le secret était vers Dieu, auprès de Dieu, et il était Dieu. Il était dans la source, vers Dieu. Le texte nous révèle donc cette fécondité mystérieuse qui ne détruit pas l'unité. Le mystère de la Très Sainte Trinité, c'est trois personnes dans l'unité, dans l'unité d'être, unité de vie, unité substantielle d'intelligence et d'amour. Et à l'intérieur de cette unité d'être et de vie, il y a une distinction des personnes. Cela, c'est un mystère, nous n'arrivons donc

pas à le comprendre. Nous pouvons seulement montrer que ce n'est pas contradictoire ; la division, en effet, provient toujours de la potentialité. Or, comme Dieu est l'Acte pur, l'Être parfait, il n'y a pas en lui de potentialité, et il ne peut donc pas y avoir non plus de division. Il y a une distinction. La division brise l'unité, la distinction ne la brise pas. Et tout l'effort des grands théologiens a consisté à essayer de saisir un peu la distinction qui existe entre les trois personnes divines. Le Père est la source, et le Prologue le nomme comme la source, le principe d'où tout provient. La seconde personne est l'expression de la contemplation du Père, c'est son secret. Et la troisième personne est celle qui procède du Père et du Fils : le Paraclet. Là encore, Jean emploie un terme qui lui est propre : le Paraclet, qui désigne l'Esprit Saint. Mais puisque le Prologue doit nous montrer le mystère du *Verbe devenu chair*¹⁵, Jean révèle ici, en premier lieu, le secret qui est dans la source.

Après nous avoir montré cette fécondité première qui est en Dieu et qui est Dieu, Jean montre immédiatement ce qui procède du Verbe : la création. Nous retrouvons, là, ce qui avait été dit dans la Genèse, mais au lieu que ce soit regardé de l'extérieur, c'est regardé de l'intérieur. C'est ici que nous voyons toute la différence entre le Prologue de la Genèse et celui de saint Jean. Dans le Prologue de la Genèse, on montre la grandeur de l'acte créateur par ses fruits. On regarde la lumière, on regarde les animaux, on regarde tout ce que Dieu a fait. C'est très beau, mais c'est regardé de l'extérieur. Dans le Prologue de saint Jean, au contraire, on regarde ce mystère de l'intérieur ; c'est le privilège de celui à qui le secret de Dieu est révélé. Par le Verbe de Dieu qui nous est révélé, il nous est possible d'avoir un regard intérieur sur toute la création. Nous la regardons alors comme Dieu la regarde : c'est le privilège du croyant. Le philosophe, lui, c'est en tant qu'homme qu'il regarde les réalités qui sont en face de lui. Et quand il voit ces réalités, progressivement il remonte jusqu'à la source ; mais cela prend du temps ! Il n'est pas facile pour le philosophe de remonter jusqu'à Dieu ; c'est le plus grand effort de l'intelligence humaine. Et c'est tellement difficile que les théologiens modernes, qui sont fatigués, s'arrêtent en route et disent : « On ne peut pas, ce n'est pas la peine, il y a un barrage ! » Ils s'arrêtent au premier « barrage », et ils se contentent de regarder l'homme. Évidemment, c'est plus facile que d'essayer, à partir de l'homme, de remonter jusqu'à Dieu et de comprendre que le visage de l'homme, le visage de la femme, sont quelque chose du visage de Dieu. On met longtemps à saisir cela... Mais

¹⁵ Jn 1, 14.

le philosophe doit le faire, parce qu'il doit avoir un regard intérieur et passer du visible à l'invisible, des effets à leur source.

Le croyant a le privilège étonnant d'atteindre tout de suite Dieu de l'intérieur. Il se place donc dans la lumière même de Dieu et regarde tout dans cette lumière. C'est bien ce qui nous est montré ici. On nous fait regarder d'abord le Verbe, le secret qui est dans la source, et à partir de là on va regarder le mystère de la création.

*Tout fut par lui, et sans lui rien ne fut*¹⁶. Cela, c'est merveilleux, comme affirmation ! Tout ce qui n'est pas Dieu, dépend de Dieu. Tout sans exception. Le terme grec est très fort : *panta* (πάντα). La Genèse énumérait ; ici, c'est un regard universel. Le regard contemplatif, qui nous permet de remonter jusqu'au secret de Dieu, nous permet de tout relativiser. Comme il est reposant de voir que tout dépend de Dieu, quand on est dans les mains de Dieu, quand on est vraiment celui qui est dans l'intimité de Dieu et qui le sait — puisque la foi nous donne cette conviction profonde, cette certitude intérieure, dans l'amour, que nous sommes dans les mains de Dieu, dans la lumière de Dieu (comme le montrent les deux récits de la création tels que la Genèse nous les donne). Alors nous pouvons tout regarder comme Dieu le regarde : *Tout fut par lui, et sans lui rien ne fut*.

Le chanoine Osty traduit : *Par lui tout a paru, et sans lui rien n'a paru*. Il note que l'Évangéliste a, dans le Prologue, réservé le verbe *être* au *logos*. Jean, en parlant de Dieu et du Verbe, emploie le verbe *être* et, en parlant de la créature, le verbe *devenir*. C'est intéressant, parce que cela montre combien le Prologue de Jean est métaphysique, et qu'on ne peut donc vraiment le comprendre que si l'on se place à un niveau métaphysique. La métaphysique est l'effort ultime de l'intelligence humaine qui, au-delà de toutes les sciences, essaie de regarder ce qu'est l'être. Et, en saisissant l'être, elle comprend mieux le devenir. C'est là l'effort ultime de l'intelligence humaine, et c'est ce qu'on refuse aujourd'hui. On refuse le regard métaphysique, alors que l'Église le maintient et nous demande de faire de la métaphysique, afin d'être intelligents pour Dieu. Je crois qu'on ne peut rien comprendre au Prologue de Jean si l'on n'a pas une intelligence un tout petit peu métaphysique. C'est normal, puisque, si l'on veut exprimer ce qu'il y a de plus intime en Dieu, on doit le faire avec une intelligence qui essaie d'aller le plus loin possible, c'est-à-dire avec une intelligence affinée. Or la métaphysique affine notre intelligence, elle lui permet de faire des distinctions, des discernements

¹⁶ Jn 1, 3.

qu'elle ne pourrait pas faire autrement. Il y a certaines distinctions — comme celle de l'être et du devenir — que nous ne pouvons faire qu'au niveau métaphysique. Dans la pensée contemporaine, il est très difficile de distinguer l'être et le devenir, parce que la philosophie hégélienne confond les deux. Toute la philosophie ancienne — depuis Anaxagore et Héraclite, jusqu'à Hegel — essayait de distinguer l'être et le devenir ; et sans cette distinction, on ne saisit pas parfaitement ce que Jean veut nous faire comprendre ici.

Au commencement le Verbe était, c'est-à-dire : Il *est* toujours ; car l'imparfait grec que nous rendons par « était » exprime aussi ce qui *est*. Le Verbe *est*. *Tout a paru par lui* — voilà le devenir. Dès qu'il y a création, il y a un devenir radical. Toute créature est dans le devenir, parce que toute créature est dans une dépendance radicale à l'égard de Dieu. *Par lui tout a paru, et sans lui rien n'a paru*. Dans l'affirmation : *par lui tout a paru*, Jean regarde non seulement notre univers physique, mais aussi les anges. C'est, là encore, une très grande différence avec le Prologue de la Genèse. Celui-ci regardait l'univers physique ; le Prologue de Jean regarde toute créature, la totalité de la création, dans un regard beaucoup plus profond, beaucoup plus intérieur : *Tout a paru par lui, et sans lui rien n'a paru*.

De tout être il était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Notez, ici encore, une distinction que les Pères de l'Église ont beaucoup aimée : la distinction entre le devenir, la vie et la lumière, les trois degrés dans la créature. Toutes les créatures impliquant la matière existent dans un devenir. La lune, les étoiles, les galaxies, existent dans un devenir, c'est-à-dire dans un mouvement perpétuel. Toute réalité matérielle existe toujours dans un mouvement, dans un devenir constant. Il n'y a pas de repos dans le monde physique ; le repos n'existe qu'au niveau de la vie. L'animal a besoin de se reposer, n'oublions jamais cela. Si nous n'étions qu'une réalité physique, sans plus, nous n'aurions pas de repos, nous serions dans le devenir perpétuel, constant, qui continue tout le temps, indéfiniment... Et il n'y a pas de commencement dans le pur devenir physique, c'est cela qui est très étonnant.

Il faut donc bien distinguer la réalité physique et le vivant, le *devenir* et la *vie*. Le vivant, c'est un tout autre monde comparativement à l'être en devenir. On connaît bien les deux grandes lois : le devenir tend vers la corruption ; le vivant, lui, remonte la pente, parce qu'il a une autonomie, une organisation qui lui est propre. Et dans le Prologue de Jean, on nous donne ce regard divin : *Tout fut par lui*. Tout, absolument tout : les réalités matérielles, les réalités spirituelles, tout ! On précise ensuite : *De tout être il était la vie*. La source de toute vie, c'est le Verbe de Dieu. C'est pour cela qu'il est le Verbe de vie.

Distinguons bien l'*être* et la *vie*, car une des grandes objections que l'on fait aujourd'hui aux théologiens provient de la confusion entre les deux, et aboutit à opposer évolution et création — comme nous le verrons plus loin. Il faut dire que les théologiens, actuellement, ont si peur de la science (ordinairement parce qu'ils ne la connaissent pas assez) qu'ils se réfugient dans un subjectivisme absolu, se coupant complètement de la réalité. Cette attitude rend impossible tout dialogue qu'ils pourraient avoir avec les savants. Il faut bien se dire que les scientifiques sont des gens qui tiennent « le haut du pavé » aujourd'hui, alors les théologiens ont peur d'eux. Cela me fait toujours penser à ces vieux châteaux-forts du temps jadis, avec des ponts-levis. On a l'impression que les théologiens ont levé les ponts-levis et se sont réfugiés dans un subjectivisme absolu, parce qu'ils ont peur de l'objectivité des savants. Beaucoup ont de la peine à comprendre qu'il y ait d'autres objectivités, plus profondes, qui leur permettraient de saisir que la science est à un niveau d'objectivité très intéressant, sans doute, mais qui n'est pas celui de la philosophie. Ils se sont donc réfugiés dans ce qu'on appelle la phénoménologie, c'est-à-dire dans une attitude réflexive, et ils font une théologie réflexive et subjective, par peur. Cela vient du démon ; le doute systématisé vient du démon. Les théologiens d'aujourd'hui ont peur. Il faudrait que les savants les secouent, c'est leur rôle. Les savants chrétiens devraient secouer les théologiens d'aujourd'hui et leur dire : « Vous avez peur du réel, alors vous vous réfugiez en vous-mêmes ! » Il ne faut pas avoir peur du réel, parce que nous sommes faits pour le réel, et que derrière le réel, il y a Dieu. Dieu *est*, il est Celui qui *est*, et le réel provient de lui. Il faut donc chercher à connaître le réel, c'est de cela que notre intelligence a besoin. Elle a besoin de ce réalisme.

Il est donc très important de bien comprendre une distinction qui nous est donnée dans le Prologue de Jean, et que la grande théologie de saint Thomas reprend d'une manière étonnante, parce que cette théologie est très johannique, et tout à fait dans la lumière du Prologue de Jean. Saint Thomas rappelle que l'acte créateur de Dieu regarde l'*existence* des réalités. Dieu *crée des êtres* et Dieu *communique la vie*. C'est une distinction que les philosophes néo-platoniciens avaient déjà faite en disant qu'il fallait distinguer le Créateur et le Père. Le Créateur crée l'être, et le Père communique la vie. C'est donc une distinction que nous pouvons faire déjà au niveau de l'intelligence humaine, sans le secours de la foi. Mais il est très beau de la voir dans le Prologue, où saint Jean nous montre qu'il faut toujours distinguer le Dieu Créateur qui crée des réalités, des êtres, et le Dieu Père qui communique la vie. En effet, Dieu crée aussi des êtres qui ne vivent pas. Il crée la lune ; la lune ne vit pas, c'est

un être dans le mouvement. Quant à l'origine de la lune, on fait des hypothèses... Très bien, faisons toutes les hypothèses qu'on voudra, mais on ne saura jamais exactement comment la lune s'est formée, puisqu'on est né *après*. De même, il est très difficile de savoir l'origine des galaxies. On fait des hypothèses scientifiques, c'est très intéressant, il faut les faire. Mais ce que nous regardons, ce qui est objet d'expérience, c'est ce qui est maintenant. Cela, on en est sûr : il n'y a pas de vie sur la lune.

Dieu crée donc des êtres et il est le Père qui communique la vie. Autrement dit, tout être, tout ce qui existe, est créé par Dieu, mais il y a des êtres imparfaits qui sont dans le devenir, et des êtres plus parfaits auxquels Dieu communique la vie. Les êtres vivants sont bien des êtres plus parfaits ; il faut en effet une organisation supérieure pour que la vie puisse exister, pour qu'elle puisse être communiquée. Dieu est le Père de la vie, il est le Maître de la vie et il est aussi le Maître de la mort. La vie relève directement de Dieu, elle est communiquée par lui, mais elle n'est pas *créée*.

Il est très important de comprendre cela, parce que tous les athéismes contemporains, à partir de Feuerbach ¹⁷, ont confondu le devenir et la vie, l'être et la vie ; et, en confondant l'être et la vie, ils ont conclu que Dieu ne pouvait pas exister. Pourquoi ? Parce que la vie implique une autonomie. Si l'être vivant est créé, il est dépendant, donc il n'est pas autonome. C'est très gros, comme sophisme, mais c'est pourtant ce sophisme qui commande tout l'athéisme contemporain.

Il faut « dévisser » les bêtises de notre monde d'aujourd'hui, et voir les grosses confusions que les gens répètent sans même s'en apercevoir. C'est vrai, on répète tout le temps ; les propagandes relèvent toujours d'un procédé de répétition. Et il faut voir la *source* de ces répétitions, parce que, quand on est dans le *procédé* de la répétition, on répète et on ne comprend plus...

On voit tout de suite la distinction qu'il faut faire pour répondre au sophisme de Feuerbach. Nous sommes dépendants de Dieu dans notre *être*, et c'est une dépendance qui échappe à notre *conscience*. Nous n'avons pas conscience d'être une créature. Nous avons conscience de nos limites, mais pas d'être une créature. Nous ne nous réveillons pas le matin en vous disant : « Ah, je suis créature de Dieu », et nous neregar-

¹⁷ Feuerbach, ne l'oublions pas, est le père de l'athéisme du monde occidental. Nous pourrions citer aussi Auguste Comte, mais Feuerbach a eu une influence beaucoup plus grande. L'un et l'autre ont d'ailleurs fait la même confusion, celle de l'être et de la vie.

dons pas non plus notre voisin en disant : « Créature de Dieu ! » Nous ne pouvons dire cela qu'au terme de l'ultime recherche métaphysique, après avoir découvert l'existence de l'Être Premier que tous appellent « Dieu ». Mais nous pouvons aussi le dire dans un regard de foi. Dans un regard de foi, dans un regard contemplatif, on considère les réalités qui sont autour de nous comme des créatures de Dieu. On regarde l'homme et la femme — et donc aussi soi-même — comme chef-d'œuvre de Dieu. C'est beau, du reste, de se regarder comme chef-d'œuvre de Dieu ; nous nous apercevons alors qu'il y a tout de même en nous une certaine dignité. Être chef-d'œuvre de Dieu (chef-d'œuvre parfois un peu bancal, abîmé par le péché, mais chef-d'œuvre tout de même !), c'est quelque chose de grand ! Nous sommes chefs-d'œuvre de Dieu dans notre être et nous dépendons totalement de lui dans tout notre être, mais notre vie implique une autonomie, précisément parce que la dépendance à l'égard du Créateur est au niveau de l'être et non de la vie. Dieu a voulu des êtres qui soient vivants, parce qu'il est capable de communiquer la vie, de créer des êtres plus parfaits, des vivants, qui soient autonomes. Et Dieu est capable de créer des êtres vivants encore plus parfaits : des esprits qui soient libres. S'il n'y avait pas l'autonomie de la vie, il n'y aurait pas non plus la liberté. L'autonomie de la vie est donc très importante, parce qu'elle est le fondement de la liberté. Or — on le voit bien aujourd'hui au niveau biologique — l'autonomie de la vie implique le fait que le vivant s'organise. C'est le propre du vivant. Il s'organise, d'ailleurs, avec un égoïsme biologique fondamental, parce qu'il est capable de tout prendre autour de lui, d'assumer tout. Il assimile sa nourriture, et il l'assimile *pour lui*. On ne peut pas assimiler pour un autre. Quand on voit quelqu'un qui n'a pas d'appétit, on ne va pas lui dire, dans un acte de charité merveilleux : « Je mange pour toi, mon cher ami ». Non, on mange toujours pour soi-même, avec un égoïsme féroce. C'est cela, le vivant de vie biologique : il a un égoïsme foncier, il mange pour lui — et il laisse les restes aux autres.

Nous ne pouvons pas être plusieurs à prendre en même temps la même bouchée, alors que nous pouvons être plusieurs à contempler en même temps le même tableau ou écouter ensemble la même musique. C'est extraordinaire ! et cela crée même une unité plus profonde entre nous. La musique nous met dans le silence et nous l'écoutons tous en même temps. Voir un tableau, écouter de la musique, c'est connaître. Or, dès qu'il y a connaissance, il y a respect de l'autre. La vie biologique ne respecte pas l'autre, et la « lutte des classes » ramène tout à la biologie. C'est cela, Marx. Une fois qu'on a compris cela, on voit tout de suite à quel niveau il est : il ramène tout à la vie biologique. Celle-ci implique la lutte, il ne peut pas en être autrement. Parce que, nécessairement, la

vache qui mange son herbe, elle la mange, et l'autre qui vient après ne pourra plus la manger. C'est à celui qui prend le premier, et c'est pour cela qu'il y a la lutte.

Pendant cette retraite que nous faisons, on ne court pas trop vite au petit déjeuner, mais si on savait qu'il n'y avait du pain que pour trente, quelle course il y aurait le matin ! Réaction de l'égoïsme biologique. Sans doute y aurait-il une charité fraternelle débordante qui nous ferait dire : « Je vais laisser les autres passer, moi je n'ai pas besoin de mon petit déjeuner » ; mais pendant toute la conférence nous penserions au petit déjeuner que nous n'avons pas pris ! Celui qui a faim est incapable d'écouter une conférence : la vie biologique est tyrannique, elle nous prend très profondément.

Il faut donc bien saisir la distinction entre notre *être* et notre *vie*, car elle permet de comprendre aussi pourquoi l'évolution ne peut absolument pas s'opposer à la création, puisqu'elle n'est pas au même niveau. Ceux qui mettent l'évolution au même niveau que la création montrent par là même qu'ils ont confondu l'être et le devenir, l'être et la vie. Si, au contraire, nous distinguons ces trois plans, nous comprenons que Dieu *crée* tous les êtres, qu'il *communique* la vie à des êtres plus parfaits, et que, au sommet de la vie, il y a l'esprit, la lumière. Le Prologue de saint Jean nous montre magnifiquement les trois niveaux : *Tout FUT par lui* (être), *et sans lui rien ne fut. De tout être il était la VIE* (la source de la vie), *et la vie était la LUMIÈRE des hommes* (esprit). Nous ne vivons comme homme que quand nous sommes dans la lumière (il faut donc reconnaître qu'on ne vit pas toujours comme homme !), c'est dit : *et la vie était la lumière des hommes*. Je ne vis donc parfaitement que quand je suis dans la lumière, la lumière intérieure, la vérité, puisque la vérité est lumière¹⁸. Et pour moi qui suis homme, ma vie, c'est mon esprit, c'est ma contemplation, c'est ma lumière. *Et la vie était la lumière des hommes...*

Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres n'ont pu l'atteindre. Jean souligne ici que la création de l'homme s'est faite dans la lutte — ce que nous oublions beaucoup trop. C'est pourtant une chose très importante, parce que cela nous fait comprendre combien Dieu nous aime. La création des anges s'est faite dans la paix, parce qu'il n'y avait que Dieu, qui créait les anges à partir de rien. C'est eux que Dieu a créés en premier lieu, et c'est parmi eux qu'il y a eu la première division. Certains ont opté pour leur propre gloire, leur propre splendeur et non pour

¹⁸ Voir Appendice, question 5.

la gloire de Dieu. Il y a eu alors la division du péché. L'orgueil divise, et il divise l'esprit parce qu'il tue l'amour. En tuant l'amour, il divise l'esprit. Il y a donc eu une première division, une première lutte. La lutte a existé dans le ciel à partir du péché des anges, et Dieu, malgré cette lutte, a continué son œuvre de Créateur. Là, on touche la magnanimité de Dieu...

Nous sommes ainsi faits que, quand nous commençons une œuvre et que nous voyons qu'elle ne réussit pas comme nous le désirions, nous disons : « Si c'est comme cela, j'ai compris » — et nous arrêtons tout, pour faire autre chose. Nous agissons tous comme cela, parce que nous ne sommes pas assez magnanimes.

Je me souviens d'un brave garçon rencontré dans un train en Suisse. Il était militaire. — Qu'est-ce que tu fais dans le civil ? — lui demandai-je. — Je suis vétérinaire. — Tiens, tiens... — Mais oui ; j'ai commencé ma médecine, mais j'ai changé parce que j'ai compris que les animaux étaient bien plus reconnaissants que les hommes.

Cela fait comprendre beaucoup de choses, n'est-ce pas ? Dieu, sachant ce qu'étaient les anges, ces créatures si nobles et ayant vu que, parmi les anges, il y avait eu cette division, aurait pu dire : « Si c'est cela, la créature, j'ai compris ! J'arrête ! » — et nous ne serions jamais nés, nous serions restés dans le néant...

Malgré la lutte des anges, Dieu a poursuivi son œuvre de Créateur. Mais il l'a poursuivie dans la lutte. C'est pour cela que Jean souligne : *Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres n'ont pu l'atteindre.* Cette petite phrase nous fait comprendre d'une manière intérieure ce que nous avons vu dans la Genèse : le face-à-face d'Ève et du serpent. Dans la Genèse, c'est montré de l'extérieur ; on essaie d'entrer dans le mystère, mais il n'est vu que de l'extérieur. Jean, ici, nous fait comprendre de l'intérieur quelle est la grande lutte qui est, elle aussi, intérieure : c'est la lutte des ténèbres contre la lumière et c'est la victoire de la lumière sur les ténèbres. Les vraies ténèbres, ce sont celles du péché. Quand on n'aime plus, on est dans les ténèbres. Dès qu'on se sépare de Dieu, on est dans les ténèbres, il n'y a plus de lumière. Et la grande lutte, c'est la lutte des ténèbres contre cette lumière qui vient de Dieu, cette vie qui vient de Dieu et qui, dans son sommet, demande de retourner vers Dieu. L'intelligence est lumineuse dans la mesure où elle s'oriente vers Dieu, parce qu'elle s'oriente alors vers Celui qui est sa source et sa fin. Et, dans la recherche, dans toute recherche, notre intelligence est lumineuse dans la mesure où elle tend vers sa fin. Dès qu'elle s'arrête délibérément, dès qu'elle accepte délibérément de s'arrêter, elle tombe dans les ténèbres.

Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres n'ont pu l'atteindre. Jean montre tout de suite la lutte qui a existé entre les ténèbres et

la lumière. Les ténèbres sont représentées par le Dragon ¹⁹, par le serpent ²⁰, par Lucifer — ce sont les ténèbres angéliques. Car c'est au milieu des ténèbres angéliques que Dieu a créé le monde physique et qu'il a communiqué sa lumière à l'homme et à la femme. Et ces ténèbres angéliques se sont immédiatement opposées à cette petite lumière que Dieu avait donnée à ses benjamins : la lumière de l'intelligence. *Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres n'ont pu l'atteindre.*

Ainsi, nous sommes nés au milieu de la lutte... On le sait bien : dans une famille, c'est toujours à l'égard de ceux pour lesquels elle a le plus souffert, et dont l'enfantement a été le plus douloureux, que la mère a une tendresse plus particulière. Ici nous découvrons la tendresse de Dieu pour son chef-d'œuvre, l'homme et la femme, parce qu'il a réalisé cette œuvre au milieu de la lutte.

¹⁹ Ap 12, 3 sq.

²⁰ Gn 3, 1 ; Ap 12, 9.

VIII

ALLIANCES DANS LE VERBE

Nous avons essayé de pénétrer dans la révélation de la seconde personne de la Très Sainte Trinité, la révélation du Verbe. Nous avons vu aussi pourquoi Jean dit *Verbe* et non pas *Fils* ou *Sagesse*. *Sagesse*, ce serait par rapport à un ordre qui viendrait après, et dont la sagesse serait le principe. Or saint Jean veut d'abord regarder Dieu en lui-même. Quant au Fils, c'est la première comparaison, la première analogie que nous pouvons prendre, mais qui demeure encore, si j'ose dire, trop « sensible ». Le mot *Verbe* nous permet de mieux saisir ce qui demeure dans le Père, le mystère du Verbe, le Secret.

Dans la lumière du Verbe, Jean reprend ensuite tout le mystère de la création de façon extrêmement rapide (contrairement à la Genèse qui la donne d'une manière très descriptive) : *Tout fut par lui, et sans lui rien ne fut*. Il est merveilleux d'avoir ce regard à partir du Verbe pour comprendre notre dépendance radicale à l'égard de Dieu. En effet, nous faisons partie de ce « tout » qui fut par lui. Nous-mêmes, nous sommes donc par lui, et sans lui nous ne sommes rien. Voilà pourquoi sainte Catherine de Sienne n'hésite pas à dire, dans sa vision mystique, qu'en la créature le néant est avant l'être. Et c'est vrai : du point de vue de la cause efficiente (selon l'ordre d'origine), la création est à partir de rien ; et la créature est premièrement non-être, avant d'être. Dans l'ordre de l'être, elle est donc dans une dépendance radicale à l'égard de Dieu. *Tout fut par lui, et sans lui rien ne fut*.

Puis Jean nous montre la communication de la vie. Dieu veut que certains êtres, plus parfaits, soient des êtres vivants. Comprenons bien cette distinction qui n'est pas une *séparation*. Trop facilement nous faisons une séparation. En effet, la séparation entre les êtres vivants et les êtres non-vivants est très facile à faire ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. C'est une *distinction* que nous devons faire. C'est l'intelligence qui voit la diffé-

rence entre le monde physique, qui est un monde de mouvement, et le vivant, qui émerge à *partir* du monde physique et *dans* le monde physique, mais qui a quelque chose de plus que celui-ci. Le vivant est qualitatif comparativement au monde physique qui, lui, est quantitatif. Celui-ci a ses qualités, mais il est comme alourdi par le poids de la matière, et dans ce monde c'est avant tout le mouvement qui règne. Lorsqu'il s'agit du vivant, il y a quelque chose de nouveau qui apparaît. Un vivant est un être qui s'organise, qui a besoin d'un milieu pour pouvoir vivre. Pour que la vie apparaisse, pour que le vivant puisse s'organiser, il faut un milieu de vie.

Enfin, au sommet du monde vivant, il y a l'esprit : *Et la vie était la lumière des hommes*. La lumière qui est en nous, c'est notre esprit. Nous sommes lumière quand nous retournons vers notre source. *Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres n'ont pu l'atteindre*. Jean signale tout de suite la lutte contre la communication de l'esprit, contre cette petite étincelle divine — comme disaient les Grecs — que nous avons en nous. Pour les philosophes grecs, en effet, l'esprit, l'intelligence (le νοῦς), est divin. Il ne s'agit pas de la raison. Distinguons bien l'intelligence et la raison. La raison, le raisonnement, on voit bien ce que c'est ; la logique est au niveau du raisonnement, elle relève de la raison. L'intelligence est plus que la raison et son activité la plus parfaite est la contemplation. L'intelligence, c'est l'esprit, c'est notre capacité de contempler. Les Grecs aimaient dire que l'intelligence est divine. Nous, nous avons, hélas, perdu ce sens du caractère sacré de l'intelligence.

Comprenons bien : la vie, en dehors de la vie humaine, n'est pas sacrée — autrement nous tomberions dans la perspective de la « vache sacrée ». Non, toute vie n'est pas sacrée, mais l'intelligence est sacrée. Est sacré ce qui est capable de retourner directement vers Dieu. C'est cela, la définition du sacré et du religieux. Le religieux, c'est ce qui est capable de retourner vers Dieu. Ce qui n'est pas capable de retourner vers Dieu n'est pas sacré, ni religieux. L'être créé n'est pas sacré. La lune n'est pas sacrée. On a pu, un moment donné, l'adorer mais en l'adorant on s'est trompé. Le soleil n'est pas sacré, et les animaux que nous voyons autour de nous ne le sont pas non plus. C'est pour cela qu'ils ne peuvent pas être baptisés, même si on les aime beaucoup. L'esprit, lui, est capable d'être transformé et de recevoir l'amour divin, parce qu'il a déjà en lui une « capacité de divin ». Notre intelligence est naturellement ordonnée vers Dieu ; elle l'est fondamentalement, même si nous n'en avons pas conscience, parce qu'elle met du temps avant de le comprendre ; mais l'attitude religieuse est proprement et fondamentalement humaine.

On pourrait croire que cette contemplation qui, à partir du Verbe, nous fait voir toute chose dans sa dépendance radicale à l'égard de Dieu,

nous interdit de regarder les réalités dans ce qu'elles ont de personnel, d'individuel. Il est vrai que la contemplation philosophique implique un mode abstrait, mais ce n'est pas le cas pour la contemplation chrétienne. Il faut bien comprendre que la foi est une connaissance divine qui n'a rien d'abstrait. Notre intelligence humaine, selon son mode naturel, est abstraite et c'est pour cela qu'elle peut atteindre l'universel. L'universel, c'est ce que nous « créons ». Comme le disent les philosophes, notre intelligence « crée » des êtres de raison. Or l'universel, précisément, est un être de raison. L'intelligence humaine est donc capable de « créer » l'universel, de « créer » des êtres de raison, mais elle ne peut pas créer un être réel ; seule l'Intelligence divine, étant substantielle, crée des êtres réels.

La foi, elle, a un mode réaliste, concret, parce qu'elle est une connaissance divine. C'est pour cela que la contemplation mystique nous fait regarder toute chose à partir du Verbe, dans la lumière de Dieu. Or Dieu ne regarde pas l'universel ; dire que Dieu regarde l'universel serait une projection. Dieu a sur toute chose un regard d'amour, puisqu'il crée tout dans l'amour. Son regard est donc individuel. Il regarde chaque personne humaine dans son individualité propre et dans sa perfection, comme un « tout » qui a une relation immédiate avec lui. C'est pourquoi le Prologue nous dit tout de suite : *Parut un homme envoyé de Dieu*¹.

Il serait très beau de mettre en parallèle ce que nous avons vu dans la Genèse à propos de « l'image de Dieu » avec cette vision nouvelle de l'homme, telle qu'elle nous est donnée ici. Nous avons vu, à propos de la Genèse, les trois dimensions de l'image de Dieu : le *dominium*, l'intelligence et l'amour. Ici, nous allons voir les trois nouvelles dimensions de l'homme recréé par Dieu, donc le mystère de la grâce, et nous verrons ainsi le parallélisme entre l'image de Dieu et la re-création dans la grâce.

Parut un homme envoyé par Dieu. Il se nommait Jean. On le désigne par son prénom. Chacun de nous est appelé par son prénom, et nous sommes tous, les uns pour les autres, des envoyés de Dieu. C'est cela, le prochain. Tant que nous n'avons pas compris que le prochain est un envoyé de Dieu, nous ne l'avons pas regardé dans la lumière de Dieu. Oui, le prochain, celui que nous rencontrons, est un envoyé de Dieu. Ne le saluons pas comme cela, parce qu'on nous dirait : « Vous êtes fou ! » — mais, intérieurement, comprenons qu'il est un envoyé de Dieu. *Il se nommait Jean.* Chaque fois que nous appelons quelqu'un par son prénom, comprenons que nous devons avoir sur lui un regard d'intériorité.

¹ Jn 1, 6.

Or l'intériorité la plus grande, c'est de le regarder comme Dieu le regarde. Quel privilège, de pouvoir et devoir regarder ceux qui sont proches de nous comme Dieu les regarde !

Parut un homme, envoyé de Dieu. Il se nommait Jean. Il vint comme témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais le témoin de la lumière. On voit bien ici les trois dimensions.

Première dimension : le *dominium* est transformé par la grâce : nous devenons des envoyés de Dieu. L'envoyé, c'est celui qui a une mission. Nous avons tous une mission, nous sommes tous des serviteurs de Dieu dans l'ordre surnaturel. Pas dans l'ordre naturel, mais dans l'ordre surnaturel. Dans l'ordre naturel, par notre *dominium*, nous sommes rois de l'univers ; dans l'ordre surnaturel, nous sommes serviteurs de Dieu, envoyés de Dieu. Comme la grâce nous ennoblit ! Nous sommes directement serviteurs de Dieu, et des serviteurs qui sont des amis, donc des serviteurs auxquels on confie une mission. Nous avons tous une mission, nous avons tous une vocation qu'il faut découvrir progressivement, en demandant la lumière de Dieu. Il faut du temps, il faut « gratter la terre » avant de découvrir cette mission, cette vocation. Et parfois nous avons refusé, mais Dieu, dans sa miséricorde, nous rattrape... cela peut arriver.

Deuxième dimension : l'intelligence est ennoblie par le mystère de la foi. Il ne s'agit plus simplement d'être intelligent, il s'agit d'être témoin de la lumière. La foi nous rend témoins de la lumière. Il n'y a plus seulement nos connaissances acquises, nos connaissances scientifiques, philosophiques, il y a quelque chose de plus : nous sommes des croyants. Et être croyant, c'est être témoin de la lumière, c'est être le miroir qui reflète la lumière divine pour ceux qui sont proches de nous.

Troisième dimension : la capacité d'aimer est ennoblie, elle aussi, par la grâce, afin de coopérer divinement avec l'Esprit Saint : *afin que tous crussent par lui*. Nous devons *porter* ceux qui sont proches de nous. Ce sont nos frères, et nous sommes responsables d'eux en face de Dieu, responsables de leur foi. *Afin que tous crussent par lui*. Cette parole est très forte : la foi *se transmet*, il y a une *fécondité*. Le chrétien est un être qui implique une fécondité, parce qu'il a la plénitude de la vie. Il doit donc être témoin de la lumière pour engendrer à la lumière ceux qui sont proches de lui : *Afin que tous crussent par lui*.

On précise tout de suite : *Il n'était pas la lumière*. LA lumière, c'est le Verbe de Dieu. Le chrétien, lui, à la suite de Jean-Baptiste, est témoin de cette lumière. Paul VI a rappelé avec force que tout chrétien a un mandat apostolique, que tout chrétien doit être apôtre ; c'est directement dans cette lumière du Prologue. Chaque chrétien doit être témoin du mystère de la lumière, c'est-à-dire du mystère du Verbe, et chaque

chrétien doit coopérer avec Dieu pour permettre à ceux qui sont proches de lui de croire, d'accepter la lumière. *Afin que tous crussent par lui*. Et en même temps, tout chrétien doit comprendre qu'il n'est pas la lumière, mais qu'il reflète cette lumière. C'est très important pour l'enseignement de la théologie. On ne fait pas *sa* théologie. On fait la théologie *de Dieu*, parce qu'on est témoin. On n'est pas créateur d'une théologie. Que signifierait en effet la « créativité » en théologie ? Non, on est témoin de la lumière, et donc on doit toujours avoir ce très grand respect à l'égard de la lumière de Dieu ; être celui qui n'est là que pour refléter cette lumière, la communiquer aux autres. C'est beaucoup plus grand, du reste ; parce que, si on ne transmettait que sa vérité à soi, cela n'irait pas très loin ! Cela resterait simplement à un niveau humain. Quand on est témoin de la vérité, on s'efface. Le témoin, c'est celui qui disparaît pour être uniquement celui qui laisse briller la lumière, et c'est pourquoi il fait des choses plus grandes que ce qu'il est. Être envoyé de Dieu, être témoin de la lumière, coopérer à l'œuvre de l'Esprit Saint, c'est être instrument de Dieu, et l'instrument fait toujours des choses plus grandes que ce qu'il est, parce qu'il est utilisé par quelqu'un de plus grand que lui. Le Verbe de Dieu nous « utilise », il se sert de nous. Il faut bien comprendre cela. Il y a une alliance mystérieuse entre le Verbe de Dieu et nous, une alliance tellement fondamentale qu'il se sert de chacun d'entre nous pour que nous soyons des témoins de la lumière et puissions coopérer à l'œuvre même de la communication de la lumière.

Voilà donc la première partie du Prologue. On voit qu'il donne en premier lieu un regard sur le mystère de la seconde personne de la Très Sainte Trinité, puis, à partir de là, un regard intérieur sur toute la création, et montre que toute la création se termine à l'homme. Enfin, il révèle que l'homme n'est pas seulement image de Dieu, qu'il est aussi fils, celui qui coopère à l'action divine.

Si nous regardons le Prologue en parallèle avec les onze premiers chapitres de la Genèse, nous voyons que cette première partie correspond aux deux premiers chapitres de la Genèse. Dans la Genèse, nous avons deux regards différents sur la création ; ici, dans le Prologue, nous avons un regard intérieur. Il y a donc, si j'ose dire, trois regards sur la création. Le premier, à partir de la parole : Dieu dit « que la lumière soit » et la lumière fut ². Le second, à partir du geste : Dieu façonne le corps de l'homme, puis le corps de la femme ³. Le troisième regard est un regard intérieur à partir du Verbe de Dieu. Ce n'est plus la parole, ce n'est plus

² Gn 1, 3.

³ Gn 2, 7 et 21-22.

le geste, c'est le Verbe de Dieu ⁴, la Lumière de Dieu qui sont donnés pour que nous regardions la création à partir de Dieu lui-même. C'est Dieu qui nous fait entrer dans ses secrets. Ce triple regard est très grand. C'est à partir de là qu'il faudrait faire une théologie de la création.

La seconde partie du Prologue ⁵ nous montre l'économie divine ; elle correspond donc aux chapitres 3 et suivants de la Genèse.

Le Verbe était la lumière véritable. On distingue nettement le *témoin* de la lumière et la *lumière véritable*. Il faut bien comprendre le mot *véritable* (que Jean aime beaucoup employer ⁶), parce qu'il est très fort. La lumière véritable, c'est la lumière toute pure, la lumière qui n'est que lumière ; le pain véritable, c'est le pain qui n'est que pain. Il y a là une sorte de « réduplication » (pour prendre un langage philosophique ou théologique : on saisit la chose *en elle-même*). Il ne s'agit pas de n'importe quelle lumière, mais de *la* lumière. La lumière que nous voyons, c'est une petite lumière participée qui peut avoir des aspects différents : la lumière du soleil n'est pas la même dans le Nord ou le midi de la France, au Pôle Nord ou au Sahara. Ce sont des lumières multiples et diverses. Et si on a un peu de sens artistique, on est sensible à cela. On sent combien la lumière est importante : un climat de lumière, cela change tout ! Toutes ces lumières sont donc multiples et diverses, mais il y a *la* lumière, la *lumière véritable*.

Le Verbe était la lumière véritable qui éclaire tout homme. Voilà une *première alliance*. Nous allons compter les diverses alliances miséricordieuses qui nous sont montrées dans le Prologue. Les onze premiers chapitres de la Genèse étaient ponctués par les chutes, les fautes, les *séparations* d'avec Dieu. Ici, au contraire, ce seront les *alliances* avec Dieu.

Il est très important de comprendre que tout homme est éclairé directement par le Verbe de Dieu. C'est comme une révélation fondamentale et première, révélation par laquelle l'homme découvre qu'il est créé à l'image de Dieu et qu'il a le sens de sa dépendance à l'égard de Dieu. D'où toutes les grandes traditions religieuses. Et, théologiquement, on doit dire que toutes les grandes traditions religieuses découlent directement de cette alliance, de cette révélation première. *Le Verbe était la*

⁴ Jn 1, 3 sq.

⁵ Jn 1, 9 sq.

⁶ Voir notamment 3, 33 (Dieu est vrai) ; 6, 32 (le pain du ciel, le vrai) ; 8, 26 (celui qui m'a envoyé est vrai) ; 15, 1 (la vigne véritable) ; 17, 3 (toi, le seul véritable Dieu). 1 Jn 2, 8 (la lumière véritable) ; 2, 27 (son onction est véridique) 5, 20 (le Dieu véritable). Ap 3, 14 et 19, 11 (le témoin fidèle et vrai) ; 6, 10 (maître saint et vrai), etc.

lumière véritable qui éclaire tout homme. Tout homme est éclairé par cette lumière véritable, tout homme reçoit d'elle quelque chose qui lui permet de remonter jusqu'à sa source.

Il venait dans le monde. Il était dans le monde et le monde fut par lui et le monde ne l'a pas connu. Premier refus. On voit là que pécher, c'est refuser la lumière. Saint Jean insiste beaucoup là-dessus, et Notre Seigneur lui-même le souligne en disant que les hommes ont peur de la lumière parce que leurs œuvres sont mauvaises⁷. Ayant peur de voir que ce qu'ils font n'est pas parfait, les hommes préfèrent se mettre à l'ombre. Comme c'est curieux ! Ils aiment mieux être uniquement eux-mêmes et se complaire dans leurs œuvres — quitte à rester dans les ténèbres ! — plutôt que de recevoir la lumière et d'accepter de voir que ce qu'ils font est limité. Nous avons vu que la faute est un refus d'amour ; nous pouvons ajouter que toute faute est un refus de lumière. L'orgueil, c'est l'exaltation de l'intelligence créée, qu'il s'agisse de la nôtre ou de celle de Lucifer, et c'est un refus de la lumière. C'est refuser cette alliance fondamentale avec le Verbe de Dieu, c'est refuser que notre intelligence ne puisse progresser que sous la mouvance immédiate de la lumière véritable.

Les Grecs, quand ils voulaient entrer dans la sagesse, se mettaient à prier. Combien de professeurs de philosophie, aujourd'hui, font-ils cela ? C'est là qu'on voit le refus de la lumière. S'ils cherchent la vérité, ils devraient dire : « S'il existe un Dieu... » Une véritable intelligence doit au moins se poser cette question, car on ne peut refuser l'existence de Dieu qu'en raison d'un *a priori* affectif. Il suffit de regarder attentivement les différents refus de l'existence de Dieu pour voir que c'est toujours à cause d'un *a priori* affectif. Ce n'est *jamais* la recherche de la vérité qui nous fait refuser Dieu ; il s'agit toujours d'un refus affectif. Cela, je peux l'affirmer, j'ai fait l'enquête dans tous les athéismes. En les analysant, on s'aperçoit que toujours il y a un *a priori* affectif. C'est très curieux. Les athéismes modernes sont des anti-ontologismes⁸. Ils refusent une philosophie sans en faire la critique.

⁷ Jn 3, 19-21.

⁸ L'ontologisme est un système philosophique qui prétend que Dieu est l'objet premier de notre intelligence. Tout est alors jugé à la lumière de l'Être premier. C'est l'idée d'infini qui est à la source de tout l'ontologisme. Malebranche (1638-1715), qui en est le père, n'hésite pas à dire que nous ne pouvons « voir l'infini qu'en lui-même » ; rien de fini ne peut le représenter, de sorte que si l'on pense à l'infini, il faut qu'il soit. Donc, dans l'idée que nous avons de Dieu — « l'Infini, l'Être sans restriction » —, est contenue son existence nécessaire. Malebranche confond l'ordre de ce-qui-est et l'ordre de l'intelligible ; et dans cette « simple vue » de Dieu, de l'infini, il affirme voir ce qu'est Dieu puisqu'il le pense dans sa substance même.

Il est important d'essayer de comprendre — et dans la lumière même de saint Jean — que l'intelligence humaine, fondamentalement, est en quête de Dieu, puisqu'elle est créée par Dieu et qu'il y a cette alliance fondamentale entre elle et le Verbe de Dieu. Oui, l'intelligence humaine est par elle-même en quête de Dieu. Bien sûr, elle ne le découvre pas nécessairement. Mais ne pas découvrir, est-ce une faute ? Non. Ce qui est une faute, c'est de nier trop vite, de nier à partir d'un *a priori*, à partir d'une opinion. Ce qui est une faute, c'est de ne pas aller jusqu'au bout. Ne pas découvrir, ce n'est pas une faute, cela peut très bien arriver ; cela dépend de tout un contexte : on n'a pas eu de témoins de la lumière autour de soi, ou on a eu de faux témoins, des gens qui, au lieu de conduire les autres vers la vérité, les ont conduits vers l'erreur. On n'y peut rien ! on n'a pas demandé à Dieu de naître dans tel ou tel milieu. Si on est né dans un milieu tel que la vérité y était complètement obscurcie, si notre intelligence a été éduquée comme cela, on n'y peut rien. Mais ce dont nous sommes toujours responsables, c'est de notre quête de la vérité, de notre recherche de la vérité. De cela, oui, nous sommes responsables, mais pas nécessairement de découvrir ! Il ne faut jamais condamner quelqu'un parce qu'il n'a pas découvert ; mais il faut toujours garder une intelligence en appétit de recherche de la vérité, une intelligence qui veut sans cesse aller plus loin.

Il faut bien saisir cette première alliance de l'intelligence humaine avec le Verbe de Dieu, pour comprendre que notre intelligence est quelque chose de sacré. On n'a pas le droit de faire n'importe quoi avec son intelligence. Aujourd'hui on aurait facilement la tentation d'oublier cela et de dire : « Le péché, c'est du côté de la volonté ⁹ ; cela n'a rien à

Nous saisissons là l'erreur de l'ontologisme : Dieu, qui est l'être en soi le plus intelligible, est alors l'être premièrement connu par nous. C'est donc à travers l'infini que nous connaissons le fini, à travers Dieu que nous connaissons l'homme et toutes les autres réalités. La foi absorbe ainsi l'intelligence.

On comprend la réaction de Hegel et, plus tard, des sept grandes idéologies athées qui veulent libérer l'homme de ce joug de Dieu :

- Hegel (1770-1831), par le primat de la raison sur la foi, où l'homme se fait Dieu ;
- les idéologies athées, par la négation totale de l'existence de Dieu, afin d'exalter l'homme au-dessus de tout. Ces sept idéologies athées : A. Comte (1798-1857), Marx (1818-1883), Nietzsche (1844-1900), Freud (1856-1939), Brunschvig (1869-1944), J. Huxley (1887-1975), Sartre (1905-1980), sont donc bien des « anti-ontologismes ».

⁹ Il y a là une fausse interprétation de ce que dit le Christ quand il affirme : « C'est du cœur que procèdent mauvais desseins, meurtres, adultères, débauches, etc. » (Mt 15, 19 ; cf. Mc 7, 21).

voir avec l'intelligence. Celle-ci n'est-elle pas au-dessus du bien et du mal ? »¹⁰ Attention ! L'intelligence est faite pour la recherche de la vérité. Nous n'avons donc pas le droit de regarder délibérément, et à dessein, des erreurs. Parfois nous y sommes obligés, si cela fait partie de notre métier : un philosophe est bien obligé de lire quantité de livres qui sont faux, cela fait partie de son métier. Il doit regarder des écrits dont il sait d'avance qu'ils ne sont pas très justes. Mais il doit aussi avoir toujours le souci de garder un œil qui fasse le discernement et voie les confusions, parce que nous n'avons pas le droit d'emmagasiner des erreurs. Si nous emmagasinons des erreurs en sachant pertinemment que ce sont des erreurs et en disant : « Cela n'a pas d'importance, tout le monde le dit, cela fait partie du style d'aujourd'hui ! », au bout d'un certain temps notre intelligence perd le sens de son alliance avec le Verbe de Dieu, nous perdons le sens profond du caractère sacré de notre intelligence.

Notre intelligence est quelque chose de sacré, puisqu'elle est faite pour la contemplation. Mais pourquoi y en a-t-il si peu qui contemplent ? Parce qu'ils n'ont pas cherché la vérité. Il faut chercher indéfiniment la vérité ! C'est dur, c'est pénible, remonter à la source n'est pas commode ! Mais c'est vital, et il est très important de comprendre cette première alliance qui est aujourd'hui complètement oubliée.

Deuxième alliance : l'alliance avec le peuple d'Israël. *Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu*¹¹. Dieu s'est façonné un peuple qui était son peuple, c'est pour cela qu'on peut dire que le Verbe est venu chez lui. Qu'est-ce qui a été donné à Abraham en premier lieu ? C'est bien le don de la parole divine, le don de l'enseignement divin. C'est Dieu lui-même, c'est le Verbe lui-même, qui a enseigné son peuple. Voilà ce qui nous est montré dans le Prologue. Et le peuple d'Israël a refusé la plénitude de la lumière. *Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, eux que ni sang, ni vouloir de chair, ni vouloir d'homme, mais Dieu a engendrés*¹². Ce très beau passage nous montre la seconde alliance, l'alliance avec le peuple d'Israël. Jean la traite d'une façon très dense, et il nous montre tout de suite le don de la grâce. *À tous ceux qui l'ont reçu, il a donné pouvoir de devenir enfants*

¹⁰ Cf. Gn 3, 5 et ci-dessus, p. 66.

¹¹ Jn 1, 11.

¹² Jn 1, 11-13.

de Dieu. À tous ceux qui l'ont reçu, c'est-à-dire qui ont reçu la foi. Abraham a été justifié par la foi ¹³. Parce qu'il a reçu la parole de Dieu, il a été justifié. Et que veut dire être justifié ? C'est devenir enfant de Dieu. *Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu. Voilà le mystère de la grâce. La grâce fait de nous des enfants de Dieu par la foi. C'est par la foi que la grâce sanctifiante pénètre en nous ; c'est pourquoi, avant de donner le baptême, on demande si celui qui va le recevoir a la foi. Si nous étions tout petits, nous n'avons pas pu répondre ; ce sont nos parrains et marraines qui ont répondu à notre place, ils ont répondu pour nous qu'ils avaient la foi. Et quand on a dit qu'on avait la foi, on peut recevoir le baptême. C'est donc par la foi qu'on est introduit dans le mystère de la génération éternelle — c'est la grandeur de la foi. Et la foi consiste à recevoir directement la lumière du Verbe par la parole divine. C'est la parole de Dieu qui nous permet d'être directement en liaison avec la lumière du Verbe et d'être engendré, à partir de là, à la vie divine. Il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom (le nom du Verbe de Dieu), à ceux qui croient à sa parole, puisque la parole annonce le Verbe.*

Eux que ni sang, ni vouloir de chair, ni vouloir d'homme, mais Dieu a engendrés. Ce passage est parfois traduit au singulier, mais il vaut mieux garder le texte traditionnel de l'Église. Le singulier est parfois adopté en fonction de ce que certains Pères de l'Église ont dit. Les Pères de l'Église citent en effet l'Écriture comme un livre familial, comme quelque chose qui fait partie de leur bien, et donc ils la citent très librement et en fonction du contexte. Mais il vaut mieux mettre cela en note et maintenir le texte au pluriel. Du reste, si on est attentif, on voit bien qu'il y a une logique interne dans ce texte, qui serait coupée par le singulier ; le rythme interne serait coupé.

La première fois que j'ai lu dans la Revue biblique cette trouvaille (le singulier), j'en ai été émerveillé. On est toujours un peu séduit quand on trouve quelque chose de nouveau, c'est normal. Notre intelligence aime bien découvrir quelque chose de nouveau, alors on est séduit. Je me suis dit : c'est merveilleux, de voir qu'au cœur du Prologue il y a ce singulier et que, par là, nous est montré le mystère du Verbe Incarné. Mais en réalité ce n'est pas cela. C'est vraiment le mystère de la génération divine du peuple d'Israël qui nous est montré ici. Nous avons en effet, à partir du verset 14, la troisième alliance : *Et le Verbe s'est fait chair.* C'est bien là que l'Évangéliste a voulu la coupure, pour marquer la troi-

¹³ Rm 4, 3 (cf. Gn 15, 6) ; Ga 3, 6 ; Rm 4, 22, etc.

sième alliance, le mystère du Verbe Incarné : *Et le Verbe s'est fait chair*. Nous ne pouvons pas nous attarder ici à développer cette question, parce qu'il s'agit de détails, mais ils sont tout de même intéressants à voir, et il faut respecter le texte de l'Écriture tel que l'Église l'a donné dans la Vulgate, l'ancienne et la nouvelle.

Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, eux que ni sang, ni vouloir de chair, ni vouloir d'homme, mais Dieu a engendrés. On nous montre que cette génération à partir du Verbe de Dieu, à partir de la foi, cette génération qui nous donne d'être enfants de Dieu, est une génération qui se fait au-delà de l'atavisme, des instincts et du psychisme (on dirait que Jean avait prévu certaines choses qu'on peut entendre de temps en temps de la part des psychanalystes, et qu'il y a répondu d'avance). N'est-il pas merveilleux de voir combien l'enfantement à la vie divine, le don de la grâce, dépasse nos catégories humaines ? Heureusement que la grâce n'est pas donnée en fonction de notre atavisme ou parce que nous sommes « bien nés » ! Tant mieux si nous sommes « bien-nés » humainement parlant (comme l'*eugenes* [εὐγενής] des Grecs), si on a des ancêtres merveilleux, qui ont été des héros. Tant mieux, c'est très bien, on a de quoi tenir ! Mais cela n'a rien à voir avec la grâce, c'est autre chose, c'est d'un autre domaine, et il ne faut pas confondre les deux.

Le *sang*, c'est l'atavisme. La grâce n'est pas donnée en fonction de notre atavisme. Elle n'est pas donnée non plus en fonction de nos instincts — le *vouloir de chair* —, ni en fonction de notre psychisme — le *vouloir d'homme*. La grâce est donnée en fonction du bon plaisir de Dieu : *ceux que Dieu a engendrés*. Cela, c'est merveilleux ! On voit alors combien il est faux d'essayer de comprendre l'œuvre de la grâce par le point de vue psychologique. Le mystère de la grâce échappe complètement à la méthode psychologique ; il faut être féroce là-dessus, parce que c'est très important. Le mystère de la grâce échappe complètement aux méthodes psychologiques, qu'elles soient psychanalytiques ou autres. Aucune de ces méthodes ne peut détecter la foi. C'est pourquoi, quand quelqu'un me dit : « Je suis en ce moment une psychanalyse et ma foi en est ébranlée », j'ai envie de lui répondre : « Cela prouve que votre foi n'était pas fameuse ! » Car la foi ne peut pas être ébranlée par une psychanalyse. On peut ressentir certaines secousses psychologiques, oui, mais la foi s'appuie directement sur le roc ¹⁴. Elle n'est pas de l'ordre de notre *conditionnement*, elle est de l'ordre de la *finalité*, elle est

¹⁴ Mt 7, 24-27 ; Lc 6, 47-49.

« verticale ». L'horizontal, c'est le conditionnement ; et le vertical, c'est la lumière de Dieu qui pénètre en nous. Il faut naître à partir de Dieu.

Comprenons bien : la foi, la grâce, ne suppriment pas notre conditionnement ; par le fait même, la grâce ne supprime ni notre atavisme, ni nos instincts, ni notre psychisme — c'est évident. La grâce, normalement, devrait nous *transformer*, mais cela met du temps. On le voit bien chez les convertis : ils ont la grâce de leur conversion, et à ce moment-là tout leur paraît facile, parce qu'ils ont reçu le « coup de foudre ». Mais deux ans après, ils commencent à s'apercevoir que tout est très difficile. Mais cela ne veut pas dire qu'ils régressent, cela veut dire tout simplement qu'ils s'aperçoivent à ce moment-là que leur psychisme n'est pas changé, que leurs instincts ne sont pas changés, que la grâce de Dieu met du temps à transformer ce que nous sommes. C'est le levain qui doit faire lever toute la pâte ¹⁵ — mais il ne le fait pas immédiatement !

Tous les rapports de la grâce et de la nature sont donc donnés d'une façon admirable dans ce passage du Prologue qui nous montre ce qu'est cet enfantement à la vie divine : naître en Dieu, naître à partir de Dieu, directement ! C'est sous l'action directe du Saint-Esprit, sous l'action directe du Christ, que nous sommes enfants de Dieu et que la grâce nous est donnée. Elle nous est donnée au-delà de nos mérites, au-delà de notre intelligence humaine, au-delà de notre atavisme et de notre psychisme. Elle nous est donnée directement par Dieu, selon la mesure du Christ, selon le bon plaisir du Christ. Et chacun de nous a une grâce unique qui n'est pas celle de notre voisin ou de notre voisine. C'est pour cela qu'on n'a jamais à jalouser quelqu'un, en disant : « Il a une grâce plus grande que la mienne ». Mais non ! On ne peut pas mesurer cela. C'est qualitatif, la grâce, c'est divin, et Dieu a donné à chacun une grâce unique. Ce qui est vrai, c'est que nous avons tous perdu du temps. Nous n'avons pas répondu avec suffisamment d'amour. La grâce est donnée gratuitement, mais pour la croissance de la grâce, Dieu demande notre effort. C'est notre réponse. La foi nous est donnée gratuitement, mais nous sommes responsables de la croissance de notre foi, comme aussi de la croissance de notre espérance et de notre amour.

On voit donc comment ce passage du Prologue nous montre, d'une manière très forte, la seconde alliance, celle qui s'est faite avec Abraham, avec le peuple d'Israël, par la parole de Dieu. Cette alliance se réalise dans le Verbe de Dieu et elle implique le don de la grâce. En effet, la grâce, la grâce sanctifiante, est présente dans l'Ancien Testament. Abraham est sanctifié par sa foi et il a la grâce *chrétienne* — sans croire expli-

¹⁵ Cf. Mt 13, 33 ; Lc 13, 20-21.

citement au mystère du Verbe incarné. Tous les justes de l'Ancien Testament sont sanctifiés par la grâce chrétienne, sans croire explicitement en celui qui doit venir, mais en vivant déjà de la promesse divine de la venue du Messie.

Il faut souvent se rappeler ces trois grands dépassements qu'implique la grâce : dépassement au niveau de l'atavisme (le sang), dépassement au niveau de l'instinct et de la chair (le vouloir de chair), dépassement au niveau psychologique, au niveau humain (vouloir d'homme). Nous sommes directement engendrés à partir de Dieu. Notre grâce nous met dans le mystère de la Très Sainte Trinité et elle nous permet d'adhérer divinement à ce mystère, d'y adhérer de manière *immédiate*. Il n'y a pas de distance entre Dieu et nous. Si on voyait ! Sainte Catherine de Sienne n'hésite pas à dire que si on voyait une âme en état de grâce, on verrait Dieu, on verrait la Très Sainte Trinité. La grâce n'est pas seulement une image, c'est — comme disent les théologiens en s'appuyant sur le texte de saint Pierre ¹⁶ — « une participation formelle à la nature même de Dieu » ¹⁷. Par la grâce nous sommes *de Dieu*. Nous ne sommes pas seulement sacrés, nous sommes *de Dieu* — et donc nécessairement liés au mystère de la Très Sainte Trinité. Nous sommes fils du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. Et notre naissance s'est faite à partir de la Croix ; nous sommes donc liés à l'Agneau immolé. Cela nous fait comprendre la grandeur de la grâce et nous empêche de ramener la grâce à nos dimensions humaines.

Certains psychologues voudraient bien le faire, en disant : « On va atteindre la grâce par le point de vue psychologique puisque c'en est le soubassement »... Oui, autant que possible, il vaut mieux que le sous-sol soit solide, si on veut construire. Mais attention ! il s'agit d'une construction qui vient « d'en-haut » ¹⁸ ! Ne prenons pas l'analogie de la construction d'une manière matérielle ! Pour nos constructions à nous, nous devons poser des soubassements, sinon le bâtiment ne tiendra pas. Si on matérialise l'analogie, on dira donc : « Ce n'est pas étonnant, que je ne puisse pas vivre en chrétien ! Le soubassement psychique, chez moi, ne vaut rien ; je le sais bien, je suis fêlé, fêlé, il y a des fêlures dans tous les sens ! alors, comment voulez-vous que je vive en chrétien ? » Mais la grâce ne provient pas de la nature, elle vient « d'en-haut », c'est une « descente » de Dieu sur moi, et c'est cela qui est merveilleux ! La grâce

¹⁶ Cf. 2 P 1, 4.

¹⁷ Cf. SAINT THOMAS, *Somme théologique*, I-II, q. 110, a. 3, c. et a. 4, c. ; q. 112, a. 1, c. ; q. 113, a. 3, c. II-II, q. 19, a. 7, c. III, q. 2, a. 10, ad 1, etc.

¹⁸ Jn 3, 3 et 7.

n'est pas réalisée par une montée, une croissance de ma nature, non : c'est une descente de Dieu sur moi. Si elle était une « montée » de ma nature, alors oui, ma grâce dépendrait du « sous-sol », et si celui-ci était fêlé, la grâce ne pourrait pas tenir. Voilà pourquoi Jean souligne ce triple dépassement de la grâce par rapport à la nature.

Je rappelle cela parce qu'aujourd'hui on est prisonnier d'un humanisme. On croit que l'homme doit être d'abord parfait avant de se mettre à croire. Cela, c'est le meilleur moyen pour qu'il ne croie jamais — parce qu'on n'est jamais parfait. Nous avons tous nos fêlures psychologiques. La seule différence c'est que les uns arrivent à les cacher d'une façon suffisamment habile, alors que les autres n'arrivent pas à les cacher. Mais nous en avons tous, des fêlures psychologiques. Il y a les fêlures du sous-sol au niveau biologique, les fêlures au niveau passionnel, les fêlures au niveau intellectuel... Personne d'entre nous n'est exempt de fêlures, puisqu'il y a les conséquences du péché originel qui mettent en nous ces fêlures, ces crevasses qui sont fameuses. Nous avons en nous les trois concupiscences¹⁹ et elles montrent bien que c'est fêlé de partout. La grâce supprime le péché originel, mais en laisse les conséquences — c'est cela qui est extraordinaire ! Cela montre bien que la grâce vient d'en-haut et non de notre nature. Nous naissons à la vie divine à partir de Dieu et non à partir de nos propres parents. La foi est un don de Dieu, et non pas un don de nos parents. Bien sûr, s'ils ont fait baptiser leur enfant, les parents sont responsables de l'éclosion de la foi, de la croissance de ce germe divin qui a été donné à leur enfant. Ils sont responsables de créer un milieu qui favorise cette éclosion, cette croissance ; mais ce ne sont pas eux qui ont donné la grâce. Celle-ci nous fait appartenir directement à Dieu.

Il faut bien saisir les rapports de la grâce et de la nature, car cela a été de tout temps le grand problème théologique. Et toutes les bêtises (il faut appeler les choses par leur nom) qui peuvent se dire aujourd'hui au niveau catéchétique, au niveau de l'éducation de la foi, proviennent tout simplement d'une théologie qui est fautive et qui affirme le primat de l'homme sur la grâce. Une telle conception oublie que la grâce a son rythme propre, qu'elle a des exigences qui ne sont pas celles de la nature et qui les dépassent infiniment. Il y a des exigences de la foi, de l'espérance et de l'amour, qui sont tout autres que celles de notre intelligence et de notre volonté. Et n'oublions pas que s'il y a des refoulements au niveau psychologique (on est bien obligé de les reconnaître, et aujourd'hui on est très sensible à cela), les refoulements les plus terribles sont

¹⁹ Cf. 1 Jn 2, 16.

au niveau surnaturel... et cela, on n'y pense même pas ! Refouler les exigences de notre vie divine, c'est plus grave que tout, car la vie divine est plus forte que tout, elle a une puissance extraordinaire ! Quand je pense que nous avons un germe *divin* en nous... ! Or la grâce est un germe divin ²⁰ qui demande à croître, qui demande à devenir le plus grand arbre ²¹ et de tout prendre, de tout assumer. En effet, ce germe divin, précisément parce qu'il est divin, est capable de tout assumer (tout notre psychisme) pour tout transformer et tout orienter vers Dieu. Et quand on fait des refoulements dans l'ordre surnaturel, c'est plus terrible que tout. Notre Europe n'est-elle pas malade de cela ? En effet, elle a été chrétienne, ne l'oublions pas ! C'est la grande vision de Nietzsche, lui qui est né dans le christianisme et qui, dans sa jeunesse, était pieux. Il y a des prières du jeune Nietzsche qui sont extraordinaires, dignes des psaumes. Il avait une aspiration mystique, cet homme ! Il était fait pour cela, mais il n'a pas trouvé la nourriture, il n'a pas trouvé les apôtres qu'il fallait. Alors il y a eu chez lui un refoulement, un refoulement terrible qui l'a conduit à la folie. Et on comprend qu'un tel refoulement détraque tout. On peut, du reste, se demander si Dieu n'a permis la folie de cet homme pour le sauver, parce qu'il y avait en lui quand même une grâce première, très cachée.

C'est devant l'avenir de l'Europe que monte la grande angoisse de Nietzsche. Notre Europe a été chrétienne, et toute sa grandeur est là. Or elle devient athée, elle refuse Dieu. Que va-t-elle devenir ? Elle est « fossoyeur de Dieu », selon l'expression même de Nietzsche ; que va-t-elle donc devenir ? Voilà la grande angoisse de cet homme à la vue du refoulement qui existe en Europe à l'égard de la grâce chrétienne, de l'appel chrétien. Cela, nous devons en être conscients. Il ne s'agit pas de tomber dans l'angoisse, mais de comprendre que les « grâces de Dieu sont sans repentance » ²² et que, de fait, il y a une grâce de Dieu qui nous est donnée. Oui, il y a un appel de Dieu, et nous pouvons répondre, nous pouvons reprendre le flambeau, essayer de répondre pleinement pour tous ceux qui ne répondent pas. C'est cela que nous devons faire. Quand nous voyons autour de nous un milieu qui se paganise, qui se matérialise, nous devons répondre avec un amour d'autant plus grand — car nous sommes responsables de tous ces hommes. Nous avons reçu la lumière, alors qu'eux ne l'ont pas reçue. Nous avons rencontré des témoins de la lumière, eux n'en ont peut-être pas rencontrés. Nous sommes donc responsables de tous, et nous devons les porter.

²⁰ Cf. 1 P 1, 23.

²¹ Cf. Mt 13, 31-32. Mc 4, 30-32. Lc 13, 18-19.

²² Rm 11, 29.

Et le Verbe est devenu chair ²³ : voilà la troisième alliance. C'est notre vie chrétienne. *Et le Verbe est devenu chair* : gardons cette parole dans notre cœur, et voyons combien, par ces trois alliances, le Verbe de Dieu se fait toujours plus proche de nous, comment il s'unit à nous de plus en plus intimement, car cette unité profonde avec chacun d'entre nous, il la « désire d'un ardent désir » ²⁴. *Et le Verbe est devenu chair*. Retenons bien l'expression de saint Jean : *devenu*, parce qu'un théologien ne pourrait pas dire cela. Il faut être directement sous l'inspiration du Saint-Esprit pour pouvoir le dire. Les théologiens disent : « Le Verbe a assumé la nature humaine ». Saint Jean, lui, dit : *Et le Verbe est devenu chair*, il est *devenu* (ἐγένετο)— c'est le devenir. On ne dit pas : « *Le Verbe est chair* », mais « *le Verbe est devenu chair* ». C'est la *kénôse* de Dieu, c'est la grande « descente » de Dieu dans la chair. Oui, dans la chair : *sarx egeneto* (σάρξ ἐγένετο). En disant cela, Jean pense au mystère du cœur blessé de Jésus. C'est après la mort, en effet, que le Verbe a été immédiatement uni à la chair et que celle-ci a subsisté immédiatement dans le Verbe, puisqu'à ce moment-là l'âme humaine de Jésus n'est plus liée à la chair. C'est la chair d'un cadavre, mais le cadavre du Christ est assumé, porté par le Verbe de Dieu qui lui demeure uni. C'est après la mort que le Verbe est « devenu chair » au sens le plus fort. Il est devenu la blessure du cœur qui a cessé de battre... Le Verbe est présent dans le cadavre du Christ, il est présent dans la blessure du cœur de Jésus — c'est la dernière manifestation du Verbe. Le *Verbe de vie* se manifeste à nous à travers la blessure du cœur, à travers « le grain de blé qui tombe en terre et qui meurt » ²⁵, qui accepte de mourir par amour. Autrement dit, la vie se manifeste à travers la mort, elle se sert de la mort pour se manifester. Il n'y a que Dieu qui puisse faire cela, parce que Dieu est le Maître de la mort. Aucune créature ne peut faire cela. On ne peut pas dire à quelqu'un : « Je t'aime tant, que je vais me tuer pour te montrer que je t'aime ». De temps en temps, on prend ce langage : « Je vais, par ma mort, te montrer que je t'aime ». Cela a quelque chose de séduisant, mais c'est faux. En effet nous savons très bien que la mort brise l'amour. Elle le brise parce que nous ne sommes pas maîtres de la mort, parce que notre amour n'est pas substantiel. Il est *intentionnel*, comme le disent les théologiens. Autrement dit, nous ne sommes pas amour dans tout ce que

²³ Jn 1, 14.

²⁴ Cf. Lc 22, 15. L'institution de l'Eucharistie, ce mystère où Jésus se donne à nous pour être notre nourriture, n'est-elle pas le signe divin (donc efficace) qu'il nous donne de son amour ?

²⁵ Jn 12, 24.

nous sommes, notre amour est distinct de notre être. Il y a en nous (antérieurement à tout égoïsme conscient, psychologique) un « égoïsme métaphysique » féroce, qui nous empêche d'être totalement amour : nous ne sommes pas entièrement dans un état d'extase à l'égard des autres (ceci au niveau *humain* ; car au niveau divin, au niveau de la grâce, ce sera différent). C'est même la très grande souffrance et le drame de l'amour humain que de sentir, quand nous aimons quelqu'un, que nous ne sommes pas totalement amour. On le voudrait, on le prétend... mais ce n'est pas vrai. Il y a en nous cet égoïsme métaphysique, et il y a aussi en nous l'égoïsme du vivant, parce que nous sommes substantiellement *vivant*, mais nous ne sommes pas substantiellement *amour*. Dieu seul est substantiellement amour. En lui, l'être, la vie et l'amour ne font qu'un. En nous (et en toute créature), être et vie sont distincts et, par le fait même, vie et amour sont distincts aussi. C'est pourquoi nous ne pouvons pas être totalement amour.

Par la grâce, nous participons à la vie divine. C'est pourquoi, par la grâce, lumière et amour ne font qu'un et notre vie divine est amour. Nous participons à l'amour substantiel de Dieu. Par la grâce, nous pouvons offrir notre vie à Dieu, parce que Dieu nous permet de dominer, d'une certaine manière, notre vie humaine. Nous pouvons donc l'offrir ; et l'acte d'adoration, que nous faisons dans la lumière de la foi, de l'espérance et de l'amour, nous permet d'offrir à Dieu notre vie. Cela ne veut pas dire que nous allons nous tuer ! Mais nous offrons notre vie à Dieu, en la remettant entièrement à son bon plaisir.

Le Christ, parce qu'il est le *Verbe devenu chair*, domine la vie et la mort. Il peut se servir de la mort pour nous faire comprendre son amour — « Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » ²⁶ —, et c'est possible parce que le Verbe, qui assume pleinement et totalement la nature humaine, permet qu'elle soit offerte en holocauste d'amour.

Et le Verbe est devenu chair et il a demeuré parmi nous. Si on regarde le texte grec, on voit que « il a demeuré » veut dire « il a dressé sa tente ». Cette expression est très belle. « Demeurer », surtout aujourd'hui quand les immeubles sont vastes, a un sens beaucoup moins fort : on peut demeurer sous le même toit, mais aux deux extrémités de la maison, et alors on n'est pas très proches les uns des autres. Tandis que sous une tente, surtout une tente de bédouins, c'est vraiment la vie commune ! *Il a demeuré parmi nous*, il a dressé sa tente au milieu de nous, *et nous*

²⁶ Jn 15, 13.

avons vu sa gloire, gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité.

C'est ici qu'apparaît, pour la première fois, le *Fils*. On voit donc le lien entre le Verbe et le Fils : c'est le mystère de l'Incarnation qui est la révélation du Fils. Il suffit de lire attentivement le texte : *Et le Verbe est devenu chair et il a demeuré parmi nous, et nous avons vu sa gloire, gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique...* Le mystère du Verbe « devenu chair » nous révèle que le Verbe est le Fils, et qu'il a la même gloire que le Père, qu'il est *plein de grâce et de vérité*.

IX

ET LE VERBE EST DEVENU CHAIR

Revenons un instant sur les trois alliances dont nous avons parlé, pour essayer de mieux comprendre le rythme profond du Prologue parallèlement aux onze premiers chapitres de la Genèse, parce qu'il y a là quelque chose de particulièrement important à saisir.

La *première alliance* que nous montre le Prologue est une alliance fondamentale, j'allais presque dire naturelle. Il y a, en effet, deux alliances naturelles avec Dieu : l'une au niveau de la procréation, l'autre au niveau de l'esprit. L'alliance au niveau de la procréation, c'est celle qui nous est montrée dans la Genèse. Lorsque Ève vient d'enfanter son premier fils, elle dit : « J'ai acquis un homme de par Yahvé » ¹, nous révélant ainsi le mystère de l'alliance de l'homme avec Dieu. La première alliance fondamentale est donc cette alliance au niveau de la procréation. C'est du reste pour cela que la procréation est une chose sacrée, puisqu'elle lie l'homme et la femme directement à Dieu. On a beaucoup trop moralisé la procréation, en oubliant d'en regarder le caractère sacré. La procréation est sacrée parce qu'elle implique une alliance avec Dieu. Dieu répond toujours à l'homme. C'est l'homme qui choisit en premier lieu, c'est l'homme qui, délibérément, *veut* la conception d'un être nouveau, et Dieu répond. C'est étonnant, du reste, quand on réfléchit un instant sur ce que représente le mystère de la procréation ! L'homme et la femme choisissent d'un commun consentement, et Dieu répond à leur choix en créant l'âme du nouvel être vivant. Ce ne sont pas nos parents qui ont créé notre âme ; ils ont permis la conception au niveau biologique, et Dieu a répondu à cette conception biologique en créant notre âme. Nous sommes là en face de l'alliance fondamentale qui demeure, même après le péché.

¹ Gn 4, 1.

L'autre alliance fondamentale, c'est l'alliance avec l'esprit. Notre intelligence est quelque chose de sacré parce qu'elle est capable de remonter jusqu'à Dieu. La procréation nous lie au mystère de la création, et notre intelligence est faite pour Dieu. Cette alliance fondamentale avec l'esprit de l'homme demeure toujours : Dieu est toujours celui qui éclaire notre intelligence — nous l'oublions trop ! Les anciens, quand ils voulaient trouver la solution d'un problème difficile, se mettaient à prier Dieu. Quand nous voulons résoudre un problème difficile (même en mathématiques !) prions Dieu, prions le Verbe de Dieu. Ne le faisons pas officiellement — on rirait de nous — mais faisons-le intérieurement, demandons à Dieu de nous éclairer. Et quand nous cherchons la vérité au niveau philosophique il faut demander à Dieu de nous éclairer, c'est normal. Celui qui croit à cette alliance fondamentale de l'intelligence avec Dieu, demande à Dieu d'éclairer son intelligence, parce que Dieu est le Père de notre intelligence et qu'il aime qu'on lui demande sa lumière. Nous ne sommes pas très polis à l'égard de Dieu : il y a cette alliance fondamentale du Verbe avec l'intelligence humaine, et nous ne prions jamais Dieu de nous éclairer... c'est triste ! Alors que lui nous éclaire et ne demande qu'une seule chose, c'est de nous éclairer. Mais nous avons complètement oublié cette alliance fondamentale, dont on ne parle plus du tout aujourd'hui.

Dans les dernières années du pontificat de Paul VI, me trouvant à Rome pour une réunion de théologiens, j'ai entendu Paul VI dire que la plus grande erreur, chez bon nombre de théologiens d'aujourd'hui, c'était le fidéisme. Souvent, du reste, ils ne s'en aperçoivent même plus. Qu'est-ce que le fidéisme ? Le fidéisme consiste à considérer que l'intelligence humaine est incapable par elle-même de découvrir l'existence de Dieu. Une telle position rompt l'alliance fondamentale de l'intelligence avec Dieu, en affirmant que notre intelligence est faite uniquement pour connaître le monde physique. Le fidéisme est une erreur très grave, conséquence immédiate de la position de Luther. Nous devons même reconnaître qu'il y a déjà comme un fondement du fidéisme chez le théologien franciscain Ockham, ou peu de temps après lui. Cette erreur commence donc, au moins en germe, dès le XIV^e siècle, et chez les théologiens ! Ce n'est pas étonnant : sur le plan philosophique, tout l'Occident dépend des théologiens... et je crois que l'athéisme exprime un ressentiment profond à l'égard des théologiens. On n'aime pas avoir des grands-pères théologiens ! Cela se comprend, du reste ; ce n'est pas très drôle, surtout quand ces théologiens ont mal pensé ! Mais quand ils ont bien pensé, c'est grand ; et on n'a qu'à choisir, puisqu'en ce domaine on est libre de choisir ses « ancêtres ». Et il y a tout de même des théologiens qui ont bien pensé.

On voit bien comment, avec Luther, on est tombé dans le fidéisme, puisque Luther affirme qu'à partir du péché d'Adam il y a corruption même au niveau de l'intelligence, qui, dès lors, n'a plus cette alliance fondamentale avec le Verbe de Dieu. Nous devons donc être attentifs à cela et comprendre que cette alliance fondamentale demeure, et que notre intelligence est faite pour Dieu. C'est pour cela que l'Église maintient toujours la métaphysique, et Paul VI n'a cessé d'insister sur la nécessité de la maintenir, en affirmant que, pour préparer au sacerdoce, il faut absolument enseigner la métaphysique (le fait-on encore en France ?) ². C'est très important pour éviter le fidéisme qui nous mettrait en dehors de la position de l'Église. Notre intelligence, fondamentalement, est liée au Verbe de Dieu : il y a en nous cette « étincelle » divine.

Deuxième alliance : l'alliance avec le peuple d'Israël. Cette alliance, elle aussi, demeure toujours : c'est l'alliance dans la parole. On voit bien la différence entre ces deux premières alliances : l'alliance fondamentale est avec l'intelligence, avec l'esprit dans ce qu'il a de *naturel*. C'est une alliance *naturelle* avec *tout* homme ; non seulement avec les croyants, mais avec tout homme. La seconde alliance, au contraire, c'est avec les croyants, avec ceux qui reçoivent la parole de Dieu, le peuple d'Israël. C'est l'alliance à travers la parole de Dieu et la Loi. Cette alliance demeure toujours : nous croyons à la parole de Dieu et nous croyons à la Loi.

Troisième alliance : celle qui se fait en Jésus, le Verbe qui est devenu chair. On voit donc comment l'alliance progresse ; c'est cela qu'il faut essayer de saisir. L'alliance de l'Ancien Testament est l'alliance avec les sommets de l'intelligence et du cœur. L'alliance dans le Christ va plus loin : c'est l'homme *tout entier* qui est saisi par Dieu. La grâce chrétienne demande que *tout l'homme* soit transformé en fils de Dieu. C'est pour cela qu'il y a la résurrection des corps, puisque notre corps fait partie de notre être, de notre vie. Entre l'âme et le corps, entre notre âme et notre corps, il y a une distinction mais non une division. La division, elle, se fera lors de la mort, mais tant que nous sommes en vie, c'est l'unité. La grâce chrétienne nous sanctifie dans *tout* notre être : voilà le caractère propre de l'alliance chrétienne. Dans l'alliance réalisée

² Ajoutons, à l'occasion de cette réédition, que c'est aussi, et peut-être plus encore, la grande préoccupation de Jean Paul II. On pourrait citer ici de nombreux textes. Mentionnons au moins *Pastores dabo vobis*, § 52, et *Discours à l'Université de Fribourg* (13 juin 1984), in : *Jean Paul II en Suisse* (Téqui 1984), pp. 57-62.

par le Verbe devenu chair, le Verbe de Dieu assume l'homme en tant qu'il est image de Dieu, en tant qu'il est image de la Très Sainte Trinité. Il assume donc l'homme dans tout ce qu'il est ; pas seulement les sommets de son intelligence, mais aussi toute sa sensibilité. Nous n'avons pas le droit de détruire notre sensibilité ; il faut la purifier, mais nous n'avons pas le droit de la détruire. L'attitude stoïcienne n'est pas une attitude chrétienne.

Les Stoïciens, en effet, considéraient que les passions étaient quelque chose de mauvais et qu'il fallait donc absolument les détruire. Alors on se *dominait*, on voulait se dominer complètement, en supprimant les passions. Le chrétien, lui, comprend que les passions doivent être purifiées, assumées, mais que la sensibilité n'est pas mauvaise, puisqu'elle demeure éternellement. Un jour, nous nous retrouverons avec des corps glorifiés et nous nous dirons les uns aux autres : « Je ne savais pas que vous étiez si beau ! je ne l'avais pas compris... » C'est vrai, nous découvrirons en chacun de nous des merveilles, des splendeurs, parce que l'âme transformera le corps et que le corps, illuminé par l'âme, sera l'ostensoir de l'âme. Notre corps sera la manifestation de tout l'amour de Dieu, de toute la lumière de Dieu en nous, et cette manifestation se fera à travers notre sensibilité. Nous aurons une sensibilité très particulière. Ce ne sera pas une sensibilité angélique (puisque les anges n'en ont pas), mais une sensibilité toute purifiée, parce que totalement transformée par la grâce. Le divin s'empare du sensible : voilà ce que fait la grâce chrétienne. La distinction entre le sensible et l'intelligible, entre le visible et l'invisible, est une distinction philosophique. Dès que nous sommes au niveau divin, nous sommes au-delà de cette distinction. Pour Dieu, il n'y a pas de sensible et d'intelligible. Il y a un ordre entre les deux, mais il assume les deux parce que le sensible, lui aussi, vient de Dieu. Notre corps vient de Dieu. La grâce chrétienne assume donc les deux : le corps et l'âme, notre sensibilité et notre esprit. Et cela, c'est l'alliance nouvelle et dernière : *le Verbe est devenu chair*. Le mot « chair », dans l'Écriture, signifie ce qui est corruptible. Et voilà que Dieu va jusqu'au corruptible et l'assume. C'est pourquoi, dès que le Verbe devient chair, il est la Résurrection, parce que la chair participe à l'éternité. Dès que le Verbe devient chair, immédiatement la chair est glorieuse, elle participe à l'éternité et est au-delà de la mort. Si Jésus est mort, c'est en raison d'une permission de Dieu qui a voulu se servir de la mort pour nous manifester son amour. Normalement, le Verbe devenu chair ne devait pas mourir. Il devait tout de suite connaître la gloire, puisque c'est le Verbe de Dieu lui-même qui assumait la chair.

Il est très important de bien saisir cette alliance radicale et totale. Tout ce qui est humain peut devenir divin — voilà le point de vue

chrétien. Le péché, n'étant pas humain mais infra-humain, ne peut pas devenir divin, c'est évident : il s'oppose à l'amour. Mais tout ce qui est humain en nous peut devenir divin ; il le deviendra par des purifications successives, c'est sûr, mais il finira par devenir divin. C'est cela, l'alliance réalisée dans le Verbe devenu chair.

La conséquence immédiate de cette troisième alliance est que le Verbe, étant « devenu chair », *a dressé sa tente parmi nous*. Il a dressé sa tente en Marie : le mystère de la conception divine du Christ. Là, on comprend vraiment qu'il a dressé sa tente. Il l'a dressée au plus intime de l'humanité, dans les entrailles de Marie. Puis il a dressé sa tente en vivant notre vie — car il a mené notre vie. Dans l'Ancien Testament, l'alliance avec Dieu, avec le Verbe de Dieu, impliquait un *passage* ; c'était la Pâque, et la Pâque, c'est le *passage* de Dieu. L'Alliance Nouvelle, c'est la *présence*. Dieu est *présent*, et c'est ce que signifie l'Eucharistie. Ramener l'Eucharistie à la Pâque ancienne, en disant que « l'Eucharistie, c'est uniquement un passage de Dieu », c'est se tromper complètement, c'est oublier le Prologue de saint Jean. L'Eucharistie, c'est la nouvelle Pâque ; ce n'est plus le passage de Dieu, c'est sa présence au milieu de nous. Ce n'est pas la même chose ! Et beaucoup d'erreurs qu'on peut entendre aujourd'hui à propos de l'Eucharistie proviennent de cette confusion. On a confondu la première Pâque et la seconde, en ramenant la nouvelle Pâque — c'est-à-dire le mystère de l'Eucharistie — à la Pâque ancienne, qui est un *passage* de Dieu, une libération. Dans l'Ancien Testament, Dieu n'était présent que par sa parole, et donc il ne pouvait être présent que par un passage — d'où la nécessité des prophètes. Il y avait bien une présence symbolique dans le Temple, il y avait bien une présence symbolique par les tables de la Loi, mais ces présences n'étaient pas une *présence réelle*.

Dans la Nouvelle Alliance, au contraire, le Verbe devenu chair est présent d'une manière toute nouvelle : il *demeure* parmi nous. *Demeurer*, ce n'est pas *passer*. Dire à quelqu'un : « je passe », on sait bien ce que cela veut dire : « Je resterai deux jours ». Cela, c'est passer. Par contre, on dit : « Je viens demeurer », c'est autre chose. Si on dresse sa tente, c'est pour quelques jours ! Dresser sa tente, c'est la *présence*. Le Verbe devenu chair, c'est le mystère de Dieu présent au milieu de nous ; et l'Eucharistie exprime, signifie cette présence.

Et le Verbe est devenu chair, et il a demeuré (dressé sa tente) parmi nous, et nous avons vu sa gloire. Qu'est-ce que la gloire de Dieu ? La gloire de Dieu, c'est le rayonnement de son amour, la communication de son amour, la victoire de son amour. C'est pour cela qu'après le miracle de Cana (qui est le premier moment de la vie apostolique de Jésus), on

nous dit tout de suite : « Il a manifesté sa gloire »³. Jésus, à travers toute sa vie apostolique, manifeste sa gloire. Mais la gloire du Christ est surtout manifestée à la Croix, puisque c'est là qu'il est proprement source d'amour. C'est pour cela que par la Croix il glorifie le Père et est lui-même glorifié par lui⁴ — pour reprendre l'expression même de saint Jean. Le mystère de la Croix du Christ, c'est le mystère de la gloire du Christ pour nous, parce que c'est là qu'il communique son amour en plénitude.

Et nous avons vu sa gloire, gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique... Le Père lui communique toute sa gloire, et Jésus nous donne toute sa gloire. Tout l'amour que le Christ a reçu du Père, il nous le communique. Cela, c'est très important pour nous, parce qu'aujourd'hui nous sommes en contact avec des religions multiples. Les traditions religieuses aujourd'hui sont à nos portes : l'influence de l'Inde, l'influence du bouddhisme, l'influence de l'islam... On pourrait donc se demander : « Qu'est-ce qui caractérise la religion chrétienne ? »

Aujourd'hui les arguments apologétiques ne tiennent plus beaucoup — heureusement ! C'est bien préférable, c'est plus évangélique. Notre Seigneur n'a jamais fait d'apologétique. Il dit la vérité. « La vérité vous fera libres. »⁵ Les arguments apologétiques sont toujours un peu rhétoriques, et ils n'expriment qu'une vérité partielle. Aujourd'hui nous devons plutôt découvrir la vérité dans sa plénitude. « Pourquoi suis-je catholique et non pas bouddhiste ? » Il y a de très grands bouddhistes — j'en ai rencontrés. J'ai eu un ami musulman qui semblait bien avoir une vraie vie mystique, une véritable vie d'adoration, une vie de prière étonnante. Chaque fois, du reste, que je le voyais, il me demandait une bénédiction en me disant : « Nous sommes frères en Dieu ». Oui, c'est vrai, dans le Dieu créateur nous sommes frères mais je prie pour qu'un jour il ait la lumière plénière. Pourquoi ne sommes-nous pas musulmans ? C'est pourtant très grand ? D'une certaine manière, l'islam a gardé beaucoup plus que nous l'adoration. Quand on visite Damas, ville sainte, on voit des choses qu'on ne verrait absolument pas chez nous. Quand on sonne la prière, le coiffeur fait sortir son client, même si ses cheveux ne sont pas entièrement coupés — peu importe ! puis, déployant son petit tapis, il fait son adoration devant tout le monde. Où verrait-on cela chez les chrétiens ? L'adoration d'un véritable musulman qui *croit*, c'est merveilleux à voir. On peut alors se demander : « Mais pourquoi suis-je chrétien ? » Le

³ Jn 2, 11.

⁴ Voir Jn 12, 23 et 28 ; 13, 31-32 ; 17, 1 et 5.

⁵ Jn 8, 32.

motif profond est celui-ci : le christianisme a uni l'homme à Dieu. C'est Dieu qui est venu vers nous et qui nous a élevés jusqu'à lui. Le cœur de l'homme est devenu le cœur de Dieu. L'amour à l'égard de Dieu et l'amour à l'égard du prochain, cela ne fait qu'un. Là on touche ce qui est caractéristique de la vie chrétienne, ce qui en elle est unique : il n'y a qu'un seul amour. L'amour à l'égard de Dieu et l'amour à l'égard du prochain, c'est le même amour. Cela, on ne le trouve dans aucune autre religion. C'est vrai : le cœur de l'homme est devenu le cœur de Dieu, et le lieu de rencontre de l'homme avec Dieu, c'est le Christ, en qui l'homme et Dieu sont unis d'une unité substantielle, personnelle.

Il est bon de se rappeler cela, parce que quelquefois les traditions religieuses semblent être mieux gardées dans l'islam, ou dans d'autres religions, que dans la religion chrétienne. Pourquoi ? Parce que, justement, le chrétien dépasse les traditions religieuses. Ce qui caractérise la vie chrétienne, c'est la *foi*, la foi en le Christ, en le Verbe devenu chair, Dieu au milieu de nous. La vie chrétienne, c'est en premier lieu la contemplation. Donner la primauté aux traditions religieuses est une matérialisation de la vie chrétienne, car celle-ci n'est pas premièrement tradition religieuse — heureusement. Les traditions religieuses, en effet, considérées en elles-mêmes, indépendamment de leur source, se matérialisent toujours. Le grand danger qui menace l'islam, c'est le progrès technique, scientifique, économique, contre lequel les traditions religieuses, prises en elles-mêmes, ne peuvent pas se défendre. C'est un fait : cela ne « tient » pas, et c'est un phénomène qu'il serait très intéressant d'étudier de près. En face des progrès scientifiques et économiques, seule la foi peut demeurer, parce qu'elle dépasse le conditionnement humain. C'est Dieu lui-même qui vient vers nous, c'est Dieu qui nous assume. La foi vient de Dieu, c'est un don de Dieu, alors que les traditions religieuses viennent de l'homme et tendent vers Dieu. Par les traditions religieuses, c'est l'homme qui va vers Dieu, tandis que dans la foi c'est Dieu qui vient vers nous.

On me dira : « Il y a une foi dans l'islam ». C'est vrai ; mais la foi de l'islam est dépassée et submergée par les traditions religieuses et, de ce fait, ce sont les choses extérieures, l'aspect moral, l'aspect de la lettre, qui dominant, et non plus la parole vivante reçue dans la foi. Ce qui est si merveilleux dans la vie chrétienne, c'est que nous recevons une parole vivante qui nous lie à une personne — je dis bien : à une *personne* — et non pas à une loi ni à une doctrine. La doctrine existe, les traditions religieuses existent, mais elles sont secondes et demandent d'être sans cesse purifiées par la foi. Il ne faut pas supprimer les traditions religieuses en s'opposant à elles ; il faut les purifier, les décanter dans une lumière de foi.

Cette lumière de la foi nous est montrée dans toute sa puissance et toute sa force dans le Prologue de saint Jean. C'est bien la foi qui nous fait enfants de Dieu, qui nous fait naître directement de Dieu ; et cette foi prend toute sa plénitude dans la troisième alliance : *Et le Verbe s'est fait chair, et il a demeuré parmi nous, et nous avons vu sa gloire, gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité.* La plénitude de l'amour que le Père a pour le Fils nous est communiquée : c'est cela, le grand mystère de l'alliance chrétienne.

Voilà donc les trois alliances. On me dira : « Cela ne va pas du tout ! cela ne correspond pas avec ce que vous avez dit à propos de la Genèse. Vous avez relevé dans la Genèse quatre moments : Adam et Ève chassés du Paradis terrestre, Caïn, le déluge, la tour de Babel. Où est ce quatrième moment dans le Prologue ? »

Nous voyons bien les trois premiers moments, ils sont très nets. Adam et Ève sont chassés du Paradis terrestre, et cependant l'alliance entre le Verbe de Dieu et l'intelligence humaine demeure. *Le Verbe était la Lumière véritable qui éclaire tout homme ; il venait dans le monde. Il était dans le monde, et le monde fut par lui, et le monde ne l'a pas connu.* Voilà la première rupture. Seconde rupture : *Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.* Cette rupture est celle du peuple d'Israël, préfigurée dans la Genèse par la jalousie du fils aîné à l'égard du benjamin. Troisième moment : l'alliance avec Noé, c'est-à-dire l'alliance dans le Verbe devenu chair. Mais le quatrième moment, qui est symbolisé par la tour de Babel, ne nous est pas montré. À l'égard des trois premiers moments, c'est clair, le parallélisme est rigoureux. La seule différence, c'est que la Genèse montre le péché, alors que le Prologue de saint Jean montre l'alliance dans l'amour et la miséricorde. Quant à la question concernant le quatrième moment... attendons ! Nous ne pouvons pas encore répondre, puisque nous n'avons pas terminé le Prologue. Maintenons donc, pour le moment, le point d'interrogation. Du point de vue de la structure, c'est très net : nous voyons bien les quatre moments de la Genèse et les trois alliances du Prologue de Jean.

Avant d'arriver au terme, Jean a un regard étonnant sur Jean-Baptiste. *Jean lui rend témoignage. Il proclame : « Voici celui dont j'ai dit : lui qui vient après moi est passé devant moi, parce qu'avant moi il était ».* Voilà le témoignage de Jean-Baptiste, et c'est le témoignage chrétien. Il consiste à vraiment reconnaître que le Verbe devenu chair « passe devant »... C'est grand, le contenu de ce témoignage. Il nous est donné comme modèle. Qu'est-ce, en effet, que le chrétien ? Le chrétien, c'est celui qui est témoin de la lumière. Et quel est le contenu de son témoi-

gnage ? Il nous est donné ici. *Jean lui rend témoignage. Il proclame : « Voici celui dont j'ai dit : lui qui vient après moi est passé devant moi ».* Il est évident que Jésus vient après Jean-Baptiste : il est né six mois après, et cela reste pour toute la vie. Élisabeth en était à son sixième mois au moment de l'Annonciation ⁶ ; Jésus est donc venu six mois après. Jésus est donc le benjamin, comparativement à Jean-Baptiste. Celui-ci achève la grande attente de l'Ancien Testament, Jésus vient après. *Voici celui dont j'ai dit : lui qui vient après moi est passé devant moi, parce qu'avant moi il était.* Nous retrouvons les rapports entre le temps et l'éternité, qui font directement partie du témoignage chrétien. Celui-ci consiste à comprendre que dans le mystère du Verbe devenu chair, l'éternité est présente dans le temps. Le mystère de l'Incarnation n'a pas détruit le temps, pas du tout, mais il a *assumé* le temps et lui a donné une nouvelle signification. Être témoin du Christ comme Jean, c'est reconnaître que Jésus, bien qu'il soit le plus jeune, « passe devant », parce qu'il est éternel. Il est le Verbe devenu chair, et le Verbe est éternel. Le Verbe s'est incarné, et il s'est incarné à tel moment, à telle époque, il a pris le conditionnement humain du temps et du lieu, il a « dressé sa tente » en Marie, mais la personne de Jésus est la personne même du Verbe : il est donc éternel ⁷. Et il est venu dans le temps, à tel moment — six mois après Jean-Baptiste ; c'était voulu, pour être à l'ombre de Jean-Baptiste et pour que celui-ci le fasse « passer devant ».

Voilà donc le témoignage de Jean-Baptiste, le premier témoignage chrétien, celui qui est en même temps le modèle, le prototype, en quelque sorte, de tous les autres.

Marie vit le mystère de l'Incarnation, elle n'est pas *témoin* au sens fort. Marie, la Femme, sera témoin à la Croix. Jean-Baptiste est témoin avant. Marie, dans sa vie cachée, n'est pas témoin : elle doit, au contraire, *caler*. Jean-Baptiste est le premier témoin et il est le premier qui laisse l'Agneau « passer devant ».

On me demandera : « Mais comment nous, pouvons-nous être témoins ? » Excellente question pendant la retraite. Il faut interroger notre conscience, profondément, en face du Christ, pour nous demander si nous lui rendons témoignage dans notre vie. Être témoin du Christ dans notre vie, c'est laisser toujours le Christ « passer devant », c'est-à-dire faire passer la foi, l'espérance, la charité avant notre intelligence,

⁶ Cf. Lc 1, 26-38.

⁷ Cela fait comprendre la grande affirmation du Christ : « Avant qu'Abraham parût, Moi, Je Suis » (Jn 8, 58).

nos désirs et nos sympathies ou antipathies. Il faut que la foi soit toujours première et que nous ne croyions pas dans la mesure où nous avons « compris » — ce ne serait plus la foi. La foi, c'est une adhésion au mystère de Dieu *parce que Dieu nous a donné sa lumière*. Et nous adhérons dans l'obscurité, parce que la lumière de Dieu nous dépasse et excède la capacité naturelle de l'intelligence qui, par le fait même, en est aveuglée. La foi est une adhésion inconditionnelle, parce que nous adhérons à la lumière de Dieu. Nous savons qu'elle n'est pas irrationnelle, mais « super-intelligible ». Nous savons que croire, ce n'est pas imprudent, mais « super-prudent ». Il faut donc toujours que la foi passe avant l'intelligence. Autrement, nous retombons dans un humanisme, nous ne sommes pas chrétiens et nous ne rendons pas témoignage au Christ.

Il faut que l'espérance passe toujours avant nos désirs, fussent-ils les plus humains, les plus normaux : le désir de réussir, les bonnes ambitions humaines, les rêves de petites gloires humaines, de réussites... d'être quelqu'un, tout de même ! On a tellement reçu, et puis... on est tout de même intelligent ! on doit donc réussir dans la vie, faire quelque chose ! Il est normal d'avoir ces désirs-là, mais il faut que l'espérance passe toujours devant. L'espérance, c'est le désir ardent de voir Dieu, c'est le désir ardent que le règne du Christ passe avant tout. Et il faut que l'espérance passe avant tous nos désirs.

Enfin, il faut que la charité — c'est-à-dire l'amour que nous avons pour le Christ et l'amour que nous avons, en lui, pour le prochain — passe avant notre capacité d'aimer humainement. Il faut que nous aimions Dieu plus que tout. Il faut que nous aimions le Christ plus que tout, et par le Christ, le Père, en sachant que l'amour divin n'est jamais rival de l'amour humain. Cela aussi, il est très important de se le rappeler ; l'amour divin n'est jamais rival. Il arrive de temps en temps, dans les foyers, que l'un des époux soit jaloux de l'amour de Dieu : « Dieu l'aime trop, donc elle ne m'aimera plus ! » C'était la fameuse question qu'Aristote s'était posée dans son *Éthique* : « Souhaiterai-je à mon ami de devenir Dieu ? ⁸ » C'est assez beau, de la part d'un « païen », de se poser cette question. Et Aristote répond tout bonnement par la négative : « Non, parce qu'il ne serait plus mon ami ». On comprend bien la réponse, mais on voit que là, le philosophe a manqué d'un véritable amour à l'égard de Dieu et aussi à l'égard de son ami. Il aurait dû répondre : « Puisque à mon ami je souhaite la meilleure des choses, et que la meilleure des choses est qu'il ne soit qu'un avec Dieu, je souhaite

⁸ ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque* VIII, 9, 1159 a 5 sq.

qu'il devienne Dieu, car alors il m'aimera encore plus ! » Quand on aime quelqu'un profondément, on lui souhaite ce qu'il y a de meilleur pour lui ; et qu'y a-t-il de meilleur pour lui ? d'être aimé de Dieu, aimé du Christ, que le Christ l'aime le plus possible, qu'il le prenne complètement. Et je sais que, si le Christ l'aime encore plus, mon ami m'aimera encore plus, parce que Dieu n'est jamais jaloux au sens de la jalousie humaine. Il est jaloux divinement, c'est-à-dire qu'il veut que son amour soit tout en nous. Et quand son amour est tout en nous, il nous donne un cœur capable d'aimer « comme Dieu » et donc d'aimer infiniment plus que nous ne le pourrions par nous-mêmes, dans un amour qui ne serait qu'humain.

La charité fraternelle doit toujours passer avant nos sympathies et nos antipathies. Nous en avons instinctivement, dans notre sensibilité. Il y a des sensibilités qui s'attirent et des sensibilités qui s'opposent, c'est inévitable. Et plus on est artiste, plus la sensibilité est forte — et donc plus les sympathies ou les antipathies seront fortes. Très facilement alors, si nous nous laissons aller à nos sentiments, nous diviserons l'humanité en deux catégories : les gens intelligents qui nous sont sympathiques, et les gens antipathiques qui sont bêtes. Ordinairement, nous divisons l'humanité comme cela, c'est la division la plus fondamentale pour notre sensibilité. De cela la charité doit être victorieuse, elle doit dépasser toutes les antipathies et toutes les sympathies. Il faut aimer ceux que nous rencontrons *dans la lumière de Jésus*. C'est alors que nous serons vraiment témoins du Christ.

On voit combien le témoignage de Jean-Baptiste est fort : c'est le dépassement de la *finalité* par rapport au *conditionnement* humain. Nous sommes chrétiens si nous sommes pleinement finalisés dans l'amour, et si cet amour va au-delà de tous les conditionnements humains : conditionnement de notre intelligence humaine, conditionnement de nos désirs, conditionnement de tout ce que nous sommes. Il faut que la charité passe avant tout cela. À ce moment-là, nous serons pleinement chrétiens.

Voilà pour la seconde partie du Prologue. Il nous reste la dernière, qui va répondre au symbolisme de la tour de Babel. *Oui, de sa plénitude nous avons tous reçu, et grâce pour grâce* — on pourrait traduire : gratuité sur gratuité (la « grâce », c'est la gratuité). *Oui, de sa plénitude nous avons tous reçu...* Jean souligne tout de suite que la Nouvelle Alliance, c'est l'alliance dans la plénitude de l'amour du Christ qui nous donne la plénitude de la foi, de l'espérance, et de l'amour. Alors que l'Ancienne Alliance est imparfaite, la Nouvelle est parfaite. Il n'y a pas d'autre alliance après celle-ci, parce que, précisément, elle est l'alliance

de la plénitude. *Car la Loi fut donnée par l'intermédiaire de Moïse* (la première alliance est l'alliance dans la Loi), *la grâce et la vérité nous sont venues par Jésus-Christ*. On voit la différence : le grand médiateur de l'Ancien Testament, c'est Moïse. Le nouveau Médiateur, c'est Jésus-Christ. Moïse a donné la Loi — bien qu'elle ne fût pas de Moïse mais de Dieu. La Loi est un « pédagogue » qui nous est donné pour que nous nous apercevions que nous sommes pécheurs. C'est pour cela qu'on n'a pas envie de regarder la Loi, parce que, quand on la regarde, on est bien obligé de se dire : « Oui, je suis en-dessous de la Loi, je ne suis pas au niveau où je devrais être ». Alors, on n'aime pas la Loi — cela se comprend bien. Si nous étions humbles, nous aimerions la Loi, parce qu'elle est un tuteur qui nous rappelle tout le temps ce que nous devons faire.

La Loi fut donnée par l'intermédiaire de Moïse, la grâce et la vérité nous sont venues par Jésus-Christ. La Nouvelle Alliance se fait dans le Christ, c'est une alliance d'intériorité. La Loi est extérieure, mais la grâce et la vérité sont intérieures. C'est une alliance d'intériorité dans le Christ et dans l'Esprit Saint. C'est une alliance d'amour qui ne supprime pas la Loi (ce n'est pas une alliance qui s'opposerait à l'Ancienne Alliance), mais qui la dépasse. « Pas un iota de la Loi ne disparaîtra. »⁹ Mais on ne peut pas s'arrêter à la Loi ; celle-ci n'est pas la première chose que le chrétien regarde. La première chose que le chrétien regarde, c'est le Christ vivant, c'est le mystère de Jésus.

Nul n'a jamais vu Dieu : le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître. Ce dernier verset du Prologue reprend le premier : *Au commencement le Verbe était, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Nul n'a jamais vu Dieu...* Personne d'entre nous n'a vu Dieu, c'est évident, car si nous l'avions vu nous ne serions plus ici. Il faut mourir pour voir Dieu. Par l'adoration, on meurt déjà un peu, puisqu'on accepte la mort, mais ce n'est pas encore entièrement « fait ». Pour voir Dieu, il faut mourir... *Nul n'a jamais vu Dieu*. Voilà pourquoi la contemplation se réalise dans l'obscurité de la foi, et toujours médiatisée par le Christ. *Le Fils unique* (le Verbe) *qui est dans le sein du Père* (in sinu Patris), *lui l'a fait connaître*. Notre connaissance de Dieu est donc médiatisée par le Verbe devenu chair, par la Révélation du Christ. Notre contemplation se réalise à travers le Christ. Dans la foi, nous touchons le cœur de Jésus, et parce que Jésus voit le Père, nous voyons le Père. « Qui me voit, voit le Père »¹⁰ — dit Jésus. Dans notre oraison, dans notre désir de contemplation, tout notre effort tend à toucher la bles-

⁹ Mt 5, 18.

¹⁰ Jn 14, 9.

sure du cœur de Jésus ; et en touchant par la foi la blessure du cœur de Jésus, en y adhérant dans l'obscurité de la foi, nous contemplons le Père, parce que Jésus le contemple et que nous touchons Jésus ¹¹.

On voit donc que le Prologue ne répond pas directement, du point de vue littéral, à la quatrième faute qui est représentée symboliquement dans la Genèse par la tour de Babel : l'orgueil généralisé. Et pourtant la réponse nous est donnée. Elle est donnée d'une manière étonnante dans le dernier verset qui nous montre la grande victoire du Christ : Il est *dans le sein du Père*. À la Croix, il est dans le sein du Père, et si Marie peut se tenir *debout (stabat)* au pied de la Croix ¹², c'est parce qu'elle découvre que son Jésus est dans le sein du Père (*in sinu Patris*), c'est-à-dire qu'il est fixé au plus intime du mystère du Père et que tout ce qui se passe à l'extérieur, toutes les souffrances, toutes les brisures, ne touchent en rien à cette intimité du Verbe avec le Père. C'est ce qui permet à Marie de rester debout ; et je crois que le Prologue nous montre la contemplation de Marie à la Croix... c'est pour cela que Jean le met au début de son Évangile : c'est un secret qu'il a reçu de Marie ¹³.

Si nous avons été à la place de Jean, voyant Marie vivre le mystère de la Croix comme elle l'a vécu, *debout* au pied de la Croix, comme la femme forte ¹⁴ mais combien douloureuse, n'aurions-nous pas demandé à Marie (pas tout de suite ! mais après la Résurrection) ce

¹¹ À la suite de saint Augustin, saint Thomas compare la foi au toucher (voir *Commentaire de saint Jean*, n° 2517), qui est le fondement de tous les autres sens (*Somme théol.*, I, q. 70, a. 3, c. ; q. 76, a. 5, c.), antérieur à toute connaissance intellectuelle (cf. III, q. 34, a. 2, ad 3 où saint Thomas, se référant à Aristote, note que le toucher est la seule connaissance qu'ait l'enfant dans le sein de sa mère). Mais le toucher n'est pas seulement fondamental, il achève aussi la connaissance : « Comme le dit Augustin, le toucher marque [réalise, *facit*] la fin de la connaissance » (*De Trinitate* I, IX, 18, Bibl. aug. 15, p. 139). « En effet, quand nous voyons la réalité, nous la connaissons en quelque manière, mais c'est par le toucher que nous en avons une connaissance consommée » (*Comm. de saint Jean, op. cit.*). Étant à la fois fondement et fin de la connaissance, le toucher nous aide à comprendre que la foi est à la fois le fondement et la fin de notre connaissance de Dieu. La foi nous fait adhérer au mystère de Dieu dans l'obscurité, mais il n'y a pas de « distance » entre la foi et la vision béatifique. La foi nous fait vivre de la *réalité* du mystère de Dieu tel que nous en vivrons un jour dans la pleine vision. Elle est donc essentiellement contemplative. Elle est « la substance des choses qu'on espère » (He 11, 1).

¹² Jn 19, 25.

¹³ Voir Appendice, question 9.

¹⁴ « La femme forte, qui la trouvera ? Elle a bien plus de prix que les perles. En elle se confie le cœur de son époux... » (Prov 31, 10-11).

qu'elle avait vécu à la Croix, ce qu'était alors sa contemplation ? Je crois que Marie a livré à Jean le grand secret dont elle vivait à la Croix, cette grande révélation, cette grande manifestation de l'amour de Dieu qui lui a été faite à la Croix. Elle l'a révélée à Jean comme un secret, et Jean nous le révèle. Il ne peut pas dire qu'il tient cela de Marie, mais il nous le révèle, selon ce mode tout à fait particulier. Autrement Jean n'aurait jamais osé mettre cela comme Prologue de son Évangile. Le Prologue de l'Évangile nous donne le regard que nous devons avoir sur le Christ. Et comment devons-nous regarder le Christ ? Nous devons le regarder comme Marie l'a regardé, puisqu'elle nous est donnée pour être notre Mère. La seule manière de regarder vraiment Jésus, c'est de le regarder comme Marie l'a regardé. Et le dernier regard de Marie sur Jésus, c'est à la Croix. Marie est restée dans le silence, c'est un grand secret, et Jean nous le communique au début de son Évangile...

Tout cela donne son sens à ce Prologue, et nous fait comprendre qu'il est vraiment la charte de la contemplation chrétienne, puisque c'est la contemplation même de Marie à la Croix, le regard de Marie sur Jésus crucifié. Si c'est le regard de Marie sur Jésus crucifié, c'est le regard ultime que nous devons, nous aussi, avoir sur Jésus : à travers ses paroles, à travers sa chair, découvrir la présence du Verbe et, à travers le Verbe, le Père qui se donne à nous.

Nous comprenons alors que la grande victoire du Christ, cette victoire de la Croix, est la seule réponse à l'orgueil généralisé des hommes. Le mystère de la Croix est la grande victoire de l'amour, et Jésus est mort pour tous les hommes... Et Marie a vécu cette contemplation, ce dévoilement du Verbe qui s'est fait à la Croix à travers la blessure du cœur de Jésus.

Demandons à Marie d'être auprès de nous quand nous relisons le Prologue, et habituons-nous à le lire comme Jean nous l'a donné, c'est-à-dire comme un grand secret du cœur de Marie qui nous apprend à regarder Jésus crucifié, qui nous apprend à découvrir le Christ dans sa gloire, auprès du Père, et qui nous apprend à vivre de la contemplation de Jésus. Il faut découvrir cette grande lumière, lumière d'amour, à travers la blessure du cœur de l'Agneau, qui nous permet de découvrir le Père et de comprendre le sens de toute la création ; car la création était quelque chose de tellement grand que Jésus a accepté de mourir sur la Croix pour sauver l'œuvre du Père.

X

LA VOIX DE CELUI QUI CRIE DANS LE DÉSERT

Continuons l'effort de silence pour prier plus et maintenir le désir d'une contemplation toujours plus profonde. Il faut demander au Saint-Esprit de nous apprendre ce silence intérieur. Nous en avons tellement peu dans notre vie que si nous ne réservons pas un moment pendant l'année pour essayer de nous mettre plus profondément sous la conduite de l'Esprit Saint, nous resterons à l'extérieur du mystère. Même quand nous avons saisi quelque chose du mystère, quand nous « comprenons » — ou du moins, quand nous croyons comprendre ! — nous restons encore à l'extérieur si nous ne le *vivons* pas dans le cœur, si notre foi ne nous fait pas entrer dans une adoration et un désir de contemplation toujours plus profonds. C'est difficile dans le monde d'aujourd'hui qui est un monde de bruit, un monde de vacarme, un monde où on n'a plus le sens du silence, et où on n'a donc plus aucune ascèse dans ce domaine. Même dans les couvents il n'y a plus d'ascèse du silence ! Cela, ce n'est sûrement pas l'œuvre du Saint-Esprit, car lui nous conduit toujours au désert, au silence et à l'adoration. Le bruit, c'est l'œuvre du démon qui, au contraire, nous met toujours dans la facilité. Et la facilité, c'est communiquer tout de suite avec les autres. Il est difficile de maintenir vraiment un désir d'aller toujours plus loin et de garder le silence pour remonter à la source, découvrir plus profondément l'appel de Dieu.

Nous avons donc essayé d'entrer dans le Prologue de saint Jean, qui nous révèle la grande aspiration de la contemplation : recevoir le secret de Dieu. Cela reste toujours pour nous un secret. Pénétrer dans le mystère de la Très Sainte Trinité, c'est un secret. C'est au-delà de toutes nos découvertes intellectuelles, et cela ne peut se découvrir que dans la foi, la foi d'un « tout-petit »¹, c'est-à-dire une foi contemplative qui est à

¹ Cf. Mt 11, 25.

l'écoute directe de l'Esprit Saint, une foi qui se laisse directement enseigner et attirer par le Père. C'est toujours le Père qui nous révèle son secret ; et son secret, c'est le Verbe qui exprime sa contemplation, qui est le fruit de sa contemplation et qui est une Personne vivante, la Lumière de la Lumière — comme nous le disons dans le *Credo*. Le Prologue dit simplement « lumière », mais comme cette lumière vient du Père et que le Père est aussi lumière, nous pouvons dire qu'il est la Lumière de la Lumière ². Il est celui qui procède de la lumière et qui manifeste la lumière. Et il nous manifeste la Vie parce qu'il est aussi source de vie.

Le Prologue nous donne, je dirais, l'aspect sous lequel nous devons regarder tout l'Évangile de Jean. L'Évangile de Jean est en effet l'Évangile de l'aigle, comme l'a dit la Tradition (en fonction même de l'Apocalypse ³) puisque Jean est le témoin de l'Aigle véritable qui est Jésus. En effet, les quatre vivants de l'Apocalypse (le taureau, le lion, l'aigle et le visage d'homme), selon la Tradition, symbolisent les quatre Évangélistes. Mais ceux-ci n'ont d'autre mission que de nous révéler le mystère du Christ. Ils symbolisent donc bien le mystère de Jésus, le Vivant ⁴, celui qui est à la fois le taureau (la victime), le lion (celui qui achève toutes les grandes promesses faites au peuple d'Israël), celui qui a un visage d'homme (il est né de Marie), et l'aigle (celui qui, parce qu'il est le Fils bien-aimé, scrute les profondeurs de Dieu, les profondeurs du Père, et qui nous les donne).

Saint Jean, pour nous faire comprendre comment nous devons essayer de pénétrer dans son Évangile, nous donne le Prologue. La différence entre ce prologue et celui de saint Matthieu est très significative et nous aide à mieux comprendre Jean, puisque saint Matthieu nous montre, au contraire, l'origine temporelle de Jésus, la réalisation temporelle des prophéties de l'Ancien Testament : Jésus est le Lion de Juda, il est enraciné dans le peuple d'Israël. Jean, lui, nous montre le Verbe devenu chair. Comme c'est différent ! Ce n'est plus du tout l'enracinement dans le peuple d'Israël, que montre Jean ; j'allais presque dire que c'est le « dés-

² « Le Fils par nature, dit saint Augustin, est né unique de la substance même du Père, c'est-à-dire qu'il est ce qu'est le Père, étant Dieu de Dieu et Lumière de Lumière » (*De fide et symbolo*, 4, 6 ; Bibl. aug. 9, p. 32). « Le Seigneur Christ est appelé Lumière de la Lumière. Par conséquent, la Lumière qui ne [procède] pas de la Lumière [le Père] et la Lumière qui lui est égale [le Fils] et qui [procède] de la Lumière, sont ensemble une seule Lumière (*Lumen quod non ex Lumine, et Lumen aequale quod ex Lumine, simul unum Lumen*) (*Homélie sur l'Évangile de saint Jean*, XXIX, 5 Bibl. aug. 72, p. 605).

³ Ap 4, 7.

⁴ Ap 1, 18.

enracinement ». Certes Jésus reste enraciné en Israël dans l'humanité, mais c'est comme un « rapt » de Dieu... Le mystère du Verbe devenu chair, c'est vraiment Dieu qui prend possession de la nature humaine par et dans le Christ. C'est toute la nature humaine qui devient Dieu dans le Christ. Voilà le privilège de l'humanité : dans le Christ, elle est Dieu. Notre matière, dans le Christ, est Dieu. Je dis bien : *notre* matière, la matière de notre monde physique, puisque le corps de l'homme est formé à partir de ce monde. C'est donc tout l'univers qui est transformé par le Christ, c'est tout l'univers qui trouve sa finalité dans le Christ. Il ne faut jamais l'oublier : la chose la plus grande qui ait été réalisée par notre univers, c'est le corps de notre Dieu, formé en Marie. Et tout notre univers, toute la matière, prend sa signification là, du moins pour le croyant ; car les autres cherchent et ne trouvent pas, et ils ne pourront jamais trouver la vraie finalité de la matière. Car la vraie finalité de la matière, c'est précisément la formation du corps du Christ. Le Prologue de Jean nous montre cela avec une acuité merveilleuse, parce qu'il nous révèle que le sommet de l'alliance de Dieu avec les hommes, c'est le Verbe devenu chair. Le Verbe, lui qui sort de la source, lui qui est dans le sein du Père, lui qui est le Fils bien-aimé, c'est lui qui assume la nature humaine et l'assume même dans ce qu'elle a de plus faible, de plus pauvre : la chair.

Immédiatement après le Prologue, Jean nous montre le rôle de Jean-Baptiste. On passe de cette vision céleste du Prologue à cette vision terrestre, historique : le rôle de Jean-Baptiste. Et saint Jean va nous faire comprendre alors comment toute l'attente du peuple d'Israël s'achève en Jean-Baptiste.

Il faut toujours mettre en parallèle Abraham et Jean-Baptiste. Si nous avons le temps, nous ferions maintenant comme nous avons fait pour les onze premiers chapitres de la Genèse : nous ferions l'analyse de l'histoire d'Abraham. C'est magnifique à faire ! Si on veut comprendre ce qu'est la foi, il faut regarder Abraham... et Marie. Car Dieu parle en se servant des hommes. Nous, nous ne pouvons pas faire cela. Nous n'avons que le langage, nous ne pouvons pas nous servir des hommes pour transmettre ce que nous pensons. Mais Dieu le peut, et les Pères de l'Église soulignent souvent que Dieu ne se sert pas seulement de la parole, mais aussi des hommes. Dieu se sert des hommes pour manifester sa sagesse, sa lumière, son amour. D'Abraham il se sert pour nous faire comprendre ce qu'est le mystère de la foi. Abraham, c'est le père de la foi. Le mystère de la foi nous est manifesté à travers son histoire, et c'est pourquoi celle-ci est si importante pour nous. Elle montre que la foi met du temps à transformer quelqu'un. En Marie, il n'y a rien à rectifier, alors c'est très simple ; en Abraham ce n'est pas tout à fait le cas. Il est choisi

à soixante-quinze ans (vocation tardive !). À l'âge où les hommes vous mettent à l'écart, à la retraite, Dieu choisit Abraham (n'est-ce pas merveilleux pour la vocation du « troisième âge » ?)...

Dieu commence (ou recommence) tout à partir d'Abraham. Le peuple d'Israël est né de la vieillesse d'Abraham, dans la jeunesse de Dieu ! Dieu a renouvelé le vieux tronc et il lui a donné ce bourgeon étonnant : le petit Isaac, le « fils de la promesse ». Tout est né de ce vieux tronc qu'était Abraham, choisi à dessein par Dieu pour faire comprendre la différence entre la foi et la prudence.

Abraham a une grande prudence, une prudence magnifique. Abraham n'est pas n'importe qui, c'est quelqu'un qui sait assez bien ce qu'il fait. Il appartient à la grande civilisation d'Ur, à la grande civilisation assyrienne — on voit ce que cela représente. Et voilà que Dieu le fait sortir d'Ur, il le fait sortir de cette grande ville pour le mettre au désert. Voilà ce que fait la foi.

Comme on est loin, aujourd'hui, de cette perspective ! La foi nous fait sortir de notre civilisation, si belle et si grande soit-elle, pour nous mettre directement à l'écoute de Dieu. Et cela nous met toujours un peu au désert... Dieu fait donc sortir Abraham de tout ce qui lui est connaturel⁵, et lui demande d'aller vers la terre de Canaan. Comparativement à la grande ville d'Ur, c'est quelque chose de très pauvre. La foi nous fait sortir de toutes nos richesses, de tout notre avoir, de toutes nos possessions, de toute notre culture, pour que nous allions vers la Terre promise. Et notre Terre promise, nous le savons, c'est le mystère de Jésus. C'est Jésus qui est la véritable Terre promise, c'est lui qui est représenté symboliquement par la « terre de Canaan ». Et nous quittons tout, nous devenons des pauvres. La foi fait de nous des pauvres, elle fait de nous des étrangers à l'égard de toute la culture de notre monde d'aujourd'hui. Et c'est cela qu'on a le plus de peine à accepter ! La foi fait de nous des étrangers, et elle nous lie à Jésus. Alors, nous liant à Jésus, elle reprendra tout ce qu'il y a de vrai dans notre culture ; mais elle fera un discernement, parce qu'il y a dans notre culture quantité de choses qui sont fausses et que nous ne pouvons pas faire le discernement par nous-mêmes. Le discernement se fait dans la lumière du Christ. C'est lui qui est la « lumière du monde »⁶. Et donc, s'il est la lumière du monde, il va nous donner, par la foi, ce discernement que lui seul peut faire.

⁵ Gn 12, 1 : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je te montrerai. » Le texte de la Vulgate — *egredere de cognatione tua* — fait ressortir le dépassement par rapport à tout ce qui nous est connaturel. On pourrait traduire : « Sors de tout ce qui t'est connaturel ».

⁶ Jn 8, 12 ; 9, 5.

L'histoire d'Abraham doit nous faire comprendre toutes les purifications par lesquelles doit passer notre foi. Il faudrait faire là un traité théologique de la foi qui serait très beau, où on montrerait comment la foi, en Abraham, se purifie progressivement, pour aboutir à la foi contemplative qui est celle de Marie et qui nous est donnée. La Très Sainte Vierge n'est-elle pas un nouveau commencement dans la foi, avec le mystère de l'Annonciation ? Il faut toujours mettre en parallèle Abraham et Marie, la vocation d'Abraham et celle de Marie.

Enfin, il faut aussi mettre en parallèle la vocation d'Abraham et celle de Jean-Baptiste. Dieu parle à travers Abraham pour nous faire comprendre ce qu'est la foi, et Dieu parle à travers Jean-Baptiste pour nous faire comprendre ce qu'est l'espérance. Pensons à ce que Péguy dit sur l'espérance, la « petite sœur espérance » : « La foi, ça ne m'étonne pas (...) la charité, dit Dieu, ça ne m'étonne pas (...). Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'espérance. Et je n'en reviens pas » ⁷. Que dirait Péguy aujourd'hui ? Et c'est vrai, l'espérance est un mystère très caché. C'est le petit Jean-Baptiste qui nous fait comprendre ce qu'est l'espérance. Quel contraste avec Abraham ! Dieu n'est pas du tout systématique, il y a une originalité étonnante dans sa pensée ! Abraham : vocation tardive. Il a soixante-quinze ans — on ne peut pas aller beaucoup plus loin. Certes, il y a des conversions qui se font au dernier moment, à quatre-vingts ans ou même au moment de la mort, mais alors c'est souvent la dernière flamme, une petite lumière qui s'allume au dernier moment. Pour Abraham, pas du tout : c'est la conversion de quelqu'un qui a encore beaucoup de choses à faire, et qui a à faire quelque chose de très grand : ouvrir une maison, une maison qui est le peuple d'Israël. Israël ne devait-il pas être la « maison de Dieu » ? Il va jouer, dans toute l'histoire, un rôle très particulier : c'est le peuple béni de Dieu. Évidemment, il n'est pas facile d'être le peuple béni de Dieu, et de l'être sans tomber dans le pharisaïsme, sans tomber dans l'esprit de propriété, de possession ; il n'est pas facile de rester pauvre... Le peuple d'Israël, dans ses grands-prêtres, n'a pas su rester pauvre. Le cléricalisme de l'Ancien Testament est quelque chose de fameux (et on continue toujours d'en avoir une nostalgie...). C'est quelque chose de terrible, parce que le prêtre devrait être, au contraire, le plus pauvre de tous. Et le cléricalisme des grands-prêtres est allé tellement loin qu'il les a conduits à rejeter Jésus. Ils n'ont pas accepté que Jésus passe devant eux.

⁷ *Le porche du mystère de la deuxième vertu* (Œuvres complètes, Gallimard 1975, pp. 531-535).

Quant à Jean-Baptiste, arrière-petit-fils d'Abraham, il ne peut pas y avoir de vocation plus précoce que la sienne : il est sanctifié dès le sein de sa mère, au sixième mois de sa conception, et il est sanctifié par la présence de Marie portant Jésus : les prémices de la maternité spirituelle de Marie sont donc pour Jean-Baptiste. Elle est belle, cette hâte du Saint-Esprit ! Tout de suite, celle qui porte Dieu, qui porte le Sauveur, est en même temps celle qui, par sa charité à l'égard d'Élisabeth, est instrument du Saint-Esprit pour le petit Jean-Baptiste. Et celui-ci, dans le sein de sa mère, tressaille d'allégresse en présence de Marie portant le Sauveur. La vocation de Jean-Baptiste, c'est donc la vocation la plus précoce qui soit. Demandez à un psychanalyste ce qu'il en pense, il vous rira au nez. Ces deux vocations nous montrent bien que la psychanalyse ne peut pas nous dire grand-chose dans ce domaine. À propos de la vocation d'Abraham, les psychanalystes diront : « Il commence à radoter, à faiblir, alors ce n'est pas étonnant qu'il soit "tombé dans la foi"... il n'a plus la force de se tenir debout, alors il s'appuie. » C'est du reste à peu près ce que dit Hegel en parlant d'Abraham. Pour lui, Abraham est essentiellement esclave de Dieu. Quelle différence, pense Hegel, entre Abraham et le Grec qui, lui, a le sens de l'autonomie, alors qu'Abraham a faibli. Dieu a choisi un vieillard parce que celui-ci faiblit plus facilement...

Non. Dieu a choisi un vieillard pour nous faire comprendre le dépassement de la prudence par la foi. Car la foi dépasse la prudence, elle va plus loin. Le grand défaut aujourd'hui chez les théologiens allemands (or, souvent, la théologie française d'aujourd'hui dépend de la théologie allemande), c'est de confondre la prudence politique et la foi. Autrement dit, ils oublient ce premier enseignement de Dieu, qui montre comment la foi, dépassant la prudence, doit aller beaucoup plus loin qu'elle.

Jean-Baptiste : vocation précoce. On comprend que la vocation précoce soit celle de l'espérance, mais d'une espérance toute divine dépassant les réalisations temporelles. Jean-Baptiste est en effet celui qui doit « fermer une maison », puisqu'il est au terme de toute l'attente de l'Ancien Testament. Évidemment, il est plus facile d'ouvrir une maison que d'en fermer une. Jean-Baptiste, lui, doit fermer une maison, et une maison qui a deux mille ans d'existence ! ⁸ D'Abraham à Jean-Baptiste... ce n'est pas rien ! Et ce petit Jean-Baptiste devra dire aux grands-prêtres de Jérusalem ⁹ : « C'est terminé, acceptez qu'un autre passe devant. » Ce n'est pas facile !

⁸ Nous voyons donc que Jean-Baptiste est à la fois un terme — il ferme la maison — et celui qui désigne l'Agneau qui doit tout reprendre.

⁹ Cf. Jn 1, 19-27. Mt 3, 7-11.

N'est-ce pas là le « drame » de Vatican II ? Il faut accepter que toute une grande tradition soit reprise à sa source, dans la pauvreté. L'« Église des pauvres », voilà ce que nous vivons. Nous vivons actuellement quelque chose que Jean-Baptiste a vécu avec une très grande intensité ; et nous devons vivre à l'intérieur de l'éclosion d'un printemps, c'est cela qui est extraordinaire ! L'Église doit à la fois être l'Église des pauvres et vivre ce mystère de printemps. Cela peut paraître contradictoire, et pourtant c'est vrai. N'y a-t-il pas là une grande exigence du Saint-Esprit ? Surtout si l'Église doit vivre une dernière étape avant le retour du Christ (si nous arrivons au terme de la grande attente du retour du Christ), dans la charité fraternelle ? Car l'Église est faite pour attendre le retour du Christ ; alors que l'Ancien Testament attendait la venue du Messie dans l'adoration, l'Église attend le retour du Christ dans la charité fraternelle. L'adoration demeure toujours, certes, elle est fondamentale, mais elle conduit à la charité fraternelle. Et c'est la charité fraternelle que l'Esprit Saint veut nous faire vivre, en nous faisant comprendre que l'adoration se transforme, en nous, en charité. Il n'y a pas d'opposition entre les deux : l'adoration est source de charité.

Il est très important de bien regarder Jean-Baptiste, parce qu'il nous fait comprendre ce que nous devons vivre. L'Église, encore une fois, ne vit-elle pas une dernière étape ? Cela peut durer, bien sûr, je n'ai pas dit que ce serait demain ; mais c'est sans doute une dernière étape que l'Église doit vivre actuellement — et c'est aussi la plus belle étape ! Nous sommes des privilégiés de Dieu, de vivre cette dernière étape, car elle est la plus belle de toute la vie de l'Église. Il faut que l'Église à la fois s'appauvrisse, qu'elle vive le mystère de Jean-Baptiste (puisque Jean-Baptiste doit revenir à la fin des temps, revêtu de l'esprit d'Élie, pour annoncer le retour du Christ ¹⁰), et qu'elle vive en même temps l'éclosion d'un printemps. Elle doit vivre simultanément ces deux mystères, l'éclosion d'un printemps dans la pauvreté — la pauvreté d'accepter que le pèlerinage de l'Église se termine et que l'Église ne soit pas éternelle, du moins sur la terre, car elle l'est dans le Ciel ; mais l'Église de la terre, l'Église militante, n'est pas éternelle. « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle » ¹¹, c'est-à-dire qu'elle demeurera jusqu'à la fin du monde, mais il lui faudra accepter que son pèlerinage se termine. Voilà pourquoi elle doit être pauvre et revêtue de l'esprit d'Élie, de l'esprit de Jean-Baptiste. Autrement elle n'arrivera pas à accepter que le Christ revienne. Combien de chrétiens, aujourd'hui, n'acceptent pas la

¹⁰ Voir Mt 11, 14 et 17, 10-13 (Mc 9, 11-13) ; Lc 1, 17. Mt 3, 23-24 ; Si 48, 10.

¹¹ Mt 16, 18.

perspective d'un prochain retour du Christ ! Tous ceux qui, plus ou moins consciemment, sont les partisans d'un messianisme temporel, tous ceux qui confondent prudence politique et foi, ont beaucoup de peine à accepter que le Christ revienne. Certes, ils ne parlent plus d'une Église triomphante, mais ils considèrent que l'Église doit se perdre dans l'avènement de l'Humanité. C'est l'Humanité qui doit être Dieu, c'est l'Humanité, et elle seule, qui doit prendre toute la place. Nous vivons bien quelque chose d'analogue à ce que Jean-Baptiste a vécu.

Pour pénétrer davantage dans le mystère de Jean-Baptiste, n'oublions jamais de mettre en parallèle le point de départ et le terme de l'Ancienne Alliance : Abraham et Jean-Baptiste. Dieu parle à travers Abraham pour nous faire comprendre ce qu'est la foi, et il parle à travers Jean-Baptiste pour nous faire comprendre ce qu'est l'espérance. Revenons donc au texte de saint Jean (en le complétant par ce que Luc nous dit sur Jean-Baptiste : Luc nous donne le point de départ de la vie de Jean-Baptiste ¹², Jean prend tout de suite le terme).

Voici quel fut le témoignage de Jean quand les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander : « Qui es-tu ? » ¹³ C'est ce que nous appellerions une « visite canonique ». Ceux qui ont l'autorité religieuse viennent voir quelqu'un qui est au désert, qui est un prophète et qui attire beaucoup de monde.

Les Juifs, ceux qui ont l'autorité, envoyèrent de Jérusalem (Jérusalem, c'est la cité sainte, mais qui est très consciente de « posséder » la promesse) des prêtres et des lévites, pour demander à Jean-Baptiste : « Qui es-tu ? » Si on regarde un peu saint Luc, on voit comment cela s'est passé. Jérusalem incarne, en quelque sorte, les traditions religieuses qu'on garde et qu'on possède ; il ne s'agit pas seulement de l'autorité, mais du pouvoir religieux représenté par le Sanhédrin, qui était très puissant, puisque c'était l'alliance du politique et du religieux.

Or le peuple d'Israël, vivant sous la domination romaine, ne peut plus être parfaitement lui-même ; vivant sous la domination de César, Jérusalem n'a plus son autonomie religieuse parce qu'elle n'a plus son autonomie politique. En réalité, les Juifs (ceux dont il est question ici) auraient pu comprendre que, peut-être, la domination de César était providentielle en ce sens qu'elle aurait dû permettre à Israël d'abdiquer son pouvoir politique et de devenir uniquement un peuple religieux. N'oublions pas que le prophète Samuel avait annoncé cela. Au moment où le

¹² Voir Lc 1, 36-80.

¹³ Jn 1, 19.

peuple d'Israël réclamait un roi, le prophète Samuel lui avait dit avec force : Vous n'avez qu'un roi, c'est Yahvé. Si vous voulez en avoir un autre, vous serez comme les autres peuples, asservis par la gloire humaine ¹⁴.

Cet avertissement de Samuel, le peuple d'Israël ne l'a pas compris, et il n'a pas compris non plus le dépouillement qu'entraînait la domination romaine à laquelle il était soumis. Il faut dire que le joug des Romains, la puissance romaine de ce temps-là, c'était quelque chose ! On peut faire des analogies avec ce qui se passe de notre temps : on verra ce que cela représente. Et si, de fait, il y a aujourd'hui de tels jougs de puissance temporelle, c'est peut-être pour que nous devenions plus chrétiens. Israël aurait dû comprendre que le pouvoir temporel, le pouvoir politique, lui était enlevé pour qu'il soit plus croyant. Mais ce n'est pas ce qu'il a fait, il a fait des compromis. Nous faisons toujours des compromis, parce que nous n'avons pas le courage d'entrer plus profondément dans notre vocation, de répondre plus radicalement à l'appel de Dieu. Israël a donc fait des compromis politiques, et quand on étudie l'histoire de ce temps-là, on voit que ces compromis étaient très forts.

Jean-Baptiste, lui, est un pur, un pauvre qui n'a rien à perdre. Il n'est pas de la race des prêtres, il est de la race des prophètes. Certes, par Zacharie, il est aussi de la race des prêtres, d'une certaine manière, mais il est avant tout celui qui veut être mené uniquement par l'Esprit Saint. On comprend donc l'inquiétude de Jérusalem. « Tout le pays de Judée et tous les habitants de Jérusalem » ¹⁵ vont à Jean-Baptiste ; ils vont tous au désert écouter cet homme qui prêche la pénitence, cet homme qui remonte à la source. Il ne descend pas le fleuve, Jean-Baptiste ! Les grands-prêtres, eux, descendent le fleuve, mais pas Jean-Baptiste ; et tout le peuple va à lui, parce que le peuple a la foi, parce que le peuple croit encore en Dieu, parce qu'il a soif de quelque chose de vrai et qu'il sent tout de suite les compromis. Tout le peuple va donc à Jean-Baptiste, et Jérusalem s'inquiète.

Il y a peut-être aussi autre chose... Rappelons-nous, dans saint Matthieu, l'histoire (qu'on n'aime pas beaucoup regarder aujourd'hui, mais qui est tout de même dans l'Écriture) du passage des Mages à Jérusalem ¹⁶, au moment de la naissance de Jésus. Ils ont vu une étoile, mais l'étoile s'étant arrêtée juste quand ils sont arrivés à Jérusalem, ils ont été

¹⁴ Voir 1 S 8, 10-18.

¹⁵ Mc 1, 5 ; cf. Mt 3, 5 ; Lc 3, 7 et 10.

¹⁶ Cf. Mt 2, 1-18.

obligés de consulter les docteurs en Israël, les théologiens de ce temps. Ceux-ci, en « scrutant l'Écriture »¹⁷, leur ont dit en gros ceci : « Peut-être est-ce le moment où doit naître quelqu'un à Bethléem. Revenez et vous nous le direz... » Évidemment, tout Jérusalem a été secoué à ce moment-là, et nous savons comment cela s'est terminé : les Mages ne sont jamais retournés à Jérusalem, mais il y a eu le massacre des Saints Innocents.

Lors de la « visite canonique » faite à Jean-Baptiste, il y avait trente ans que cela s'était passé. Ce n'était pas si vieux, mais c'était tout de même passé, et il y avait désormais un grand silence sur tout cela. Or voilà que le désert refléurit...¹⁸ Le printemps du désert, c'est Jean-Baptiste, qui est là sans aucune autorité. Il n'a reçu aucun mandat des grands-prêtres (il ne leur a rien demandé), il n'a pas fait d'études classiques, aucune de ces études que font habituellement les rabbins. Non, Jean-Baptiste a été mené au désert, après avoir été consacré à Dieu dès le sein de sa mère. Il faut bien saisir tout cela, pour comprendre un peu sa situation face aux lévites et aux prêtres, mandatés par l'autorité religieuse.

Saint Jean nous montre donc ici ce face-à-face étonnant de Jean-Baptiste — ce pauvre conduit uniquement par le Saint-Esprit — et des lévites prêtres mandatés par l'autorité religieuse, venus pour le questionner : *Qui es-tu ?* Jamais Jean-Baptiste ne s'était posé cette question. Quand on est vraiment mandaté par Dieu, on n'a qu'un seul désir : être mû par l'Esprit Saint et faire pleinement la volonté de Dieu. Jean-Baptiste ne s'est jamais regardé dans la glace, parce que dès qu'on se regarde dans la glace, on n'est plus un pauvre. Le pauvre ne se regarde jamais, il est mû par l'Esprit Saint et accepte pleinement d'être là où l'Esprit Saint le conduit. C'est rude, comme vocation ! Ce n'est pas facile du tout ! Cela exige une très grande force. Jean-Baptiste a une force merveilleuse, parce qu'il espère et que l'espérance nous rend forts. Il ne faut jamais oublier cela : c'est l'espérance qui est la force chrétienne. Ce n'est pas premièrement la vertu de force, c'est l'espérance. C'est elle qui nous donne la force de combattre avec Dieu, de combattre avec l'Esprit Saint, et de remonter à la source. Peu importe ce que disaient les autres : Jean-Baptiste n'écoutait pas. Il savait bien, pourtant ; il entendait tant de choses ! Il suffit d'être au désert pour être au courant de tous les bruits. Jean-Baptiste entendait quantité de choses de ceux qui, venant se faire baptiser, lui parlaient de la jalousie qui allait croissant à Jérusalem. On est toujours

¹⁷ Jn 5, 39.

¹⁸ Cf. Is 35, 1-2 ; 41, 18-19.

jaloux de l'influence, de la fécondité. Or Jean-Baptiste a une fécondité merveilleuse, alors qu'à Jérusalem il semble au contraire y avoir une stérilité absolue... la stérilité des grands-prêtres et du Sanhédrin.

Les envoyés interrogèrent donc ce pauvre : « *Qui es-tu ?* » *Il confessa, il ne nia pas, il confessa : « Je ne suis pas le Christ ».* Si Jean-Baptiste répond tout de suite ainsi, c'est parce qu'il sait bien que la grande inquiétude, à Jérusalem, c'est de savoir s'il est le Christ, le Messie, celui qui doit venir sauver le peuple d'Israël — à la manière dont on concevait le Messie à Jérusalem, c'est-à-dire comme un roi temporel qui redonnerait à Israël sa liberté politique. À Jérusalem, on ne concevait le Messie que comme cela. C'est pourquoi Jean-Baptiste dit tout de suite : « *Je ne suis pas le Christ* » (l'Oint de Dieu). « *Quoi donc ?* » *lui demandèrent-ils...* Ils sont vraiment stupéfaits de l'entendre répondre de cette manière-là... Ce Jean-Baptiste, au moins, n'est pas un imbécile ! Tout de suite il répond à la grande interrogation que les autres n'osaient pas exprimer. Ils n'osaient pas lui demander directement : *Es-tu le Christ ?* Mais lui, devançant leur désir, répond : « *Je ne suis pas le Christ.* » « *Quoi donc ?* » *lui demandèrent-ils.* « *Es-tu Élie ?* » — on voit bien le procédé. La plus grande autorité, c'est le Christ, celui qui doit venir. Si cet homme n'est pas le Christ, il est peut-être la seconde autorité : Élie, celui qui doit annoncer le Christ. « *Es-tu Élie ?* » *Il dit : « Je ne le suis pas ! »* Encore la pauvreté de Jean-Baptiste. Jésus dit, en parlant du Précurseur, qu'il est revêtu de l'esprit d'Élie ¹⁹. Mais Jean-Baptiste, lui-même, ne le dit pas ; il ne peut pas le dire, parce qu'il est pauvre et que le pauvre s'ignore. Un vrai pauvre ne fait qu'obéir aux appels, à tous les appels de l'Esprit Saint, sans se regarder. Il n'a aucun avoir. C'est pourquoi il répond : *Je ne le suis pas.*

Es-tu le Prophète ? le Prophète que Dieu suscite ? Il n'y avait plus de prophète en Israël depuis déjà un certain temps ²⁰. Jean-Baptiste ferait-il donc partie de la race des prophètes ? *Il répondit : « Non ».* Il faut entendre ces trois « non » de Jean-Baptiste... Voilà comment se définit un pauvre : il se définit par trois « non ». Comme réponse, ce n'est évidemment pas beaucoup. Ces gens, mandatés par l'autorité de Jérusalem, désirent tout de même donner une réponse un peu plus explicite à ceux qui les ont envoyés. Ils font une enquête ; or, dans une enquête, si on met seulement « non, non, non », cela ne signifie pas grand-chose ! Ils veulent avoir quelque chose de tangible. Eux ne sont pas pauvres, eux

¹⁹ Mt 11, 14 ; 17, 10-13 ; Mc 9, 11-13.

²⁰ Cf. Ps 74, 9 ; Dn 3, 38 ; Lm 2, 9 ; Am 8, 12 ; cf. Os 3, 4 ; 5, 6.

veulent savoir ; ils sont mandatés par l'autorité et le pouvoir religieux de Jérusalem, et ils veulent peut-être avoir de l'avancement ? Alors ces trois « non », cela ne va pas très bien...

Ils lui dirent alors : « Qui es-tu, que nous donnions réponse à ceux qui nous ont envoyés ? » Voilà leur grand souci. Ce n'est pas le souci de la vérité, c'est uniquement le souci de donner une réponse à ceux qui les ont envoyés. Ils sont de bons fonctionnaires. *Que dis-tu de toi-même ?* Ils veulent aller jusqu'au bout : *Que dis-tu de toi-même ?*

Il a dû y avoir alors un moment de silence... parce que Jean-Baptiste ne sait pas ce qu'il « dit de lui-même ». Il ne s'est jamais posé la question. D'habitude, il suit le souffle de l'Esprit Saint, et ceux qui viennent auprès de lui sont des pauvres, des hommes qui cherchent vraiment la vérité. Et il les baptise dans l'eau. Le baptême dans l'eau, c'est un baptême d'attente, un baptême de purification en vue d'être plus docile au Saint-Esprit. Le baptême de l'eau, c'est pour redécouvrir l'adoration, redevenir vraiment le peuple de Dieu qui adore.

Il a donc dû y avoir un grand silence. Lorsque nous sommes livrés au tribunal, ne cherchons pas d'avance ce que nous allons dire : le Saint-Esprit, à ce moment-là, nous fera dire exactement ce qu'il faut ²¹. Ce que nous dirions, si nous y avons réfléchi avant, ne serait que de l'ordre de la prudence humaine, tandis que le Saint-Esprit, lui, nous permet de parler avec son autorité divine. C'est très important, surtout quand nous sommes en face d'autorités qui ne sont plus de véritables autorités. En effet, l'autorité n'est autorité que quand elle cherche la vérité ou, s'il s'agit d'une autorité chrétienne, quand elle est témoin de la foi. Lorsque le pouvoir a remplacé l'autorité, nous devons être toujours très attentifs à ne pas tomber dans les griffes du pouvoir. On n'a pas le droit, en effet, de se mettre en dépendance d'un pouvoir. Jean-Baptiste l'a très bien compris — il est mû par le Saint-Esprit. Il est merveilleusement éduqué, Jean-Baptiste ! il est fin, de la finesse même de l'espérance. L'espérance a une finesse merveilleuse, parce qu'elle doit toujours passer entre les différents pouvoirs et maintenir uniquement le primat de la miséricorde.

Moi, dit-il, je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Aplanissez le chemin du Seigneur. Jean-Baptiste se définit en se servant du prophète Isaïe. On voit, là encore, sa pauvreté. Il n'a pas de « créativité », il est pauvre, il se sert d'Isaïe. Si Jean-Baptiste avait réfléchi, s'il avait demandé conseil à ses disciples, il n'aurait sans doute pas répondu comme cela. Car Jean-Baptiste a des disciples, et c'est sans doute à cause

²¹ Voir Mt 10, 19-20. Mc 13, 11.

de cela qu'on est jaloux de lui, puisque, s'il a des disciples, il va pouvoir un jour ou l'autre faire une marche sur Jérusalem et se mettre à la place du grand-prêtre. Le grand-prêtre est convaincu que c'est de cela qu'il s'agit ; il est persuadé d'avoir un rival terrible en la personne de Jean-Baptiste. En réalité, celui-ci n'y pense pas du tout, ce n'est vraiment pas cela qu'il cherche ! Il ne cherche qu'à être docile au Saint-Esprit.

Moi, je suis la voix de celui qui crie dans le désert. Jean-Baptiste n'est que la voix. Il ne dit pas : « Je suis le témoin de la lumière »²². Non : il est la voix. Si on avait demandé au grand-prêtre ce qu'il était, il aurait dit : « Je suis le témoin de la lumière, j'ai la vérité, suivez-moi ! Tous ceux qui ne me suivent pas sont en dehors de la vérité ». Le grand-prêtre aurait répondu cela, parce qu'il était sûr de posséder la vérité. Jean-Baptiste, lui, ne possède rien. Il ne se définit donc pas comme le témoin de la lumière, mais comme la « voix ».

Pour mieux comprendre cette réponse de Jean-Baptiste, rappelons-nous ce que nous avons vu précédemment dans le Prologue et distinguons bien le verbe, la parole et la voix.

Le *verbe*, c'est le secret intérieur, c'est ce que nous portons au plus intime de nous-mêmes. Le *secret*, c'est le « verbe du cœur » (*verbum cordis* — comme dit saint Thomas à la suite de saint Augustin²³), c'est le verbe de la connaissance affective, de l'intelligence affective, alors que l'*idée* est le verbe de la connaissance artistique, et le *concept* le verbe de la connaissance spéculative. Le verbe est donc toujours quelque chose que nous possédons au-dedans de nous-mêmes et que les autres ne peuvent pas saisir. Quand nous regardons quelqu'un qui est en face de nous, nous ne pouvons pas savoir ce qu'il pense. Il porte en lui un secret, une idée, un concept.

La *parole* transmet ce secret aux autres et, dès que nous parlons, nous nous servons de notre *voix*. La parole est donc dépendante de la voix qui, elle, est surtout en liaison avec l'affectivité et avec le physiologique. Comme les intonations de la voix sont significatives ! Il y a des voix agréables et des voix désagréables. Mais la voix est toujours directement liée à notre affectivité. Quand on aime quelqu'un, on discerne sa voix, on en perçoit les moindres modifications, les moindres nuances.

²² Cf. Jn 1, 8.

²³ Voir entre autres SAINT AUGUSTIN, *La Trinité*, XV, x, 18 et 19 (Bibliothèque augustinienne 16, pp. 467-469) ; *Homélies sur l'Évangile de saint Jean*, XIV, 7, (Bibl. aug. 71, pp. 735-737). SAINT THOMAS, *I Sent.*, dist. 27, q. 2, a. 1 ; *De veritate*, q. 7, a. 2, obj. 4 ; *Contra Gentiles*, IV, ch. 34 ; *Somme théol.*, I, q. 27, a. 1 ; q. 28, a. 2 ; *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, n° 1874.

Car notre voix est différente suivant que nous parlons à telle ou telle personne, parce que la voix, c'est l'adaptation dans l'ordre de l'amour.

Dans saint Jean, la voix, c'est l'Esprit Saint. La parole, c'est la parole de Dieu et elle relève directement de la lumière. Mais l'Esprit Saint, c'est la voix... et la voix dans le désert. Jean-Baptiste ne se dit pas « parole », il ne se dit pas non plus témoin de la lumière. Quand on est témoin de la lumière, on parle ; c'est une vocation particulière, d'être témoin de la lumière et de parler. Celui qui ne parle pas, celui qui est mené au désert dans la pauvreté, n'est plus que la voix. Et remarquons bien : *Moi, je suis la voix de celui qui crie dans le désert*. Jean-Baptiste est mû par l'Esprit Saint d'une façon telle qu'il n'est plus qu'un cri. Quand on vit un état affectif particulièrement fort, on ne peut plus parler. Quand on aime avec une très grande intensité, on ne parle plus, on n'a plus besoin de parler. C'est pourquoi sainte Brigitte dit que si les prédicateurs aimaient plus, ils parleraient moins, ils seraient plus dans le silence. C'est très joli ! Heureusement ce n'est pas toujours vrai, puisqu'il peut y avoir des charismes particuliers qui permettent de parler, comme le *sermo sapientiae* qui consiste à transmettre aux autres les secrets de Dieu. Mais alors, c'est sous la mouvance du Saint-Esprit qu'on parle. Quant aux bavardages, ils diminuent en fonction même de l'amour : dès qu'on aime, il n'y a plus de bavardage, on ne dit plus que les choses essentielles.

Jean-Baptiste est celui qui crie. Quand on est dans un état affectif très intense, on ne peut plus parler, il n'y a plus que le geste ou le cri, ou les gémissements... C'est pour cela que saint Paul parle des « gémissements de l'Esprit Saint »²⁴. L'Esprit Saint est celui qui gémit, parce qu'il est l'Amour. Les « gémissements ineffables » de l'Esprit Saint, quel grand mystère ! Et dans notre âme, quand nous aimons avec une très grande intensité, il n'y a plus qu'un cri intérieur, un gémissement. De même, quelqu'un qui est à l'agonie ne parle plus, il gémit et il fait comprendre son amour par un geste, par un regard... Il ne peut plus parler, parce qu'il est dans un état affectif ultime. Les états affectifs ultimes de souffrance ou de joie ne permettent plus la parole, mais il peut encore y avoir la voix et le geste comme deux grandes expressions de l'amour. En effet, la voix et le geste sont les deux grandes expressions de l'amour, tandis que la parole exprime notre pensée, notre intelligence ; elle exprime la lumière.

²⁴ Rm 8, 26 : « L'Esprit lui-même intercède pour nous en des "gémissements ineffables" ». Cf. Ga 4, 6 : « Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : "Abba, Père !" ».

Jean-Baptiste est *la voix de celui qui crie*, ce qui révèle l'état affectif dans lequel il est : il ne peut plus parler. Il y a en lui un tel désir de la venue du Christ, qu'il crie... Il n'est pas un prédicateur, il n'est pas un prophète comme les autres prophètes. Il est le dernier prophète, le prophète du feu comme Élie et, selon le jugement de Jésus, il va même plus loin qu'Élie, puisqu'il est le Précurseur qui annonce celui qui doit venir²⁵. Jean-Baptiste se dit *la voix de celui qui crie dans le désert*, et par là nous découvrons le désir intense qui brûle son cœur. C'est bien cela, l'espérance ; elle est cette brûlure d'amour dans le désir : un désir intense, une soif ardente que Dieu vienne... Le désir — comme le dit Platon dans le *Banquet* — est le fruit de l'amour et de la pauvreté. Nous désirons dans la mesure où nous aimons et dans la mesure où nous sommes pauvres. Si nous ne sommes pas pauvres, nous plafonnons, nous n'avons plus de désir. Si nous n'aimons pas, nous n'avons pas de désir non plus. Le désir a donc une double source : l'amour et la pauvreté.

Jean-Baptiste est, si j'ose dire, le désir du Saint-Esprit. J'allais presque dire qu'il est l'incarnation du désir. Il n'est que désir. Il est entièrement possédé par cette soif, à cause même de son très grand amour pour Dieu et de sa très grande pauvreté. Il voit la pauvreté du peuple d'Israël, et parce qu'il voit la pauvreté de ce peuple, il est cette voix qui crie dans le désert...

Quand on est dans un état affectif très intense, plus intense que celui des autres, on est toujours au désert. Être au désert, c'est aimer intensément. Être au désert, c'est avoir un désir ardent. Être au désert, c'est être un pauvre, parce qu'on ne voit plus personne qui soit au même niveau, au même diapason que nous... Jean-Baptiste ne peut dialoguer avec personne, parce qu'il a en lui un désir tel que personne n'est capable de le comprendre. On le voit bien ici. Quand il dit cette parole : *Moi, je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Aplanissez le chemin du Seigneur!*, ceux qui l'écoutent ne comprennent rien parce que, justement, Jean-Baptiste est au désert, pas seulement physiquement, mais réellement, tellement son cœur est brûlé par le désir intense de la venue du Christ, par cette soif brûlante de la venue du Messie. Voilà ce qui le met au désert. Il est au désert au milieu même de son peuple, il est au désert face au Sanhédrin, face au peuple d'Israël. Et parce qu'il est au désert, il n'a rien à perdre ; parce qu'il est pauvre, il n'a rien à perdre. Et parce qu'il a soif, il crie : *Aplanissez le chemin du Seigneur !*

²⁵ Cf. Lc 7, 26-27.

Ce cri, il faut le comprendre symboliquement. Les montagnes qui font obstacle à la venue du Christ, c'est l'orgueil, c'est la richesse spirituelle, intellectuelle. Voilà pourquoi le pauvre n'a qu'une seule chose à dire : *Aplanissez le chemin du Seigneur*, c'est-à-dire : « Entrez dans la pauvreté ! »

L'espérance est liée à la pauvreté et appelle la pauvreté. Jean-Baptiste est vraiment le pauvre qui n'a pas d'autre enseignement que celui de rappeler la pauvreté. Parce que, s'il n'y a pas la pauvreté, l'Esprit Saint, le « Père des pauvres »²⁶, ne peut pas être là. Et la première chose que l'Esprit Saint met en nous, c'est la pauvreté.

Moi, dit-il, je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Aplanissez le chemin du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. Et Jean souligne tout de suite, pour bien montrer le contraste : *Ils avaient été envoyés par les Pharisiens* ou : *Parmi eux il y avait des Pharisiens* (on peut traduire des deux manières). Le Pharisien, c'est l'anti-pauvre, c'est celui qui est satisfait de lui-même et qui n'accepte pas d'entrer dans la pauvreté. Jean-Baptiste, mû par l'Esprit Saint, sait très bien que la grande faute d'Israël à ce moment-là, c'est d'être pris par cette satisfaction de soi. Le voilà, leur droit d'aïnesse : ils sont ceux qui ont reçu la promesse, et ils sont sûrs que cette promesse se réalisera pour eux selon leur manière de la concevoir.

Ils lui posèrent encore cette question... — il a dû y avoir une petite réflexion entre eux, à ce moment-là : « Qu'est-ce qu'on va bien lui dire ? Que veut dire tout cela ? Il ne nous donne aucune réponse ! Aller répondre à Jérusalem qu'il est la voix de celui qui crie dans le désert ? il est fou, celui-là ! Cet homme-là, qui attire tout le monde, il est uniquement la voix de celui qui crie dans le désert ? » *Ils lui posèrent encore cette question : « Pourquoi donc baptises-tu ? »* Ils n'ont vraiment rien compris ! Là, on voit la bêtise de ces lévites et de ces prêtres : ils ne comprennent rien du tout. L'essentiel, c'est la pauvreté de Jean-Baptiste, c'est que Jean-Baptiste soit mû par l'Esprit Saint — et ils ne comprennent pas, cela leur échappe complètement, cela n'entre pas dans leurs catégories. La catégorie du « pauvre », ils ne la connaissent pas ; n'ayant aucune autorité, le pauvre est en dehors de leurs catégories.

Ils lui posèrent encore cette question : « Pourquoi donc baptises-tu ? », alors que Jean-Baptiste vient de donner la raison : « Aplanissez le chemin du Seigneur ». Le baptême de Jean, c'est uniquement pour cela,

²⁶ Cf. la séquence de la Pentecôte (*Veni Sancte Spiritus*) : « Viens, Père des pauvres ; viens, dispensateur des dons ; viens, lumière des cœurs ».

pour aplanir le chemin du Seigneur. *Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es ni le Christ, ni Élie, ni le prophète ?* Cela (les trois négations), ils l'ont retenu ; parce qu'ils sont sensibilisés au pouvoir, ils retiennent cela très bien. Mais quand Jean-Baptiste parle de la pauvreté, ils ne comprennent rien. Comme c'est significatif ! On ne peut comprendre qu'en fonction des désirs que l'on porte dans son cœur. Une prédication, on ne la reçoit qu'en fonction des désirs de son cœur. Si on reste au niveau de l'intelligence, on reçoit ce qui est de l'ordre de l'intelligence, tout ce qui est d'ordre philosophique ; mais ce qui est divin, on ne le reçoit pas. Pour le recevoir, il faut en avoir soif. N'oublions pas l'expression que saint Thomas aime employer : *ad modum recipientis*²⁷, selon la capacité de celui qui reçoit, du récipient. Quand on va à une source, si on a un tout petit récipient, on reçoit selon la capacité de ce récipient. Si on en a un grand, on reçoit selon sa capacité. La source, elle, donne toujours. Jean-Baptiste est une source, il est le printemps de Dieu dans le désert, le printemps de Dieu pour Israël, le printemps qui annonce la fin de la grande attente. Mais ces lévites et ces prêtres qui viennent auprès de lui, ne viennent pas pour être baptisés, ils viennent uniquement pour faire une enquête, et ils en sont très fiers. Ils sont mandatés par le pouvoir religieux et ils veulent se servir de cette enquête pour progresser eux-mêmes dans le pouvoir. Ils ne comprennent pas ce qu'il y a de pauvre dans Jean-Baptiste. *Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es ni le Christ, ni Élie, ni le prophète ?* Tu n'as donc aucune autorité ! *Jean leur répondit : « Moi, je baptise dans l'eau »*. Le baptême de pénitence, le baptême de l'eau, c'est le baptême de l'adoration. L'eau symbolise la créature, ne l'oublions pas, et la créature doit adorer. Nous ne sommes vraiment l'eau de Dieu que quand nous adorons. L'adoration purifie notre cœur, enlève de nous tout désir de pouvoir, tout droit d'aînesse, et elle nous donne une capacité d'aller beaucoup plus loin, selon le souffle de l'Esprit Saint.

Moi, je baptise dans l'eau — et pour cela je n'ai pas besoin d'avoir une autorité. C'est cela qui est merveilleux : tout le monde peut adorer, on n'a pas besoin d'avoir une autorité pour cela. On a le droit d'adorer, c'est même le droit sacré de la créature. *Moi, je baptise dans l'eau...* Ce pauvre, qui jusqu'à maintenant a répondu, va changer de tactique. Les pauvres, les vrais pauvres, ont une autorité unique, une autorité qui est

²⁷ « Tout ce qui est dans un autre [ou : tout ce qui est reçu dans un autre] y est [ou : y est reçu] selon le mode (la mesure) de celui qui reçoit. » Les références seraient innombrables, donnons-en seulement quelques-unes : *Contra Gentiles*, I, ch. 43 ; II, ch. 50 et 73 ; *Somme théol.*, I, q. 75, a. 5 ; III, q. 62, a. 4 ; q. 69, a. 8, etc. « Aucune réalité ne peut recevoir au-delà de sa propre mesure » (*I Sent.*, dist. 8, q. 1, a. 2).

divine, celle du Saint-Esprit. Jean-Baptiste va donc commencer à faire une « correction fraternelle » à ces prêtres et à ces lévites. Jusque-là, il leur a répondu avec douceur, mais puisqu'ils ne comprennent rien, à eux maintenant d'écouter ! *Au milieu de vous, il est quelqu'un que vous ne connaissez pas.* Ils ne s'attendaient assurément pas à recevoir ce coup-là, et il est de taille ! Eux, qui sont sûrs de détenir la vérité, voilà que Jean-Baptiste, le pauvre dans le désert, commence à leur donner une leçon.

Au milieu de vous il est quelqu'un que vous ne connaissez pas, celui qui vient après moi, dont moi je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sandale. Jean-Baptiste leur montre qu'ils se trompent complètement. Ils viennent consulter Jean-Baptiste, mais c'est au milieu d'eux qu'est l'Envoyé de Dieu, c'est au milieu d'eux qu'est le Christ... et ils ne savent pas le voir ! Ils sont tellement aveuglés par leur pouvoir qu'ils ne le voient pas. Jean-Baptiste leur fait ici une fameuse correction fraternelle. Seul le pauvre peut faire cela. Il n'a rien à perdre, et donc il peut dire la vérité. Très souvent, les gens qui ont beaucoup de choses à perdre n'osent plus dire la vérité ; ils sont ligotés par leur pouvoir, ligotés par leur avoir. Il faudrait aujourd'hui des Jean-Baptiste pour secouer tous ceux qui confondent l'autorité et le pouvoir, et qui veulent dominer. Jean-Baptiste, lui, est un homme qui, dans le désert, baptise dans l'eau. Personne ne peut rien dire là-dessus. Il rappelle l'adoration, l'exigence de l'adoration.

Cela se passa à Béthanie au-delà du Jourdain, où Jean baptisait. Saint Jean souligne cela, comme pour signifier qu'il a été témoin. Étant disciple de Jean-Baptiste, il a été témoin de cette scène, il a vu la manière dont ces lévites et ces prêtres, sûrs d'avoir l'autorité parce qu'ils ont le pouvoir, interrogeaient Jean-Baptiste.

Le lendemain, voyant Jésus venir à lui, il dit : « Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde ». Jean-Baptiste, après le retour des lévites et des prêtres à Jérusalem, a dû connaître un moment d'extrême douleur et de très grande pauvreté, devant l'inefficacité de son message. Ces lévites et ces prêtres sont partis sans rien comprendre. Ils n'ont pas demandé le baptême dans l'eau, alors qu'ils auraient dû être les premiers à le demander. Si ces lévites et ces prêtres avaient été convertis par Jean-Baptiste et qu'ils avaient demandé le baptême dans l'eau, ils seraient revenus à Jérusalem en disant au grand-prêtre : « Allez, vous aussi, vous faire baptiser par Jean-Baptiste ». Je ne sais pas ce que le grand-prêtre aurait répondu, mais eux auraient pu au moins rendre témoignage à Jean-Baptiste. Non. Ils ont dû dire : « Il y a quelqu'un au désert qui baptise dans l'eau, on ne comprend pas très bien ce qu'il dit, il parle un langage assez curieux... Ce qui est sûr, c'est qu'il n'a aucune autorité. Donc,

soyons tranquille ». Au départ de ces prêtres et lévites, Jean-Baptiste, au fond de son cœur de pauvre, a sûrement connu la plus grande douleur de l'apôtre. Quand on est envoyé par l'Esprit Saint, quand on saisit certaines choses, qu'on les voit avec acuité, dans la pauvreté, la plus grande souffrance est de constater que les hommes n'écoutent pas le message, qu'ils n'entendent pas l'exigence actuelle de la pauvreté, qu'ils ne se dépouillent pas pour avoir un regard limpide sur la présence de celui qui est là et qu'ils ne voient pas. Jean-Baptiste a dû connaître une très grande détresse, une très grande pauvreté. Il n'a pas désespéré, certes, il est resté ferme, mais il a été dépouillé.

Jésus a entendu le cri de l'enfant dans le désert. Il est dit dans la Genèse que Dieu entend le cri de l'enfant dans le désert²⁸. Et Jean-Baptiste a dû crier vers Dieu, il a dû adorer avec encore plus d'amour, en se remettant totalement entre les mains de Dieu. Et Dieu l'a écouté : *Le lendemain, voyant Jésus venir à lui, il dit : « Voici l'Agneau de Dieu... »* Jésus ne va pas au-devant des lévites et des prêtres. Il a laissé les lévites et les prêtres s'en retourner chez eux parce que, étant satisfaits et remplis d'eux-mêmes (ils sont liés aux Pharisiens), ils sont incapables de recevoir la vérité. C'est au-devant du pauvre que Jésus va, il va au-devant de Jean-Baptiste, et celui-ci est alors illuminé. Il faut parfois entrer dans des pauvretés très profondes pour recevoir la lumière de Dieu. Au fond, il n'y a que les pauvres qui soient éclairés par l'Esprit Saint. Dès qu'on aime plus son propre pouvoir que la vérité, l'Esprit Saint ne peut plus rien faire de nous. Mais il est difficile de toujours chercher la vérité au-delà du pouvoir !

Le lendemain, voyant Jésus venir à lui, il dit : « Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde ». Jésus ne dit rien, mais Jean-Baptiste est illuminé de l'intérieur. Il connaissait Jésus, c'est évident, puisqu'ils sont cousins. Jean-Baptiste était au désert, mais d'après le texte, Jésus y est peut-être passé de temps à autre pour lui rendre visite. Jean-Baptiste, cependant, n'avait pas reconnu qui il était. Maintenant, après ce passage des lévites et des prêtres, où il a connu plus profondément dans son cœur ce qu'était la vraie pauvreté, Jean-Baptiste est illuminé par le Saint-Esprit. Au fond, il est envoyé au désert pour cela, pour rencontrer l'Agneau : *Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde.* Il découvre, en Jésus, l'Agneau. C'est la grande révélation de Jean-Baptiste, et c'est là qu'on voit comment il dépasse les apparences, en ne jugeant plus selon ce qu'il connaît. Il avait déjà une connaissance humaine de Jésus, et voilà que subitement il a une nouvelle connais-

²⁸ Cf. Gn 21, 16.

sance, une connaissance tout intérieure. C'est cela, la rencontre avec Jésus. Quand nous connaissons Jésus uniquement d'une façon historique, selon ce que nous avons lu de l'Écriture ou selon notre connaissance humaine, nous ne le connaissons pas vraiment. Pour le connaître vraiment, il faut cette illumination intérieure du Saint-Esprit qui nous fait découvrir la présence de celui qui est l'Agneau de Dieu. *Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde.*

Comme il est grand de voir que l'Église a gardé cette parole de Jean-Baptiste au cœur du mystère de l'Eucharistie ! C'est une chose qui me frappe beaucoup, car cela montre que le témoignage de Jean-Baptiste, parce qu'il vient de l'Esprit Saint, est un témoignage qui dure toujours. Quand le prêtre présente l'hostie au moment de la communion, il dit : *Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde* ; et il doit le dire comme Jean-Baptiste l'a dit. Il doit être, à ce moment-là, illuminé par l'Esprit Saint, pour comprendre que celui qui est là, c'est l'Agneau qui ôte le péché du monde. C'est la seule parole d'un prophète qui fasse le lien entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Les paroles de la consécration sont de Jésus lui-même ; mais, comme parole de prophète, c'est la seule qui demeure. Tout l'Ancien Testament est résumé dans cette parole, et elle demeure pour être au cœur du saint sacrifice de la messe et nous maintenir dans l'esprit d'Élie. C'est pour cela que les « apôtres des derniers temps »²⁹, qui désirent être revêtus de l'esprit d'Élie, sont consacrés par Marie à l'Agneau. Ils doivent être ceux qui montrent l'Agneau dans le monde d'aujourd'hui, ceux qui révèlent une présence que les gens ne voient plus, que le monde ne voit plus, parce que le monde est terriblement satisfait de lui-même. Il faut être pauvre pour pouvoir annoncer le retour du Christ et dire en toute vérité : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ». Jean-Baptiste est vraiment le témoin de l'Agneau, toute sa mission est là : il est la voix de celui qui crie dans le désert. Et s'il doit être très pauvre, c'est pour qu'il découvre le mystère de l'Agneau. Car après cette grande pauvreté, ce grand dépouillement qu'il a connu, l'Esprit Saint, subitement, l'éclaire.

L'Esprit Saint est bien le Père des pauvres. Et chaque fois que nous lui demandons de nous appauvrir ou que nous *acceptons* un appauvrissement (la vie nous en apporte constamment), l'Esprit Saint est là pour nous éclairer, pour nous mener plus loin et nous faire découvrir le mystère secret du cœur de Jésus.

²⁹ Cf. SAINT LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT, *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, § 55-59.

XI

LE MYSTÈRE DE L'AGNEAU

Pénétrons plus avant dans le mystère de Jean-Baptiste pour essayer de comprendre comment, en étant le témoin de l'Agneau, il nous révèle ce qui, dans l'Ancien Testament, demeurait comme une attente, d'une façon énigmatique, prophétique. Jean-Baptiste est au terme de toute la grande espérance de l'Ancien Testament, dans l'attente de celui qui doit venir.

Il est toujours important de chercher, dans l'Ancien Testament, les premiers moments où un mystère apparaît. Or le symbolisme de l'Agneau apparaît pour la première fois avec Abraham, ce qui accentue encore le lien qui existe entre Abraham et Jean-Baptiste, le mystère de la foi et le mystère de l'espérance.

Dans la vie d'Abraham, il y a un moment très important, celui de l'épreuve (la foi est une épreuve) où Dieu sonde son cœur ¹ : le sacrifice d'Isaac. N'oublions pas le très grand désir qu'Abraham avait eu de ce fils, le fils de la promesse. Dieu avait attendu longuement avant de le lui donner. Et voilà que, quand le petit Isaac a douze ans et commence à devenir capable de succéder à son père — puisqu'à cet âge il passe de la communauté des femmes à la communauté des hommes —, Dieu demande à Abraham le sacrifice de son fils, de celui qu'il aime, le fils de la promesse, celui qui est tout pour lui et qui donne un sens à sa vie, puisque c'est celui qui pourra réaliser la promesse que Dieu lui a faite : *Lève les yeux au ciel et dénombre les étoiles si tu peux les dénombrer... Telle sera ta postérité* ². Abraham accepte cette volonté de Dieu qui apparaît comme contradictoire — c'est là l'épreuve de la foi. Dieu a promis à Abraham un descendant, il lui a promis une postérité. Et voilà que Dieu réclame à Abraham lui-même, à ce père, d'offrir son fils. Dieu semble donc avoir changé d'avis.

¹ Gn 22, 1-19.

² Gn 15, 5.

Elles sont toujours terribles, ces épreuves de la foi, quand on est comme en présence d'une contradiction et qu'on ne comprend pas, qu'on ne « voit » pas... Abraham se tait, il obéit en silence. Quand on est en face d'une volonté de Dieu qu'on ne comprend pas, il n'y a qu'une seule chose à faire : obéir en silence. L'obéissance ne nous demande pas de comprendre ; au contraire, elle implique toujours une certaine immolation, une certaine offrande de notre intelligence prudentielle. Abraham doit offrir à Dieu son intelligence prudentielle de père, sa responsabilité à l'égard d'Isaac. Il accepte la volonté de Dieu, et il l'exécute, tout de suite. Dieu lui a demandé l'holocauste d'Isaac sur la montagne de Moriyya, à trois jours de marche, pour que l'acte d'obéissance d'Abraham soit parfait (ces trois jours expriment précisément la plénitude, la perfection de son acte).

Le troisième jour, arrivé au pied de la montagne, Abraham laisse ses serviteurs et continue sa marche avec le petit Isaac. Un enfant de douze ans, quand il est intelligent, comprend tout de suite les situations, il a une sorte d'intuition extraordinaire. Isaac voit bien que son père n'est pas comme d'habitude, il est silencieux. Le petit Isaac n'a pas de secret à porter, il est libre... Abraham, lui, a un secret à porter, un secret terrible : la parole de Dieu qui est comme un glaive dans son cœur. Et Isaac, avec sa liberté, pose à son père la question la plus terrible, celle qu'Abraham n'aurait jamais voulu entendre de lui : *Mon père...* — il le réveille dans sa paternité, alors qu'Abraham acceptait de mourir dans son cœur de père pour obéir à Dieu. Il a vraiment fait l'offrande de sa propre paternité. C'est un très grand moment... Les Pères de l'Église l'ont toujours considéré comme tel et, parmi les penseurs modernes, Kierkegaard a regardé avec beaucoup d'attention ce moment décisif de la grande épreuve d'Abraham ³.

Saint François de Sales dit que, dans notre vie, il y a toujours un moment d'épreuve où Dieu nous demande si nous préférons sa volonté aux bienfaits que nous avons reçus de lui. Ces bienfaits, c'est Dieu qui nous les a donnés, donc c'est quelque chose de merveilleux ; et, pour Abraham, le bienfait merveilleux, c'est le petit Isaac. Sommes-nous pauvres à l'égard des bienfaits de Dieu, à l'égard de ses dons ? Si oui, nous sommes capables de les remettre à Dieu et d'accepter sa volonté au-delà des dons reçus. Si, au contraire, nous accaparons les dons de Dieu, ceux-ci deviennent alors un obstacle et nous sommes incapables d'accepter la volonté de Dieu. C'est terrible, comme on est vite propriétaire ! Comme il est difficile d'être pauvre ! En effet, nos droits de propriété,

³ Voir KIERKEGAARD, *Crainte et tremblement*, trad. P.-H. Tisseau, Aubier-Montaigne.

même taillés, « repoussent » tout le temps, alors il faut la taille du printemps, de l'été, de l'automne et de l'hiver, et cela à chaque période de notre vie... Dès que Dieu nous fait un don, immédiatement nous l'accapareons — avec la meilleure volonté du monde, « à la plus grande gloire de Dieu » !... mais n'est-ce pas plutôt *notre* plus grande gloire ? Il est particulièrement difficile d'être pauvre quand Dieu nous fait de très grands dons, et Abraham a vraiment reçu un don étonnant. Alors... est-il capable d'accepter la volonté de Dieu au-delà de ce don que Dieu lui a fait : le fils de la promesse ? et cela, au moment même où le petit Isaac a douze ans et où le bienfait de Dieu est donc parfaitement épanoui ?

Le petit Isaac pose donc la question : *Mon père!... Voilà le feu et le bois, mais où est l'agneau pour l'holocauste ?* ⁴ C'est l'enfant qui pose cette question à son père ; mais Abraham ne peut pas répondre... *C'est Dieu qui pourvoira à l'agneau pour l'holocauste, mon fils* ⁵. Abraham est dans la foi toute pure, il ne peut pas répondre ; c'est Jean-Baptiste qui répondra. Et si toute l'Écriture a un seul auteur principal, nous comprenons que c'est là la grande interrogation de tout l'Ancien Testament, interrogation qui est celle de l'enfant de la promesse, de celui qui porte la promesse. Il pose la question : *Où est l'agneau... ?* et Jean-Baptiste répond : *Voici l'Agneau de Dieu...* ⁶ Dialogue merveilleux entre Isaac et Jean-Baptiste, correspondance mystérieuse entre Abraham (la foi) et Jean-Baptiste (l'espérance). Jean-Baptiste répond : *Voici l'Agneau* en désignant Jésus. Le véritable Agneau, ce n'est pas Isaac. C'est pour cela qu'Abraham ne pouvait pas répondre à l'interrogation de son enfant. Et nous savons qu'à la dernière minute, quand le père a exécuté l'ordre jusqu'au bout, qu'il a mis le petit Isaac sur le bûcher et a levé le couteau, l'ange l'a arrêté. Abraham a été fidèle jusqu'au bout, Dieu a demandé l'exécution, puis il l'a arrêtée au dernier moment. Mais dans le cœur d'Abraham, le sacrifice était consommé : son fils était offert, son fils était donné. À la dernière minute il lui est rendu et, à sa place, Abraham immole le bouc.

Isaac n'était pas le véritable agneau. Le véritable Agneau, c'est Jésus ; et toute l'histoire du peuple d'Israël n'est-elle pas, profondément, l'attente de l'Agneau ? Et la foi, dans le peuple d'Israël, ne consiste-t-elle pas précisément à accepter la volonté du Père au-delà de tous les projets humains ? La grandeur d'Israël, la foi d'Abraham, c'est cela. N'oublions pas qu'Israël, c'est ceux qui ont la foi d'Abraham. Ce n'est pas une ques-

⁴ Gn 22, 7.

⁵ Gn 22, 8.

⁶ Jn 1, 29.

tion de race. Nous, nous avons matérialisé tout cela aujourd'hui, en considérant qu'un Juif est celui qui a du sang juif dans les veines. Mais ce n'est pas cela du tout. Le Juif, selon l'Écriture, c'est celui qui a la foi d'Abraham. Celui qui n'a pas la foi d'Abraham, même s'il est de la race d'Abraham, usurpe la noblesse d'Abraham, « usurpe le titre de Juif »⁷. Israël, pour Dieu, c'est la foi d'Abraham. Il est très important de comprendre cela pour avoir un regard très vrai, très divin, et non pas un regard politique. Ne mêlons pas la politique et la foi. Comprenons que la foi transcende l'aspect politique, humain, et qu'Israël, c'est ceux qui ont la foi d'Abraham. C'est pourquoi le véritable Israël, c'est l'Église.

Je me souviendrai toute ma vie de cette parole si belle d'une petite israélite qui s'était convertie au Christ, juste à la fin de la dernière guerre. Son père était rabbin, très croyant. Pendant la guerre, pendant les persécutions, sa foi s'était encore enracinée en lui. Et à la fin de la guerre, sa fille, sa fille chérie, s'était convertie au catholicisme, alors que ses frères et sœurs étaient partis à droite et à gauche. Le jour où elle a voulu annoncer à son père rabbin qu'elle était catholique, elle s'est jetée à son cou et lui a dit : « Père, merci de m'avoir donné la foi d'Abraham ! » Son père a tout compris. Elle a ajouté : « Oui, j'ai découvert le Christ, et je suis plus proche de toi parce que je l'ai découvert. » C'est très beau, cela, c'est le langage même de la Bible, parce que la foi d'Abraham implique d'aller jusqu'au bout des exigences de cette foi. Abraham demeure toujours celui qui dit : *Dieu y pourvoira*. La véritable foi d'Abraham, c'est de savoir que *c'est Dieu qui pourvoira à l'agneau*⁸. Voilà la première grande prophétie sur l'Agneau... *Dieu y pourvoira*. Il est demandé que l'agneau soit offert sur la montagne de Moriyya, le lieu où fût plus tard construit le Temple et où le véritable Agneau serait présenté et offert⁹. Et c'est Jean-Baptiste, c'est l'espérance, qui désigne l'Agneau, et l'Agneau « passe devant », parce que l'amour va au-delà de la foi et de l'espérance. Toute l'Ancienne Alliance, c'est la foi et l'espérance — d'Abraham à Jean-Baptiste — mais c'est l'Agneau qui « passe devant », parce que l'Agneau, c'est le mystère de l'amour et de la miséricorde. L'Agneau est le symbole du pardon dans la miséricorde, du pardon divin qui porte l'iniquité du monde. L'Agneau, c'est celui qui est capable de sauver son peuple, de répondre pleinement et totalement pour sauver non seulement le peuple d'Israël, mais le monde entier. Il « porte l'iniquité » du monde, comme le bouc émissaire¹⁰, et il est « celui qui ôte le péché du monde ».

⁷ Ap 2, 9.

⁸ Gn 22, 8.

⁹ Cf. Gn 22, 2 ; Lc 2, 22-38.

¹⁰ Voir Lv 16, 10 et 20-22.

Voilà donc le premier moment de la révélation du mystère de l'Agneau ; c'est un très grand moment. Isaac est une préfiguration du Christ. Je dis bien : une *préfiguration*, ce n'est pas encore le mystère du Christ. Mais Israël, en Isaac, a été offert à Dieu par Abraham, sur la montagne de Moriyya — et c'est la grandeur du peuple d'Israël. Abraham, en offrant son fils, accomplit un geste qui est sacerdotal ; on voit là le dépassement de la paternité par le sacerdoce. Il est important de comprendre cela, surtout aujourd'hui. Le sacerdoce, le sacerdoce divin du Christ ¹¹, implique un dépassement de la paternité selon la chair et le sang. Abraham a dû mourir dans son cœur de père pour devenir le prêtre, celui qui offre la victime et qui l'offre pour son peuple. Mais le véritable sacerdoce, c'est le sacerdoce de l'Agneau — c'est celui-là qu'Abraham annonce.

Le mystère de l'Agneau apparaît aussi, dans l'Ancien Testament, chez les prophètes, notamment dans les grandes prophéties d'Isaïe sur le serviteur souffrant ¹², qui est comparé à un agneau qu'on mène à la boucherie ¹³ et sur qui « Yahvé ¹⁴ a fait retomber les crimes de tous les hommes ». Isaïe est le grand prophète qui annonce le mystère du Christ, et Jean-Baptiste achève Isaïe en montrant le point terminal de la grande attente. Celui qu'Isaïe voyait de façon prophétique, Jean-Baptiste le désigne du doigt : *Voici l'Agneau*. C'est bien pour cela qu'il est témoin. Le témoin, en effet, c'est celui qui montre : « Il est là, celui que vous ne connaissez pas ». Jean-Baptiste lui-même ne le connaissait pas, mais, étant éclairé directement par Dieu, il a cette expérience d'amour, cette expérience divine de son lien avec le mystère de l'Agneau. Sa vocation est d'être celui qui désigne l'Agneau : *Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde*.

Il faut donc bien voir ce lien entre Abraham et Jean-Baptiste, entre le mystère de la foi et le mystère de l'espérance, pour être conduit au mystère de l'Agneau. Ces trois grands mystères nous font saisir le dépassement de l'Ancienne Alliance par la Nouvelle, l'alliance dans le cœur de l'Agneau. Et c'est Jean-Baptiste, l'homme du désert, le pauvre, qui discerne cela en premier lieu. Ce n'est pas le grand-prêtre, ni le Sanhé-

¹¹ Rappelons qu'Abraham, comme tous les justes de l'Ancien Testament, avait la grâce chrétienne (et donc préfigure bien ici le sacerdoce du Christ), puisqu'« il n'y a pas d'autre nom [que celui du Christ] par lequel nous devons être sauvés » (Ac 4, 12).

¹² Voir surtout Isaïe, ch. 50 à 53.

¹³ Is 53, 7 ; cf. Jr 11, 19.

¹⁴ Is 53, 6.

drin, c'est le pauvre ! Quand Jésus est allé à Jérusalem pour prier au Temple, personne — sauf Marie et Joseph — ne comprenait qu'il était l'Agneau. Marie le comprenait, certes ! Quand elle avait dû offrir l'enfant Jésus dans le Temple ¹⁵, elle avait alors compris que son Fils était l'Agneau, et Joseph aussi l'avait compris à ce moment-là ; mais ils devaient garder le secret. Marie garde toujours le secret, elle est la « bonne terre » qui garde les secrets. Jean-Baptiste, lui, doit au contraire révéler la présence de l'Agneau ; et parce qu'il est pauvre, il est capable de pénétrer au-delà des choses visibles. Il est frappant de voir combien la pauvreté donne un regard pénétrant. La plupart du temps, notre foi n'est pas contemplative et notre espérance ne dépasse pas les apparences parce que nous sommes trop propriétaires. Or les propriétaires ont toujours courte vue, parce qu'ils regardent avant tout leurs biens et non la volonté de Dieu. Celui qui aime va toujours au-delà de ses biens, parce qu'il est relié à une personne (à Dieu et au prochain).

Cette grâce de Jean-Baptiste nous est donnée, elle est *pour nous*, puisque l'Église veut que la parole du Précurseur soit répétée au cœur du saint sacrifice de la messe : « Voici l'Agneau de Dieu ». Par là, l'Église veut nous faire comprendre que la grâce de Jean-Baptiste, nous l'avons, et que nous devons en vivre. Chacun de nous a cette grâce merveilleuse de Jean-Baptiste qui fait dépasser les apparences et découvrir le mystère de l'Agneau.

Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde. C'est de lui que j'ai dit : il vient après moi un homme qui est passé devant moi parce qu'avant moi il était. Il est très beau de voir que Jean-Baptiste, en découvrant soudainement l'Agneau, découvre tout de suite sa propre mission. Il avait été envoyé au désert sans savoir exactement ce qu'il devait faire. C'est toujours ainsi qu'agit le Saint-Esprit : il nous demande de le suivre sans que nous sachions exactement ce qu'il réclamera de nous. Quand nous naissons par le baptême, nous ne recevons pas une carte Michelin avec tout un itinéraire, tous les points où nous aurons de belles vues, des choses magnifiques, ou au contraire des tournants difficiles. Non, le Saint-Esprit nous demande un abandon total ; il nous demande d'accepter d'avancer dans le désert, sous sa conduite, sans savoir ce qu'il réclamera de nous. Cet abandon est la condition *sine qua non* pour être conduit par l'Esprit Saint. Quand nous voulons trop savoir, le Saint-Esprit s'en va, il nous laisse à notre prudence. Le pauvre, c'est celui qui accepte d'être mené par l'Esprit. Évidemment, il faut faire le discernement des esprits,

¹⁵ Lc 2, 22-39.

saint Jean nous le recommande dans sa Première Épître : « Ne vous fiez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits pour voir s'ils viennent de Dieu, car beaucoup de faux prophètes sont venus dans le monde »¹⁶. Si on a l'Esprit de Dieu, on discerne tout de suite les pseudo-prophètes, c'est-à-dire ceux qui nous exaltent et qui ne nous conduisent pas vers l'Amour. L'Esprit Saint a sa signature, sa « marque » qu'il faut discerner.

Il y a à Fribourg (en Suisse) des peintures d'un grand artiste qu'on appelle « le peintre à l'œillet » parce qu'il signait toujours ses tableaux par un petit œillet. N'est-ce pas magnifique, de mettre un petit œillet comme signature, au lieu de signer de son nom ? Le Saint-Esprit signe d'une manière semblable. C'est très caché, mais il y a réellement une signature particulière du Saint-Esprit, qu'il faut discerner dans la foi. C'est cela, le discernement des esprits. Il y a aussi, bien sûr, la signature du démon, une grosse signature ! Le Saint-Esprit, lui, signe toujours par la pauvreté, parce qu'il est le Père des pauvres. Et le Père des pauvres ne prend que les pauvres ; les autres, il les laisse. « Vous voulez aller votre chemin ? Très bien, allez-y ! » Le Saint-Esprit ne va pas nous faire des remontrances, il nous laissera tranquille, parce qu'il est très respectueux de notre liberté. Mais il est le Père des pauvres, et cela il le montre toujours.

À Abraham Dieu avait précisé : « Va vers le pays que je te montrerai, vers la terre de Canaan », et à Jean-Baptiste il demande d'aller au désert sans rien lui dire. C'est différent ! La foi n'est pas directement la pauvreté ; c'est l'espérance qui est la pauvreté. La foi réclame une direction, une orientation, elle réclame une doctrine. Car il faut avoir une doctrine — mais il faut toujours la dépasser. La doctrine est nécessaire, il faut connaître la parole de Dieu, il faut connaître quelle est la vérité de Dieu. Et la foi nous conduit vers la terre de Canaan, elle fait de nous des étrangers dans la culture du monde d'aujourd'hui. L'espérance, elle, nous met au désert, dans la pauvreté ; elle exige de nous de ne pas savoir où nous allons, d'être comme portés par l'Esprit Saint, et puis... d'attendre — la patience divine ! Il ne nous est pas dit combien de temps Jean-Baptiste a attendu au désert, cela fait partie de la pauvreté. Car si on le savait, on dirait : « Voilà, j'ai fait un an de noviciat, je suis formé... ! » Pas du tout. C'est toute notre vie que nous sommes novices du Saint-Esprit ; et plus nous avançons, plus nous le sommes, quel que soit notre âge. Nous devons aller toujours plus loin dans la pauvreté, car elle n'a pas de limites. Je parle de la pauvreté intérieure, bien sûr. La pauvreté extérieure est un signe, mais la pauvreté intérieure est un abîme que creuse en nous

¹⁶ 1 Jn 4, 1.

le don de crainte ; et la pauvreté intérieure nous donne cette docilité parfaite à l'Esprit Saint.

On comprend la joie de Jean-Baptiste, la joie du pauvre. Il est mené au désert, en sachant qu'il n'a qu'une seule chose à faire : donner le baptême de pénitence. Et voilà que soudain, au désert, il découvre celui qui doit venir, celui qui est la tendresse du Père, la douceur du Père — l'Agneau — et celui qui est plein de miséricorde, qui porte l'iniquité du monde — le bouc émissaire. Il est les deux en même temps. Il le *veut*, il vient pour cela, pour sauver, et il est capable, étant Dieu, de prendre sur lui toute la responsabilité du péché du monde.

Dès qu'il découvre l'Agneau, Jean-Baptiste découvre aussi, immédiatement, sa propre mission : *C'est de lui que j'ai dit* [ce qui prouve qu'avant il ne savait pas de qui il le disait] : *il vient après moi un homme qui est passé devant moi, parce qu'avant moi il était*. Jésus vient après Jean-Baptiste, six mois après, et il passe devant. *Et moi, je ne le connaissais pas ; mais c'est pour qu'il fût manifesté à Israël que je suis venu baptiser dans l'eau*. Voilà le pauvre... Lorsqu'il était en face des prêtres et des lévites, en face des Pharisiens, il leur a donné une leçon, une « correction fraternelle » : *Au milieu de vous, il y a quelqu'un que vous ne connaissez pas*. À ce moment-là, Jean-Baptiste ne le connaissait pas non plus ; et pourtant il n'a pas hésité à affirmer que ceux qui étaient à Jérusalem devaient le connaître. Et il avait raison. Lui, sans le connaître, l'attendait. C'est déjà une *connaissance* que d'attendre quelqu'un. Alors, quand il vient, on le *re-connaît*, c'est mystérieux ! Jean a *reconnu* l'Agneau parce qu'il l'attendait. Il l'attendait avec impatience, mais dans la patience du Saint-Esprit ! Il l'attendait avec ardeur. Et dès qu'il le voit, tout de suite il comprend sa propre mission : il était au désert pour manifester l'Agneau au peuple d'Israël. Puis il avoue : *et moi, je ne le connaissais pas*. C'est vrai, il connaissait Jésus comme son cousin, comme le fils de Marie et de Joseph ; il avait sûrement rencontré Jésus dans son enfance, puisqu'ils étaient cousins. Même si Jean-Baptiste menait une vie très retirée, il n'a tout de même pas été solitaire dès sa première enfance, il y a eu sûrement un lien entre eux. Il connaissait donc Jésus *humainement, historiquement*, mais il ne le connaissait pas *divinement*. C'est cela qui est important. La connaissance divine de Jésus est au-delà de l'histoire, c'est la connaissance du *mystère* de Jésus : il est le *Vivant*¹⁷.

Chaque fois qu'on nous demande pourquoi nous sommes chrétiens, chaque fois que nous sommes en face d'un athée, de quelqu'un qui

¹⁷ Ap 1, 18.

ne croit plus, n'oublions jamais que nous sommes chrétiens parce que le Christ est vivant. Le Christ, mort, est ressuscité. Il est vivant et il est proche de nous, il habite en nous par la foi ¹⁸. Nous avons donc, si notre foi est vivante, un contact direct avec lui. Si nous avons une foi contemplative, personnelle, si notre foi est libre, alors nous sommes en contact direct avec Jésus et il n'y a pas de distance entre lui et nous. Jésus est plus proche de nous que nous le sommes de nous-mêmes, puisqu'il habite en nous par la foi et qu'il est source de notre grâce, *actuellement*. Actuellement il est source de notre vie divine, de notre foi, notre espérance et notre amour. Il est là, présent, et nous devons le découvrir. Et l'Eucharistie nous est donnée comme un signe divin (donc efficace) de sa présence, puisque dans ce mystère il est là pour nous afin que nous le recevions. Et nous le recevons pour qu'il demeure plus profondément en nous, pour qu'il « dresse sa tente » au plus intime de notre cœur, au plus intime de notre intelligence, au plus intime de tous nos désirs. C'est l'Agneau de Dieu qui nous est donné...

Comprenons bien qu'il y a deux connaissances de Jésus. Il y a d'abord une connaissance selon les traditions religieuses et familiales. Si nous appartenons à une famille chrétienne, on nous a parlé du Christ dès notre enfance. C'est bien, c'est très heureux, c'est un patrimoine merveilleux, mais à un moment donné nous avons compris que nous étions chrétiens, non pas parce que nous appartenions à telle ou telle famille, mais parce que le Christ est vivant, parce que c'est lui qui nous choisit et que nous avons ce lien direct avec lui. C'est lui qui nous appelle, c'est lui que nous suivons. Si nous sommes chrétiens, ce n'est pas pour être fidèles à nos parents ou à nos grands-parents. Nous respectons les traditions familiales, mais elles ne sont pas la raison première de notre foi. La raison première, c'est ce lien direct que nous avons avec celui qui est l'Agneau de Dieu. Il faut demander à l'Esprit Saint cette révélation de l'Agneau de Dieu, la grâce de découvrir le mystère de l'Agneau tel que Jean-Baptiste le présente. Et, à notre tour, reconnaissons que *moi non plus je ne le connaissais pas*. J'avais entendu parler de Jésus, je savais qui il était, je connaissais quelques épisodes de l'Évangile, mais je ne savais pas qu'il était vivant et qu'il était toujours là pour être source de vie au plus intime de mon cœur ; je ne savais pas que son cœur est plus présent à mon cœur que mon cœur n'est présent à lui-même.

Quand nous avons découvert cette proximité, cette intimité entre le Christ et nous, alors nous pénétrons davantage dans le mystère de la foi

¹⁸ Ép 3, 17.

et dans le mystère de l'espérance, et nous comprenons le grand leitmotiv de saint Jean : « Demeurez en moi, comme moi en vous »¹⁹. Si saint Jean nous donne ce qu'il y a d'ultime dans la Révélation, c'est donc le grand leitmotiv de toute la Révélation. Toute la Révélation a pour but de nous faire découvrir que « Dieu est Amour »²⁰ et donc qu'il se donne à nous pour demeurer au plus intime de nous-mêmes.

Et moi, je ne le connaissais pas. Comme il est vrai, ce pauvre ! Et moi, je ne le connaissais pas. Mais c'est pour qu'il fût manifesté à Israël que je suis venu baptiser dans l'eau. Israël, c'est-à-dire ceux qui ont la foi ; pas nécessairement le grand-prêtre, mais ceux qui ont la foi et qui ont le désir d'aller le plus loin possible dans la vérité. C'est à ceux-là que Jean-Baptiste vient manifester l'Agneau.

Suit un passage très beau, mais qui pose un petit problème aux exégètes parce qu'il y a là comme une sorte de répétition. Sans doute les exégètes oublient-ils que, quand on fait une grande découverte, on la dit et redit, deux fois, trois fois, quatre fois... comme les amoureux : ils diront la même chose trois, quatre fois, avec des tonalités différentes, parce qu'ils ont découvert quelque chose de merveilleux ! Jean-Baptiste a reçu le « coup de foudre » devant l'Agneau, c'est évident. Jésus, celui qu'il connaissait, est l'Agneau ! On comprend alors l'exultation de cet homme silencieux — quand les silencieux se mettent à parler, c'est quelque chose ! *Et Jean déclara : « J'ai vu l'Esprit tel une colombe descendre du ciel et demeurer sur lui. Et moi, je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'avait dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit Saint ».* Jean donne le baptême dans l'eau, mais l'Agneau donnera le baptême dans l'Esprit Saint. *Oui, j'ai vu et j'atteste que c'est lui, l'Élu de Dieu.*

Cette grande vision de Jean-Baptiste au désert est bien une théophanie, une manifestation du mystère de la Très Sainte Trinité. Remarquons, là encore, le lien de Jean-Baptiste avec Abraham qui voit les Trois au chêne de Mambré, dans cette annonce mystérieuse à l'aube de la grande alliance de l'Ancien Testament. Au terme, Jean-Baptiste voit l'Agneau. C'est l'Agneau qu'il rencontre, et dès qu'il découvre l'Agneau, il voit aussi *l'Esprit tel une colombe* ; et, voyant l'Agneau et l'Esprit, il entend le Père. Il y a donc là une révélation du mystère de la Très Sainte Trinité. Elle demeure symbolique, énigmatique, c'est sûr, mais c'est tout de même une révélation de la Très Sainte Trinité, pour

¹⁹ Jn 15, 4.

²⁰ 1 Jn 4, 8.

Jean-Baptiste, pour le pauvre au désert, pour celui qui achève toute la grande attente de l'Ancien Testament. On comprend alors ces deux exclamations de Jean-Baptiste. Évidemment, si on regarde les choses de l'extérieur, on dira que c'est une répétition. Mais si on saisit l'émotion de quelqu'un qui découvre vraiment le mystère de Dieu, on comprend qu'il ne s'agit pas d'une répétition mais d'un approfondissement.

Et Jean déclara : « J'ai vu l'Esprit tel une colombe descendre du ciel et demeurer sur lui ». Il est beau de voir que le mystère de Dieu nous est révélé, à l'aurore de la Nouvelle Alliance, par l'agneau et la colombe. Les Pères de l'Église aiment beaucoup ces deux symbolismes, et ils aiment à souligner que la colombe est l'animal le plus doux qui soit ²¹. L'agneau aussi, du reste ; là, ils se retrouvent. Il y a comme une sorte d'alliance entre l'agneau et la colombe, qui nous est montrée ici pour manifester la douceur de Dieu. Toute la Nouvelle Alliance commence par la douceur. Pensons à la douceur de Bethléem... Bethléem est d'une douceur extraordinaire — douceur dans la pauvreté, toujours ! Pour que la tendresse de Dieu et la douceur de Dieu puissent vraiment se donner, il faut la pauvreté. On ne peut être tendre qu'avec les pauvres, mais avec eux on est infiniment tendre. Quand nous voyons de vrais pauvres, notre cœur fond ! Mais en face de gens qui possèdent (surtout quand il s'agit de possessions intérieures) on ne peut pas, c'est impossible.

J'ai vu l'Esprit tel une colombe descendre du ciel et demeurer sur lui. L'Agneau appelle la Colombe. Cette première Pentecôte n'est-elle pas aussi comme la figure de la dernière ? La « Pentecôte d'amour » n'est-elle pas comme celle-là ? N'oublions pas que, dans l'économie divine, ce qui est premier est aussi ultime. Nous, nous pensons toujours à la Pentecôte charismatique, montrée dans les Actes des Apôtres, parce qu'elle fait du bruit, tandis que la Pentecôte qui nous est montrée ici ne fait aucun bruit : elle se réalise au désert, dans la plus grande douceur, à travers le mystère de l'Agneau et le mystère de la Colombe, pour Jean-Baptiste, ce pauvre revêtu de l'esprit d'Élie.

J'ai vu l'Esprit tel une colombe descendre du ciel et demeurer sur lui. « Demeurer » : il s'agit vraiment d'un don plénier. Ce n'est plus la Pâque, le passage de Dieu, le passage de l'Esprit. Non, c'est l'Esprit qui demeure sur l'Agneau, parce qu'en Jésus l'Esprit est chez lui — alors il demeure.

²¹ Voir (entre autres) ORIGÈNE, *Homélie sur le Cantique des cantiques*, II, 12 (Sources chrétiennes 37^{bis}, p. 147) ; SAINT AUGUSTIN, *Homélie sur l'Évangile de saint Jean*, VI, 4 (Bibl. aug. 71, p. 351). Voir aussi SAINT THOMAS, *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, nos 271-272 (vol. I, Rimont, 71390 Fley, 3^e éd. 1985 pp. 274-277).

Et moi, je ne le connaissais pas. Une seconde fois Jean-Baptiste se frappe la poitrine en reconnaissant son ignorance. Pauvre Jean-Baptiste, il est désolé d'avoir perdu du temps. C'est vrai, il a vu Jésus si souvent, et il n'a pas su le reconnaître... Comme elle est mystérieuse, la manière dont Dieu nous conduit ! Nous avons parfois l'impression d'avoir perdu du temps, mais il ne faut pas pleurer là-dessus. Acceptons humblement : *et moi non plus je ne le connaissais pas*, et frappons-nous la poitrine. « Je n'ai rencontré Jésus qu'à telle époque de ma vie... » C'est vrai, mais il ne faut pas pleurer indéfiniment, parce que c'est encore nous-mêmes que nous recherchons quand nous pleurons sur nous comme sur les ruines de Jérusalem. C'est une perte de temps. Jean-Baptiste ne pleure pas, mais il constate sa pauvreté : *Et moi, je ne le connaissais pas, mais celui qui m'avait envoyé baptiser dans l'eau m'avait dit...* Voilà que Jean-Baptiste révèle son secret. Jusque-là il a simplement fait le geste du baptême, mais il n'a pas dit son secret. Maintenant il nous le livre. L'Esprit Saint l'avait averti : *Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est lui...* La Colombe indique l'Agneau, comme une confirmation. Jean-Baptiste a découvert l'Agneau et voici la confirmation : l'Esprit qui est là. *Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit Saint.* L'Agneau baptise dans l'Esprit Saint parce qu'il est celui qui nous donne l'Esprit Saint. C'est le grand mystère du sacerdoce de Jésus, qui est un sacerdoce d'amour parce qu'il donne l'Esprit Saint. C'est le sacerdoce de la Victime — et donc de l'Agneau, victime d'amour et de miséricorde, qui se donne lui-même ; et plus profondément encore, au-delà de la Victime, de l'Agneau, le sacerdoce de Jésus est le sacerdoce qui donne l'Esprit Saint. Il ne faut jamais séparer le sacerdoce du Christ et le don de l'Esprit Saint, puisque précisément l'Esprit Saint nous est donné par le sacerdoce du Christ. Jésus dans son humanité est vraiment l'instrument voulu par le Père pour nous donner l'Esprit Saint. Et déjà Jean-Baptiste le reconnaît : *C'est lui qui baptise dans l'Esprit Saint.*

Où, j'ai vu et j'atteste que c'est lui, l'Élu de Dieu. Voilà le Père ! Le Père est présent à celui qui est l'Oint de Dieu, l'Oint du Père. Le Père envoie son Fils, l'Agneau, et il nous donne l'Esprit. C'est donc bien une grande théophanie du mystère de la Très Sainte Trinité, théophanie qui achève tout l'Ancien Testament. Jean, nous le verrons, restera au désert, mais il a vu celui qui était le Sauveur, et il l'a laissé « passer devant ».

Ce premier chapitre de l'Évangile de saint Jean a donc trois moments qu'il faut bien saisir : le *Prologue*, qui nous donne la charte de la contemplation et révèle la grande exigence de la foi ; le *mystère de Jean-Baptiste* qui nous fait découvrir le mystère de l'espérance, et même

déjà de l'espérance chrétienne, puisque Jean-Baptiste est au terme ; et enfin *le choix des disciples* — le mystère de la vocation chrétienne. Il faut suivre l'ordre voulu par Dieu entre ces trois moments. Nous, si nous voulions le modifier selon notre pédagogie humaine et notre catéchèse moderne, nous dirions : « D'abord la vocation chrétienne, puis Jean-Baptiste, et enfin la charte de la contemplation ». Le Saint-Esprit nous engage autrement — c'est toujours comme cela, du reste. Le Saint-Esprit ne nous engage jamais selon nos « plis » psychologiques. Pourquoi ? Sans doute parce qu'il est le Père des pauvres, tout simplement ; alors il nous dérouté, tout le temps, pour que nous soyons des pauvres. Au bout d'un certain temps, nous commençons à comprendre, mais nous y mettons du temps parce que nous sommes des gens à projets. Nous faisons constamment des projets, et quand un pont casse, nous le rebâtissons tout de suite.

Encore un mot sur l'espérance chrétienne telle qu'elle nous est montrée en Jean-Baptiste, ce pauvre « revêtu de l'esprit d'Élie ». L'éloge que Jésus fait de Jean-Baptiste est très grand : il est, dit Jésus, « plus qu'un prophète »²². Et Jean-Baptiste n'a été que « la voix » ! Face à tout le lyrisme des grands prophètes il n'y a, dit Jésus, rien de plus grand que Jean-Baptiste : « parmi les enfants des femmes, il n'en est pas de plus grand que Jean »²³. Et l'immense avantage de Jean-Baptiste, c'est qu'il échappe à toute herméneutique. Il est un cri, alors il échappe, il est au-delà de l'herméneutique. Seuls les pauvres le comprennent. Les méthodes exégétiques ne peuvent rien dire sur un cri. Un cri demeure toujours le même : le cri des oiseaux est le même du temps de Jésus que de notre temps. Le cri du coq était le même pour Pierre que pour nous. C'est mystérieux, le cri ! Jean-Baptiste est le cri, il est l'espérance... Il y aurait beaucoup de choses à dire sur Jean-Baptiste, « le plus grand des prophètes », celui qui achève. On comprend bien pourquoi il est le plus grand des prophètes : il est en effet celui qui désigne du doigt : *Voici l'Agneau de Dieu* — le jugement d'existence, comme disent les philosophes²⁴. Les autres vivaient de la promesse, ils ne pouvaient donc pas désigner directement le Messie, tandis que Jean-Baptiste a une expérience directe, l'expérience de l'Agneau qu'il peut montrer : « Il est là ! »

²² Lc 7, 24-30.

²³ Lc 7, 28.

²⁴ Jugement qui porte sur la réalité *existante*, en tant qu'elle est *existante*. Le jugement d'existence le plus simple est l'affirmation : *ceci est*. La parole de Jean-Baptiste « Voici l'Agneau de Dieu » implique un jugement d'existence.

Jean-Baptiste fait le passage de l'Ancienne Alliance à la Nouvelle, par l'espérance. Et il nous fait comprendre le mystère de l'Église dans sa dernière semaine, dans le dernier moment de son pèlerinage. Nous ne savons pas exactement quand cela arrivera, car personne d'entre nous ne peut savoir à quel moment le Christ reviendra — heureusement, du reste. Quand quelqu'un le dit d'une façon trop précise on peut être sûr que c'est une pseudo-prophétie. Toutes les prophéties qui disent : « Il reviendra à tel moment », il ne faut pas les écouter, c'est une perte de temps. Notre Seigneur l'a dit : « Quant à la date de ce jour, et à l'heure, personne ne les connaît, ni les anges des cieux, ni le Fils, personne que le Père, seul »²⁵. C'est donc net, nous ne pouvons pas savoir. Mais ce n'est pas pour nous endormir, c'est au contraire pour nous maintenir dans l'attente et dans la pauvreté, pour que notre espérance soit toujours une espérance de pauvre. Cependant il y a des signes qui nous indiquent où nous en sommes dans l'histoire de l'Église. Les signes ne nous donnent pas de certitudes absolues, mais ils sont très importants, et nous n'avons pas le droit de les mépriser, ni simplement de ne pas les regarder. Pour moi, le plus grand signe est le concile Vatican II. C'est un signe magistral, et même plus qu'un signe, puisque c'est un passage de Dieu — qui a été et reste très déconcertant pour beaucoup. Vatican II peut en effet être très déconcertant si on le regarde dans la lumière du Concile de Trente. Mais on n'a pas à regarder un concile dans la lumière d'un autre concile. On doit regarder un concile directement dans la lumière du Saint-Esprit et comprendre que, dans le Saint-Esprit, il n'y a pas de contradiction entre Vatican II et le Concile de Trente. Par contre, si on quitte la lumière du Saint-Esprit et si on veut prolonger le Concile de Trente, on en restera à Vatican I et on ne comprendra pas Vatican II. C'est curieux, comme le Saint-Esprit veut toujours nous conduire en pauvres, sans que nous « sachions ».

Nous ne pouvons donc pas savoir exactement où nous en sommes dans l'histoire de l'Église. Cependant Dieu nous demande d'être attentifs aux signes et de comprendre que nous vivons une époque particulièrement grave et importante. Nous n'avons pas choisi. Si nous avions pu choisir, aurions-nous choisi cela ? Certains auraient préféré vivre au XII^e siècle à cause de l'architecture, d'autres au XIII^e siècle à cause de la théologie. Mais nous n'avons pas choisi. Dieu nous a fait naître au XX^e siècle, et en cette dernière partie du XX^e siècle — c'est tout de même impressionnant.

²⁵ Mt 24, 36 ; Mc 13, 32.

Nous n'allons pas ici réfléchir sur les signes (encore qu'il soit important de le faire, d'y réfléchir sans les durcir, en essayant de comprendre leur signification).

Mais ce qui semble sûr, c'est que plus on avance, plus on est proche du terme. Par le fait même, nous devons comprendre que nous avançons vers les derniers temps. Or, plus on avance vers les derniers temps, plus cela va vite. Il y a comme une accélération du temps qui est très significative : tout va de plus en plus vite ²⁶. Il faut être attentif à cela et comprendre ce qui se passe aujourd'hui dans notre monde.

De plus, Vatican II nous a rappelé qu'il fallait avoir une espérance eschatologique, l'espérance du retour du Christ. À chaque Eucharistie, le peuple chrétien, de nouveau, proclame son espérance du retour du Christ. N'est-ce pas impressionnant ? Le peuple chrétien n'a pas toujours conscience de ce qu'il fait, mais il dit tout de même : « Nous attendons ta venue dans la gloire »... « Notre Sauveur et notre Dieu, viens Seigneur Jésus ! »... « Et nous attendons que tu viennes ». C'est proclamé d'une manière solennelle, après la consécration, c'est-à-dire au moment le plus solennel de la célébration de l'Eucharistie. L'Église a choisi ce moment pour exprimer sa soif du retour du Christ.

La nouvelle liturgie réclame donc de nous une véritable espérance du retour du Christ. Nous devons accepter cette éducation du Saint-Esprit

²⁶ Saint Thomas aime à rappeler que, dans le mouvement naturel, plus le mobile (le corps) s'approche du terme du mouvement, qui est sa fin, plus le mouvement s'accélère. « Plus une réalité est proche de sa fin, plus grandit le désir qui la fait tendre vers sa fin » (*Contra Gentiles*, III, ch. 50). Saint Thomas applique cette assertion, analogiquement, à divers domaines (voir par exemple *Somme théol.*, I-II, q. 35, a. 6, à propos des passions), y compris celui de la grâce. Relevons ici un passage particulièrement significatif. L'Épître aux Hébreux nous dit qu'il nous faut approcher de Dieu (du Saint des saints auquel le Christ, par son sang, nous a donné accès) dans la plénitude de la foi, dans une espérance indéfectible et en nous stimulant mutuellement dans la charité, et elle ajoute : « Confortez-vous mutuellement, et d'autant plus que vous voyez approcher le Jour » (He 10, 25). Saint Thomas commente : « Quelqu'un pourrait demander : "Pourquoi devons-nous progresser dans la foi ?" Parce que plus il approche de son terme, plus le mouvement naturel s'accélère — alors que, dans le cas d'un mouvement violent, c'est le contraire qui se passe. Or la grâce incline à la manière de la nature. Donc, pour ceux qui sont dans la grâce, plus ils approchent de la fin, plus ils doivent grandir. C'est pourquoi l'Épître aux Hébreux dit : "Ne désertez pas, comme le font certains, mais confortez-vous mutuellement, et cela d'autant plus que nous voyez approcher le Jour", c'est-à-dire la fin. Comme le dit l'Épître aux Romains (13, 12) : "La nuit est avancée, le jour est tout proche" ; et le livre des Proverbes (4, 18) : "La route des justes est comme la lumière de l'aube, dont l'éclat grandit jusqu'au plein jour" » (*Commentaire de l'Épître aux Hébreux*, X, leçon 2, n° 513).

et comprendre qu'en effet, notre espérance doit être l'espérance du retour du Christ, non seulement parce qu'il y a trop d'injustices dans le monde, parce que les luttes sont trop fortes et qu'il devient bien difficile de maintenir la foi, mais surtout — car tout cela n'est que négatif — parce que notre cœur brûle d'amour pour le Christ. Et quand on a un cœur qui brûle d'amour pour le Christ, on ne peut plus attendre, on supplie Jésus de revenir.

Jean-Baptiste est un maître magnifique de cette espérance eschatologique. Il faut toujours mettre en parallèle l'espérance de Jean-Baptiste et celle de ces prêtres et de ces lévites qui demeurent à Jérusalem. À l'intérieur du peuple d'Israël il y a deux catégories (et on verrait les mêmes tensions à l'intérieur de l'Église actuelle). Il y a ceux qui, à Jérusalem, connaissent parfaitement l'Écriture et savent que le Christ, le Messie, doit venir. Ils le savent parce que l'Écriture le dit, et donc ils l'attendent. Mais ils l'attendent à *leur manière*, en souhaitant, au fond de leur cœur, que le Christ vienne pour confirmer toutes leurs opinions, confirmer que le peuple d'Israël est bien le peuple choisi par Dieu. Pour eux, le Messie doit venir libérer Israël du joug des Romains, lui donner un nouvel épanouissement et confirmer tout ce qu'eux-mêmes attendent. En somme, le Messie devra être dans le prolongement de ce qu'ils attendent. Autrement dit, leur espérance messianique demeure liée à leur conditionnement temporel et à leurs opinions de théologien ; leur espérance messianique n'est pas sous le souffle de l'Esprit ; elle demeure terrestre, humaine.

Jean-Baptiste, mené au désert par l'Esprit Saint, n'a rien à perdre, alors que les grands-prêtres et les Pharisiens ont beaucoup à perdre. Parce qu'il est envoyé au désert et qu'il n'a rien à perdre, Jean-Baptiste est souple et il attend le Messie comme celui qui est le véritable Agneau, celui au sujet de qui Isaïe a prophétisé, celui qui doit donner l'amour. Il attend le Christ comme le Sauveur véritable. Il l'attend parce qu'il est pauvre. Il n'attend que l'Agneau, sans savoir qui il est, dans une attente pure, sous le souffle de l'Esprit Saint.

Cela est très significatif pour nous. Tous les chrétiens attendent le retour du Christ. Ils sont bien obligés, puisque les Actes des Apôtres nous disent, au moment de l'Ascension du Christ, qu'un jour il reviendra ²⁷. Ils l'attendent donc, parce que cela fait partie des exigences de la vie chrétienne. Mais ils l'attendent en disant : « Pas tout de suite, Seigneur ! », parce que, ayant jeté un coup d'œil à l'Apocalypse sans

²⁷ Ac 1, 11.

essayer de la lire en profondeur, ils sont affolés : « C'est effrayant, les derniers temps ! L'Église n'en est qu'au début de son pèlerinage ! » Ils disent attendre, mais en réalité ils n'attendent pas du tout. C'est une espérance messianique temporalisée, politisée. Ils attendent la libération de l'humanité pour elle-même, ils n'attendent pas vraiment le retour du Christ. Pour l'attendre vraiment, il faut être un pauvre, un pauvre qui n'a rien à perdre et qui a soif du retour de Jésus. Celui-là seul l'attend vraiment.

Demandons-nous si nous attendons vraiment le retour de Jésus, si dans notre cœur il y a cette soif ardente, cette soif de le rejoindre, d'être avec lui éternellement ; ou bien si, au contraire, nous sommes trop occupés de notre avoir, de nos opinions, en considérant que notre gloire humaine n'est pas encore suffisamment achevée. « Je n'ai pas encore dit tout ce que j'avais à dire ! Il ne faut surtout pas que le Christ arrive avant ! Il ne faut pas que le Christ arrive avant que l'humanité soit parfaitement épanouie, qu'elle soit adulte. » Mais si l'on attend que l'humanité arrive à une sorte de splendeur et de gloire humaines, après quoi le Christ reviendrait pour couronner cela, alors on n'attend pas vraiment le retour du Christ. On ne peut l'attendre que comme celui qui seul nous donne l'amour, comme le feu du Ciel qui doit tout transformer. Chacun de nous doit faire ce petit examen de conscience, c'est excellent. C'est là qu'on voit combien il est difficile d'être chrétien ! Parce que cela nous demande un grand déracinement. Il faut accepter de reconnaître que nous sommes encore très enracinés et que nous avons beaucoup de peine à attendre le retour du Christ. Il faut reconnaître que nous ne sommes pas encore totalement chrétiens, que nous avons beaucoup d'attaches à quantité de choses, et que nous avons de la peine à désirer le retour du Christ.

Si le Christ devait revenir ce soir, combien parmi nous seraient-ils dans la joie, dans la vraie joie, la joie plénière, en disant : « Enfin, il est là ! » Ne dirions-nous pas au contraire : « Mais je suis encore trop jeune, j'avais tellement de choses à voir et à faire ! » Nous pleurerions un peu sur notre jeunesse, en disant : « Pour ceux qui sont au terme de leur vie, très bien, ils ont vécu, mais nous ? Attendez encore un peu, Seigneur, laissez-nous réaliser quelque chose ! »

Serions-nous vraiment dans la joie plénière — « Je vous reverrai et votre cœur sera dans la joie... »²⁸ — si le Christ revenait ce soir ? Qu'il est grand, le déracinement du vrai chrétien ! Cela n'empêche pas que nous ayons le désir de réaliser quantité de choses pour le Royaume de Dieu ; c'est très bien, d'avoir ce désir. Mais il faut le vivre en pauvre. N'est-ce pas les vrais pauvres qui ont les plus grands désirs ? Quand nos

²⁸ Jn 16, 22.

désirs sont encore trop humains, parce que nous sommes encore trop repliés sur nous-mêmes, cela les limite — alors que les vrais pauvres ont un désir tout à fait divin. Attendre le Christ comme devant venir ce soir exige de nous de l'attendre comme de vrais pauvres, c'est-à-dire en comprenant que ce ne sont pas nos réalisations que Dieu regarde avant tout, mais bien plutôt les désirs de notre cœur. Comme c'est apaisant ! C'est cela qui nous fait comprendre comment on peut désirer vraiment le retour du Christ, même pour ce soir — puisque Dieu regarde avant tout les désirs de notre cœur (c'est sainte Catherine de Sienne qui dit cela) et ne regarde qu'en second lieu nos œuvres. Si nous avons eu le temps de les faire, il les regarde aussi : « Que sont devenues tes aspirations ? Je t'avais laissé le temps... ». Mais si on n'a pas eu le temps, cela n'a pas grande importance, Dieu n'a pas tellement besoin de nous ! c'est nous qui avons besoin de lui ²⁹.

Il faut avoir ce grand désir de pauvre que Jean-Baptiste nous montre d'une manière si étonnante. Il est l'homme magnanime parce que, justement, il ne regarde que l'Agneau. Si nous ne regardions que l'Agneau, nous aurions, nous aussi, cette liberté intérieure complète, la vraie liberté que donne l'espérance divine.

²⁹ Voir Appendice, question 7.

XII

« VOICI L'AGNEAU DE DIEU »

L'espérance eschatologique — c'est-à-dire l'espérance du retour de Jésus, qui maintient en nous une très grande pauvreté et une très grande dépendance à l'égard du bon plaisir du Père —, loin de favoriser la paresse, nous fait comprendre, au contraire, que le temps nous est donné pour que nous mettions toutes nos forces au service du règne du Christ.

Si vraiment nous sommes dans la « dernière semaine » — qui peut durer un certain temps —, c'est donc notre « grande semaine », comme elle l'a été pour Jésus. La « grande semaine » du Christ a été la dernière semaine. Vue de l'extérieur, elle est un échec ; vue de l'intérieur, c'est le moment où Jésus manifeste pleinement qu'il est celui qui accomplit, achève, l'œuvre du Père. Pour l'Église, ce sera la même chose, puisqu'elle est celle qui « suit l'Agneau partout où il va »¹. Pour elle aussi, la dernière semaine sera donc nécessairement la grande semaine, celle des « apôtres véritables des derniers temps »², c'est-à-dire de tous les chrétiens — puisque tout chrétien doit être apôtre. Cette grande semaine comportera une exigence d'aller beaucoup plus loin dans l'ordre de la foi, de l'espérance et de l'amour, d'aller beaucoup plus loin dans l'ordre du don. Elle sera comme une nouvelle Pentecôte d'Amour, réalisant un nouveau printemps de l'Église, printemps qui fera s'épanouir ce qu'il y a de meilleur dans la grâce chrétienne. Ce ne sera donc pas du tout pour encourager la paresse, bien au contraire ; ce moment exigera un engagement beaucoup plus personnel, qui se fera davantage dans la lumière immédiate du Christ.

Il est toujours très intéressant de voir la tactique du démon, dans la mesure où l'on peut la dépister. Quelle est la grande tentation d'aujourd'hui-

¹ Cf. Ap 14, 4.

² SAINT LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT, *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, § 58.

d'hui ? N'est-ce pas la confusion entre foi et politique, confusion qui aboutit à réduire l'espérance divine tout simplement à un messianisme temporel, à une espérance purement humaine ?³ Cela a été la grande tentation du peuple d'Israël, surtout à la fin de l'Ancienne Alliance. Or n'oublions pas que ce qui est vécu dans l'Ancien Testament annonce ce que l'Église doit vivre⁴. À la fin de l'Ancienne Alliance, nous voyons cette tentation du messianisme temporel devenir d'autant plus forte que le pouvoir échappe aux grands-prêtres. C'est une donnée psychologique très connue : quand le pouvoir nous échappe, et que nous n'avons pas accepté la vraie pauvreté, nous courons après le pouvoir et essayons par tous les moyens de le rattraper. Nous avons tous une réaction semblable à l'égard de toutes les frustrations, mais surtout quand il s'agit de frustrations dans le domaine du pouvoir, car ce sont les plus fortes. L'Église, actuellement, ne serait-elle pas un peu dans cet état-là ? Il fut un temps où elle était à la tête de la culture, et où elle a connu de grandes alliances avec la politique, à partir de l'empereur Constantin. Et voilà que l'Esprit Saint réclame de l'Église une plus grande pauvreté : accepter que la culture moderne, en quelque sorte, « passe devant » elle. Rappelons-nous le geste de Paul VI à l'O.N.U., ce geste qui a été, pour beaucoup, si difficile à comprendre. Paul VI a des gestes qu'aucun autre pape n'a eus. Il n'y a pas que les paroles du Pape, il y a aussi ses gestes ! Et Paul VI a eu des gestes très grands, parfois mystérieux, comme pour exprimer certaines choses qu'il ne pouvait pas dire autrement.

Il est un fait que certains ont du mal à reconnaître, mais qui est indéniable : l'Église n'est plus à la tête de la culture d'aujourd'hui. La culture de notre monde est scientifique, technique, et l'Église n'est plus du tout à la tête de cette culture. Au Moyen Âge, elle était à la tête des arts ; elle ne l'est plus. On pourrait faire des remarques analogues à pro-

³ C'est bien ce que Jean Paul II a dénoncé comme étant une « méta-tentation », une tentation qui « va au-delà de ce qui, au cours de l'Histoire, a constitué le thème de la tentation de l'homme » et qui manifeste « le fond même de toute tentation : l'homme contemporain est soumis à la tentation du refus de Dieu au nom de sa propre humanité » (*Discours aux Évêques français*, in *Documentation catholique* n° 1788, 15 juin 1980, p. 588).

⁴ C'est une chose qu'il faudrait regarder de plus près, en voyant les grandes étapes du peuple d'Israël, afin de mieux comprendre celles de l'Église. Il ne s'agit évidemment pas d'une application immédiate, car dans l'Ancien Testament on était dans l'ordre de la disposition, ordre où l'imparfait précède le parfait, alors que dans le mystère de l'Église nous sommes, au contraire, immédiatement devant la plénitude et la perfection. Il y a cependant des analogies et des comparaisons qui seraient très importantes à saisir.

pos de la politique moderne. L'Église est sous le « joug romain », sous le joug du « César » moderne, et elle l'est de multiples manières, puisque le « César » moderne prend des modalités différentes, dans son anonymat. Pensons à toutes les idéologies modernes, qui sont nées en dehors de l'Église et qui maintenant dominent et font partie de l'air que nous respirons, de la culture qui nous enveloppe. Le prêtre n'est plus, comme avant, celui qui a autorité, qu'on vient consulter pour savoir ce qu'on doit faire ; l'évêque n'a plus, comme avant, une autorité liée à un pouvoir temporel. Ce n'est plus cela du tout...

L'Église doit être l'Église des pauvres. On le dit sur tous les tons, mais on le comprend de façons bien diverses. Or que veut dire : « Église des pauvres » ? C'est l'Église qui entre dans la pauvreté évangélique pour que les chrétiens vivent une espérance eschatologique, ce qui implique un véritable déracinement. La pauvreté nous déracine toujours, nous permettant ainsi d'être souples, dociles au Saint-Esprit — non pour nous reposer mais pour être, plus que jamais, des témoins de la lumière, des envoyés du Père, et pour rappeler de plus en plus à l'humanité le grand mystère de Jésus. L'Église des pauvres, c'est l'Église des déshérités, l'Église de ceux que la société (qui juge d'après l'efficacité) considère comme n'ayant plus aucun rôle à jouer, comme inefficaces. Mais l'Église, en beaucoup de ses membres et spécialement en ceux qui possèdent plus de richesses spirituelles, a beaucoup de peine à accepter cette pauvreté, à perdre la richesse extraordinaire qu'elle avait accumulée au cours des siècles. Il faut dire que la théologie et toute la culture que l'Église a eues dans le passé sont de très grandes richesses ! L'Église doit accepter de devenir l'Église des pauvres, en la personne de tous les chrétiens mais surtout en la personne de ses prêtres, qui doivent devenir des serviteurs, les serviteurs des chrétiens, les serviteurs des hommes, pour les éclairer et les aider. Quant aux évêques, ils doivent consentir à être — puisque le Concile demande qu'ils le soient — les pères des prêtres. Ils doivent accepter une paternité, une autorité de paternité, une autorité dans l'amour, et comprendre que l'Église doit être la famille de Dieu dans le monde d'aujourd'hui. C'est difficile à comprendre, et surtout à vivre, parce qu'il s'agit d'entrer dans quelque chose de nouveau... il s'agit d'entrer dans la dernière semaine.

Lorsque Jésus, durant la dernière semaine, a accepté d'être ligoté par Judas, Pierre, qui a le sens de l'autorité et du pouvoir, a sorti son épée et coupé l'oreille de Malchus ⁵. On voit ce que cela veut dire : il s'est

⁵ Jn 18, 10.

défendu... et Jésus lui a dit de remettre son épée dans le fourreau. Terminé ! Pierre n'a pas pu entrer dans la dernière étape de la vie de Jésus parce qu'il rêvait un peu du pouvoir.

Les rêves de pouvoir sont multiples et divers. Il y en a de très visibles. On voit bien ceux qui, aujourd'hui, n'accepteraient pas de « remettre l'épée dans le fourreau » et d'accompagner Jésus comme Jean l'a accompagné. Ils seraient là sans problème pour combattre, pour mener une croisade, mais ils n'acceptent pas que l'Esprit Saint ait un nouveau style. Cela, c'est manifeste, comme une tradition qu'on voudrait continuer.

D'autres, au contraire, refusent ce grand tournant d'une autre manière, en « baptisant » toutes les idéologies modernes et en considérant que, si jusque-là elles étaient restées en dehors de l'Église, c'est parce que celle-ci était un ghetto, mais qu'il s'agit désormais de suivre pleinement ces idéologies modernes, de les introduire au cœur de l'Église, dans une nouvelle théologie. Cette position est beaucoup plus subtile, parce qu'elle a l'air d'accepter le tournant... En réalité, ce n'est pas vraiment l'accepter, c'est au contraire rattraper le pouvoir en lui courant après. Le milieu est-il marxiste ? Soyons marxistes ! Est-il purement scientifique et positiviste ? Soyons positivistes, prenons cette couleur-là ! On court derrière le pouvoir... C'est une tentation bien plus subtile que la précédente, parce que, à première vue, elle a l'air de nous inviter à « accepter pleinement le tournant ». En réalité, elle ne l'accepte pas. Elle n'entre pas dans la perspective ouverte par Vatican II, elle interprète Vatican II d'une manière psychologique ou sociologique.

En face de cela, nous devons avoir une véritable espérance chrétienne. Quelle est la plus grande erreur dans les deux positions dont nous parlions et où le Concile n'est pas accepté vraiment comme concile ? La grande erreur, c'est que le Christ n'est plus premier. On regarde l'ordre ou on regarde le désordre. Il y a un primat de l'ordre ou, dans les dialectiques, un primat de la négation. En quoi consiste l'espérance chrétienne ? Elle consiste à nous appuyer sur *une personne*. C'est cela, le propre de l'espérance chrétienne. Elle nous donne la certitude que le Christ est, plus que jamais, présent au milieu de nous, puisque plus le combat est fort, plus le Christ est présent. Et comment pouvons-nous discerner les esprits dans ce que nous voyons autour de nous ? Quelle est « la signature du Saint-Esprit » ? S'il y a une véritable adoration, si le Christ est au centre de notre vie, si la Vierge Marie est reconnue pour ce qu'elle est, si on se nourrit de l'Eucharistie, si la parole de Dieu est respectée comme une parole vivante... voilà des critères qu'on ne peut pas changer. Si on les change, cela prouve qu'on n'a pas compris l'appel du Saint-Esprit et qu'on n'a pas accepté pleinement et totalement son exigence actuelle.

Aujourd'hui l'Esprit Saint a une très grande exigence d'amour, semblable à celle qu'il avait du temps des premiers chrétiens. Mais il ne faut pas pour autant retourner aux premiers chrétiens et copier les Actes des Apôtres. De temps en temps, on en aurait une nostalgie. C'est tellement beau ! Pas besoin de prendre l'avion, l'Esprit Saint vous prend par les cheveux et vous transporte, comme il l'a fait pour le diacre Philippe ⁶ — on en a toujours un peu la nostalgie, alors on aimerait demander au Saint-Esprit de faire la même chose pour nous ! Non, il ne faut pas imiter matériellement. Le terme de l'Église est très proche du point de départ, mais il est tout différent, tout autre. Il ne s'agit pas d'imiter, mais de comprendre — et c'est difficile — ce qu'il y a de nouveau dans l'Église d'aujourd'hui et ce que l'Esprit Saint réclame de nous.

Une des exigences manifestes, actuellement, c'est le retour à l'Évangile. Vatican II nous demande le retour aux sources et une souplesse beaucoup plus grande, parce qu'on adhère à une personne, à une personne vivante. On adhère au Christ plus qu'à une doctrine. La doctrine est gardée dans l'adhésion au Christ, mais elle est seconde, alors que, il y a cinquante ans, pour un certain nombre de chrétiens, la doctrine était première. L'Église catholique s'identifiait à la doctrine, elle possédait la vérité. Certes l'Église est dépositaire de la vérité, gardienne de la doctrine, mais il faut aller plus loin et comprendre que l'Église catholique est, encore plus profondément, fidélité au Christ : fidélité au Christ dans le don qu'il nous a fait de l'Eucharistie, de Marie et de Pierre ; fidélité à cette triple alliance. J'insiste un peu, pour qu'il n'y ait pas d'équivoque. Quand nous parlons de l'espérance eschatologique, ce n'est pas du tout pour nous mettre dans une attitude de repli ; c'est au contraire, pour nous rappeler qu'il est temps de tout donner, qu'il faut être des chrétiens entièrement donnés, répondant pleinement à ce que le Christ attend de nous. Nous sommes tous intelligents (à notre manière), donc nous devons donner notre intelligence au Christ ; nous avons tous du cœur : nous devons donner tout notre cœur au Christ ; nous avons tous un potentiel d'énergie : nous devons donner ce potentiel d'énergie au Christ et être directement reliés à lui — puisque l'Église ne fait pas écran. Le chrétien d'aujourd'hui doit avoir cette force profonde que donne le lien personnel avec le Christ.

L'Église est le milieu qui nous permet d'être plus unis au Christ, mais elle n'est pas une fin. Il faut bien se rappeler cela. Le Concile l'a rappelé, et Paul VI aussi l'a rappelé durant le Concile. Il a souligné avec

⁶ Cf. Ac 8, 39-40.

force que dans la foi, nous sommes liés *au Christ*, par l'Église. L'Église est la bonne terre qui garde la parole de Dieu, elle est la bonne terre qui garde la volonté du Père. Elle est, nous l'avons vu, le milieu vital qui nous permet de trouver les « gras pâturages ». Mais l'Église n'est pas une fin. Il ne faut jamais s'arrêter à l'Église. Par elle-même, l'Église est inintelligible ; elle ne se comprend que dans la lumière du Christ et c'est là toute sa grandeur, parce qu'elle est là pour nous conduire à Jésus. Elle doit donc vivre, de plus en plus, de cette espérance eschatologique qui fait de nous des pauvres.

Les pauvres n'ont pas de ressources, ils ne gardent rien : ils se donnent totalement. Il ne faut pas avoir de réserves, il faut se donner totalement, dans la mesure où Dieu nous indique *comment* il faut nous donner. Car il faut se donner avec intelligence, pas bêtement. Il ne s'agit pas de gaspiller le capital d'énergie, de santé, d'intelligence, que Dieu nous a donné. Il s'agit vraiment de l'exploiter ou, plus exactement, de le *cultiver* le mieux possible, pour être capable d'aller jusqu'au bout. L'espérance eschatologique met en nous l'ardent désir d'user du temps qui nous est donné de la façon la plus efficace qui soit. Mais l'espérance eschatologique nous donne aussi, dans le combat où nous sommes, une patience divine — la « patience des saints »⁷. Car nous savons que c'est dans les derniers moments que le combat sera le plus fort et que l'ange des ténèbres se changera en ange de lumière⁸. N'est-ce pas précisément ce que nous voyons aujourd'hui ? L'ange des ténèbres ne se change-t-il pas actuellement en ange de lumière pour essayer de nous séduire ?

Regardons maintenant le troisième moment du premier chapitre de l'Évangile de saint Jean : la vocation chrétienne.

Le lendemain, Jean se tenait encore là. « Le lendemain » : c'est la « seconde semaine », celle du Fils (comme nous l'avons dit), et si on compte les « lendemains » jusqu'à Cana, on voit que les noces de Cana ont lieu le septième jour, le jour où le Père se repose et où Jésus « prend la relève » en commençant sa vie apostolique.

Le lendemain, Jean se tenait encore là. Jean-Baptiste voit passer l'Agneau, et il demeure au désert. C'est extraordinaire ! Saint Jean le souligne. C'est vrai : quand on voit l'Agneau passer, on n'a qu'un seul désir : le suivre ! Quelle force d'amour ne fallait-il pas à Jean-Baptiste pour rester là, là où l'Esprit Saint voulait qu'il soit ! Il laisse passer l'Agneau — c'est la Pâque pour Jean-Baptiste, c'est Dieu qui passe — et

⁷ Cf. Ap 6, 11.

⁸ 2 Co 11, 14.

le lendemain, Jean se tenait encore là. D'une certaine manière, il devrait suivre l'Agneau... Mais non, il a découvert l'Agneau, et pourtant il reste là, au désert : il *se tenait là*. Le terme grec est très beau et chargé de signification ; il sera de nouveau utilisé pour exprimer la présence de Marie au pied de la Croix ⁹. Il y a le « *stabat Mater* » et il y a le « *stabat* » de Jean-Baptiste au désert. Les deux déserts... le désert de Jean-Baptiste et le désert de Marie à la Croix ! Ce sont les deux grands déserts où « se tiennent » les deux grands témoins de l'Agneau, l'Agneau au point de départ de sa vie apostolique et l'Agneau immolé. Ces deux *stabat* ne sont sûrement pas un hasard, car Jean est très précis dans ses termes.

Le lendemain, Jean se tenait encore là avec deux de ses disciples. On ne dit pas ce que Jean-Baptiste a raconté à ses disciples le soir, après sa première rencontre avec l'Agneau ; mais il est très beau de voir que la première visite de Jésus à Jean-Baptiste soit destinée à lui seul. Un solitaire a le « droit » — un droit divin dans la pauvreté, c'est-à-dire qu'il n'a pas de droit ! — de recevoir cette visite spéciale de Dieu pour lui, parce qu'il est au désert. Ainsi, le premier passage de Jésus est pour Jean-Baptiste qui l'attendait.

Le second passage est pour Jean-Baptiste « maître des novices ». Car Jean-Baptiste, au désert, a des disciples. Il ne les a pas cherchés, il n'a pas couru après eux, c'est eux qui sont venus auprès de lui. Il y a en effet deux manières d'avoir des disciples : en courant après eux ou en les attirant — causalité efficiente ou causalité finale ! La causalité efficiente « court après » (on met le « grappin » dessus, on veut les « avoir ») ; la causalité finale, elle, attire tout en restant immobile. Jean-Baptiste attire. Il attire au désert, mais il reste au désert...

Le lendemain, Jean se tenait encore là avec deux de ses disciples. Après avoir reçu cette grâce merveilleuse de la découverte de l'Agneau, Jean-Baptiste a bien dû dire quelque chose à ses disciples ? Au ciel nous interrogerons Jean-Baptiste, puisque l'Évangile garde le silence sur ce point. Bien sûr, on peut penser que Jean-Baptiste a été tellement pris par le passage de l'Agneau qu'il est resté plongé dans le silence. On pourrait le dire, cela peut être une explication. Un habitué du silence reste dans le silence ; et puis il y a certaines choses qu'on ne dit pas tout de suite. Cependant, il devait y avoir une telle confiance entre Jean et ses disciples, qu'il a pu tout de même leur dire quelque chose. Ce qui est sûr, c'est que le lendemain, deux disciples sont là.

Fixant les yeux sur Jésus qui passait... Le témoignage de Jean-Baptiste est un témoignage contemplatif : *fixant les yeux sur Jésus qui*

⁹ Jn 19, 25.

passait. Il est « en arrêt », dans une attitude contemplative, tout entier pris par l'Agneau. *Fixant les yeux sur Jésus qui passait, il dit*: « *Voici l'Agneau de Dieu* ». Même grâce que la veille, mais ce n'est pas une répétition, c'est une découverte nouvelle, plus profonde, du mystère de l'Agneau. *Voici l'Agneau de Dieu*, Jean-Baptiste ne dit que cela... *Les deux disciples, l'entendant parler ainsi, suivirent Jésus*. D'après saint Augustin, c'est le premier moment de la vie apostolique de Jésus, et il se fait auprès de Jean-Baptiste.

Un pauvre, on veut toujours qu'il soit plus pauvre... La seule richesse de Jean-Baptiste, ce sont ses disciples : il n'en a pas d'autre. C'est la plus grande des richesses, du reste. Pour un homme intelligent et qui a du cœur, la plus grande richesse, c'est d'avoir des disciples. Et voici que Jésus va prendre les disciples de Jean-Baptiste. C'est à la fois la marque de confiance la plus grande que l'Agneau puisse faire à ce pauvre, et en même temps c'est l'appauvrir encore.

Comme c'est étonnant, ce lien entre l'Ancienne Alliance et la Nouvelle, ce lien qui se fait auprès de Jean-Baptiste. Généralement, quand on fonde une communauté, on n'aime pas recevoir un novice qui soit passé par d'autres mains. On aime mieux prendre quelqu'un de tout jeune, quitte à ce qu'il soit encore un peu naïf, et lui dire : « Suis-moi ! Vas-y ! » Chez quelqu'un qui est passé par d'autres mains, il y aura toujours des « plis » de cette première formation. Comme c'est beau, de voir que Jésus — le seul fondateur, le seul Maître ¹⁰, le seul Grand-Prêtre ¹¹ — a voulu que ses premiers disciples soient ceux de Jean-Baptiste, formés par Jean-Baptiste. Jésus aurait eu le droit de prendre des gens qui ne soient pas passés par d'autres mains ! D'autant plus que Jean-Baptiste devait les marquer assez bien... Il avait de la force, Jean-Baptiste ! Quand on était passé entre ses mains, il devait rester des plis ! Parce que, dans le domaine divin, plus on est pauvre, plus on est efficace. C'est normal, du reste, car si on est pauvre, on agit comme instrument de Dieu, et donc ce qu'on dit reste. Et Jean-Baptiste était de cette trempe-là.

Jésus aurait pu dire : « Jean-Baptiste est le dernier de l'Ancien Testament. Moi, je veux quelque chose de tout à fait nouveau ! » Non, Jésus ne tient pas du tout ce langage. Là on voit bien la continuité entre les deux alliances. Il n'y a pas du tout d'opposition, mais au contraire une profonde continuité ; il s'agit d'un achèvement et donc aussi d'un dépassement. Ces disciples qui étaient ceux de Jean-Baptiste seront désormais les disciples du Christ ; ils doivent quitter leur premier maître et suivre

¹⁰ Mt 23, 8-10.

¹¹ Cf. He 4, 14 et 7, 26 ; 1 Tm 2, 5.

Jésus. Ce sont des riens, mais ils nous font comprendre la grandeur du cœur de Jésus. C'est cela, être magnanime ; c'est accepter que plusieurs coopèrent à la même œuvre. Autrement, quand on veut être « l'unique patron » (« Je suis seul à avoir compris »), l'amour de Dieu ne passe plus ; c'est le pouvoir qui domine et on veut être seul. Être magnanime, c'est comprendre que la vérité de Dieu nous est communiquée gratuitement et que nous la transmettons comme nous le pouvons, comme témoins de la lumière. Nous ne sommes pas la *source* de la lumière — nous sommes ses témoins. Il n'y a qu'une source, et cette source unique est elle-même triple. Voilà la magnanimité de Dieu ! Cette source unique n'est pas seule, c'est une triple source dans la Très Sainte Trinité. Le Père est entièrement donné au Fils et le Fils entièrement donné au Père, et dans leur don mutuel ils sont source de l'Esprit Saint, qui lui-même se donne à l'un et à l'autre. C'est un mystère insondable... Et Jésus agit toujours au nom des Trois. C'est peut-être pour cela, du reste, que nous avons ces liens si étonnants dans l'ordre de l'amour. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que les premiers disciples de Jésus sont ceux de Jean-Baptiste, choisis par Jean-Baptiste.

Les deux disciples, l'entendant parler ainsi, suivirent Jésus. Avec quelle simplicité ils passent d'un maître à l'autre ! N'est-ce pas une preuve étonnante de la confiance qu'ils avaient en Jean-Baptiste ? Autrement ils auraient fait des adieux : « Pouvons-nous suivre celui-là ? Nous aimerions bien... » Pas du tout ! Mais ils se sont sûrement concertés la veille ; Jean-Baptiste a dû leur dire : « Mais oui, vous devez y aller ; moi, je dois rester au désert ». C'est grand, de la part de Jean-Baptiste, ce dépouillement ! Mais aussi, quelle efficacité dans son témoignage ! Il a suffi que Jean-Baptiste dise : « Voici l'Agneau de Dieu », et les deux disciples, *l'entendant parler ainsi*, ont suivi Jésus. Dès que nous entendons « Voici l'Agneau de Dieu », nous n'avons qu'une seule chose à faire : suivre l'Agneau.

Le premier moment de la vocation chrétienne consiste à découvrir l'Agneau grâce au témoignage de Jean-Baptiste, au témoignage de celui que la Providence a mis sur notre route pour indiquer : *Voici l'Agneau de Dieu*. Et nous devons entendre cette parole divine comme Jean l'a entendue de la bouche de Jean-Baptiste. Le premier moment de la vocation chrétienne, c'est découvrir l'Agneau et le suivre, en mettant nos pas dans ceux de Jésus. Suivre quelqu'un, c'est accepter qu'il ne nous regarde pas. Ce n'est pas toujours facile, de suivre quelqu'un ; il faut accepter qu'il passe devant nous et que nous ne voyions que son dos. Dieu, selon l'Ancien Testament, ne peut être vu que de dos ¹². Il en va de même pour

¹² Cf. Ex 33, 18-23.

nous, en ce premier moment de la vie chrétienne. Il s'agit de suivre Jésus en lui faisant une totale confiance, parce qu'il est l'Agneau et que l'Agneau, c'est le mystère de l'amour et de la miséricorde.

Jésus se retourna... Voici le second moment : le regard de Jésus. Jean est très frappé par le regard de Jésus. *Jésus se retourna et vit qu'ils le suivaient.* Il le savait bien, certes ; ce que saint Jean souligne, c'est ce regard de Jésus sur ceux qui le suivent. *Et il leur dit : « Que voulez-vous ? »* Voilà la première interrogation de Jésus, la première parole de Jésus dans sa vie apostolique, selon l'Évangile de Jean. Jésus interroge. Il interroge pour sonder le cœur et les désirs de ceux qui le suivent. Quelle différence avec la vocation d'Abraham ! La vocation d'Abraham, c'est un ordre impératif de Dieu : « Sors de tout ce qui t'est connaturel et va vers la terre promise ». Jésus, lui, ne donne pas d'ordre, il interroge : « Que désirez-vous ? » Cela, c'est le propre de la vocation chrétienne : Jésus veut un lien d'amour. Or un lien d'amour se fait toujours dans une très grande souplesse, il ne peut se faire autrement. « Que désirez-vous ? » Jésus suscite, dans le cœur de ces deux qui le suivent, un grand désir.

Ils lui répondirent : « Rabbi, — ce mot signifie Maître —, où demeures-tu ? » Tout de suite, leur désir est de *demeurer*, de dresser leur tente. C'est d'une audace prodigieuse ! Habituellement on ne demande pas tout de suite à un maître : « Où demeures-tu, pour que je puisse demeurer avec toi ? » Non, c'est d'une audace folle ! Mais ces deux disciples sont de très bons novices de Jean-Baptiste, et le propre des novices, c'est d'avoir une très grande soif. C'est cela, le novice : c'est celui qui est pauvre et qui a soif. Jean-Baptiste leur a communiqué une soif ardente... alors ils vont droit au but. Ils ne s'arrêtent pas en chemin, ils ne demandent pas : « Quelle est ta doctrine ? Quelle différence y a-t-il entre toi et Jean-Baptiste ? cela nous intéresserait, puisque nous avons été pendant quelque temps à l'école de Jean-Baptiste ; alors, quelle différence y a-t-il ? On pourrait regarder, puis réfléchir un peu ? » Pas du tout. Quand Jésus leur demande : « Que désirez-vous ? », immédiatement ils répondent : « Maître, où demeures-tu ? » Ils n'ont qu'un seul désir, c'est d'être fixés auprès de Jésus — ce qui montre bien l'intensité de l'amour qui est dans leur cœur. Jésus a voulu qu'ils expriment le désir de leur cœur, et ils l'expriment tout de suite.

C'est une vocation qui se réalise dans la confiance de l'amour. C'est cela, la vocation chrétienne dans ce qu'elle a de plus primitif, c'est-à-dire de plus fort. C'est un lien *personnel*. Ce n'est pas en premier lieu une question de doctrine. Non, c'est un *lien d'amour* avec une *personne*. La doctrine viendra après, mais elle est toujours dépassée par l'amour, et elle demande toujours d'être dépassée par l'amour. Autrement on n'est plus chrétien.

Jésus répond : *Venez et voyez* — c'est très vite fait, parce qu'il s'agit d'une expérience. Un contact personnel, c'est toujours une question d'expérience. On ne connaît vraiment une personne que par l'expérience ; on ne la connaît pas autrement. Bien sûr, on peut connaître une personne d'une manière historique, on peut la connaître par ce que les autres disent d'elle, mais ce ne sera jamais une connaissance directe. La connaissance directe implique d'être avec la personne, de vivre avec elle.

« *Venez et voyez* », leur dit-il. *Ils allèrent donc et virent où il demeurait et ils restèrent auprès de lui ce jour-là.* Comme tout cela est simple ! Quand on demeure, il faut que cela dure un certain temps. *Ils restèrent auprès de lui ce jour-là, toute la journée. C'était environ la dixième heure* — petite remarque tout à fait personnelle ; pour montrer qu'on a vécu cela d'une manière expérimentale, on note l'heure. Quand on est resté longtemps auprès de quelqu'un et que cela a passé très vite, on dit ensuite : « Tiens ! il y a déjà combien de temps ? On est resté toute la journée ! »... On voit bien cela, surtout dans ces pays-là où seule la lumière du soleil indique l'heure. Au désert, c'est la lumière du soleil qui indique l'heure. Ils sont donc restés auprès de Jésus, auprès de l'Agneau, toute cette journée. *C'était environ la dixième heure*, donc environ quatre heures du soir ; puis ils sont repartis.

André, le frère de Simon-Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu les paroles de Jean et suivi Jésus. On ne dit rien de l'autre disciple, mais nous avons tous compris... c'est celui qui a noté « la dixième heure »... C'est net, on voit là son cachet : il a vécu cela ! Évidemment, il ne va pas se nommer, et il n'a pas à se nommer. Quand on découvre Jésus, on est tout relatif à lui et on ne se voit plus. Ce n'est pas nous qui sommes intéressants, c'est lui. Ce disciple est donc caché et il demeure auprès de Jésus. André, c'est autre chose ; il a un frère qui est un « gros poisson » à pêcher : c'est Simon. On comprend le souci d'André. Jean, lui aussi, a un frère, mais ce n'est pas tout à fait le même !

André, le frère de Simon-Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu les paroles de Jean et suivi Jésus. Jean souligne le rôle des paroles de Jean-Baptiste, de ce témoignage qui a eu une efficacité prodigieuse puisqu'il a été à l'origine de la vocation des deux premiers disciples de Jésus. L'Ancien Testament s'achève dans ce témoignage de Jean-Baptiste qui suscite les premiers disciples du Christ.

André rencontre au lever du jour son frère Simon... Il y a des gens qui sont très éveillés le matin, et d'autres qui ont beaucoup de peine à se réveiller. Simon semble faire partie de cette deuxième catégorie : il a de la peine à se réveiller. André, ayant découvert l'Agneau, a dû passer une nuit extraordinaire. Simon, lui, ne l'a pas encore rencontré, il n'a pas encore découvert Jésus : André, donc *rencontre au lever du jour son*

frère Simon et lui dit : « Nous avons trouvé le Messie ». Tout de suite il devient apôtre. Le lien avec Jésus est un lien d'amitié ; or, dès qu'on est l'ami de quelqu'un, on devient son témoin, son apôtre. André annonce donc la découverte merveilleuse : *Nous avons trouvé le Messie.* Remarquons qu'il ne dit pas : « l'Agneau » ; Pierre n'aurait pas compris. Il dit : *le Messie.* La différence entre le langage de Jean-Baptiste parlant à ses disciples et celui d'André parlant à son frère est très significative. Jean-Baptiste, lui, est lié à l'Agneau, et ses disciples sont liés à l'Agneau. Messie et Agneau, ce n'est pas la même chose. C'est bien la même réalité, le même mystère, et pourtant ce n'est pas tout à fait la même chose. Nous essaierons de préciser cela, parce qu'il est très étonnant de voir que, dans cette même page de l'Évangile de Jean, on va regarder Jésus sous des aspects différents pour nous montrer toute la grandeur de son mystère. L'Agneau, le Messie...

« *Nous avons trouvé le Messie* » — *c'est-à-dire le Christ. Il l'amena à Jésus.* On voit très bien ce geste. La parole n'est pas suffisante ; pour être efficace auprès de Simon, il faut un geste, il faut qu'André l'amène... sans doute parce que Simon n'est pas assez éveillé. *Il l'amena à Jésus.* Là encore, on voit la différence entre le témoignage d'André et celui de Jean-Baptiste : *Fixant les yeux sur Jésus qui passait...* On ne voit pas du tout Jean-Baptiste prenant Jean et André par le bras et leur disant : « Allez ! » Non, pas du tout : *Fixant les yeux sur Jésus qui passait...* Car ils sont capables de comprendre un témoignage contemplatif. Mais il y a des gens qui sont incapables de comprendre un témoignage contemplatif : ils ont besoin d'un coup de main. On voit André donner ce coup de main pour essayer de réveiller Pierre : *Il l'amena à Jésus,* puisque Pierre était incapable d'y aller tout seul.

Jésus le regarda... — encore le regard ! Il est important de souligner ce regard. *Jésus le regarda et dit : « Tu es Simon, le fils de Jean ; tu t'appelleras Céphas »* — *ce qui veut dire Pierre.* Pierre n'a rien dit, il s'est laissé amener... C'est comme cela, de temps en temps ; il y a des gens qui se laissent amener, puis quand ils sont en face du Christ, le Christ les regarde et ce regard suffit — et le Christ change leur nom. Cela se fait très simplement. C'est curieux : Jésus n'a pas changé le nom d'André ni de Jean, et il change le nom de Simon : *Tu es Simon, le fils de Jean ; tu t'appelleras Céphas* c'est-à-dire Pierre, le roc. Céphas, c'est le roc. Tu t'appelleras « le roc ».

Le lendemain... Il ne s'agit pas du lendemain pris matériellement. Pierre n'était pas au désert, et donc ce n'est évidemment pas le lendemain matériel. Mais c'est le lendemain tout de même, c'est le lendemain selon cette « semaine » mystérieuse — celle du Fils — qui nous est racontée ici, et qui n'est pas une semaine de notre calendrier. Cela n'in-

quiète pas beaucoup Jean, parce que, du point de vue spirituel, les semaines ont une signification très particulière.

Le lendemain, Jésus se proposait de partir pour la Galilée ; il rencontre Philippe et lui dit : « Suis-moi ! » Philippe était de Bethsaïde, la ville d'André et de Pierre. Philippe est le premier que Jésus choisisse directement, sans aucun intermédiaire. Jean et André ont été choisis grâce au témoignage de Jean-Baptiste ; Simon a été choisi grâce au témoignage d'André. Ce n'est pas Jésus qui l'a choisi directement, il l'a choisi par la médiation d'André. Ici, au contraire, c'est un regard direct. Et Jésus, pour la première fois, donne un ordre : *Suis-moi !* Il y a donc des modalités différentes dans la vocation chrétienne — puisqu'à travers ces hommes Jésus nous parle.

Jean souligne — sans doute à l'adresse des psychologues d'aujourd'hui — que *Philippe était de Bethsaïde, la ville d'André et de Pierre.* Cela, c'est très inquiétant pour les psychologues qui cherchent à comprendre la vocation de quelqu'un par son conditionnement extérieur. « Vous avez cette vocation ? et vous étiez de tel endroit ? Il y a peut-être là quelqu'un qui, avant vous, est entré au couvent ?... alors vous l'avez suivi ? » Ici, on nous montre que Philippe était de *la ville d'André et de Pierre.* On dira : « Pas étonnant que Jésus l'ait choisi, puisqu'ils sont de la même ville ! » Attention, ce n'est pas cela du tout ! Il s'agit du regard personnel du Christ et du choix direct du Christ. Ce choix est direct parce que c'est un choix d'amour, un choix libre. Si Jésus rencontre Philippe, c'est parce qu'il devait le rencontrer et *voulait* le rencontrer. Dans l'ordre du conditionnement, c'est vrai, Philippe est de la même ville que les deux autres ; mais c'est assumé ! Ce n'est pas la raison profonde du choix ! Les psychologues, souvent, oublient que le conditionnement, s'il est bien présent dans la prédestination, ne la détermine pas. Cela, ils sont souvent incapables de le comprendre ; et pourtant c'est essentiel, et c'est ce discernement qui nous est montré ici : l'Évangile nous montre d'abord le regard direct du Christ, son regard d'amour. Cela, c'est la *finalité*, la volonté aimante de Dieu, qui passe à travers le regard de Jésus, à travers le choix de Jésus qui dit : *Suis-moi !* Ensuite, on montre que ce regard du Christ, qui est un regard d'amour, assume tout le *conditionnement* humain : *Philippe était de Bethsaïde, la ville d'André et de Pierre.* Nous sommes prédestinés dès le sein de notre mère, mais ce n'est pas parce que nous sommes nés de *telle* mère que nous sommes prédestinés. La prédestination est un regard direct et immédiat de Dieu sur nous. Être né de telle mère ou de tel père, cela a une certaine importance dans notre conditionnement, mais c'est second, c'est assumé dans la prédestination, puisque celle-ci assume tout le conditionnement. Car tout le conditionnement demande d'être assumé ; mais ce n'est pas lui qui *détermine* le

regard de Dieu. Quand le conditionnement commence à nous déterminer, cela prouve que nous ne sommes plus finalisés ; cela prouve que nous ne sommes plus dans le regard de Dieu. Il est très important de se rappeler cela, parce que c'est cela qui purifie notre cœur. La finalité est au-delà du conditionnement, elle nous unit tout de suite à ce qui est notre bien. Or notre bien spirituel ne peut être qu'une personne. La finalité, c'est toujours une relation personnelle d'amour ; et le conditionnement est ce qui nous lie au temps, au lieu... on est *de la ville de Bethsaïde*. Ne disons donc pas : « Ce n'est pas étonnant qu'on soit prédestiné, puisqu'on est de cette ville-là ». Mais non ! On ne prédestine pas une ville, on prédestine des personnes. C'est cela, le regard d'amour de Dieu.

Philippe rencontre Nathanaël. Là cela va commencer à se gâter... Jusque-là, tout est magnifique, c'est une conquête étonnante (les gros poissons qui vont avec les petits) et immédiatement on suit le Christ, sans aucune résistance. Heureusement qu'il y a Nathanaël ! car là il y aura une résistance... et nous nous reconnaissons. En effet, nous commençons à nous dire : « C'est tout de même extraordinaire ! Jean, on comprend encore. Mais André : aucune résistance. Pierre : même pas de résistance (il en aura après, mais sur le moment même il n'y en a aucune). Philippe, aucune résistance... Ils n'ont rien à faire, ces gens-là ? Cela va de soi pour eux ? Ils n'ont qu'à suivre Jésus, et puis c'est tout — aucune résistance ! » Nathanaël, lui, aura une petite résistance. On voit bien : c'est l'intellectuel, c'est l'homme cultivé. C'est souvent là qu'il y a résistance.

Philippe rencontre Nathanaël et lui dit : « Celui dont il est parlé dans la Loi de Moïse et dans les prophètes, nous l'avons trouvé ! » Il a dû y avoir là un moment de silence... Nathanaël n'est absolument pas convaincu. Philippe veut aller un peu plus loin — et il va trop loin ! Philippe est très intimidé devant Nathanaël, car Nathanaël connaît l'Écriture beaucoup mieux que lui. Ce n'est pas facile, de parler à des gens plus informés que nous et qui connaissent tout mieux que nous... Alors, quand on rend un témoignage comme cela, et qu'on est intimidé, on « met les pieds dans le plat », c'est-à-dire qu'on va un peu trop loin, on en dit trop, et on n'a pas un témoignage direct. Comparons le témoignage de Philippe et celui d'André à l'égard de Pierre : comme il est direct ! *Nous avons trouvé le Messie.* Cela impressionne Pierre ! Et pour rendre le témoignage plus efficace, André l'amène à Jésus — et Pierre se laisse faire.

Nathanaël, c'est autre chose. On ne voit pas du tout Philippe amenant Nathanaël. Nathanaël, c'est quelqu'un qui connaît l'Écriture, c'est quelqu'un d'intelligent... Philippe essaie donc de donner un témoignage beaucoup plus enveloppé, beaucoup moins direct : *Celui dont il est parlé*

dans la Loi de Moïse et dans les prophètes, nous l'avons trouvé ! C'est Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth. Cela, c'est la glose de Philippe, ce n'est plus uniquement son expérience. Alors c'est un peu trop. « *C'est Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth* » — « *De Nazareth, lui répondit Nathanaël, peut-il sortir quelque chose de bon ?* » Voilà l'ironie ! Philippe est allé trop loin ! Il a été intimidé, il n'a pas été entièrement sous le souffle de l'Esprit Saint, alors il a dit quelque chose de son cru, il a ajouté sa petite originalité théologique. Et c'est sa petite originalité théologique — pour « s'adapter » davantage — qui a fait le déraillement. C'est toujours comme cela, du reste, quand on n'est pas uniquement témoin du mystère de Dieu, et qu'on veut en rajouter, croyant que « cela ira mieux, ce sera plus adapté, ils comprendront mieux ». Philippe est persuadé, en ajoutant sa petite glose, que Nathanaël le comprendra beaucoup mieux de cette manière. De fait, c'est là précisément la faiblesse de son témoignage. Et Nathanaël, qui n'est pas bête du tout, le saisit tout de suite : *De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ?*

Entendons la voix de Nathanaël. Il faut toujours entendre les intonations. Cela aussi échappe à l'exégèse moderne, et c'est pourtant très important dans les dialogues. Comment Nathanaël a-t-il dit cela ? Il l'a sûrement dit sur un ton ironique. L'ironie est toujours très précieuse pour un intellectuel, elle lui donne le temps de réfléchir et de prendre un peu de distance. On voit bien ici l'ironie de Nathanaël. Voyons ! Philippe a découvert quelque chose que lui, Nathanaël, n'a pas encore découvert ? Quelle humiliation pour un intellectuel, de voir quelqu'un qui a découvert quelque chose avant lui ! Philippe n'est-il pas moins intelligent que lui, Nathanaël ? Or voilà que Dieu a mis sur sa route le Messie, alors qu'il n'a rien fait pour cela... Il a découvert *celui dont il est parlé dans la Loi de Moïse et dans les prophètes*, et Nathanaël, lui qui « bûche » son Écriture, lui qui connaît parfaitement l'Écriture, est en retard par rapport à Philippe ? Ce n'est pas facile à accepter. On voit bien la situation. Si on sait un tout petit peu ce qu'est l'intelligence, on comprend qu'il n'est pas facile du tout d'accepter un tel retard. Un intellectuel veut toujours tout découvrir lui-même, et quand un autre découvre quelque chose avant lui, il est humilié. Nathanaël est donc un peu de mauvaise humeur. On le voit bien : il se rattrape par l'ironie. Et Philippe sait qu'il est inutile de discuter. *Viens et vois.* Accepte l'expérience, *viens et vois.*

On voit comme la vocation de ces apôtres est intimement liée à l'expérience d'une personne : « *Venez et voyez* », « *Viens et vois* »... Une personne, il faut en avoir l'expérience pour savoir qui elle est. Philippe a donné une explication, mais cette explication ne « passe » pas. Nathanaël ne comprend pas. Alors il n'y a plus qu'une seule chose à dire : *Viens et vois.*

Jésus vit venir Nathanaël... Jésus, heureusement, est là. Il sait bien ce qui se passe, et il vient au secours de Philippe qui est à court d'arguments. C'est beau ! Quand nous bégayons et que le témoignage est imparfait, Jésus se tient là, derrière nous, et il vient à notre secours, puisque c'est pour lui que nous témoignons.

Jésus vit venir Nathanaël et dit de lui : « *Voici un véritable Israélite, un homme sans artifice.* » Il le dit assez haut pour que Nathanaël l'entende. Il le dit aux autres, mais Nathanaël l'entend. Il faudrait comprendre, là aussi, comment Jésus a dit : *un véritable Israélite, un homme sans artifice.* « Véritable » est pris ici au sens de « plénier » : un Israélite pleinement Israélite.

Nathanaël répliqua : *D'où me connais-tu ?* Le voilà battu sur son propre terrain ! Jésus, là, va devancer Nathanaël, et il le devance d'une manière délicieuse : *Avant que Philippe t'appelât, reprit Jésus, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu.* Toujours le regard de Jésus... « *Je t'ai vu.* » Nathanaël lui répondit : « *Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël.* » C'est le seul qui fasse une profession de foi. Les autres, eux, ont été conquis par le cœur. Quant à Nathanaël, il a fallu que son intelligence soit vaincue par le Christ — et Jésus l'a vaincue en montrant qu'il devançait son regard —, mais une fois que son intelligence est vaincue, Nathanaël la met au service de sa foi et il donne ce témoignage. C'est beau, cela... Les autres sont restés dans le silence du contact direct avec la personne. Ici, il y a une profession de foi : « *Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël.* » Jésus répartit : « *Parce que j'ai dit : "Je t'ai vu sous le figuier", tu crois !* » Jésus sait très bien que la foi de Nathanaël n'est pas absolument parfaite. Il lui a fallu un signe, et Jésus le souligne. La foi des autres est beaucoup plus une foi d'amour, une adhésion parfaite à la personne du Christ, tandis que celle de Nathanaël est une adhésion qui se sert d'un signe. *Parce que je t'ai dit — PARCE QUE je t'ai dit ! — « Je t'ai vu sous le figuier », tu crois ! Tu verras mieux encore.*

Nous essaierons de pénétrer encore plus profondément dans le mystère de la vocation chrétienne, pour essayer, à partir de là, de découvrir les dimensions profondes de notre vie chrétienne.

XIII

« SUIS-MOI ! »

Dernière journée de retraite : essayons de maintenir jusqu'au bout le silence, la prière, l'adoration. Souvent le Saint-Esprit nous « attend » le dernier jour. Il y a toujours « les ouvriers de la dernière heure », même dans une retraite... Il y a toujours les grâces du dernier jour qu'il ne faut pas laisser passer, autrement on risque de perdre le bienfait d'une certaine ferveur. Il faut donc demander instamment les grâces de la dernière journée ; il faut les demander au Saint-Esprit et à la Très Sainte Vierge.

Essayons de pénétrer davantage dans la vocation des cinq disciples. Nous avons vu que Jésus, ayant rencontré Nathanaël, saisit tout de suite son intelligence. C'est beau, de voir comment Jésus capte l'intelligence de Nathanaël. Aujourd'hui nous sommes tous un peu Nathanaël, parce que nous sommes tous un peu des intellectuels, nous avons tous un certain développement de l'intelligence. Mais l'intelligence qui se développe dans le monde d'aujourd'hui est très souvent... j'allais presque dire « païenne », une intelligence qui se développe uniquement pour les sciences, pour l'art, dans une perspective purement humaine. Pensons aux études que l'on fait maintenant : il est très rare qu'on développe l'intelligence des jeunes en tant que chrétiens. On aboutit alors à une situation très difficile : notre foi est restée à l'état d'enfance ; nous avons appris un vague catéchisme, nous avons quelques connaissances dans ce domaine, mais notre intelligence n'a été développée que dans une perspective purement humaine. D'où le déséquilibre entre notre foi, qui reste alors quelque chose d'assez infantile, et notre intelligence qui se développe du côté humain. C'est pourquoi, très facilement, dès que nous sommes en face d'un mystère, au lieu d'avoir une attitude d'admiration et de contemplation, nous avons une attitude critique : « Je ne comprends pas, je n'arrive pas à comprendre ! » Évidemment ! c'est un mystère ; et un mystère, on a à le *contempler*, pas à le *comprendre*. C'est la contemplation qui est l'activité fondamentale et ultime de notre intelligence ; celle-ci n'est pas faite premièrement pour posséder, pour mesurer, pour

analyser, elle est faite avant tout pour recevoir, admirer, contempler. C'est cette capacité qui est la plus fondamentale dans l'intelligence ; l'intelligence est ordonnée à l'amour, elle est faite pour découvrir toujours plus profondément le mystère. Chacun porte au plus intime de lui-même un mystère, ne l'oublions pas. Nous sommes un mystère, un secret de Dieu, puisque Dieu nous a créés, chacun d'entre nous, d'une manière unique. Bien sûr, il ne faut pas trop dire à son voisin : « Je suis un secret de Dieu, il n'est donc pas étonnant que vous ne me connaissiez pas ; vous me regardez d'une façon beaucoup trop extérieure ». Il ne faut pas trop dire cela, et pourtant c'est vrai : chacun de nous a un nom caché, le « *caillou blanc* » dont parle l'Apocalypse ¹. Et le « *caillou blanc* », c'est la victoire du Christ en nous. Chacun de nous est marqué de la victoire du Christ, marqué à l'effigie du Christ, à l'effigie du Saint-Ésprit ; nous sommes marqués d'une manière unique et pour l'éternité. Nous faisons donc partie du grand secret du Verbe. Mais ce secret, nous mettons du temps à le discerner et très souvent nous l'enfouissons. En effet, qu'est-ce qui s'est développé en nous ? C'est notre intelligence, le « frère aîné ». Notre intelligence a un droit d'aînesse, puisque la foi est venue ensuite. Étant ainsi la « benjamine », la foi, normalement, devrait « passer devant » mais, de fait, elle ne le peut pas toujours. Très souvent l'aîné réclame ses droits, et à ce moment-là, on fait passer les méthodes scientifiques et rationnelles, notre manière d'analyser, avant la foi — pour, dit-on, rester des hommes. En réalité, on enfouit progressivement le grand mystère du secret de Dieu. Si souvent le secret de Dieu, qui est vraiment ce qu'il y a de plus profond en nous, est comme enfoui. Mais nous pouvons — et nous devons — toujours nous convertir. Une retraite n'a pas d'autre but. Dieu attend notre conversion ; il attend que nous comprenions que la foi, notre foi vivante qui nous lie au Christ, doit passer avant notre intelligence humaine.

C'est pourquoi Nathanaël est si important pour nous — puisque Nathanaël, c'est celui qui, instinctivement, fait passer son intelligence avant le mystère. Il est en face de quelque chose qu'il n'a pas expérimenté et sa réaction première est de dire : *De Nazareth, peut-il sortir quelque chose de bon ?* C'est une réaction que nous avons souvent. Je dirais même que, de nos jours, elle est spontanée ; nous sommes tous de la race de Nathanaël, aujourd'hui, nous avons la même réaction que lui : *De Nazareth, peut-il sortir quelque chose de bon ?* C'est pour cela que nous devons aimer beaucoup Nathanaël, parce que nous sommes en connaturalité avec lui — voilà pourquoi j'ai dit : « Heureusement qu'il y

¹ Ap 2, 17.

a Nathanaël ! » Petit à petit, nous devenons Jean... et le mystère de Jean est quelque chose de grand ! Il est le disciple bien-aimé...

Saint Thomas, en commentant l'Évangile de saint Jean, se demande pourquoi Jésus aimait plus Jean que Pierre. C'est la grande question que les Pères de l'Église se sont posée. Il n'y a certes pas de rivalité entre Pierre et Jean, mais Pierre n'est pas Jean, et Jean n'est pas Pierre. Selon notre tempérament, nous nous sentons plus inclinés vers Pierre ou vers Jean. Si on a un tempérament plus actif, on se sentira plus proche de Pierre (on aime bien le glaive !). Si on a un tempérament plus affectif, ce sera Jean... Pierre, c'est celui qui a reçu l'autorité ; Jean, c'est le disciple bien-aimé. Encore une fois, il n'y a pas de rivalité entre les deux, mais ce sont tout de même deux disciples très différents ; et au terme de leur vie, l'un et l'autre ont tout donné à Jésus. Pierre est mort martyr, il a donné son sang jusqu'au bout. La tradition nous dit même qu'il a été crucifié, comme son Maître, mais la tête en bas. C'est quelque chose de très grand. Jean aussi est mort pour le Christ, mais d'un martyre intérieur, d'un martyre d'amour, tout proche de Marie.

Saint Thomas se demande donc pourquoi Jésus préfère Jean ². La réponse qu'il donne m'a toujours beaucoup frappé. Nous, nous dirions spontanément : « Parce qu'il a un cœur pur ». Saint Thomas, lui, commence par répondre : « à cause de la perspicacité de son intelligence » ; et il ajoute très simplement : « Un maître aime toujours mieux les disciples intelligents » — autrement dit les étudiants attentifs. Il s'agit en effet de la « perspicacité de l'intelligence », et non pas de passer les examens de façon brillante, car cela ne veut rien dire du tout. Il y a des gens qui ne savent pas passer des examens et qui sont très intelligents, — et il y en a d'autres, moins intelligents, qui passent les examens sans problèmes, ou même qui sont des « bêtes à examens » qui savent très bien sauter les obstacles et « rouler » le professeur qui examine. Ayant l'habitude de faire passer des examens, je sais ce que c'est. Quand un étudiant me « roule », je lui mets la meilleure note, puisqu'il a su sauter l'obstacle. Il y a des intelligences qui sautent merveilleusement les obstacles, et d'autres qui ne sont pas douées pour cela ; mais cela ne veut rien dire quant à la « perspicacité de l'intelligence », quant à la profondeur de l'intelligence contemplative. À celui qui passe des examens on ne demande pas : « Êtes-vous un contemplatif ? » Non, c'est la dernière des questions qu'on pose ; pourtant ce devrait être la question dominante, première, puisque l'intelligence, dans ce qu'elle a de plus profond, est contempla-

² Voir *Commentaire de saint Jean*, n°2639 (cf. n°1804) ; *Somme théol.*, I, q. 20, a. 4, ad 3.

tive. Mais si on a une intelligence très contemplative, on a de la peine à passer des examens...

« Perspicacité de l'intelligence » : j'aime beaucoup cette expression de saint Thomas. Il ne dit pas *intelligence* : il dit la *perspicacité* de l'intelligence. Il s'agit d'une intelligence pénétrante qui découvre ce qu'est la personne, qui découvre les liens personnels, une intelligence tout enveloppée d'amour et qui saisit le *secret* de chacun. C'est cela, la perspicacité de l'intelligence, et c'est pourquoi Jean est plus aimé que Pierre. Pierre a moins cette perspicacité de l'intelligence, il saisit moins la personne et le secret de la personne. Jésus veut faire de nous, peu à peu, des contemplatifs. Nous sommes *tous* appelés à cela puisque la foi, en nous, est essentiellement ordonnée à la vision béatifique³. C'est bien pour cela que Jésus corrige Nathanaël, car quand la raison est trop puissante, elle arrête le développement contemplatif. Nathanaël raisonne, il critique, et cela l'empêche d'être un contemplatif. Jésus va donc purifier son intelligence, et il va le « battre » dans le domaine même de l'intelligence. *Avant que Philippe t'appelât, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu*. N'oublions jamais ce regard de Jésus sur nous. Nous ne pensons pas à Jésus, et Jésus pense à nous. C'est étonnant ! Il pense toujours à nous, il nous voit tout le temps, quand nous sommes *sous le figuier* ; nous, nous avons envie de dormir, de nous reposer, mais lui il est là et nous voit. Jésus nous « bat » dans le domaine de l'intelligence, pour faire de nous des contemplatifs. Il va faire de Nathanaël un contemplatif qui mettra son intelligence au service de Jésus. De fait, Nathanaël est le seul des cinq à faire une profession de foi : « *Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël* ». *Jésus répartit* : « *Parce que je t'ai dit : "Je t'ai vu sous le figuier", tu crois ! Tu verras mieux encore* ». Parce qu'il est en face de Nathanaël qui est avide de comprendre, Jésus donne son premier enseignement, pour lui — et les autres en profitent. N'est-ce pas admirable ? Il n'a pas donné son premier enseignement à Jean. Jean est demeuré auprès de lui, son cœur a été pris, et il ne demandait qu'une seule chose, le silence de l'Agneau. Le premier enseignement que Jésus ait donné à Jean, c'était son silence, le silence de l'Agneau. Pour nous, c'est souvent le dernier enseignement que nous recevons de Jésus, car nous mettons du temps avant de comprendre le silence de l'Agneau.

Quand nous venons devant le Saint-Sacrement avec un désir profond d'adorer, nous adorons en effet, mais au bout de deux minutes

³ La foi ne nous est pas nécessaire (au sens fort) pour mener une vie morale droite ; elle nous est nécessaire en tant que nous sommes faits pour la vision béatifique. Voir *Somme théologique*, II-II, q. 2, a. 3.

l'imagination commence à battre la campagne, on commence à se rappeler tout ce qu'on n'a pas fait et tout ce qu'on pourrait faire ; on pense à une foule de choses qu'ordinairement on ne voit pas. Quand nous travaillons, notre imagination vagabonde beaucoup moins, puisque, précisément, nous sommes pris par le travail. Mais dès que nous nous arrêtons, dès que nous voulons nous mettre à adorer, dès qu'il y a sevrage des sens externes, du regard, de l'ouïe, immédiatement l'imagination commence à battre la campagne. Que faut-il faire alors ? Il faut tout de suite faire des *actes*, parce que la nature a horreur du vide. C'est pourquoi il ne faut jamais chercher le silence pour le silence. Si on cherche le silence, on ne le trouvera jamais. Il faut chercher à *aimer*, faire des actes d'amour, des actes de désir, des actes d'adoration : « Seigneur, je veux vous aimer ». Quand nous disons cela profondément, nous pouvons être sûrs que le Seigneur écoute. C'est le cri de l'enfant dans le désert ⁴ : « Seigneur, je veux vous aimer ! » — et, progressivement, nous entrons dans le silence de l'Agneau.

Jean a eu la grâce d'entrer tout de suite dans ce silence. Cela arrive parfois. Les tout-petits entrent beaucoup plus vite que les adultes dans le silence de l'Agneau. Pendant la dernière guerre, le pensionnat de Notre-Dame de Sion situé juste en face du Saulchoir m'avait demandé de m'occuper d'une bande d'enfants de dix ans, et j'avais formé une petite section de parachutistes au niveau spirituel. La spiritualité des parachutistes !... des parachutistes de la Sainte Vierge, qui acceptent d'être parachutés n'importe où, sans condition... J'ai été émerveillé de voir combien ces enfants comprenaient le silence. Nous avions quelquefois dix minutes de silence, pour les éduquer à écouter le silence de Dieu, ce silence d'amour. Et ils restaient en silence, on sentait qu'ils comprenaient cela. Le mystère de l'Eucharistie est la pédagogie du Saint-Esprit pour nous apprendre à écouter le silence de Dieu, qui est toujours un silence d'amour.

Jésus, s'il l'avait voulu, aurait très bien pu faire que, quand on entre dans une église, on entende l'Évangile proclamé à haute voix ; c'eût été un miracle beaucoup moins grand que celui de l'Eucharistie ⁵. Quand on visite certains monuments, on entend un magnétophone raconter l'historique des lieux ; il suffit de mettre quatre sous et cela recommence. C'est très agréable, on n'a qu'à écouter ! Dieu aurait très bien pu

⁴ Cf. Gn 21, 17.

⁵ Le miracle de la transsubstantiation — impliqué dans le mystère de l'Eucharistie et relevant immédiatement de la toute-puissance du Créateur — ne nous montre-t-il pas d'une façon unique que cette toute-puissance est tout entière au service de l'amour ?

nous donner ainsi « l'historique du Christ ». Mais il nous donne le silence. L'invention de la sagesse de Dieu, c'est de nous donner son silence, par l'Eucharistie. L'Eucharistie, c'est le sacrement du silence de Dieu, parce que c'est le sacrement de la présence, de la présence d'amour, en surabondance. Cela nous effraie un peu, parfois. On aimerait bien avoir une parole... et quand on a une parole, on dit : « C'est magnifique, j'ai eu une parole de Dieu pour moi ! » N'avez-vous donc pas compris que vous avez bien plus que la parole ? Vous avez le silence ! Et ce silence, nous le recevons, chacun d'entre nous, si nous le voulons. L'Eucharistie est donnée à tous les chrétiens, pour leur faire comprendre qu'ils doivent tous entrer dans le silence de Dieu et donc dans la contemplation.

Jean reçoit le silence, Nathanaël reçoit l'enseignement. Il ne faut pas opposer les deux. Nous avons besoin de l'enseignement pour entrer dans le silence — autrement je ne prêcherais pas. Si on prêche, c'est pour faire entrer les chrétiens dans le silence. Ce n'est pas pour leur permettre de discuter davantage ! c'est pour les faire entrer dans le silence. Nous en avons tous besoin, parce que, dans le monde d'aujourd'hui, nous sommes tous un peu de la race de Nathanaël et donc facilement nous objectons, facilement nous discutons... c'est notre première réaction ! C'est pourquoi Jésus veut conquérir notre intelligence et nous enseigner.

Et il lui dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis... » C'est la première fois qu'apparaît, dans saint Jean, cette très belle expression : « Amen, amen... en vérité, en vérité. » Jésus parle avec l'autorité de la Très Sainte Trinité. Il ne parle pas comme les prophètes. Ceux-ci disent toujours : « parole de Dieu ». Jésus ne dit pas cela. Il dit : « Amen, amen... en vérité, en vérité », car il parle avec l'autorité même des trois personnes divines, et il nous livre les secrets de Dieu.

En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert... Jésus est pour nous *le ciel ouvert*. Et l'Eucharistie, c'est *le ciel ouvert*. C'est bien le ciel qui, dans l'Eucharistie, nous est donné et est présent pour nous. Qu'est-ce, en effet, que le ciel ? N'est-ce pas l'amour de Dieu ? N'est-ce pas la contemplation du Père à l'égard du Fils, et la contemplation du Fils à l'égard du Père dans la spiration de l'Esprit Saint ?

En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme. Tout le ciel est mobilisé pour nous, les anges sont à notre service pour nous apprendre à aimer. Quand nous entrons à la chapelle, quand nous entrons dans le lieu où est l'Eucharistie, quand nous essayons, dans notre chambre, de faire un acte d'adoration et d'entrer un peu dans le silence

intérieur, les anges sont là, autour de nous, beaucoup plus que nous ne le pensons. Bien sûr on ne les voit pas, alors on dit qu'ils ne sont pas là. Si, ils sont là, Notre Seigneur nous le dit. C'est même le premier enseignement de Jésus : *Vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre*. Par cette grande montée et descente, les anges sont là pour nous aider à faire cette ascension, à nous élever jusqu'à Dieu, et à comprendre qu'il est là, présent au milieu de nous.

Nathanaël est donc celui qui reçoit l'enseignement du Christ, parce que son intelligence est convertie. Jean est celui qui reçoit le silence de l'Agneau. Et si on reçoit l'enseignement du Christ, c'est pour découvrir le mystère du silence de l'Agneau.

Avant de quitter ce mystère de la vocation des cinq, et après en avoir vu l'aspect descriptif, essayons maintenant d'en faire un peu la théologie. On pourrait faire là une admirable théologie de la vocation chrétienne. En effet, c'est à partir de l'Écriture qu'on doit faire la théologie ; il faut toujours revenir à l'Écriture, et comprendre que Dieu nous parle à travers les hommes. Là, il nous parle à travers ces cinq disciples. Essayons donc de découvrir cette théologie de la vocation chrétienne. C'est bon pour nous, qui sommes chrétiens sans avoir réfléchi suffisamment sur ce qu'est notre lien avec Jésus.

C'est d'abord *l'Agneau*, puis *le Messie*, c'est-à-dire *le Christ*. La même personne est l'Agneau, le Messie, le Christ. Puis, face à Philippe, c'est *Jésus*. Puis nous voyons Philippe donner ce témoignage : *Celui dont il est parlé dans la Loi de Moïse et les prophètes...* Il se réfère à la Loi et aux Prophètes. Mais Nathanaël, lorsqu'il découvre Jésus, dit : *le Fils de Dieu, le Roi d'Israël*. Enfin, Jésus lui-même se nomme *le Fils de l'homme*.

N'est-ce pas étonnant ? Dans une seule page nous découvrons ces cinq contacts avec Jésus, à travers tous ces noms rassemblés. Cela nous fait comprendre que chacun d'entre nous a avec Jésus un contact différent. Il y a comme des « voies » vers le mystère de Jésus. La première voie, la voie royale, celle de l'amour, c'est Jean découvrant l'Agneau. L'Agneau, c'est le mystère même de l'amour et de la miséricorde. C'est étonnant, comme symbolisme. Certains Pères de l'Église disent (et j'aime beaucoup cela comme principe d'exégèse) que chaque fois que Dieu veut nous faire entrer dans un mystère plus profond, il prend un symbolisme plus grossier. De fait, l'Agneau est un symbolisme beaucoup plus grossier que « Jésus » (« Yahvé sauve »). L'agneau n'est qu'un petit animal : comment se fait-il que Dieu ait voulu prendre ce symbole ? Mais il a pris aussi le symbole de l'aigle et celui du pain, et le symbole du pain est encore plus grossier que celui de l'agneau. Ici on ne nous en

parle pas encore ; c'est Jésus lui-même qui révélera le mystère du Pain, et qui nous fera comprendre que c'est le Père qui nous donne le Pain ⁶. Ici, c'est l'agneau, qui est déjà un symbole assez grossier. Dieu qui se dit l'Agneau ! Pourquoi cela ?

On se sert d'un symbole plus grossier pour cacher davantage le mystère. De toute façon, l'amour ne peut pas se dire directement. Il se dit toujours selon un mode symbolique, parce que notre langage n'exprime pas l'amour ; il provient de notre intelligence abstraite, et celle-ci a beaucoup de peine à exprimer ce qu'est l'amour. C'est pourquoi l'amour se sert de symboles. Or le symbole de l'agneau exprime celui qui est victime d'amour, c'est-à-dire celui qui nous introduit dans l'amour, celui qui est la voie de l'amour, et cela en se donnant à nous : il est victime, il est don. L'amour, c'est le don, et c'est le don total : on ne garde rien. La victime par excellence, c'est l'Agneau immolé, c'est le cœur blessé de l'Agneau, qui nous est donné pour nous faire comprendre que Jésus ne garde rien pour lui : les dernières gouttes d'eau et de sang sont versées. C'est cela, le mystère de l'Agneau... c'est le mystère du don total, plénier.

La première présence de Jésus est donc une présence dans l'amour : l'Agneau. La deuxième présence est celle du Messie, c'est-à-dire du Christ, de celui qui est l'Oint de Dieu (« Christ » signifie « oint »), l'Oint du Père, celui qui vient *de la part du Père*. Jean aime beaucoup cette expression qu'il reprend souvent : Jésus est « l'Envoyé du Père ». Dans son Évangile, cette expression de Jésus : « le Père qui m'a envoyé », qui m'a donné mission, revient constamment. C'est autre chose que l'Agneau. L'Agneau, c'est le silence, le silence de l'amour. Celui qui a une mission, c'est celui qui enseigne. Le Christ est celui qui vient nous enseigner, nous dire ce qu'il a entendu auprès du Père ⁷. *Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé* ⁸. Jésus aurait pu nous donner une doctrine qui soit la sienne (il était suffisamment intelligent pour cela). Les théologiens modernes donnent *leur* doctrine ; Jésus, lui, ne dit que ce qu'il a entendu auprès de son Père. Voilà le mystère du Messie, de celui qui est l'Envoyé, l'Oint.

Jésus, c'est le Sauveur. Jésus, c'est le nom personnel, particulier, que l'ange a appris à Marie et à Joseph. Ce n'est pas Marie qui a donné ce nom, c'est le Père par Marie ! Marie appelait son Fils « Jésus », et nous l'appelons du même nom. Mais nous ne pouvons jamais dire

⁶ Jn 6, 32.

⁷ Jn 8, 26 et 40 ; 15, 15.

⁸ Jn 7, 16.

« Jésus » sans le secours de l'Esprit Saint ⁹. Il faut s'habituer à dire « Jésus » comme Marie le disait, c'est très important pour nous. Selon le témoignage de tout l'Orient, la « prière de Jésus », qui est un grand moyen d'entrer dans l'oraison, consiste à répéter indéfiniment le nom de Jésus, à appeler Jésus : « Jésus, aie pitié de moi, pécheur ». C'est une manière de faire oraison. Celui qui, avec Marie, répète cent fois « Jésus », verra qu'au terme Jésus sera là et le prendra dans son intimité (non pas que Jésus n'ait pas été là avant ! mais, comme saint Augustin aime à dire, c'est nous qui n'étions pas là ¹⁰). C'est merveilleux, de dire « Jésus », de le dire comme l'Esprit Saint l'a fait dire à Marie. Si ce nom nous est communiqué, n'est-ce pas pour que nous puissions le dire à la manière de Marie, en regardant celui qui nous est donné ? « Jésus », c'est vraiment le nom le plus intime.

Je me souviendrai toute ma vie d'une petite expérience que j'ai eue lors d'une prédication sur Jésus. C'était au couvent dominicain de Saint Jacques, à Paris. Mon vieil oncle, le Père Dehau, prêchait là. À la fin de sa vie, il prêchait toujours assis, parce qu'il était trop fatigué, ses jambes ne le soutenaient plus. Il prêchait donc assis, et par conséquent on le voyait très mal du fond de l'Église. Comme j'étais arrivé un peu en retard, je restai au fond de l'Église. Or il y avait là une jeune maman avec son petit enfant qu'elle portait dans ses bras et qu'elle essayait de faire taire pendant le sermon. Le Père Dehau expliquait que nous avons deux noms pour nous approcher du Christ. Nous lui disons « Seigneur », car il est notre Seigneur ; et en disant « Seigneur », nous reconnaissons qu'il est le Tout-Puissant, qu'il a toute autorité sur nous, parce que son autorité est divine — c'est le mystère de l'adoration. Et nous avons une autre manière de l'appeler, en lui disant : « Jésus »... Et quand le Père Dehau a dit : « Jésus », il l'a prononcé d'une telle manière que le petit enfant, dans le fond de l'Église, a fait écho : « Jésus... » C'était admirable, d'entendre le dialogue de ce vieux prédicateur de soixante-quinze ans et de cet enfant. Quand il a entendu « Seigneur », l'enfant n'a rien répondu, car il ne comprenait pas ; mais quand le Père Dehau a dit « Jésus », tout de suite il a répondu. C'était très beau. On saisit là ce qu'est le nom de Jésus. C'est un nom d'intimité ; et un enfant comprend tout de suite, il dit : « Jésus... »

⁹ Cf. 1 Co 12, 3.

¹⁰ Voir *Confessions*, V, II, 2 (BA 13, p. 465) : « Tu étais devant moi, mais moi j'étais parti loin de moi et ne me trouvais plus moi-même, et moins encore, oh combien ! toi-même ». X, xxvii, 38 (14, p. 209) : « Et voici que tu étais au-dedans, et moi au-dehors (...). Tu étais avec moi et je n'étais pas avec toi... »

Il faut s'habituer à être comme des tout-petits, à se faire l'écho de Marie qui éternellement, au ciel, dit : « Jésus ». Notre prière doit être comme un écho de Marie disant : « Jésus ». Et quand vraiment nous sommes cet écho sous le souffle de l'Esprit Saint — un écho divin qui n'est pas du tout une répétition, mais une réponse ne faisant plus qu'un avec l'appel de Marie — à ce moment-là nous entrons dans ce mystère d'intimité.

Jésus, c'est celui qui a toutes les initiatives à notre égard : *Suis-moi !* Quand nous disons « Jésus », Jésus nous dit : *Suis-moi !* Évidemment, on a parfois un peu peur, parce que suivre Jésus, c'est exigeant. Mais il faut le suivre en disant sans cesse : « Jésus », et en sachant (en croyant) que celui qui a toutes les initiatives et qui nous dit : « Suis-moi » exprime par là la jalousie de l'amour. Jésus, c'est l'Époux ; il est l'Époux de notre cœur, et l'époux, c'est celui qui a toutes les initiatives dans l'ordre de l'amour — c'est la définition même de l'époux — parce qu'il représente la jalousie de l'amour. C'est cela, *Jésus...*

L'Agneau, le Christ, Jésus, est le *Fils de Dieu*. Voilà, le grand mystère du Verbe qui vient habiter au milieu de nous. Le Christ, c'est le Verbe, le Fils de Dieu, et il est le Roi d'Israël, celui qui est la « gloire d'Israël »¹¹. C'est encore un autre aspect : il est celui qui a l'autorité absolue du Père sur Israël. Il a reçu tout pouvoir¹², c'est *le Seigneur*¹³. Le Roi d'Israël, c'est vraiment le Seigneur.

Enfin, Jésus se nomme *le Fils de l'homme*, le serviteur. Le Fils de l'homme, c'est celui qui est au milieu de nous, comme nous. Nous aussi, nous sommes fils de l'homme — et fils de la femme, puisque pour être le fils de l'homme, il faut nécessairement être le fils de la femme. Le « Fils de l'homme », c'est celui qui était annoncé dans la grande vision de Daniel¹⁴ et qui apparaîtra à Jean à Patmos¹⁵. Le Fils de l'homme, c'est celui qui est *l'homme*, homme parmi les autres. Adam ne peut pas se dire fils de l'homme, tandis que nous, nous le sommes. Nous sommes fils de la femme et fils de l'homme parce que nous sommes dans le conditionnement humain de toute une série. Jésus est le « Fils de l'homme », parce qu'il est venu pour servir¹⁶.

Il y aurait toute une théologie du mystère du Christ à faire à partir de ces noms qui sont comme des voies par où nous pouvons l'approcher :

¹¹ Lc 2, 32.

¹² Mt 28, 18 ; Jn 3, 35 ; 17, 2.

¹³ Ph 2, 11 ; Rm 1, 4 ; 10, 9.

¹⁴ Cf. Dn 7, 13 et 10, 5-6.

¹⁵ Cf. Ap 1, 13.

¹⁶ Mt 20, 28 ; Mc 10, 45. Cf. Lc 22, 27 ; Jn 13, 13-14.

l'Agneau, le Christ, le Messie, Jésus, le Fils de Dieu, le Roi d'Israël, le Fils de l'homme... La vocation chrétienne consiste à découvrir Jésus comme l'Agneau ; comme le *Messie*, l'Oint du Père, l'Envoyé ; comme *Jésus*, le Sauveur ; comme le *Fils de Dieu*, comme le Roi d'Israël ; comme le *Fils de l'homme*... Par là, nous découvrons toutes les dimensions de notre vie chrétienne.

La vocation de Jean et d'André nous montre que la vocation chrétienne est en premier lieu une vocation d'amour, un lien personnel, une expérience d'amour. « Venez et voyez. » Tant que nous n'avons pas fait cette expérience d'amour auprès de l'Agneau, nous ne savons pas très bien ce qu'est notre vocation chrétienne. Alors, ayons-en au moins le désir ; car le désir, c'est déjà l'expérience, n'oublions jamais cela ! On entend dire parfois : « Moi, je n'ai pas encore rencontré le Christ ! » Comprendons bien ! Il ne s'agit pas de le rencontrer comme on rencontre son voisin. Ce n'est pas une apparition ni une vision qu'il faut demander ! Non, il faut demander une rencontre *intérieure*. Le désir de rencontrer Jésus, c'est *déjà* l'expérience de l'Agneau. C'est le cri de l'enfant dans le désert, le cri de l'enfant qui appelle et à qui Dieu, sans qu'il en ait conscience, a déjà répondu, car « Il nous a aimés le premier »¹⁷.

La vocation est avant tout une expérience d'amour, donc une expérience intérieure de Jésus comme Agneau. C'est découvrir qu'il est la Miséricorde et qu'il a pris toute l'iniquité du monde sur lui. Dès qu'on est avec Jésus, on est innocent comme lui, on est, en lui, immaculé comme lui¹⁸. Le mystère de l'Immaculée Conception, c'est Marie revêtue du sang de l'Agneau. C'est dans et par le sang de Jésus qu'elle est immaculée. Le leitmotiv le plus grand, le plus profond, de toute l'Écriture, c'est celui de la Femme et de l'Agneau. Une fois que nous avons saisi cela, nous comprenons mieux toute l'Écriture, parce que nous avons là une clef.

La Femme, nous avons déjà parlé d'elle ; c'est la benjamine, la plus aimée, celle qui porte le secret de Dieu. Les hommes oublient assez facilement cela, mais les femmes ne l'oublient pas... Les hommes, eux, doivent se mettre du côté de l'Agneau, du côté de celui qui est immolé par amour, qui accepte d'être complètement offert. L'homme doit être l'Agneau... c'est une vocation très mystérieuse. Il doit découvrir l'Agneau pour être comme l'Agneau, pour être revêtu de sa miséricorde et être, par le fait même, innocent, immaculé. N'oublions pas que notre vocation chrétienne commence par Marie, et qu'elle est l'Immaculée. Il y

¹⁷ 1 Jn 4, 10.

¹⁸ Voir Ap 14, 5.

a dans l'amour une exigence très grande de limpidité ; et la vraie pureté, c'est un amour parfait : c'est l'holocauste de l'Agneau. Car il n'y a pas de pureté sans amour — autrement on tombe dans une pureté juridique, légale, qui n'est pas très aimée de Dieu, parce que c'est du pharisaïsme. « Moi, je suis pur, je ne touche personne, je suis complètement séparé ». Alors mettez-vous dans une vitrine, cela vaudra mieux ! Mais la pureté, ce n'est pas cela du tout. La vraie pureté chrétienne, c'est celle qui jaillit du cœur blessé de l'Agneau, c'est le don absolu de notre cœur à Dieu. Pas à n'importe qui : à Dieu. La caricature du démon, c'est de prétendre qu'on n'a qu'à aimer — peu importe qui. Mais non, c'est très important ! L'amour est relatif à une personne. L'amour est qualitatif, et donc il ne peut en aucune façon s'abstraire de la personne qu'on aime. La pureté de notre cœur, c'est d'aimer Dieu, aimer l'Agneau, aimer Jésus ; et si nous aimions Jésus totalement, nous serions absolument purs, immaculés. Au ciel, nous serons tous immaculés ¹⁹. Sur la terre, nous y tendons. Par moments, il y a une grâce de prévenance de Dieu qui nous permet d'être en Marie, et alors nous sommes un peu immaculés...

La grâce chrétienne est donc en premier lieu une grâce d'amour et d'intimité avec l'Agneau ; c'est le mystère de l'oraison et de la contemplation. Cela, c'est *premier*. On n'est chrétien que quand on aime, et qu'on aime d'une manière telle qu'on demeure auprès de l'Agneau. C'est tout le mystère de l'oraison, qui est une exigence fondamentale de la vie chrétienne.

La grâce chrétienne va faire de nous des témoins. André, c'est le témoin, le témoin auprès de Simon. Si nous avions été à l'origine de la vocation du Pape, nous serions très fiers ! André est à l'origine de la vocation de Simon — qui est devenu Pierre — et cela nous montre la grandeur du témoignage. Le témoin, au sens fort, c'est celui qui est à l'origine de la vocation de Pierre.

Troisième dimension de la vocation chrétienne : elle implique le service. Ne confondons pas témoignage et service, car ce n'est pas la même chose. Quand on fait la cuisine, quand on épluche des légumes, on n'est pas témoin, on est serviteur. Le serviteur est toujours caché. Chacun de nous a un service plus ou moins caché : son travail. C'est le serviteur qui travaille. Et le travail est la seconde grande rectification de notre vie. Il y a en effet deux grandes purifications dans notre vie : l'adoration et le travail. Le travail nous maintient dans un équilibre sain et purifie notre

¹⁹ Cf. Ép 1, 4 : « Il [le Père] nous a choisis en lui, dès avant la fondation du monde, pour être saints et immaculés en sa présence, dans l'amour. »

imagination, notre sensibilité. Tant que nous travaillons et que nous avons de l'ardeur au travail, il y a une base qui est bonne. Mais le démon essaie de corrompre le travail. Aujourd'hui, malheureusement, il n'y a presque plus de serviteurs au sens fort, de gens qui sachent travailler avec amour. Il faut aimer son travail, cela purifie beaucoup.

Le travail, le service, nous est montré ici par Simon. Le pape est le « serviteur des serviteurs ». Être pape, c'est un service, ce n'est pas premièrement un témoignage. Le pape doit bien être témoin, mais il doit être serviteur, serviteur des serviteurs.

Tout chrétien doit servir Dieu et ses frères. Et nous voyons que c'est de Simon que Jésus change le nom. Comme c'est étonnant ! Il n'a pas changé le nom de Jean : dans l'amitié, ce n'est pas la peine : un ami n'a pas de nom. « Je ne t'appelle plus par ton nom, tu es mon ami, tu es un autre moi-même... » L'ami de l'agneau est agneau — c'est pour cela qu'il a si peu d'amis !

Le témoin est témoin de la lumière, il communique la lumière. Le serviteur, lui, doit travailler. Et on change son nom pour faire comprendre que son service doit être un service d'amour et non un contrat. Selon un contrat, vous travaillez tant d'heures. Quand il s'agit d'un service d'ami, il n'y a plus de contrat : le contrat est brûlé par l'amour, l'ami va au-delà, il travaille des heures et des heures parce que c'est un ami. C'est là qu'on voit qu'il est vraiment un ami, parce qu'il est alors un serviteur qui dépasse le contrat. Certes il pourra tout de même y avoir des contrats à cause de la société — qui est basée sur la justice et non sur l'amitié — mais nous devons toujours les dépasser. Et quand il s'agit de Jésus et de l'Église, il n'y a plus de contrat.

Aujourd'hui, on voudrait faire des contrats avec les prêtres, parce qu'on veut faire d'eux des fonctionnaires. On n'a pas compris que Jésus a changé le nom de Simon pour montrer qu'il s'agit d'un service de vie, d'un service substantiel. Le sacerdoce est un service substantiel, et chaque chrétien est lié à l'Église dans un service substantiel. C'est toute sa vie, c'est tout lui-même qui est donné ; il ne s'agit donc plus d'un contrat.

Quatrième dimension : la vie chrétienne doit être vécue dans la gratuité — cela, c'est la vocation de Philippe : « Suis-moi », un appel tout à fait gratuit. La contemplation, le témoignage, le service, doivent être vécus dans la gratuité, toujours. Nous sommes des « serviteurs inutiles »²⁰. Cette question du service est très importante — surtout dans le monde d'aujourd'hui. Il est difficile d'être de vrais serviteurs. On

²⁰ Lc 17, 10.

accepte d'être témoin (c'est tellement beau !), on accepte d'être des amis (très bien !) mais le serviteur... c'est moins attrayant ! Être de vrais serviteurs pour le Christ serait une excellente résolution de retraite, humble mais excellente ! Et qu'est-ce qu'un vrai serviteur du Christ ? Le serviteur a trois grandes qualités : il doit être doux, fidèle et pauvre ²¹. Et le service nous purifie, parce qu'il nous rend pauvres.

Le serviteur doit être doux dans l'obéissance, il ne doit pas être partisan. Dès qu'on est partisan, on n'est plus du Christ. Car être du Christ, c'est comprendre qu'on obéit au Père, et cela dépasse tout esprit partisan. Dès qu'on désobéit, on devient partisan — il suffit de regarder les exemples qu'on a autour de soi, c'est flagrant. Je parle ici de l'Église, mais c'est déjà vrai dans toute communauté humaine. L'obéissance nous permet d'être doux parce qu'elle nous permet de nous dépasser nous-mêmes et de vivre dans la lumière de celui qui a autorité. Obéir, c'est coopérer avec l'autorité et, par le fait même, c'est s'agrandir. Or, en s'agrandissant, on devient doux. Au fond, toute dureté provient d'un repliement sur soi. Un partisan est dur, implacable, sectaire. C'est même le signe caractéristique du partisan. Il dit : « Je suis ouvert à tout le monde », mais dès qu'il est au pouvoir, il devient souvent le plus sectaire du monde, parce qu'il est partisan. Il ne sait plus ce qu'est l'obéissance, et dès qu'on n'obéit plus, on devient sectaire, on devient dur. Un vrai serviteur est doux, de la douceur même de l'Agneau.

Le serviteur est fidèle, cela va de soi. Moïse, la grande figure du serviteur dans l'Ancien Testament, est un serviteur doux et fidèle. Pour être doux, il faut être très fort. La force d'un Moïse, c'est quelque chose ! et c'est cela qui lui a permis d'être « l'homme le plus doux qui fût au monde » ²². Pensons au passage de l'Écriture, où nous est relaté le premier geste de Moïse : ce n'est pas précisément un geste de douceur. Qu'a-t-il fait lorsqu'il était en face de l'Égyptien qui maltraitait un Hébreu ? Ni une ni deux : il a tué l'Égyptien et l'a enfoui dans le sable ²³. Voilà la force de Moïse, de celui qui, par la suite, est devenu l'homme le plus doux qui fût au monde. Seuls les forts sont vraiment doux ; autrement ce n'est qu'une caricature de la douceur. Il y a des gens soi-disant

²¹ De Moïse, que Yahvé appelle « mon serviteur Moïse » (Nb 12, 7-8), il est dit : « C'est dans la fidélité et la douceur que Dieu le sanctifia » (Si 45, 4 ; cf. 1, 27 : « Ce qu'il aime, c'est la fidélité et la douceur »). Jésus, le Serviteur, celui qui, « de riche qu'il était s'est fait pauvre pour nous » (2 Co 8, 9), ajoute une troisième qualité : « Dites : "Nous sommes de pauvres serviteurs, des serviteurs inutiles" » (Lc 17, 10).

²² Si 45, 4.

²³ Ex 2, 11-12.

doux qui, en réalité, sont mièvres ; cela, ce n'est pas la douceur. La vraie douceur implique une très grande force.

Le serviteur doit être doux, fidèle, et il doit être pauvre, parce qu'il ne fait pas *son œuvre* : il est entièrement donné. Tout ce qu'il fait est offert à Dieu. Et le fruit de son travail, c'est la matière de l'holocauste de l'Eucharistie. C'est cela, le travail chrétien : « Travaillez, non pour la nourriture périssable, mais pour celle qui demeure en vie éternelle... »²⁴

Tout travail demande à être efficace, il a pour fruit une œuvre, et on est content quand l'œuvre est faite, quand elle est terminée ; à ce moment-là, on peut se reposer un peu, parce que l'œuvre est achevée. Et quand il y a eu un gros travail, très dur, l'œuvre est d'autant plus agréable à voir que son « enfantement » a été plus pénible : on l'aime d'autant plus qu'elle a demandé un travail plus douloureux. Quand enfin elle apparaît, il y a une grande détente.

Mais si nous sommes chrétiens, cette œuvre, qui est le fruit du travail, doit devenir la matière du sacrifice, l'offrande pour le mystère de l'Eucharistie. L'œuvre que nous faisons, c'est toujours le pain, et ce pain est offert à Dieu pour devenir le corps du Christ. Mais pour cela il faut être pauvre, c'est la condition *sine qua non* du vrai serviteur : il doit être pauvre pour pouvoir offrir à Dieu le fruit de son travail, et il doit vivre dans la gratuité pour pouvoir être pauvre. Car celui-là seul est pauvre qui vit dans la gratuité.

La vocation chrétienne, enfin, réclame l'offrande de notre intelligence — et c'est Nathanaël. Cette offrande n'est-elle pas le fondement même de toute la vie chrétienne ?

Vous voyez ici les cinq grandes dimensions de la vocation chrétienne. Puisqu'il faut renouveler notre examen de conscience, il serait excellent de le faire à partir de ce qui nous est donné ici. Interrogeons-nous donc devant Jésus : Vivons-nous dans l'amour ? Sommes-nous témoins ? Sommes-nous de vrais serviteurs ? Et ce service, ce témoignage, cette intimité, les vivons-nous vraiment dans la gratuité ? Enfin : notre intelligence est-elle parfaitement offerte à Dieu ? Voilà les cinq dimensions de notre vie chrétienne. J'ai fait la « contre-épreuve », j'ai regardé comment saint Thomas, ce grand théologien, définirait la vocation chrétienne, précisément *en théologien*. Ici, dans l'Évangile, c'est le Saint-Esprit qui la définit, alors cela passe avant tout, c'est évident. Quand le Saint-Esprit nous parle à travers les hommes, comme à travers les cinq disciples, il nous donne une compréhension beaucoup plus directe du mystère. Le théologien, lui, est serviteur, il est le serviteur qui

²⁴ Jn 6, 27.

essaie de réfléchir sur la grandeur du mystère. Or saint Thomas définit la vie chrétienne de cette manière : c'est la grâce qui s'épanouit dans l'amour, dans la foi, dans l'espérance. Le chrétien, c'est celui qui vit de foi, d'espérance et d'amour, en sachant que tout cela provient de la grâce. Le chrétien, c'est celui qui assume toute la Loi : « Pas un iota de la Loi ne disparaît »²⁵. N'est-ce pas tout cela qui nous est montré ici ? *La grâce*, qui nous est donnée gratuitement, c'est vivre dans la gratuité — vocation de Philippe. Vivre de *l'amour*, cela nous est montré dans la vocation de Jean ; vivre de *l'espérance*, dans celle d'André — puisque c'est l'espérance qui nous permet d'être témoins. Le désespoir tue le témoignage. Peut-on rendre témoignage quand on est dans le désespoir ? Quant à la vocation de Pierre, elle montre que « pas un iota de la Loi ne disparaît », cette Loi qui fait de nous des serviteurs. Enfin, vivre de *la foi* exige l'offrande de notre intelligence — comme le montre la vocation de Nathanaël.

Tout y est ! Quand on comprend le langage divin à travers ces cinq apôtres, on découvre toute la vocation chrétienne, et on saisit comment celle-ci nous donne avec Jésus des contacts différents. Quand nous sommes en oraison, regardons l'Agneau. Quand nous sommes témoins, regardons le Christ (le Messie). Quand nous sommes serviteurs, regardons le Christ qui a voulu être le Fils de l'homme. Pour vivre dans la gratuité, appelons Jésus. Et quand nous devons offrir notre intelligence, regardons le Fils de Dieu. On n'offre son intelligence qu'à Dieu, jamais à un homme ! En face d'un homme, on n'a jamais le droit d'abdiquer son intelligence. Aucune autorité humaine ne peut demander l'oblation de l'intelligence. Le démon, lui, voudrait bien qu'on le fasse, et il essaie aujourd'hui de faire de nous des abrutis. Ce serait sa grande victoire. Au nom de l'obéissance, on abdique l'intelligence : c'est effrayant ! L'obéissance à des hommes, même s'ils ont l'autorité, ne nous demande absolument pas l'oblation de notre intelligence. On n'offre son intelligence qu'à Dieu, à Jésus parce qu'il est Fils de Dieu. Cela, c'est la noblesse de l'intelligence humaine qui ne peut être offerte qu'à Dieu.

Nous devons donc vivre ces cinq dimensions de la vocation chrétienne, mais il est évident que l'Esprit Saint ne nous fait pas vivre également et en même temps les cinq. À certains moments, il nous demande de vivre plus particulièrement du mystère de l'Agneau, à d'autres du témoignage ou du service. Il y a cinq conversions, cinq modalités de

²⁵ Cf. Mt 5, 17.

conversion. Première conversion : on découvre l'Agneau ; seconde conversion : on découvre le témoignage, etc. Et si la retraite comporte cinq jours, c'est peut-être pour qu'il y ait les cinq conversions, selon les cinq dimensions de notre vocation chrétienne ? Trois, ce ne serait pas suffisant, il faut les cinq ! C'est étonnant, comme certaines intuitions chrétiennes rejoignent le point de vue johannique. Le premier jour, c'est l'Agneau ; le second jour, le témoignage ; le troisième jour, le service (c'est toujours le troisième jour qu'on est le plus enfoncé dans le désert... alors on découvre la pauvreté et le service). Peut-être n'a-t-on pas pensé à tout cela durant ces cinq jours ! Mais puisque, par la contemplation, nous vivons dans l'éternité et que l'éternité assume toute la succession du temps, le passé est présent dans l'éternité et donc on peut, le dernier jour, tout récapituler en disant : « Je n'avais pas compris, mais en ce dernier jour je vais tout reprendre, tout rattraper ! »

Une dernière remarque : nous avons vu comment l'Ancien Testament est présent dans saint Jean, et c'est très important. Puisque Jean récapitule tout, c'est dans la lumière de Jean qu'on doit comprendre tout le reste. Nous avons vu le parallélisme entre les onze premiers chapitres de la Genèse, au point de départ, et la charte de la contemplation qu'est le Prologue de saint Jean, au terme. Nous avons vu aussi comment Abraham, qui représente le mystère de la foi, nous aide à comprendre le mystère de l'espérance en Jean-Baptiste. Alors, ici, pourquoi ces cinq vocations ? Jean sait bien qu'ils sont douze. Pourquoi n'en montre-t-il que cinq ? A-t-il donc oublié les autres ? Pas du tout. Alors, pourquoi ne nous parle-t-il que de ces cinq ? Serait-ce pour les cinq dimensions de notre vie chrétienne ? Oui. Mais peut-être y a-t-il encore autre chose... Dans l'Ancien Testament, il y en a cinq qui reçoivent une bénédiction tout à fait particulière de Dieu. Ces cinq, nous devons les aimer comme les fondements de tout l'Ancien Testament ; et les cinq disciples, ici, sont les fondements de toute la Nouvelle Alliance. Quels sont donc les cinq de l'Ancien Testament ? Il y a d'abord les trois Patriarches (qui sont les fondements, c'est évident) : Abraham, Isaac et Jacob. Il faut beaucoup aimer cette alliance triple qui est faite à l'image de la Très Sainte Trinité : Abraham représente le Père ; Isaac, le Fils ; et Jacob, le Saint-Esprit. La fécondité extraordinaire de Jacob (ses douze fils) représente bien le Saint-Esprit. On me dira : « Jusque-là, il n'y en a que trois ». Oui ! Mais parmi les douze fils de Jacob il y en a deux qui sont particulièrement aimés : Joseph et Benjamin, les deux fils de Rachel. Et Rachel, on le sait bien, est la première femme que l'Écriture montre comme ayant totalement conquis le cœur de son époux. Jacob a eu « le coup de foudre » pour Rachel, il en a été fou au point de devenir naïf. C'est extraordinaire, mais c'est vrai. Toutes les petites histoires qu'il a eues avec Laban le

montrent bien : Jacob a perdu sa prudence parce qu'il aimait ²⁶. Notons, à ce propos, que la Genèse est un des livres les plus étonnants de la Bible : c'est là qu'il y a les plus grandes émotions de toute l'Écriture. Il faut souvent lire la Genèse, et attentivement, car c'est Dieu qui nous enseigne, c'est Dieu qui, en se révélant, révèle à l'homme ce que l'homme lui-même est. La Genèse est le fondement ; il ne faut donc pas s'y arrêter, mais il faut la connaître et, de là remonter tout de suite à saint Jean.

Il y en a donc cinq qui sont bénis de Dieu d'une façon tout à fait particulière : les trois Patriarches et les deux petits derniers, Joseph et Benjamin. Benjamin, « le fils de la droite », est né à la mort de sa mère ou, plus exactement, sa mère a offert le sacrifice de sa vie pour la naissance de son fils. Rachel, en mourant, veut appeler son enfant *Ben Oni*, « fils de ma douleur », mais Jacob intervient en disant : « Non, il sera *Benjamin*, "fils de ma droite" ! » ²⁷. Mais le fils de la droite est lié au fils de la douleur. Le benjamin, c'est toujours le fils de la souffrance, celui pour qui on a le plus souffert — ne l'oublions pas ! Le Père, en son Fils, a souffert pour son benjamin qui est l'Église... et donc pour nous. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique. » ²⁸ Le Père nous a montré son amour en offrant son Fils sur la Croix : là, nous avons connu qu'il nous aime d'un amour unique.

Ces cinq figures de l'Ancien Testament seraient à mettre en parallèle avec les cinq disciples que Jean nous montre ici. Mais comprenons bien (soyons intelligents pour Dieu) : l'ordre n'est pas le même. Jean est le Benjamin ; André, c'est Joseph (tout réussit à Joseph ²⁹, il a une fécondité merveilleuse) ; Pierre, c'est Jacob, c'est le serviteur, dont on a changé le nom ³⁰. Philippe, c'est Isaac, parce qu'Isaac, c'est la gratuité. Enfin, Nathanaël, c'est Abraham. Voilà qui donne un sens à Nathanaël ! Abraham n'est-il pas celui sur qui tout va être fondé ? C'est beau, de voir cet ordre inverse... Nous n'avons pas le temps ici de le regarder davantage.

Allons un peu plus loin — car il faut toujours aller plus loin, toujours « creuser » davantage la parole de Dieu : c'est infini, et bien plus intelligent que ce que nous en comprenons immédiatement. Puisque la vocation chrétienne par excellence, c'est Marie, ces dix hommes ne nous font-ils pas comprendre la vocation de Marie ?

²⁶ Voir Gn ch. 29 sq.

²⁷ Gn 35, 18.

²⁸ Jn 3, 16.

²⁹ Gn 39, 2.

³⁰ Gn 32, 29 : « On ne t'appellera plus Jacob, mais Israël. »

XIV

LE MYSTÈRE DE JÉSUS : L'AGNEAU, L'ÉPOUX, LE FILS

Nous avons jusqu'ici regardé le premier chapitre de l'Évangile de saint Jean. Il reste donc encore beaucoup à découvrir. Il faudrait continuer cette lecture de l'Évangile saint Jean jusqu'au bout et ensuite, regarder la première Épître et l'Apocalypse (puisqu'il faut regarder l'Apocalypse dans la lumière de l'Évangile de Jean). Si on faisait cela, on pourrait renouveler toute la théologie, car toute la théologie doit être renouvelée à travers Jean. N'est-ce pas précisément ce que Vatican II réclame de nous ? Il faut reprendre tout dans la lumière johannique, et c'est peut-être le rôle très particulier de la France — c'est pour cela qu'elle est tellement secouée —, puisque le premier évêque de Lyon, saint Irénée, était disciple de saint Polycarpe, lui-même disciple de saint Jean. Il est important de regarder ces choses-là, car cela montre que nous sommes reliés à Jean d'une manière très particulière. Au point de départ il y a eu Éphèse, l'Église de Jean, qui est l'Église de la ferveur ¹. Mais l'Église de Jean ne doit-elle pas demeurer jusqu'au retour du Christ ? « S'il me plaît qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » ²...

Nous avons marqué cette dernière journée de retraite par la consécration à la Sainte Vierge, pour être plus unis au cœur du Christ et plus donnés au Père. C'est toujours ainsi qu'il faut terminer une retraite. En réalité, on ne « termine » jamais une retraite, puisqu'une retraite en appelle toujours une autre, jusqu'à la fin de notre vie ! Jusqu'à la fin nous aurons besoin de ces moments où on s'arrête, où on « dresse sa

¹ Voir Ap 2, 4.

² Jn 21, 22.

tente » pendant quelques jours afin de recevoir en abondance la pluie du Seigneur et de pouvoir repartir avec un nouvel élan, un amour plus grand.

À la fin d'une retraite il est bon de prendre une résolution, et de la prendre en fonction des cinq dimensions de notre vie chrétienne dont nous avons parlé. Pour la plupart d'entre nous, cette résolution consistera à avoir le courage de consacrer tous les jours cinq, dix, ou quinze minutes au Seigneur. Que ceux qui n'ont pas le courage de lui consacrer quinze minutes en prennent deux fois cinq, et demandent à leur ange gardien de faire la troisième adoration de cinq minutes pour eux. Peu à peu, ils comprendront qu'il faut consacrer un quart d'heure. C'est indispensable dans notre vie. Plus nous travaillons, plus il faut avoir le courage de consacrer du temps au Seigneur. C'est cela qui forme vraiment notre volonté. Il ne faut pas former sa volonté pour ce qui est secondaire, il faut la former pour les choses essentielles. Et si on a le désir de consacrer tous les jours du temps au Seigneur, en l'adorant et en lui disant qu'on l'aime, par cela même on forge sa volonté. C'est ainsi qu'on aura le courage de continuer. Par contre, si nous ne faisons pas ce petit effort, notre volonté s'amollit. Une volonté qui s'amollit... quel dommage ! Il faut que nous soyons des hommes forts pour le Seigneur, dans l'espérance.

Nous terminerons cette retraite par un regard « aérien » sur l'Évangile de saint Jean. Nous allons donc nous élever très haut.

Les trois premiers moments, que nous avons vus, représentent la structure de notre vie chrétienne : *contemplation* (foi contemplative), *espérance*, *amour* : tout est là. Notre vie chrétienne implique toujours : le grand désir d'aller très haut (le vol de l'Aigle) — c'est le Prologue ; l'espérance eschatologique — c'est la grande pauvreté de Jean-Baptiste ; enfin l'amour — le regard du Christ sur nous, le regard aimant de l'Agneau, nous révèle que notre cœur est fait pour l'aimer.

À partir du chapitre 2, nous allons entrer dans la vie apostolique de Jésus. Nous avons, nous aussi, en tant que chrétiens, une vie apostolique ; et ce que Jean nous montre de la vie apostolique de Jésus nous fait comprendre aussi la nôtre. La vie apostolique de Jésus est en effet le modèle de la vie de l'Église. « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. »³ Toute la vie de l'Église est le prolongement de la vie du Christ — et ce serait là une autre manière de regarder le mystère

³ Jn 21, 20.

de l'Église, comme prolongeant la mission du Christ, lui permettant de se réaliser pleinement et totalement. L'Église n'est-elle pas le « plérôme » du Christ ? La vie apostolique de Jésus est donc la grande lumière qui nous permet de mieux saisir où nous en sommes dans l'histoire de l'Église ; et c'est Jean qui nous donne le sens ultime du rythme profond de la vie apostolique de Jésus.

Certains, nous le savons bien, divisent l'Évangile de Jean en y distinguant des couches successives. C'est possible ; il est même possible que ce soient des disciples de Jean qui l'aient achevé, qui y aient mis la dernière main. Quant à la composition du livre, on ne saura jamais avec certitude comment elle a été réalisée, mais n'oublions jamais que l'Évangile de Jean ne nous est pas donné en premier lieu pour que nous cherchions comment il a été composé, mais pour qu'à travers lui nous découvririons d'une manière plus profonde le mystère de Jésus, Envoyé du Père. Or c'est toujours la finalité d'un message — et non la manière dont il a été composé — qui nous permet de comprendre pleinement ce message. D'autre part, ce n'est ni la connaissance de son origine, ni celle de sa composition qui nous permet de découvrir la finalité d'un écrit. Dès lors, comment pourrait-on prétendre — comme le font certains — qu'il ne faut surtout pas chercher un ordre dans l'Évangile de saint Jean puisqu'on peut y découvrir différentes couches ?

Rappelons-nous toujours cette parole de l'Écriture que saint Augustin et saint Thomas aimaient tellement et que tout théologien doit aimer beaucoup : « Tu as tout réglé avec nombre, poids et mesure »⁴. Or, si l'Évangile de Jean est le dernier moment de la Révélation, c'est donc, parmi les œuvres de Dieu, l'une des plus grandes. La grande gloire de Jean au ciel, c'est bien sûr d'avoir aimé le Christ comme « le disciple bien-aimé » ; mais n'est-ce pas aussi d'avoir écrit son Évangile ? Il faut souvent le remercier de nous l'avoir donné.

Si toutes les œuvres de Dieu « sont faites avec nombre (c'est-à-dire ordre), poids et mesure », l'Évangile de Jean, le dernier écrit de toute la Révélation, doit impliquer lui aussi un ordre, un poids et une mesure. Je suis persuadé que, quoi qu'on en dise parfois, l'Évangile de Jean n'implique aucun désordre⁵, mais qu'il implique au contraire un ordre de sagesse, un poids d'amour, une mesure de sagesse. Évidemment, si on est trop cartésien, on risque d'être déçu, car on ne découvrira sûrement pas l'ordre de Descartes dans l'Évangile de Jean. Mais si on va plus loin en

⁴ Sg 11, 20.

⁵ Voir *Les trois sagesse*, III ch. 2, pp. 433 sq.

priant l'Esprit Saint, alors on découvrira progressivement l'ordre de la sagesse de Dieu dans cet ultime moment de la Révélation.

Je propose un plan très simple ⁶, mais que je crois juste ; je le propose pour qu'on y réfléchisse et pour qu'il aide à lire l'Évangile de Jean. Cet Évangile nous dépasse tellement ! on y trouve toujours de nouvelles « perles » qu'on n'avait pas découvertes jusque-là.

Ce qui m'a beaucoup frappé dans cet Évangile, c'est la très grande importance que prennent les repas. Jean n'est pas nordique, il est de Galilée, où normalement les repas ont moins d'importance que chez les nordiques, par exemple chez les Flamands. Mais attention : il ne s'agit pas ici de repas qui seraient uniquement des repas de famille. Il s'agit de repas où Jésus est présent et qui sont donc à la fois des repas de famille et des repas divins. Cinq repas ponctuent l'Évangile de Jean. Alors que l'Ancien Testament est ponctué par les sacrifices, le Nouveau est ponctué par les repas. N'opposons surtout pas sacrifice et repas, ce serait tomber dans la dialectique. Comprenons plutôt que le sacrifice est présent au cœur de l'Évangile de Jean, et que les repas assument le sacrifice pour nous en donner les fruits de manière plénière.

Il y a donc cinq repas dans l'Évangile de Jean : Cana, la multiplication des pains, Béthanie, le lavement des pieds, et enfin, le petit repas auprès du lac de Tibériade, à l'aurore. Tout l'Évangile de Jean est centré sur ce mystère des repas, qui expriment à la fois le repas eucharistique et le repas éternel, celui des noces de l'Agneau ⁷. L'Évangile de Jean commence par un repas de noces, et l'Apocalypse se termine par un repas de noces (cela montre encore le lien entre l'Évangile de Jean et l'Apocalypse). Ce mystère des repas est comme une clef qui permet de pénétrer dans l'Évangile de Jean, car ces repas ponctuent toute la vie apostolique de Jésus.

La première partie de la vie apostolique de Jésus — de Cana à la multiplication des pains (du ch. 2 au ch. 6), c'est la période des éclosions. Au point de départ de toute vie apostolique, il y a des éclosions, des prémices ; et dans la vie apostolique de Jésus, ce sont de grandes éclosions, qui sont très belles. Nous allons y revenir.

De la multiplication des pains jusqu'à l'onction de Béthanie (du ch. 6 au ch. 11), nous avons la période des grandes luttes. Là, je comprends ceux qui disent : « Ne cherchons surtout pas d'ordre dans saint Jean », parce que, vraiment, cette deuxième période est extrêmement

⁶ Voir Appendice II : Plan de l'Évangile de saint Jean.

⁷ Ap 19, 6-9 et Ap 21.

chaotique et, par le fait même, très difficile à bien saisir. Mais n'en est-il pas toujours ainsi lors des moments de luttes ? Cependant, les luttes ont un immense avantage : le « piou-piou » peut parfois s'y trouver à côté du général — et cela, c'est merveilleux : le petit dernier, tout-à-coup, est là, près du général, alors qu'en temps de paix, quand tout est bien ordonné, il y a des distances, une hiérarchie qui est bien respectée. De l'onction de Béthanie au Sépulcre (du ch. 12 au ch. 19), c'est le grand mystère de la semaine sainte, la « grande semaine », un mystère d'anéantissement — « Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ⁸... »

Il y a enfin une dernière partie (ch. 20 et 21) : le tombeau vide, le mystère de la Résurrection, les apparitions, et les deux conclusions que j'ai mentionnées à propos de la Genèse. Comme il y a deux visions de la création au début de la Genèse, il y a aussi deux conclusions marquant le terme de la Révélation, à la fin de l'Évangile de saint Jean.

Essayons, dans une vue aérienne, de saisir profondément ces quatre grands moments : les éclosions, les luttes, l'enracinement de l'amour et la libération complète dans la Résurrection. Il y a là un rythme merveilleux, le rythme même de l'amour, auquel nous devons nous conformer dans notre vie chrétienne.

Les éclosions sont des mystères de joie. Les luttes sont comme le prélude des mystères douloureux ; et les enfouissements — le grain de blé qui tombe en terre et qui meurt —, ce sont vraiment des mystères de douleur. Il y a un printemps dans l'amour, car l'amour demande d'avoir des éclosions. Il y a des luttes pour que l'amour se fortifie, il y a un enracinement de l'amour ; et enfin vient la grande libération de la Résurrection. Il y a donc trois périodes sur la terre et une — la dernière — qui n'est plus de la terre. Essayons de voir chacune de ces périodes.

Celle qui est la plus visible, la plus lumineuse, c'est évidemment la période de Cana à la multiplication des pains. Cana est un mystère que nous devons aimer beaucoup. C'est merveilleux, Cana ! Cette première période se divise en deux parties, division que nous découvrons dans la lumière du témoignage de Jean-Baptiste. Jean — qui a été disciple du Précurseur — voit combien son maître éclaire le mystère de Jésus, combien il est témoin du Christ. Jean prendra la relève, mais il n'a aucune envie d'être « original », de supprimer son premier maître. Pas du tout. Il est très respectueux à l'égard de celui qui a été pour lui comme un « grand-père ». Le « père » de Jean, c'est Jésus, mais Jean-Baptiste est

⁸ Jn 12, 24.

comme le « grand-père ». Et Jean est très respectueux de ces deux grandes lumières que sont les deux témoignages de Jean-Baptiste : « Voici l'Agneau de Dieu »⁹ et « Qui a l'épouse est l'Époux »¹⁰. Voilà les deux grandes lumières qui nous sont données au début de l'Évangile de Jean : le mystère de l'Agneau, le mystère de l'Époux — les deux témoignages de Jean-Baptiste.

Nous pouvons ainsi distinguer ce que j'appelle le « cycle de l'Agneau » et le « cycle de l'Époux ». Le cycle de l'Agneau nous révèle trois gestes de miséricorde de Jésus à l'égard de son peuple. La miséricorde première de l'Agneau est réservée au peuple d'Israël ; et pour comprendre l'Agneau, il faut regarder ces trois grands gestes de miséricorde. À Cana, il s'agit d'une miséricorde temporelle — transformation de l'eau en vin — mais qui a une signification beaucoup plus profonde. N'est-ce pas extraordinaire, de la part de Jésus, d'avoir commencé sa vie apostolique en se rendant à un repas de noces ? S'il avait été invité aux noces de Cana, Jean-Baptiste aurait dit : « Non, j'ai autre chose à faire » — et il serait resté au désert. Jésus est invité, il accepte d'y aller, et il transforme l'eau en vin — miséricorde temporelle — pour maintenir la joie et le « tonus » dans ces noces, et rendre cette joie plénière. Cela montre d'une façon symbolique le mystère de la vie apostolique de Jésus qui est, elle aussi, surabondance d'amour. Le miracle de Cana montre la surabondance au sens le plus fort : la quantité et la qualité se rejoignent. D'habitude, il faut opter soit pour l'une soit pour l'autre. Le propre du mystère de l'Alliance Nouvelle, c'est précisément que qualité et quantité vont de pair. Vient ensuite la purification du Temple, puis l'entretien avec Nicodème. Voilà les trois gestes de miséricorde de l'Agneau. Nous sommes là au cœur du mystère d'Israël. À Cana, ce sont les amis (et il est beau de voir qu'il y a une priorité pour les amis). Le Temple, c'est le lieu consacré à Dieu. Et Nicodème, c'est l'intelligence d'Israël. Jésus réserve à Israël le point de départ de sa vie apostolique : miséricorde temporelle, miséricorde de la correction fraternelle en vue de l'adoration (n'oublions jamais que l'Agneau nous corrige pour que nous apprenions à adorer) et miséricorde de la purification de l'intelligence dans cette grande leçon de théologie que Jésus donne à Nicodème. Toute la théologie est résumée dans cet entretien, et c'est Jésus lui-même qui nous l'enseigne, en une leçon magistrale. C'est donc là que nous devrions reprendre toute la théologie, d'une manière pratique et profonde, car c'est Jésus lui-même qui se fait là notre Maître, directement.

⁹ Jn 1, 29.

¹⁰ Jn 3, 29.

Vient ensuite le cycle de l'Époux. Alors que le mystère de l'Agneau est révélé au désert (l'Agneau est lié au désert), le mystère de l'Époux est révélé dans la lutte, au milieu de la rivalité des disciples. Jean-Baptiste n'a jamais été rival de Jésus, mais ses disciples, ne vivant pas assez profondément de la pauvreté de leur maître, éprouvent de la jalousie à la vue du succès de Jésus. Et c'est dans ce climat de rivalité, de jalousie, que Jean-Baptiste devient le témoin de l'Époux. On voit là comment Dieu se sert de nos luttes, et quelquefois de nos faiblesses, pour nous révéler certains secrets. Jean-Baptiste révèle le secret de l'Époux au cœur de cette lutte, de cette rivalité. Il ne faut jamais s'inquiéter si on a des *tentations* de jalousie — tous les êtres spirituels en ont, et c'est normal —, mais il ne faut pas y *consentir* ; il faut les dépasser, et si nous les dépassons la révélation de l'Époux nous est donnée. Si le mystère de l'Agneau, c'est la Miséricorde, le mystère de l'Époux c'est la jalousie de l'Amour. Et l'Agneau immolera son cœur pour nous faire comprendre la jalousie de l'Époux : ce sera la dernière révélation.

À partir de ce deuxième témoignage de Jean-Baptiste, nous avons donc le cycle de l'Époux, qui a, lui aussi, trois moments. Le premier, c'est la rencontre de Jésus avec la Samaritaine. C'est toujours auprès du puits que se font les rencontres nuptiales. Pensons au serviteur d'Abraham rencontrant Rébecca, à Jacob rencontrant Rachel, à Moïse rencontrant les sept filles de son futur beau-père (il n'a pas épousé les sept, il n'en a épousé qu'une, mais il l'a tout de même rencontrée là, auprès du puits) ; toutes ces rencontres se font auprès du puits. Enfin, Jésus rencontre la Samaritaine... Le « *crescendo* » est divin ! Rébecca, Rachel, la femme de Moïse et... la Samaritaine, qui représente l'humanité pécheresse ¹¹. C'est grand, cette rencontre de Jésus avec la Samaritaine, et c'est vraiment une rencontre nuptiale.

Il y a ensuite la rencontre de Jésus avec le fonctionnaire royal de Capharnaüm qui vient comme médiateur pour son fils qui agonise. Enfin, Jésus rencontre l'infirme à la piscine de Bézatha.

L'Esprit Saint nous révèle donc trois rencontres de Jésus-Époux, pour que nous comprenions ce qu'est la jalousie de l'Époux. Si nous sommes attentifs à ces trois moments, nous voyons qu'ils nous montrent Jésus face à la triple situation-limite de l'humanité. La découverte de l'homme en situation-limite est une très belle trouvaille de la philosophie moderne (il y en a tout de même quelques-unes, au milieu de quantité de

¹¹ Voir *La Samaritaine*, I, in : Cahiers de l'École Saint Jean n°s 125-126, mars-juin 1990, p. 65.

choses qui ne sont pas toujours très justes...). Jaspers, philosophe suisse, a découvert ce qu'est la situation-limite de l'homme. Médecin avant de devenir philosophe, Jaspers est resté très attentif à *l'homme*, et sa découverte de la situation-limite de l'homme est quelque chose de très intéressant.

Jean nous montre quelque chose d'encore beaucoup plus grand : il nous montre Jésus face aux situations-limites de l'homme. Du point de vue biblique, l'humanité prise concrètement, c'est l'homme, la femme et l'enfant. Or l'Évangile de Jean, à travers ces trois rencontres de Jésus, montre les trois situations-limites de l'humanité. D'abord celle de la femme : la femme qui n'est plus aimée, qui a eu cinq maris (cinq amertumes, cinq échecs !) et qui vit maintenant avec quelqu'un qui n'est pas son mari et qui ne l'aime plus... Elle est réduite à la corvée d'eau en plein midi. Sa seule richesse est d'avoir une cruche. N'est-ce pas le symbole de la richesse d'une humanité qui n'aime plus et qui n'a plus que la technique, l'outil qui tend toujours à la réduire, elle aussi, à la corvée d'eau en plein midi ? Pendant que les hommes font la méridienne, cette pauvre femme va chercher l'eau au puits, en plein midi... Elle y est habituée, certes, elle fait cela tous les jours ; mais cette fois-ci, Jésus l'attend. Lui, Juif, il attend la Samaritaine.

Autre situation-limite : l'enfant qui agonise. C'est la situation-limite de l'enfant dans la famille. C'est quelque chose de terrible que l'agonie d'un enfant... On pense ici à ce que dit Camus sur la souffrance des enfants.

Enfin, la situation-limite de l'homme, n'est-ce pas d'être infirme et de ne plus pouvoir travailler ? Depuis trente-huit ans, cet homme est là, au milieu d'une communauté qui ne s'intéresse absolument pas à lui — ce qui rend sa situation encore plus tragique.

Nous avons donc là les trois situations-limites de l'humanité. Et Jésus, dans son cœur de Dieu et d'homme, dans son cœur d'Époux, regarde l'humanité dans cette situation-limite... et il l'épouse. Il redonne à la Samaritaine une nouvelle capacité d'aimer ; à l'enfant qui agonise il rend la vie, et à l'infirmes rivié à son grabat il rend la santé. Puis tout s'achève par le grand discours sur l'œuvre du Fils.

Si nous ponctons bien ces premiers chapitres, ce temps des éclosions de la vie apostolique de Jésus, nous avons d'abord Jésus-Agneau, le mystère de la miséricorde réservée au peuple d'Israël. Nous avons ensuite la jalousie de l'Époux qui, elle, n'est plus réservée à Israël. Jésus-Époux brise toutes les frontières, parce que l'amour n'a pas de frontières. Un Juif ne parle pas à une Samaritaine — or c'est une Samaritaine, femme pécheresse, que Jésus regarde. Le fils du fonctionnaire de Capharnaüm ne fait pas non plus partie du peuple d'Israël. Quant à

l'infirmes de la piscine de Bézatha, c'est un excommunié. Ce sont *ceux-là* que Jésus regarde, et il les regarde comme Époux. Enfin, tout s'achève par le discours où Jésus se présente lui-même comme le Fils : « En vérité, en vérité je vous le dis, le Fils ne peut faire de lui-même, rien qu'il ne voie faire au Père »¹².

Cette vision de Jésus comme Agneau, Époux et Fils est ce qu'il y a de fondamental et de tout à fait nouveau dans l'Évangile de Jean, comparativement aux synoptiques. En effet, c'est vraiment propre à Jean. Les synoptiques regardent Jésus comme Prophète, comme Roi et comme Prêtre, et la plupart des théologiens continuent de dire cela, sans voir l'apport de Jean qui, lui, nous montre Jésus non pas en premier lieu comme Prêtre, Prophète et Roi, mais comme Agneau, Époux et Fils.

Second moment de la vie apostolique de Jésus : les grandes luttes qui commencent à partir du chapitre 6 (la multiplication des pains). Il est intéressant de comparer ces deux repas : Cana, le repas de nocces préparé par les amis, mais où pourtant le vin manque, et la multiplication des pains, un repas totalement improvisé, qui n'est même pas un pique-nique ! Il n'y a que les petites provisions d'un enfant : cinq pains et deux poissons. Philippe et André (on voit bien cela) ont « louché » sur la petite besace de cet enfant... car eux, ils avaient faim ! Comme c'est curieux : les adultes ont toujours très faim, tandis que les enfants, quand on leur raconte des histoires, oublient de manger. Les Apôtres racontaient des histoires merveilleuses sur Jésus, si bien que cet enfant les suivait sans penser à sa besace. Les grandes personnes, c'est autre chose ! Les « histoires » ne leur coupent pas beaucoup la faim. Supposons qu'on dise : « Aujourd'hui il n'y aura pas de repas, mais on vous racontera une histoire »... on voit ce que cela donnerait ! Philippe et André ont donc « louché » sur les pains de l'enfant, mais, tout de même, ils n'allaient pas prendre cela dans sa besace ! Cependant, dès que Jésus demande : *Où pourrions-nous acheter du pain pour les faire manger ?*¹³, immédiatement la réponse surgit : *Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons* (ils ont très bien vu !), *mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ?*¹⁴ Évidemment ! C'eût été suffisant pour Philippe et André, mais pour tout le monde, c'est impossible. Jean a vu tout cela, et c'est ce qui rend son récit si vivant. Il a vu la mauvaise humeur grandissante de Philippe et d'André. Quand on a marché toute la journée sans manger, à

¹² Jn 5, 19.

¹³ Jn 6, 5.

¹⁴ Jn 6, 9.

la fin on est vraiment de mauvaise humeur. Ils ont considéré que Jésus faisait une bêtise : il n'a pas le sens de la foule ! Pour les relations personnelles, il est merveilleux ; mais dès qu'il y a trop de monde, cela ne va plus du tout, il n'a aucun sens de l'organisation. Cinq mille personnes, et rien n'est préparé, pas de tentes, même pas d'argent, rien du tout ! Oui, Jésus les met à l'épreuve. Le miracle de la multiplication des pains, c'est une très grande épreuve ! Jean s'en est souvenu, et il évoque tout cela d'une façon admirable, alors que dans les synoptiques on voit beaucoup moins bien ce qui s'est passé.

À partir de la multiplication des pains et jusqu'au repas de Béthanie, ce sont les grandes luttes. En effet, elles commencent tout de suite après la multiplication des pains. Celle-ci représente le sommet de la vie apostolique du Christ — l'akmè (ἀκμή), comme disent les Grecs — où Jésus déjà « attire tout à lui »¹⁵, toute cette foule qui le suit. Jusque-là, il y a eu comme une conquête merveilleuse, une efficacité prodigieuse dans la vie apostolique du Christ. Nous étions donc vraiment en face des prémices.

À partir de la multiplication des pains, des divisions naissent à l'intérieur même de la communauté des disciples. Parmi les disciples eux-mêmes, il y en a qui trouvent que la parole de Jésus est « trop dure »¹⁶ — or il s'agit de la parole qui annonce le mystère de l'Eucharistie. Au moment où Jésus est prophète de l'Eucharistie, au lieu de l'unité, il y a division. Et c'est le premier moment où Judas se sépare : *Au milieu de vous, il y a un démon*¹⁷, dit Jésus. Judas devient démon parce qu'il refuse l'Eucharistie.

Le chapitre 6 de saint Jean est quelque chose de très grand, et qui montre nettement que la lutte commence avec l'Eucharistie. Toujours les luttes apparaissent autour de l'Eucharistie. Ce mystère d'amour, qui devrait être le sacrement de l'unité, devient, de fait, le sacrement de la division. Voyons ce qui s'est passé depuis le Concile au niveau de la liturgie : l'Église a demandé une nouvelle liturgie de l'Eucharistie. Et la réponse ? Les uns n'ont pas accepté, les autres en ont profité pour faire tout ce qu'ils voulaient — et cela continue. Or l'Eucharistie n'appartient pas au prêtre ; elle est confiée à l'Église, et un prêtre n'a jamais le droit de célébrer l'Eucharistie autrement que ce que l'Église demande. Les

¹⁵ Cf. Jn 12, 32. Cette attraction ne sera plénière que lorsque Jésus sera « élevé de terre », mais il l'annonce ici pour la première fois : « Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire » (6, 44).

¹⁶ Jn 6, 60.

¹⁷ Jn 6, 70.

fidèles — surtout les jeunes ! — doivent le dire. En face de célébrations eucharistiques qui sont complètement en dehors de la liturgie de l'Église, ils doivent poser la question. Ils ne doivent pas intervenir brutalement, ils doivent être intelligents et poser la question : « Mon Père, est-il permis de célébrer des Eucharisties de cette manière ? Le Saint-Père le permet-il ? » Et si le prêtre répond : « *ad experimentum* », alors il faut dire : « N'est-ce pas terminé ? L'Église n'a-t-elle pas donné des limites à cet « *ad experimentum* » ? A-t-on le droit de faire ce que vous faites ? » Il faut poser des questions, car on ne s'arroge pas de droit sur l'Eucharistie. L'Eucharistie est un *mystère* qui est donné à l'Église *comme épouse*, et elle seule a le droit de modifier la liturgie de l'Eucharistie. Il est très important de se rappeler cela. Ne disons pas non plus qu'un pape a dit un jour qu'une liturgie devait durer éternellement. C'est faux. Chaque pape est directement relié au Christ, puisqu'il est le vicaire du Christ et non celui des autres papes. Un pape n'a donc autorité, du point de vue législatif, du point de vue liturgique, que de son vivant ; et il laisse à ses successeurs le soin de confirmer ou modifier, selon les exigences du Saint-Esprit, ce qu'il avait lui-même établi. Si son successeur confirme sa décision, très bien. Mais, de lui-même, il ne commande pas à un autre pape. D'ailleurs, si on regarde attentivement les textes de saint Pie V, on voit bien qu'il n'avait nullement cette intention. Saint Pie V était un dominicain qui savait très bien ce qu'est la liturgie de l'Eucharistie, et il le savait *amoureusement*, parce qu'il avait un très grand amour pour l'Eucharistie. Nous devons nous-mêmes avoir cet amour pour l'Eucharistie. Tout chrétien — ne l'oublions jamais ! — est gardien de l'Eucharistie, et responsable, en face de Dieu et de l'Église, de ses frères, y compris ses frères prêtres. Ne disons pas : « Il est prêtre, donc je n'ai rien à dire. » Pas du tout. Vatican II nous rappelle que tout chrétien est témoin ; mais, bien sûr, il ne s'agit pas de l'être d'une façon intempestive : il faut être témoin d'une façon intelligente et pleine d'amour, pour rappeler ce que l'Église demande.

Dans l'Évangile de Jean, la lutte commence donc par l'Eucharistie. Dans ces grands chapitres de luttes, il n'y a apparemment aucun ordre, et je dois reconnaître que, pendant très longtemps, je me suis dit qu'il n'y avait pas d'ordre, que c'était vraiment très chaotique. Mais la lutte n'est-elle pas toujours chaotique ? On fait un pas en avant et deux pas en arrière ; c'est comme cela, dans la lutte. On essaie de se maintenir comme on le peut, on dégringole, puis on se relève... Toute lutte est chaotique. Cependant, si on regarde attentivement, on voit que, dans ces chapitres de luttes, il y a sept grandes affirmations de la présence de Jésus. Ainsi, à travers les luttes, nous avons la théologie de la présence du Christ, et c'est quelque chose de très beau. Je ne ferai ici qu'énumérer

les sept grandes affirmations du Christ, sans les commenter (faute de temps) :

Je suis le Pain de vie ¹⁸ ;
Je suis la Lumière du monde ¹⁹ ;
Je suis ²⁰.

Voilà les trois premières grandes affirmations. À partir du ch. 10, tout va beaucoup plus vite :

Je suis la Porte ²¹ ;
Je suis le Bon Pasteur ²² ;
Je suis le Fils de Dieu ²³ ;
 enfin la dernière affirmation, qui est faite à Marthe :
Je suis la Résurrection ²⁴.

Il y a là une sorte de litanie merveilleuse qu'il serait bon d'apprendre par cœur, car c'est la litanie des présences de Jésus pour nous. Jésus nous est présent de cette manière septiforme. L'Esprit est septiforme, et Jésus est présent selon ces sept modalités. À partir de ces sept présences il faudrait faire un grand traité de la présence du Christ au milieu de nous. Chaque fois, en effet, que Jésus se nomme de ces diverses manières, il se donne à nous ; et ces sept grandes présences sont les présences de l'Agneau, de l'Époux, du Fils ²⁵.

¹⁸ Jn 6, 35 et 48.

¹⁹ Jn 8, 12 ; 9, 5.

²⁰ Jn 8, 24, 27 et 58.

²¹ Jn 10, 7.

²² Jn 10, 11.

²³ Jn 10, 36.

²⁴ Jn 11, 25.

²⁵ Chaque présence révèle, en effet, l'un des trois mystères dont nous venons de parler :

Je suis le Pain de vie (Agneau) ;
Je suis la Lumière du monde (Époux) ;
Je Suis (Fils) ;
Je suis la Porte (Agneau) ;
Je suis le Bon Pasteur (Époux) ;
Je suis le Fils de Dieu (Fils) ;
 enfin, la dernière affirmation reprend et contient tout :
Je suis la Résurrection.

Ensuite, du ch. 12 au Sépulcre, Jean nous montre la « grande semaine » de Jésus. Elle commence avec l'onction de Béthanie, qui est un repas d'action de grâces. C'est encore autre chose que Cana et que la multiplication des pains. C'est l'action de grâces : le geste de Marie, sœur de Lazare, qui verse le parfum sur les pieds de Jésus.

Marie fait ce geste avec toute la spontanéité de son cœur. Cela se comprend ! On lui a rendu son frère Lazare ; que va-t-elle donc faire pour exprimer sa reconnaissance et la joie de son cœur ? Marie, qui semble connaître très bien les parfums et les aimer (c'est beau, du reste, et très oriental), va faire le geste le plus beau que son cœur puisse lui dicter : verser sur les pieds de Jésus ce parfum d'un grand prix.

C'est là qu'apparaît Judas et, pour la première fois, il va *parler*. Voyons bien le lien entre les chapitres 6 et 12 « Au milieu de vous il y a un démon »²⁶, dit Jésus après la multiplication des pains ; et le démon se manifeste à l'onction de Béthanie. Le démon, n'est-ce pas celui qui n'accepte pas l'amour ? Pour le démon, l'amour est insupportable ; et pour Judas, ce geste d'action de grâces, qui montre la surabondance de l'amour, est insupportable : *Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers ?*²⁷ Judas avait « l'œil économique » ! On peut être sûr qu'il avait très bien jugé de la valeur de ce parfum. Trois cents deniers ! Or le denier représentait le salaire d'une journée de travail. On voit donc ce que représente le geste de Marie... !

Judas met en opposition les pauvres et Jésus. N'est-ce pas ce qui a blessé le plus le cœur de Jésus ? En tout cas, c'est la dialectique d'opposition entre les pauvres et Jésus qui nous fait entrer dans la « dernière semaine ». C'est bien pour cela qu'on est frappé de ce qui se passe dans l'Église aujourd'hui. N'y a-t-il pas là un signe ? Combien ont abandonné l'Église en disant qu'elle était incapable de s'occuper des pauvres et qu'il fallait donc s'engager dans le marxisme — sans voir qu'ils raisonnaient exactement comme Judas ! On oppose l'Église aux pauvres alors qu'elle n'a cessé, à travers tous les âges, de se pencher avec miséricorde sur les pauvres et de chercher à soulager toutes les sortes de pauvretés...

Il y a toujours eu des « brigands », c'est évident, même au sein de l'Église : il y a toujours eu des gens qui ont profité de l'Église — mais cela, ce n'est pas l'Église ! ce sont des gens qui sont *dans* l'Église mais qui, en réalité, ne sont pas *de* l'Église²⁸. Car celle-ci n'a cessé de se pré-

²⁶ Jn 6, 70.

²⁷ Jn 12, 5.

²⁸ Distinction analogue à celle que fait Jésus, en un autre sens, à propos du chrétien qui est *dans* le monde, mais non *du* monde (cf. Jn 15, 18-19 et surtout 17, 11 et 14-16).

occuper des pauvres ; il suffit de penser à toutes les congrégations religieuses vouées aux œuvres de miséricorde spirituelle et temporelle. Opposer l'Église et les pauvres, c'est opposer Jésus et les pauvres. Il est très important de comprendre cela, et l'onction de Béthanie nous donne une grande lumière sur ce mystère. C'est un très grand moment.

Avec l'onction de Béthanie, on entre donc dans la dernière semaine. Qu'est-ce qui caractérise cette dernière semaine ? N'est-ce pas le fait que Jésus ne prend plus les initiatives ? Jusque-là, Jésus avait toujours les initiatives, même dans les grandes luttes : quand on prend des pierres pour les lui jeter, Jésus s'en va²⁹. À partir du chapitre 12, Jésus n'a plus les initiatives ; il ne fait que répondre, comme à Béthanie, où c'est Marie, sœur de Lazare, qui a l'initiative. Une initiative d'une imprudence folle... mais Marie ne peut pas savoir ce qu'est le cœur de Judas. Sans le vouloir, bien sûr, ni même le savoir, elle suscite dans le cœur de Judas une irritation, une colère... une colère *froide*. Et quand Jésus corrige Judas devant tout le monde, celui-ci ne supporte pas la correction ; à partir de là, il décide de livrer Jésus. Il faut bien saisir le nœud qui se trouve ici, au chapitre 12, parce que Jean a compris cela beaucoup mieux que les autres. Comme toujours, c'est lui qui nous livre le secret ; et à partir du chapitre 12 il nous livre le point brûlant, la lutte à son paroxysme.

Dans cette dernière semaine, Jésus n'a donc plus les initiatives. Il laisse les événements « passer devant », ce qui est très significatif. C'est pour cela qu'on peut se demander si l'Église, avec Vatican II, n'est pas entrée dans la dernière semaine. Jusque-là, l'Église avait les initiatives ; elle était à la tête de la culture, et elle prenait des initiatives. Avec Vatican II les événements « passent devant ». Cela, c'est très déroutant pour les gens « de cœur », pour les gens qui aimaient l'Église dans tout son éclat de victoire. Il leur est difficile de comprendre que les événements « passent devant » et que nous avons à vivre quelque chose de tout à fait nouveau, que l'Esprit Saint nous demande d'accepter avec amour.

Jésus, dans cette dernière semaine, ne condamne plus. Et l'Église, avec Vatican II, n'a plus condamné. Pour beaucoup, cela a été un scandale, mais ce scandale est dépassé dans la lumière de la dernière semaine où Jésus, lui non plus, ne condamne pas. Et le jour où l'Église ne condamne plus, elle se met sur la croix. Et vraiment elle se met sur la croix aujourd'hui pour sauver l'humanité. Car l'Église est liée au sort du Christ, elle accepte donc de vivre l'Agonie, la Croix et le Sépulcre — quel grand mystère ! L'Église du silence, c'est vraiment l'Église qui est

²⁹ Jn 8, 59 ; 10, 39 (cf. encore 7, 30 ; 10, 31).

dans le Sépulcre. Et même là où elle n'est pas à proprement parler « Église du silence », l'Église n'est-elle pas sur la Croix, avec toutes les voix discordantes qui se font entendre, à tel point que beaucoup de fidèles ne savent plus où aller ? Ils entendent certaines choses, ailleurs ils entendent d'autres choses... alors, où est la vérité ? N'oublions pas qu'à la Croix il y a des voix discordantes...

Il faut bien saisir ce que représente la dernière semaine. Nous ne pouvons développer cela ici, mais chaque fois qu'on vit la Semaine sainte, il faut la vivre avec Jean en suivant son Évangile du chapitre 12 au mystère du Sépulcre. N'est-ce pas la plus belle partie de cet Évangile ? Dans cette dernière semaine, il y a sept initiatives du Christ. Je ne dis pas cela pour retrouver le chiffre 7³⁰. Mais c'est un fait : dans la dernière semaine, au milieu de tous les événements que Jésus laisse « passer devant », dans cette ambiance chaotique de la dernière semaine, sept initiatives du Christ nous sont données. Je les énumère simplement :

1. Le lavement des pieds³¹, une très grande initiative qui a scandalisé Pierre. Changement de rite et, de plus, un changement imprévisible. Le rite de la Pâque de l'Ancien Testament n'était-il pas immuable ? Ne devait-il pas durer jusqu'à la fin des temps ? Les Israélites disent que le sabbat doit durer éternellement. Comme c'est curieux ! ce sont toujours les mêmes raisonnements. On regarde en arrière au lieu de regarder en avant. On est saisi par le conditionnement, par la répétition, et on ne comprend pas que l'Esprit Saint renouvelle toujours tout. Il est frappant de voir le scandale de Pierre devant le geste de Jésus, du Maître qui, au cours de ce repas pascal, au terme de la célébration de la Pâque juive, prend le tablier du serviteur. Pierre a dû se dire : « Mais il est fou ! » C'est vrai... Jésus, lui qui est là comme le Maître au milieu de ses apôtres dépose tout à coup son manteau et, prenant la tenue de l'esclave,

³⁰ Je pose parfois la question : le chiffre 7 n'est-il pas comme la « mesure » qui nous permet de découvrir l'ordre de l'Évangile de saint Jean ? En effet, au point de départ, de Cana à la multiplication des pains, nous avons noté sept moments :

Trois pour le mystère de l'Agneau : Cana ; purification du Temple ; entretien avec Nicodème.

Trois pour le mystère de l'Époux : Rencontre de Jésus avec la Samaritaine ; guérison de l'enfant du fonctionnaire royal de Capharnaüm ; guérison de l'infirme à la piscine de Bézatha.

Un pour le Fils : le grand discours sur l'œuvre du Fils.

Dans le mystère des luttes, nous avons noté sept présences de Jésus. Et dans la dernière semaine, enfin, il y a les sept initiatives du Christ.

³¹ Cf. Jn 13, 1-11.

fait le geste même de l'esclave. Ce mystère du lavement des pieds est très important ; et c'est la première initiative de Jésus dans ce mystère d'enfouissement.

2. Le commandement nouveau : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés »³².

3. Jésus, prophète de l'Esprit Saint, annonce le Paraclet. C'est une grande initiative, le dernier enseignement de Jésus³³, qui est donné pour annoncer le Paraclet, l'Esprit Saint.

4. La prière qu'on appelle généralement « sacerdotale », mais qui est plus justement appelée « prière du Fils bien-aimé » (le sacerdoce du Christ étant le sacerdoce d'amour du Fils bien-aimé)³⁴.

5. Jésus nous donne sa Mère³⁵.

6. Le cri de soif³⁶.

7. Jésus offre librement sa vie³⁷.

Il y a donc bien là sept initiatives. N'est-ce pas ce mystère que nous devons vivre aujourd'hui ? Le renouveau de la vie chrétienne doit se faire dans la lumière de ces sept initiatives de Jésus. La grâce chrétienne n'est-elle pas de vivre de ces sept grandes initiatives du Christ ? La blessure du cœur est une passivité dernière, et le mystère du Sépulcre est l'enfouissement ultime. L'Évangile nous montre ensuite les apparitions du Christ ressuscité — où Jésus n'est plus de ce monde.

Il y a donc dans l'Évangile de Jean un merveilleux ordre de sagesse, et toujours selon le même rythme : mystère de l'Agneau, mystère de l'Époux, mystère du Fils... Ce rythme intérieur de l'Évangile de Jean est le rythme même du cœur de Jésus, le rythme du cœur du Père qui se donne à nous à travers Jésus ; et il doit être aussi, profondément, le rythme de notre cœur.

Dans la vie apostolique, jusqu'à la fin, nous aurons des périodes d'éclosion, des moments merveilleux. Il y aura aussi des moments de lutte où nous ne verrons pas les résultats, où nous aurons l'impression que « tout cela ne sert à rien ». Et il y aura des moments d'enfouissement ; mais, dans ces moments d'enfouissement, Dieu per-

³² Jn 13, 34.

³³ Jn 14, 16 sq. ; 15, 26 sq. ; 16, 7 sq.

³⁴ Jn 17.

³⁵ Jn 19, 25-27.

³⁶ Jn 19, 28.

³⁷ Jn 19, 30.

mettra que nous ayons des initiatives d'amour qui achèveront tout. Jésus a tout achevé par ses sept dernières initiatives... et, après le mystère du Sépulcre, tout est repris par le mystère de la Résurrection. Mais la gloire du Ressuscité n'est plus de ce monde.

Le mystère de la Résurrection et les apparitions du Christ — tout en confirmant l'enseignement de sa vie — devançant son retour et nous aident à en vivre déjà dans la foi et l'espérance. Ne sont-elles pas, en effet, comme le retour du Christ pour nous, annonçant qu'un jour il reviendra dans sa gloire ?

Qu'après cette retraite, saint Jean, celui qui nous invite à contempler le mystère de l'Agneau, de l'Époux, du Fils, continue de nous accompagner à travers toute notre vie chrétienne, et qu'il nous aide à vivre vraiment de ces mystères dans l'adoration et le désir de contemplation. Car l'adoration nous lie spécialement à l'Agneau, à l'état victimal de Jésus, qui nous conduit à l'intimité du cœur de l'Époux, dans l'oraison. Et si Jésus est pour nous l'Agneau et l'Époux, c'est pour faire de nous des fils bien-aimés du Père, qui, avec le Fils unique et sous le souffle de l'Esprit Saint, demeurent *in sinu Patris*, dans le sein du Père³⁸.

³⁸ Jn 1, 18. En commentant Jn 13, 23, saint Thomas souligne que Jean emploie le même terme (κόλπος) pour exprimer sa proximité à l'égard de Jésus au cours de la dernière Cène. En 1, 18 : εἰς τὸν κόλπον τοῦ πατρὸς, « [tourné] vers le sein du Père », et en 13, 23 : ἐν τῷ κόλπῳ τοῦ Ἰησοῦ, « dans le sein de Jésus » (*Commentaire sur saint Jean*, n° 1804).

APPENDICES

Réponses aux questions

1. Foi et intelligence

Question : Pourriez-vous éclairer la relation foi-intelligence ? Pourquoi la foi nous fait-elle devenir intelligents ? Est-ce seulement parce que nous dépendons d'un Être plus intelligent que nous, et qui nous permet de progresser continuellement ?

Réponse : Je ne peux pas faire ici un traité théologique sur la foi, mais je réponds tout de même brièvement à ces questions qui touchent des problèmes très importants.

Il faut bien comprendre que la foi, ce don de Dieu, cette lumière divine, est reçue dans notre intelligence, mais dans notre intelligence en tant qu'elle est dans la mouvance de l'amour. Ce n'est donc pas directement l'intelligence en elle-même qui reçoit la foi, mais l'intelligence inclinée par la volonté — donc par l'amour — et par Dieu. C'est Dieu qui incline notre intelligence à devenir réceptive à l'égard d'une vérité qui la dépasse. Autrement dit, il faut un amour premier qui oriente notre intelligence vers une vérité qui la dépasse, car cette inclination n'est pas naturelle à notre intelligence ; nous ne croyons pas *naturellement*. Nous croyons naturellement en ceux que nous aimons ¹, bien sûr, mais ce n'est

¹ À la suite de saint Augustin, saint Thomas distingue, dans l'acte de foi : croire à Dieu (*credere Deo*), croire Dieu (*credere Deum*) et croire en Dieu (*credere in Deum*). Voir *Somme théol.*, II-II, q. 2, a. 2. « Ce n'est pas la même chose de dire "croire à Dieu", car ainsi je désigne l'objet ; "croire Dieu", car ainsi je désigne le témoin [Dieu qui me parle] ; et "croire en Dieu" parce qu'ainsi je désigne la fin. (...) L'objet de la foi peut être une créature [en tant que créée] — je crois, en effet, que le ciel a été créé ; et une créature peut aussi être témoin de la foi — ainsi je crois Paul ou n'importe quel autre saint —, mais la fin de la foi ne peut être que Dieu, car c'est vers Dieu seul que notre esprit peut être tourné comme vers sa fin » (*Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, n° 901 (III, pp. 67-68). Si nous disons ici « croire en un ami », c'est parce que l'ami est déjà une certaine fin (bien qu'il ne soit pas ma fin ultime). Je peux donc croire *en* lui, mettre ma confiance en lui, et non pas simplement « le croire », croire ce qu'il me dit. Concernant ce que dit saint Augustin, voir *Homélie sur l'Évangile de saint Jean*, XIX, 6 (Bibl. aug. 72, pp. 607-609 et la note complémentaire 81, p. 845).

pas la foi divine. Croire en un ami, cela se fait naturellement. Il faut donc que Dieu soit notre Ami pour que nous puissions croire en lui. C'est pourquoi le premier moment de la foi — *l'initium fidei*, comme dit un des conciles d'Orange — c'est un premier amour, une *pia affectio*, un *piae devotionis affectus* qui pousse notre intelligence à s'ouvrir à une vérité qui la dépasse. Par le fait même, la foi impliquera tout de suite un type particulier de connaissance : une connaissance affective. La foi n'est pas une connaissance artistique, ni une connaissance purement spéculative (comme une connaissance mathématique ou philosophique), elle est une connaissance de type affectif, précisément parce que le *point de départ* de la foi est un amour qui incline notre intelligence à recevoir une vérité supérieure qui la dépasse. Voilà pourquoi c'est aussi l'amour qui inspire et imprègne le *dernier* moment de la foi. La foi, en effet, est ordonnée à l'amour ; et quand on a des difficultés à croire, il faut toujours se rappeler qu'on croit par amour et pour aimer plus. Nous croyons parce que Dieu nous aime et que nous l'aimons. Nous croyons en un Père, un Ami, un Époux... Et nous croyons pour l'aimer plus, pour grandir dans son amour.

Il peut arriver que nous ayons de la difficulté à croire ; rappelons-nous alors que la foi est une épreuve. Il n'est pas facile de croire. Dans le monde d'aujourd'hui, pour des intellectuels, des scientifiques, des « matheux », ce n'est pas facile. La foi exige de nous un effort, elle est une épreuve par laquelle Dieu « sonde nos reins et nos cœurs »² pour savoir si nous avons confiance en lui, si nous lui faisons vraiment confiance pour aller plus loin. Il faut toujours se rappeler cela.

Nous rencontrons forcément, un jour ou l'autre, des personnes qui ont perdu la foi et qui nous le disent. À ce moment-là, nous devons être témoins de notre foi, et nous devons leur répondre en comprenant qu'il est normal d'avoir parfois des difficultés à croire. Il faut comprendre cela ; car rien n'éprouve plus ceux qui ne croient plus, ou qui ont de la peine à croire, que d'entendre dire : « Oh, pour moi c'est tellement facile ! » Non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas facile du tout ! Celui qui parle de cette manière-là montre qu'il ne sait pas très bien ce qu'est la foi.

La foi implique toujours une *volonté de croire*, une volonté profonde, une volonté d'amour³. La foi est quelque chose de merveilleux,

² Ps 7, 10 ; 26, 2 ; Jr 11, 20.

³ Je dis bien : une volonté d'amour. Dans le langage courant, on oppose souvent volonté et amour, et donc un homme de volonté (celui qui est efficace) et un homme de cœur (celui qui est capable d'aimer). Cette opposition se trouve déjà chez Descartes pour qui l'amour ne peut être que passionnel — d'où négation de l'amour spirituel. Nous retrouvons la même théorie chez Freud. La volonté est alors réduite à une volonté d'efficacité, qui s'oppose à l'affectivité trop grande de l'amour. En réalité, une telle conception

c'est la noblesse la plus grande de notre intelligence, c'est quelque chose qui nous élève plus haut que notre regard habituel. Mais cela se fait dans l'obscurité, et c'est en cela que la foi implique une épreuve. Elle est donc à la fois un don et une épreuve.

À certains moments, le Saint-Esprit peut nous aider beaucoup. Il peut aider l'exercice de la foi par ses dons, notamment le don d'intelligence et le don de science... Quand le Saint-Esprit souffle, alors c'est merveilleux ! Il y a des gens qui disent parfois : « Pour moi cela va tellement bien, que maintenant, c'est comme si l'obscurité de la foi n'existait plus. Je suis comme devant des évidences ». Quand j'entends dire cela, j'attends le lendemain ! Et le lendemain on me dit : « Cela devient très difficile, j'ai perdu la foi... ! » — Mais non, vous n'avez pas perdu la foi, cela devient seulement difficile ! Jusque-là, quand vous disiez que c'était très facile, comme au-delà de la foi, c'était le Saint-Esprit qui vous portait. La foi, par elle-même, implique une non-évidence. Elle donne une certitude divine qui est plus grande que la certitude de toutes les sciences humaines, mais cette certitude accompagne une adhésion dans la non-évidence, dans l'obscurité, à un mystère dont la lumière excessive nous aveugle. La foi est certaine, mais le mystère n'est jamais évident pour nous, tant que nous n'avons pas la vision. C'est pourquoi la foi est une attente de la vision béatifique, comme nous l'avons dit.

Il faut donc essayer de saisir ce qu'est ce régime de vie divine en nous, qui est une chose merveilleuse, mais qui exige de nous d'aller toujours au-delà de la pente normale de l'intelligence humaine. Il n'est donc pas étonnant que, de temps en temps, on soit un peu essoufflé. La vie chrétienne est un peu essoufflante, ce n'est pas une vie facile. C'est une vie héroïque qui exige constamment un effort de dépassement de nous-mêmes, un effort pour aller au-delà de nos limites.

La foi ne perfectionne pas directement notre intelligence. Saint Thomas dit que la foi n'est pas une vertu intellectuelle ⁴, parce qu'elle ne

de la volonté est complètement fautive. Elle oublie que la volonté est un « appétit » spirituel ordonné en premier lieu à l'amour. Il existe un amour spirituel, et c'est même cet amour qui est le plus fort en nous. Capable d'assumer l'amour passionnel et instinctif, il ne les détruit pas, mais les ordonne à une fin humaine, au bonheur de *tout l'homme*. Quant à l'efficacité, elle provient de l'amour et ne doit pas s'y opposer. Mais l'ordre à garder est très important : c'est l'amour qui est premier, qui est source de l'efficacité, et c'est par l'amour que la volonté elle-même est source d'efficacité. Si nous oublions cet ordre, l'efficacité risquera de tuer l'amour. Lorsque nous parlons ici de la « volonté de croire », il s'agit d'une volonté d'amour qui incline notre intelligence, par l'amour, à s'ouvrir à la parole de celui qui nous aime et que nous aimons.

⁴ Voir *De veritate*, q. 14, a. 3 et 4 ; *Somme théol.*, I, q. 65, a. 4 ; II-II, q. 4, a. 5 ; *De virtutibus in communi*, a. 7.

perfectionne pas immédiatement notre intelligence. Ce n'est pas parce que quelqu'un a la foi qu'il sera plus intelligent. Il y a des gens très croyants qui n'ont pas une intelligence très développée. Heureusement qu'ils ont une grande piété, une grande dévotion, cela compense un peu. Il y a aussi des gens qui sont très intelligents et qui n'ont pas la foi. La foi ne nous *donne* pas l'intelligence. C'est pour cela qu'il faut toujours travailler pour être plus intelligent, car on ne *naît* pas intelligent, on le *devient* progressivement — si du moins on travaille... Il y a évidemment une base au point de départ, il y a une donnée première : certains ont la « bosse des mathématiques », d'autres ont des dispositions artistiques, d'autres encore ont des dispositions philosophiques, ils ont de la facilité pour cela ; mais ils doivent tout de même travailler.

Je me souviendrai toujours d'une parole que j'ai entendue à ce sujet, au début de mes études philosophiques. Nous avions un professeur merveilleux, le Père Mandonnet, un vieux paysan devenu un historien étonnant, professeur à Fribourg de longue date. À la fin de sa vie, le paysan — la noblesse du paysan — revivait en lui. Il devait nous faire un cours de « méthodologie historique »... mais de toute l'année nous n'en avons vu que cinq lignes ! Parce que, à peine avait-il commencé à lire son livre de méthodologie historique (livre fort bien fait, au demeurant, mais trop difficile pour les jeunes étudiants que nous étions), qu'il enlevait ses lunettes, puis commençait à nous parler : « Mes petits frères... etc. ». Un beau jour il nous a dit : « Vous êtes tous intelligents... — cela, c'est quelque chose qu'on retient toute sa vie — vous êtes tous intelligents, mais attention ! vous avez des formes d'intelligence différentes. Vous aurez donc tel professeur qui dira : "J'ai un génie dans ma classe" — dites-vous tout simplement que votre professeur a la même forme d'intelligence que vous. Tel autre professeur dira au contraire : "J'ai un imbécile dans ma classe, il ne comprend rien" — dites-vous tout simplement qu'il a une autre forme d'intelligence que vous ».

C'est tout à fait vrai, philosophiquement. L'intelligence a des modalités, des facettes différentes. Dieu seul est l'intelligence substantielle, subsistante. Nous, nous participons à l'intelligence divine, à la lumière divine, mais cette participation se fait nécessairement selon des modalités différentes.

La foi ne nous rend pas plus intelligents au niveau naturel, mais elle est un *appel* à être plus intelligent. La foi corrige notre paresse ; car, si nous sommes vraiment croyants, nous comprenons que nous devons être intelligents pour Dieu. Dieu aime que nous soyons intelligents pour lui. Si, par exemple, on a un génie artistique, on peut lire l'Écriture d'une façon merveilleuse, et si on a un génie philosophique on la lira encore

autrement. Nous devons mettre toute notre intelligence, la forme d'intelligence que nous avons, au service de la foi, et c'est en cela que la foi nous rend plus intelligents. Voilà pourquoi je dirais ceci : *pratiquement* la foi nous rend plus intelligents, c'est sûr. Elle nous fait comprendre que, notre intelligence étant un don merveilleux de Dieu, Dieu aime que nous cultivions ce don et soyons intelligents pour lui. Il s'agit évidemment de bien orienter notre intelligence, car si nous l'orientons uniquement de manière à dominer, à nous exalter, cela devient dangereux. L'exaltation de l'intelligence, c'est l'orgueil ; et l'exaltation de la domination, c'est la tyrannie. Il faut au contraire être intelligent pour Dieu et pour ses frères, en ordonnant l'intelligence à l'amour, à la foi, et en mettant toutes nos découvertes intellectuelles au service de notre foi. Quand nous lisons l'Écriture, lisons-la avec intelligence, en comprenant que c'est Dieu qui nous enseigne — et il n'y a pas de plus haute école que celle-là (où on entre sans examen : c'est gratuit...). Par la foi nous entrons dans cette haute école où c'est Dieu lui-même qui nous enseigne. Certes, il peut prendre des « assistants » : tous les apôtres, tous les prêtres qui enseignent, sont les « assistants » de Dieu, et ils savent bien que Dieu est l'unique Maître qui nous donne la véritable intelligence. Quand on enseigne au niveau humain, on ne peut pas rendre ses étudiants intelligents. Comme le disait un de nos professeurs du Saulchoir ⁵, « on peut bien leur donner l'intelligible mais pas l'intelligence » — c'est l'expérience terrible de tous ceux qui enseignent. Mais quand nous nous mettons à l'école de Dieu c'est différent, car lui nous donne bien plus que l'intelligible : il nous donne la lumière et nous rend intelligents. La foi nous permettra d'avoir une forme d'intelligence qui se développera pour Dieu.

On voit donc que, d'une certaine manière, la foi n'augmente pas notre intelligence en elle-même, mais qu'elle doit être pour nous un motif merveilleux de tout mettre en cause pour être vraiment à l'école de Dieu.

2. *Crainte de Dieu et adoration*

Question : Quand il est question dans l'Écriture de « craindre » Dieu, cela signifie-t-il adorer Dieu ?

⁵ Le couvent d'études des Dominicains.

Réponse : Pour répondre à cette question très importante il faut d'abord, avec saint Augustin ⁶, distinguer deux sortes de crainte : la crainte servile et la crainte « chaste ». La crainte servile, c'est la crainte du gendarme. Il y en a qui ont peur de Dieu : « Je vais recevoir un coup de bâton » ; ou : « J'ai peur de Dieu parce qu'il y a l'enfer ». La crainte servile fait de nous des êtres rampants ; on a peur de Dieu parce qu'on a peur qu'il nous punisse. Cette crainte, en soi, est mauvaise. La crainte chaste ⁷, au contraire c'est celle de l'épouse qui craint que son époux s'écarte d'elle, qu'il ne soit pas assez présent — ce qui voudrait dire qu'il n'aime pas son épouse autant que celle-ci le désire. Cette crainte est donc aussi celle de tomber dans le péché, puisque seul le péché nous éloigne de Dieu ⁸. Cette crainte chaste est en même temps filiale, comme le souligne saint Thomas ⁹. Cette crainte provient de l'amour, de la délicatesse de l'amour ; elle provient de l'adoration. Quand on adore Dieu, on entre progressivement dans une certaine connaissance de Dieu et donc dans une crainte chaste, filiale, à son égard.

Il peut très bien se faire que la crainte servile nous conduise à l'adoration et que la crainte chaste, filiale, soit le fruit de l'adoration. L'adoration est, si j'ose dire, le geste de politesse élémentaire exprimant le respect qu'on doit à Dieu. On doit respecter Dieu, et on ne peut pas le respecter en dehors de l'adoration, puisque cela lui est dû. De ce point de vue-là, le geste d'adoration, par où nous respectons Dieu, nous met dans la vérité, il nous rend vrais pratiquement. Nous ne sommes vrais, pratiquement, que quand nous adorons. C'est en ce sens que l'adoration purifie notre cœur et notre intelligence. Et en nous mettant dans la vérité pratique, l'adoration nous fait comprendre la grandeur de l'amour de Dieu et donc elle nous donne cette crainte chaste, filiale.

La crainte servile, au contraire, est la peur de Dieu. Cette peur peut nous replier complètement sur nous-mêmes, et en ce sens elle est mauvaise. Mais il peut y avoir une crainte servile dont Dieu se serve pour nous apprendre à adorer. « J'ai peur de Dieu, mais je comprends que la première chose que Dieu me demande, c'est de l'adorer. » On est alors

⁶ Voir son *Commentaire de la Première Épître de saint Jean*, IX, 5-8 (Sources chrétiennes 75, pp. 389-395). Voir aussi saint Thomas, *Somme théol.*, II-II, q. 19 (sur le don de crainte), a. 2 sq.

⁷ Cf. Ps 18, 10 (Vulgate) : « La crainte du Seigneur est chaste, elle demeure pour les siècles des siècles. »

⁸ Voir SAINT AUGUSTIN, *op. cit.*, pp. 391-395.

⁹ Voir *loc. cit.*, a. 2, ad 3 : cette crainte est à la fois filiale et chaste parce que, dans « l'amour de charité », Dieu est à la fois notre Père (cf. Rm 8, 15) et notre Époux (cf. 2 Co 11, 2).

sur la bonne voie ; et la retraite qu'on aura décidé de faire par crainte de l'enfer et du « Dieu gendarme », on la fera finalement par désir de connaître et d'aimer Dieu davantage. Et on peut bien consacrer quelques jours de ses vacances à chercher Dieu davantage ! Cela, c'est la crainte chaste, aimante, celle qui nous incite à désirer faire pleinement la volonté de Dieu. L'adoration nous aide beaucoup à entrer dans cette attitude de crainte chaste, filiale, aimante.

3. *Le temps*

Question : Où intervient le temps dans l'œuvre de la création ? De quelle façon les différentes créatures sont-elles soumises ou non au temps ?

Réponse : Il faut bien comprendre que l'acte créateur de Dieu porte sur l'être de chaque réalité. Saint Thomas, dans son traité de la création, insiste beaucoup sur le fait que l'acte créateur de Dieu, c'est la communication de l'être, de l'exister de la réalité. Mais cet acte créateur de Dieu peut porter sur des réalités spirituelles et sur des réalités matérielles, et sur des réalités qui sont à la fois spirituelles et matérielles.

L'acte créateur de Dieu, en Dieu, est éternel, mais il est source de réalités qui participent à l'Être de Dieu — sans être Dieu. N'étant pas Dieu, ces réalités sont nécessairement limitées, elles sont donc dans un devenir, et donc dans un certain « temps ». Dieu seul est éternel. Il n'est même pas « dans » l'éternité, il est l'éternité, il est l'Éternel. Il faut bien comprendre que l'éternité n'existe pas en dehors de Dieu. C'est lui qui est l'Éternel. L'Être de Dieu n'est pas mesuré, parce qu'il est Amour substantiel.

L'être créé, lui, est mesuré. Il est mesuré par Dieu et, parce qu'il est limité, il va impliquer nécessairement certaines opérations distinctes de ce qu'il est : des opérations vitales. Les anges (parlant ici en chrétiens et non en philosophes, nous pouvons parler de la création des anges) sont des réalités qui ne sont pas simples. Elles sont simples en ce sens qu'elles n'ont pas de matière, et pourtant elles ne sont pas parfaitement simples, parce que leurs opérations vitales sont distinctes de leur être. Par le fait même, elles sont nécessairement mesurées par un certain temps, un temps angélique qu'on appelle l'*aevum*¹⁰, qui est une durée intérieure.

¹⁰ Sur l'éternité, le temps et l'*aevum*, voir *Somme théol.*, I, q. 10, a. 4, 5 et 6.

Quelle différence y a-t-il entre la durée et le temps ? La durée, nous la portons au-dedans de nous-mêmes, tandis que le temps est quelque chose d'objectif. Quand nous passons une heure à faire un travail que nous n'aimons pas, cette heure dure très longtemps pour nous, alors que quand nous passons une heure à faire quelque chose d'agréable, ce temps, cette heure, passe très vite. Là, on voit la différence entre la durée psychologique et le temps objectif ; c'est facile à comprendre. Les anges, eux, n'ont qu'une durée intérieure impliquant une certaine succession dans leurs opérations, succession mesurée par ce qu'on appelle l'*aevum*. L'*aevum* est pour les anges ce que le temps est pour les créatures impliquant un corps. Mais peu importe le mot, il montre tout simplement que les anges eux-mêmes ne sont pas par nature éternels, mais qu'ils ont une certaine succession dans leurs opérations, et donc un certain changement.

Le temps et la durée sont toujours quelque chose de second par rapport à l'être. La durée apparaît avec la vie — quand la vie est distincte de l'être, c'est-à-dire en toute créature vivante. En Dieu seul l'être et la vie ne font qu'un (c'est pour cela qu'il peut être Amour substantiel, Amour dans tout son Être), et donc Dieu seul est éternel. Dans tout vivant créé il y a une distinction entre l'être et la vie. Celle-ci impliquera donc nécessairement une durée — lorsqu'il s'agit des créatures spirituelles comme les anges — et elle sera, de plus, mesurée par *le temps* lorsqu'il s'agit des vivants impliquant un corps, et donc une vie biologique. Le temps est donc lié au devenir *physique*.

La création du monde physique, en effet, nous met en présence de réalités complexes. Et la réalité la plus complexe qui soit, c'est l'homme, chef-d'œuvre de complexité (pas forcément de complication, mais de complexité !). Selon l'expression d'un grand biologiste, nous sommes une « cathédrale de molécules », cathédrale extraordinaire, très bien organisée. Il y a dans l'homme une complexité étonnante, qui vient de la matière. Car dès qu'il y a matière, la richesse et la perfection ne peuvent plus être dans la simplicité ; elles ne peuvent plus être que dans la multiplicité et la complexité. Celle-ci est donc en vue de la perfection, et elle est vraiment nécessaire à la perfection d'un être qui implique la matière.

Quand Dieu a voulu créer un monde physique, celui que nous voyons, dans lequel nous sommes, le devenir est alors apparu, et avec lui le temps comme *mesure du devenir de ce monde physique*. Le devenir du monde physique est quelque chose d'objectif pour nous, quelque chose que nous pouvons mesurer. Le temps est précisément cette mesure, et il est donc une conséquence directe de la création de la matière. Dès que le monde physique, matériel, est créé, le temps apparaît. On pourrait dire que devenir et temps sont coextensibles. Je ne dis pas *l'être et le temps* (c'est là l'erreur de Heidegger, qui est encore trop hégélien), car l'être et

le temps ne sont pas coextensibles — autrement Dieu devrait être dans le temps. Or Dieu est éternel et il *est*. L'être échappe donc au temps, il est au-delà du temps. Par contre, le devenir, lui, est toujours dans le temps ; dès que le monde physique est créé, il y a immédiatement le devenir (le monde physique n'existe que dans le devenir) qui, lui, est mesurable par le temps : il fonde le temps.

Saint Thomas, à la suite d'Aristote ¹¹, précise que le temps n'est parfait que par l'intelligence de l'homme. Ce problème serait intéressant à « creuser », parce que c'est là qu'il y aurait un point de contact entre idéalistes et réalistes. C'est pourquoi, en face d'idéalistes, il faut tout de suite prendre la question du temps, parce que là il y a un point de contact. Pour les autres problèmes les points de vue sont très différents puisque l'idéaliste, c'est celui qui crée des idéologies. C'est pourquoi l'idéologie est toujours idéaliste. L'idéalisme, c'est le primat de la pensée humaine sur l'être, et donc dès le départ une idéologie, puisque ce n'est plus *ce-qui-est*, la réalité, qui est première, mais ce sont les idées qui mesurent toutes choses.

Lorsqu'il s'agit du temps, c'est seulement l'intelligence qui peut le saisir comme une mesure de la succession. L'intelligence humaine, en effet, saisit comment le temps mesure la succession et la ramène à une certaine unité. Autrement dit, seule l'intelligence peut saisir l'instant présent. Or l'instant présent est *le seul qui existe*. Le passé n'existe plus, et le futur n'existe pas encore. L'instant présent est ce par quoi le temps mesure la réalité mue. Et c'est par cet instant présent, si fugitif, que nous pouvons rejoindre l'éternité : l'instant présent est comme l'écho de l'éternité en nous. Les néo-platoniciens disaient qu'il en était l'image, l'icône. Par l'instant présent, c'est l'éternité qui nous est donnée ; nous ne rejoignons l'éternité ni par le passé ni par le futur, mais seulement par l'instant présent. Notre jugement d'existence portant sur *ce-qui-est*, sur la réalité, est dans l'instant présent, qui seul nous permet de rejoindre le réel. C'est l'instant présent qui ponctue le temps et nous permet de situer le passé et le futur, et c'est l'instant présent qui nous fait comprendre comment le temps mesure la réalité mue.

On voit donc comment on peut dire que le temps est *con-créé*, c'est-à-dire « créé avec », « créé en même temps » que l'univers phy-

¹¹ Très souvent, pour des problèmes philosophiques, saint Thomas reprend le point de vue d'Aristote sans rien y ajouter, mais en le purifiant. Saint Thomas est en effet un théologien, il ne cherche pas du tout à faire une œuvre originale en philosophie ; quand il commente Aristote, c'est en vue de ses propres recherches théologiques.

sique. Il n'est pas créé séparément de celui-ci ; il est créé en même temps, comme une conséquence directe d'un monde qui implique le devenir physique.

Nous n'allons pas faire ici un cours de philosophie sur le temps — bien que ce soit très intéressant. J'ajouterai simplement une précision à propos de la question de la création dans le temps. Que signifie : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre »¹² puisqu'en réalité, avant l'acte créateur de Dieu, il n'y a que l'éternité ? Cela veut dire tout simplement qu'à partir de la création du monde physique, le temps commence. On voit donc aussi que le temps est plus vaste que l'histoire, qu'il est quelque chose de fondamental par rapport à celle-ci. Il ne faut pas confondre les deux. L'histoire s'inscrit dans le temps. Celui-ci est une donnée concrète, en ce sens qu'il apparaît avec le monde physique, tandis que l'histoire commence avec les *documents* sur la vie de l'homme. L'histoire est liée à la *vie de l'homme*, alors que le temps est lié au *devenir physique*.

Saint Thomas — à la suite des grandes spéculations des Arabes du XI^e et XII^e siècles — se demande aussi dans quelle mesure nous pouvons parler du « commencement » de notre univers. À cela il répond que la seule chose que l'intelligence humaine puisse découvrir, c'est que tout ce qui existe, tout ce que nous voyons, constatons, expérimentons, est radicalement dépendant de Dieu. Mais l'intelligence, par elle-même, ne peut pas découvrir s'il y a eu ou non un commencement du monde. Celui-ci, en effet, aurait très bien pu exister depuis toujours, tout en étant créé¹³. Il n'y a pas de contradiction à affirmer à la fois que le monde dépend de Dieu dans tout son être et que l'intelligence humaine ne peut pas en préciser le commencement. Mais l'Écriture nous dit qu'il y a eu un commencement du monde physique, c'est donc pour nous objet de foi.

4. Le doute provient-il du démon ?

Question : Le démon est-il le principal auteur du doute ?

Réponse : Savoir si le doute provient du démon, c'est une grave question... Il faudrait distinguer... et donner une réponse de Normand.

¹² Gn 1, 1.

¹³ Voir *Somme théol.*, I, q. 46, a. 2 : seule la foi peut affirmer que le monde n'a pas toujours existé ; l'intelligence ne peut pas le prouver.

L'intelligence humaine implique un devenir. Nous ne sommes pas, dès notre berceau, contemplatifs — du moins, cela doit être très rare ! Il faudrait se demander si la Très Sainte Vierge était contemplative dès son berceau... mais ce qui est sûr, c'est que nous, nous ne le sommes pas. Nous *devenons* contemplatifs, comme nous devenons intelligents. Il y a donc un certain devenir de l'esprit. Il est très important de se rappeler cela face à Platon ; car pour lui l'intelligence humaine contemplait dès le point de départ, mais, ayant perdu sa contemplation par suite d'une chute, elle a été liée au corps. La mort est alors ce par quoi l'intelligence est libérée des liens du corps pour redécouvrir l'état initial de la contemplation. Cette vision platonicienne est une vision mythique. En réalité, notre âme humaine n'a pas été créée en dehors de notre corps. À quel moment de la formation de l'embryon a-t-elle été créée ? C'est une question importante, à laquelle nous ne répondrons pas ici. Mais ce qui est certain, c'est que l'âme a été créée par Dieu *dans* le corps et non pas *en dehors* du corps. Au niveau philosophique, on peut le dire ; quant à la doctrine de l'Église, elle est très nette : l'âme humaine est créée *dans le corps*.

Notre âme étant liée au corps, notre intelligence, au point de départ, est une intelligence « mendicante ». C'est l'expérience qui nous aide à découvrir progressivement la vérité, mais nous la découvrons lentement. Nous ne l'avons pas intuitivement dès le point de départ. Nous avons, de temps à autre, des intuitions fugitives, mais que nous devons toujours contrôler par notre expérience, et nous savons bien que notre intelligence implique un devenir. Or, si elle implique un devenir, il est normal qu'elle ait des moments de doute — c'est le conditionnement de la vie de l'intelligence. Notre intelligence n'est pas tout de suite affirmative ; il est même très dangereux d'être tout de suite affirmatif et de dire : « Ce que j'ai compris est la vérité ». Attention ! On a compris une parcelle de vérité, mais on n'a pas compris toute la vérité. Il y a donc ce doute qui est connaturel à la vie de l'intelligence. Quand on reçoit l'opinion de quelqu'un, ce n'est que l'opinion de quelqu'un ; on ne doit pas affirmer cela comme étant absolument la vérité. On donne ses références : « J'ai appris cela parce que j'ai reçu telle lettre, mais je ne peux pas vous dire plus... voilà ma référence ». Tant qu'on n'a pas acquis une vérité radicale, touchant quelque chose de nécessaire, il y a toujours un halo de doute qui demeure, et ce halo de doute provient tout simplement de notre conditionnement humain, parce que notre intelligence est une intelligence qui *devient*.

Rendre le doute systématique, comme fait Descartes, cela ne peut pas venir du Saint-Esprit. Je ne dis pas que c'est du démon, parce qu'il ne faut pas mettre Descartes tout de suite en enfer, mais je ne crois pas

que ce soit du Saint-Esprit. Pour Descartes, en effet, on doit commencer par douter. Pourquoi ? Parce qu'il a tellement peur que la sensation nous trompe, qu'il préfère mettre tout cela entre parenthèses et commencer par le *cogito*. La peur de certaines erreurs peut engendrer un doute, un scepticisme — d'où la « mise entre parenthèses » comme on dit aujourd'hui dans une perspective phénoménologique. C'est la suite de l'influence perverse du *protervus* (comme on disait au Moyen Âge). Le *protervus* est devenu ce petit « démon intérieur » qui peut toujours nous tromper — d'où l'inquiétude constante... Or cette inquiétude systématisée ne provient-elle pas du démon, qui veut enlever à l'intelligence la confiance qu'elle doit avoir naturellement en elle-même ? Cette influence n'est pas nécessairement directe, bien sûr, mais elle agit progressivement pour nous écarter de la recherche de la vérité. La mise en doute systématique, l'épochè (ἐποχή) en vigueur aujourd'hui chez certains philosophes, ce n'est sûrement pas la santé de l'intelligence ; c'est enlever la confiance que nous devons avoir dans nos expériences et dans la santé d'une intelligence qui essaie de rechercher la vérité et qui, en elle-même, n'est pas touchée par le péché.

Le doute systématique se trouve aussi chez Luther mais d'une autre manière ; chez lui, il revient pratiquement à dire que l'intelligence humaine est pervertie par le péché. Or l'Église catholique a condamné cette position, qui cependant est la grande erreur d'aujourd'hui, aboutissant au fidéisme et affirmant, par le fait même, que l'intelligence humaine est incapable par elle-même d'atteindre Dieu. Cette affirmation s'oppose non seulement à la position de l'Église, mais aussi à celle d'une philosophie réaliste, puisque l'une et l'autre ont toujours maintenu que l'intelligence humaine est faite pour atteindre Dieu, et que son but consiste précisément à rechercher sa Source. Si on accepte dès le point de départ un doute *a priori*, systématique, c'est sous l'action du démon. Je répondrais donc ceci : le doute, s'il est systématique, provient du démon.

Dans la foi, c'est la même chose. Celle-ci implique une recherche ; elle peut donc impliquer, à certains moments, des points d'interrogation. Cela ne provient pas du démon, mais de notre conditionnement. C'est normal, puisque la foi ne supprime pas notre conditionnement humain. Il peut donc y avoir dans la foi des moments où nous ne savons pas très bien, où nous nous interrogeons, mais ce doute ne supprime pas la certitude de l'*adhésion* de foi. Si ce doute dans la foi devient systématique, alors c'est l'œuvre du démon. On voit cela chez certains aujourd'hui ; on entend certains théologiens dire ouvertement : « Il faut nécessairement, à certains moments de sa vie, douter de tout pour reprendre tout dans un climat nouveau ». C'est faux ! Certains vont même jusqu'à dire qu'il faut

passer par la phase de l'athéisme pour être vraiment chrétien... Mais systématiser ainsi le doute, c'est nécessairement quelque chose qui vient du démon.

5. La lumière est-elle symbole de la vérité ?

Question : La lumière est-elle symbole de la vérité ?

Réponse : Dans l'Écriture, le mot « lumière » a des significations multiples. C'est un terme analogique, c'est-à-dire un terme qui a des significations diverses impliquant cependant quelque chose de commun.

Le premier « analogué » sensible (parlons ici avec précision, au niveau théologique), est la lumière telle que nous la voyons. Cette lumière peut être symbole de la lumière intérieure.

La lumière intérieure — qu'il s'agisse de celle de l'intelligence (au niveau naturel) ou de celle de la foi (au niveau de la grâce), lorsque nous disons par exemple : « nous sommes témoins de la lumière » — cette lumière est celle qui nous vient de Dieu.

Enfin, le dernier analogué est Dieu : « Dieu est Lumière »¹⁴.

À partir de là, reprenons la question posée, car pour y répondre il fallait d'abord préciser les diverses significations du mot employé.

Question : La lumière est-elle symbole de la vérité, ou est-elle réelle comme la lumière que l'on reçoit dans son cœur quand vient l'Esprit Saint ?

Réponse : On voit tout de suite la confusion entre les deux lumières. La lumière physique est symbole de la vérité. Là-dessus, tout le monde est d'accord. Quant à la lumière qu'on reçoit dans le cœur, c'est la lumière spirituelle, celle dont nous parlons en disant que « la foi est lumière » ou « la parole de Dieu est lumière ». Il est bien évident que quand nous disons : « la parole de Dieu est lumière » et « la foi est lumière », il ne s'agit pas de la lumière physique, mais d'une lumière intérieure qui est une participation directe à la lumière de Dieu. Et la lumière de Dieu, c'est la « Lumière véritable ». C'est pourquoi, dans son Prologue, Jean parle (nous l'avons vu) de la « Lumière véritable », c'est-à-dire de ce premier analogué, la Lumière en elle-même, la Lumière substantielle, qui est Dieu.

¹⁴ 1 Jn 1, 5.

Évidemment, le langage analogique est un langage très souple, et c'est là que réside la difficulté, car le même mot a des significations diverses. C'est pourquoi il faut tout de suite les préciser. Dans l'Écriture on trouve les différentes significations et, si on les prenait matériellement, on verrait jusqu'où cela pourrait aller !...

6. « Efficacité » de la prière et adoration

Question : Faut-il rechercher l'efficacité de la prière dans l'adoration ?

Réponse : La prière de demande peut être efficace. Avant un examen, on demande à Dieu de réussir cet examen ; on désire que cette prière soit efficace, c'est évident ! En face de quelqu'un qui est malade, on demande à Dieu de le guérir, et on supplie Dieu que cette prière soit efficace. La prière de demande implique le désir d'être exaucé. Et saint Thomas nous dit que la prière de demande est *toujours* efficace¹⁵. En effet, elle l'est toujours, mais pas forcément selon la *modalité* que nous pensions. Par exemple, nous avons demandé à Dieu que demain il fasse beau, parce que nous voulons faire une excursion. Notre prière est efficace, mais cela ne veut pas dire que nécessairement il fera beau demain ! Dieu a écouté notre prière et, pour notre plus grand bien, il fera peut-être tomber une averse au bon moment, pour que nous puissions faire autre chose qui sera un plus grand bien pour nous. Nous n'avons pas le droit de dire : « Dieu n'a pas écouté ma prière ». Si, il a écouté notre prière ; mais il a répondu à sa manière.

Ce n'est pas toujours facile, de dialoguer avec Dieu ! parce que c'est un dialogue avec quelqu'un d'infiniment supérieur à nous et qui nous aime infiniment plus que nous-mêmes ne nous aimons. Nous, nous pensons toujours que ce que nous désirons est notre plus grand bien. Mais ce n'est pas toujours le cas, et Dieu, qui le voit, nous corrige parce qu'il nous aime¹⁶. Il veut nous emmener plus loin, parce qu'il veut que nous allions toujours plus haut et que nous entrions toujours davantage dans sa lumière.

¹⁵ À condition, bien sûr, que notre prière soit vraie, et pour cela sept conditions sont requises : voir *Commentaire sur saint Jean*, n° 2142 (texte commenté dans *Demandez et vous recevrez*, in *Lettre aux Amis des Frères et Sœurs de saint Jean* n° 13, juin 1989, pp. 4-11). Voir aussi *Somme théol.*, II-II, q. 83, a. 1 et a. 16.

¹⁶ He 12, 6-7 (Pr 3, 11-12) ; Ap 3, 19 ; Dt 8, 5.

L'adoration, par définition, n'est pas une prière de demande ; dans l'adoration nous ne demandons rien : nous nous offrons à Dieu. Son « efficacité » est donc purement intérieure : l'adoration nous transforme et nous rapproche de Dieu. L'adoration a, si j'ose dire, une « efficacité d'amour » qui nous rend proches de Dieu et nous rend dociles au Saint-Esprit. Ce n'est donc pas une efficacité au sens où un fruit extérieur serait produit ; le « résultat » est intérieur. C'est pourquoi on dit habituellement que l'adoration n'a pas d'efficacité quant au fruit extérieur, alors que la prière de demande en a une — même si, encore une fois, le bien que Dieu nous accorde n'est pas celui que nous avons demandé. Ajoutons que quand nous prions Dieu, nous ne le prions pas seulement pour nous-mêmes, mais pour tous les hommes, comme Jésus l'a fait. Chaque fois, en effet, que Jésus s'adressait au Père, il le faisait pour tous les hommes. Notre prière est toujours universelle, elle est *catholique*. Nous ne pouvons pas prier Dieu sans que notre prière soit universelle — ce qui ne l'empêche pas d'être une prière personnelle qui s'adresse directement à Dieu.

7. Dieu a-t-il besoin de nous ? Avons-nous besoin de Dieu ?

Question : Vous dites : « Dieu n'a pas tellement besoin de nous, c'est nous qui avons besoin de lui ». Avons-nous vraiment *besoin* de Dieu ? Si la relation qui nous unit à Dieu est vraiment une relation d'amour, elle ne se situe pas au niveau du besoin. Si l'on considère qu'on a besoin de Dieu, on n'a pas vraiment de l'amour pour Dieu, on se l'approprie ?

Réponse : Oui, il faut préciser tout cela. On dit parfois que Dieu « a besoin de nous ». Il y a même eu un film qui s'intitulait : « Dieu a besoin des hommes ». On voit bien ce que cela veut dire. Dieu a besoin des hommes puisqu'il a voulu lier le salut de l'humanité au Christ, et le Christ a voulu que Marie et que l'Église continuent ce mystère. Dieu a donc « besoin » de l'Église, il s'est lié à l'Église, mais parce qu'il l'a *voulu*, et voulu par miséricorde, par surabondance d'amour. Distinguons toujours le regard *métaphysique* et le regard de *théologie mystique*. C'est difficile, puisqu'il s'agit de garder constamment une double perspective. Il faut cependant maintenir les deux. Rappelons-nous toujours les deux récits de la création, et comprenons que quand on n'a qu'un seul regard sur Dieu, on se trompe, parce qu'on devient systématique et univoque. Il faut toujours avoir deux regards. C'est pour cela que les réponses de

saint Thomas peuvent apparaître comme des réponses de Normand : « peut être bien que oui, peut-être bien que non ». Nous répondrons ici de la même manière. Nous pouvons dire, dans un regard métaphysique, que Dieu n'a pas besoin de nous. Pourquoi ? Parce qu'il est le Créateur qui nous a tout donné et que nous ne lui ajoutons absolument rien. Mais dans un regard de théologie mystique, nous voyons que Dieu, ayant voulu réaliser avec nous une alliance d'amour, veut qu'il y ait une surabondance d'amour. Dieu a voulu devenir pauvre, mendiant, dans le mystère du Christ, en nous demandant de l'aider et de coopérer avec lui. Nous retrouvons là les deux aspects : l'être et l'amour. Dieu *est*, et Dieu est *amour* — il faut maintenir les deux. Bien sûr, nous touchons là un mystère : nous comprendrons un jour que c'est infiniment plus grand que tout ce que nous pouvons dire ; mais nous devons au moins balbutier ces deux choses, parce que Dieu est à la fois celui qui transcende tout et celui qui est le plus immanent à tout. Il est celui qui nous dépasse infiniment et celui qui est plus intime à nous que nous ne le sommes à nous-mêmes ¹⁷. Nous pouvons donc dire que Dieu n'a pas besoin de nous, car nous n'ajoutons rien à Dieu. Tout ce que Dieu nous donne est pure gratuité, nous ne devons jamais oublier cela. Mais en même temps, nous pouvons dire qu'à l'intérieur de ce mystère de gratuité, Dieu ira très loin dans son amour, et qu'il veut nous lier à lui de manière telle qu'il passe par nos mains, par notre bouche, par tout notre être, et que ce soit nous qui transmettions sa lumière. Voilà les deux aspects sous lesquels on doit constamment regarder ce mystère ; dans notre vie, il faut toujours regarder les deux.

Si j'ai dit que nous avons « besoin » de Dieu, c'est parce que, dans l'ordre de l'amour, l'ami est celui sur qui on peut compter le plus. L'ami est le meilleur des serviteurs, parce qu'à un ami on peut tout demander ; c'est en ce sens-là que je dis : « nous avons besoin de Dieu », parce que, de fait, Dieu a un lien d'amour avec nous. Dieu n'est-il pas celui qui nous aide en toute chose ? « Sans moi vous ne pouvez rien faire. »¹⁸ Nous avons besoin du Christ pour *tout*, et d'abord pour comprendre l'orientation de notre vie. « Besoin » n'est pas pris ici au sens d'utilité ; c'est un besoin dans l'ordre de l'amour. Et l'amour est la chose la plus nécessaire qui soit dans notre vie. Dès qu'on n'aime plus, on est un « pauvre type » qui ne sait plus que faire. Dès qu'on aime, on est allégé, on a de la joie, on peut, quoi qu'il arrive, repartir le cœur léger.

¹⁷ Cf. I, note 7 et XIII, note 10.

¹⁸ Jn 15, 5.

« Avoir besoin de Dieu » n'est pas du tout comme « avoir besoin d'un instrument », ce n'est pas « avoir besoin » sur le plan de l'efficacité. Non, c'est un besoin de vie ! Dieu est notre vie, c'est lui qui nous permet de vivre pleinement, d'aimer, d'avoir une intelligence ouverte. Le besoin peut se comprendre du côté de l'efficacité, mais il peut se comprendre aussi du côté vital. Si, déjà au niveau le plus élémentaire (la vie « végétative ») et au niveau spirituel humain (intelligence et capacité d'aimer), nous avons besoin d'un milieu de vie — non pas comme nous aurions besoin d'un instrument, mais pour respirer, pour vivre —, nous avons encore bien plus besoin de Dieu pour vivre, et il est encore beaucoup plus qu'un « milieu » : il est la source de notre vie, et lui seul peut nous permettre de vivre pleinement.

8. *Bleu: la couleur de Marie ?*

Question : Pourquoi le bleu est-il la couleur de Marie ?

Réponse : Nous savons ce que répondrait un orthodoxe. Le bleu, en effet, est la couleur de la sagesse dans les icônes orthodoxes. Mais nous pourrions ajouter que le bleu est la couleur de notre terre vivante, liée à l'eau. Vue de la lune, la terre est bleue, c'est une petite planète bleue. Le bleu, c'est donc notre terre, c'est l'eau, c'est le ciel ; c'est l'union du ciel, de l'eau et de la terre... Le symbolisme des couleurs serait très intéressant à développer, mais cela nous entraînerait trop loin.

9. *Stabat Mater*

Question : Pourquoi Marie, au pied de la Croix, voyant Jésus « dans le sein du Père », se tient-elle debout ?

Réponse : Marie, au pied de la Croix, connaît la plus grande des brisures : la mort de son Fils. Une mère, normalement, meurt avant son fils — c'est la loi normale. Qu'un fils soit présent auprès de sa mère qui agonise, c'est normal. C'est dur, mais c'est normal. Qu'une mère soit présente auprès de son fils qui agonise et qui meurt, ce n'est pas normal, c'est violent (tout ce qui n'est pas normal est violent). Pour une mère, c'est quelque chose de terrible. Marie, à la Croix, meurt dans son cœur de mère. Si elle se tient debout, c'est que, au-delà de l'humanité du

Christ, elle découvre le Verbe qui est « dans le sein du Père ». Elle découvre donc que tout demeure dans l'amour, elle contemple la victoire de l'amour, et c'est cette victoire de l'amour qui lui permet de rester debout au pied de la Croix et de vivre ce mystère à l'unisson du cœur du Christ, à l'unisson de celui qui *est* la Résurrection¹⁹. Si on regarde le mystère de la Croix de l'extérieur, il est intolérable — et c'est pourquoi, pour un grand nombre de chrétiens qui la regardent de l'extérieur, la Croix est intolérable. Mais si on regarde ce mystère de l'intérieur, on découvre que la Croix est la victoire de l'amour et qu'elle est un *moyen*. La Croix, on n'y demeure pas, on ne s'y arrête pas. La Croix est un passage, c'est la Pâque ; le vrai « passage » de Dieu, c'est la Croix. Mais on ne s'y arrête pas. On ne demeure pas dans la Croix, on demeure dans l'amour²⁰. Demeurer dans la souffrance, c'est mauvais. On ne demeure pas dans la souffrance, on demeure dans l'amour ; et parce qu'on demeure dans l'amour, on assume la souffrance, on assume la Croix. Il faut absolument saisir cela. Si on regarde la Croix de l'extérieur, elle est insupportable. Si on la regarde dans une lumière de foi, c'est-à-dire de l'intérieur, comme Dieu lui-même la regarde, elle est sagesse²¹.

¹⁹ Jn 11, 25.

²⁰ Cf. Jn 15, 4-10 ; 1 Jn 2, 24 et 27-28 ; 3, 6 et 24 ; 4, 13-16.

²¹ Voir 1 Co 1, 17-2, 9.

Plan de l'Évangile de saint Jean

I. STRUCTURE DE LA VIE CHRÉTIENNE

A. <i>Charte de la contemplation</i>	I, 1-18
B. <i>L'espérance de Jean-Baptiste</i>	19-34
C. <i>Le choix des disciples</i>	35-51

II. PRINTEMPS DE LA VIE APOSTOLIQUE DE JÉSUS : LES ÉCLOSIONS

A. <i>Cycle de l'Agneau</i> : les trois grandes miséricordes	
1. Cana (repas)	II, 1-12
2. La purification du Temple	13-22
3. Nicodème	23 - III, 21
B. <i>Cycle de l'Époux</i> : les trois grands actes d'amour face aux trois situations-limites	
– Dernier témoignage de Jean-Baptiste	III, 22-36
1. La Samaritaine	IV, 1-42
2. Le père de l'enfant qui agonise	43-54
3. L'infirme de la piscine de Bézatha	V, 1-18
C. <i>Révélation du Fils</i>	19-47

III. LES GRANDES LUTTES : LES SEPT PRÉSENCES DE JÉSUS

– <i>Multiplication des pains</i> (repas)	VI, 1-21
1. « Je suis le Pain de vie »	22-71
2. « Je suis la Lumière du monde »	VII, 1 - VIII, 20
3. « Je suis »	VIII, 21-59
– <i>Geste : guérison de l'aveugle</i>	IX, 1-41
4. « Je suis la Porte »	X, 1-10
5. « Je suis le Bon Pasteur »	11-21
6. « Je suis le Fils de Dieu »	22-42
7. « Je suis la Résurrection »	XI, 1-57

**IV. LA GRANDE SEMAINE :
LE GRAND EFFACEMENT ET LES SEPT INITIATIVES**

<i>A. Trois réponses :</i>	
1. Béthanie (repas)	XII, 1-11
2. L'entrée triomphale à Jérusalem	12-19
3. Jésus face aux Grecs	20-50
<i>B. Les quatre initiatives pour les Douze :</i>	
1. Le lavement des pieds (repas)	XIII, 1-30
2. Le nouveau commandement	31 - XV, 17
3. Jésus, prophète du Paraclet	XV, 18 - XVI, 33
4. La prière du Fils bien-aimé	XVII
<i>C. Les grands abaissements</i>	
1. Jésus face à Judas : l'arrestation	XVIII, 1-11
2. Jésus face aux grands prêtres : le rejet de la communauté religieuse	12-27
3. Jésus face à Pilate : l'Innocent abandonné par l'autorité temporelle	20 - XIX, 16
<i>D. Le portement de croix et la crucifixion</i>	
	XIX, 16-24
<i>E. Les trois ultimes initiatives dans la liberté de l'amour</i>	
1. Le don de Marie	25-27
2. Le cri de soif	28-29
3. L'offrande de sa vie	30
<i>F. Les dernières passivités</i>	
1. Le coup de lance	31-37
2. La mise au tombeau	38-42

V. LES APPARITIONS

1. La pierre roulée : Marie de Magdala	XX, 1-2
2. Le tombeau vide : Pierre et Jean	3-10
3. Jésus face à Marie de Magdala	11-18
4. La Pentecôte johannique : Jésus face aux Dix	19-23
5. Jésus face à Thomas	24-30
6. En Galilée : Jésus au bord du lac (repas)	XXI, 1-14
7. « Pierre m'aimes-tu ? » : Jésus face à Pierre	15-25

TABLE DES MATIÈRES

I.	ENTRER DANS LE DÉSERT	7
	Pourquoi la retraite ?	
	Le désert, mystère de silence et d'adoration. Remonter à la source	
	Examen de conscience	
II.	L'ÉGLISE, LIEU DES « GRAS PÂTURAGES »	21
	Pourquoi l'Église ? Les trois nourritures	
	La parole de Dieu, nourriture de notre foi	
	Le mystère de l'Eucharistie, nourriture de notre charité	
	La volonté du Père, nourriture de notre espérance	
III.	LE DISCIPLE BIEN-AIMÉ, TÉMOIN DE L'AGNEAU IMMOLÉ	41
	Les attaques du démon à l'égard de l'Église	
	Unité dans la parole de Dieu. L'Esprit Saint, auteur principal de l'Écriture	
	Les écrits johanniques : l'ultime révélation	
IV.	LE PROLOGUE DE L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN ET LES ONZE PREMIERS CHAPITRES DE LA GENÈSE	57
	Les onze premiers chapitres de la Genèse, fondement de toute l'Écriture	
	Le premier récit de la création. Pourquoi deux récits ?	
	La femme, chef-d'œuvre de la création. La femme et le serpent	
V.	« VOUS SEREZ COMME DES DIEUX... »	67
	Les deux récits de la création : Dieu est Lumière, Dieu est Amour.	
	Les trois dimensions de l'image de Dieu	
	La première faute (orgueil)	
	Les « colères » de Dieu	
	La seconde faute (jalousie)	

VI.	PÉCHÉ DE L'HOMME ET MISÉRICORDE DE DIEU	91
	La troisième faute. Le déluge et la reprise de tout avec Noé	
	La tour de Babel : l'orgueil collectif	
	Les onze premiers chapitres de la Genèse, « maquette » de l'économie divine	
	La révélation de la Très Sainte Trinité à Abraham, à Marie, à Jean	
VII.	AU COMMENCEMENT LE VERBE ÉTAIT	107
	Trois « commencements »	
	Le Prologue de saint Jean	
	– Le mystère du Verbe	
	– La création	
	– « Et la lumière luit dans les ténèbres... »	
VIII.	ALLIANCES DANS LE VERBE	127
	Récapitulation de la première partie du Prologue. Les trois dimensions de l'image de Dieu reprises par la grâce	
	Seconde partie : les trois alliances	
	– l'alliance de l'intelligence humaine avec le Verbe	
	– l'alliance avec le peuple d'Israël	
	– l'alliance chrétienne dans le Verbe fait chair	
IX.	ET LE VERBE EST DEVENU CHAIR	145
	La troisième alliance	
	Le témoignage de Jean-Baptiste	
	Troisième partie du Prologue	
X.	LA VOIX DE CELUI QUI CRIE DANS LE DÉSERT	159
	Le Prologue de Jean et la contemplation. Les quatre vivants	
	Abraham et Jean-Baptiste : la foi et l'espérance	
	Le témoignage de Jean-Baptiste. Sa pauvreté	
	– « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert »	
	– « Voici l'Agneau de Dieu »	
XI.	LE MYSTÈRE DE L'AGNEAU	179
	Le sacrifice d'Isaac, préfiguration du mystère de l'Agneau.	
	L'épreuve de la foi	

La pauvreté et l'espérance de Jean-Baptiste. Le mystère de l'Agneau L'espérance eschatologique de l'Église : l'attente du retour du Christ	
XII. « VOICI L'AGNEAU DE DIEU »	197
La « grande semaine » de l'Église	
La vocation chrétienne : les cinq premiers disciples	
XIII. « SUIS-MOI ! »	213
La vocation de Nathanaël : foi et intelligence	
Les cinq dimensions de la vocation chrétienne	
XIV. LE MYSTÈRE DE JÉSUS : L'AGNEAU, L'ÉPOUX, LE FILS ...	231
Vision d'ensemble sur l'Évangile de Jean	

APPENDICES

I	Réponses aux questions	
	1. Foi et intelligence	251
	2. Crainte de Dieu et adoration	255
	3. Le temps	257
	4. Le doute provient-il du démon ?	260
	5. La lumière est-elle symbole de la vérité ?	263
	6. « Efficacité » de la prière et adoration	264
	7. Dieu a-t-il besoin de nous ? Avons-nous besoin de Dieu ? ...	265
	8. Bleu : la couleur de Marie ?	267
	9. <i>Stabat Mater</i>	267
II	Plan de l'Évangile de saint Jean	269

Achévé d'imprimer en mars 1997
sur les presses de Saint-Paul France S.A.
55000 Bar le Duc
Dépôt initial : avril 1995
Dépôt légal : mars 1997
N° 3-97-0334



Suivre l'Agneau

« Il y a dans l'Évangile de saint Jean un merveilleux ordre et toujours selon le même rythme : mystère de l'Agneau, mystère de l'Époux, mystère du fils... Le rythme intérieur de son Évangile est le rythme même du Cœur de Jésus, le rythme du Cœur du Père qui se donne à nous à travers Jésus et... il doit être aussi, profondément, le rythme de notre cœur. »

L'enseignement de l'Évangile de Jean est lumineux pour notre vie chrétienne et éclaire d'une manière étonnante ce que vit l'Église d'aujourd'hui : la vision du Prologue nous dévoile d'emblée le mystère intime de Dieu « *Au commencement était le Verbe* », et illumine le récit des 11 premiers chapitres de la Genèse. Disciple d'abord de Jean-Baptiste qui lui désigne l'« *Agneau qui enlève les péchés du monde* », Jean suivra le Christ comme son *disciple bien aimé* jusqu'à la Passion. A côté de Marie au pied de la Croix, il découvrira qu'à travers le sang de l'Agneau immolé, le Verbe nous est révélé...

C'est à partir de l'interrogation de Pierre sur l'avenir de Jean que la mission de cet apôtre paraît avoir une signification majeure et très particulière : « Que t'importe s'il me plaît qu'il demeure jusqu'à mon retour ? » dit Jésus. Saint Jean ne nous invite-t-il pas à développer une théologie mystique de l'amour, qui nous lie directement au mystère du Christ, l'Agneau immolé ?

Comme à son habitude, le Père M.D. PHILIPPE donne de nombreux éclairages sur l'histoire de la pensée occidentale et convie aussi chaleureusement chaque chrétien à s'interroger sur sa vie humaine et chrétienne pour engager son cœur et son intelligence à *Suivre l'Agneau*.

Le Père Marie-Dominique PHILIPPE, dominicain, a enseigné la philosophie au Saulchoir puis de 1939 à 1982 à l'université de Fribourg. Il a une importante vie apostolique, tout en enseignant spécialement à la Communauté St Jean dont il est le fondateur et le prieur général. Cette retraite prêchée à des jeunes a été publiée depuis 1978 à des milliers d'exemplaires. Sa réédition corrigée comble l'attente d'un grand nombre de lecteurs.

Illustration : © Giraudon